

Honorine Papineau
Aurélie Papineau

Mille amitiés

CORRESPONDANCE
1837-1914



Texte établi
avec introduction et notes
par Georges Aubin et Renée Blanchet

Crédits photographiques - pages intérieures :
Collection Anne Bourassa et Jacqueline Papineau;
Centre d'archives de Saint-Hyacinthe pour la photo de Fanny Leman.

© Georges Aubin et Renée Blanchet
et Éditions Point du jour
521, rang Point-du-Jour Sud
L'Assomption, QC
J5W 1H6

Graphisme et infographie : Irène Ellenberger
Maquette de la couverture : Irène Ellenberger
Correction : Yolande Gingras

Première de couverture : Gravure de Gustave Janet (1829-1898)
qui illustre une chanson, La branche de bruyère, publiée dans
Étienne Arnaud, Au Ménestrel, Paris, 1852.

Quatrième de couverture : Photos de Georges Aubin et Renée Blanchet,
© Robert Dupuis, photographe de L'Assomption.

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-59-8

Dépôt légal (numérique) : février 2022

ISBN : 978-2-923650-33-3

Dépôt légal : deuxième trimestre 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SIGLES

AMcC	Archives du Musée McCord (Montréal)
BAC	Bibliothèque et archives Canada (Ottawa)
BAnQ-M	Bibliothèque et archives nationales du Québec à Montréal
BAnQ-O	Bibliothèque et archives nationales du Québec en Outaouais (Gatineau), aussi CRAO (Centre régional d'Archives de l'Outaouais)
BAnQ-Q	Bibliothèque et archives nationales du Québec à Québec
<i>DBC</i>	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
<i>DC</i>	<i>Dictionnaire du clergé</i>
DEP	Denis-Émery Papineau (notaire)
<i>DPQ</i>	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>
FSM	François-Samuel Mackay (notaire)
<i>GPFC</i>	<i>Glossaire du parler français au Canada</i>
JBN	Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, frère aîné d'Honorine et d'Aurélie
<i>JFL</i>	<i>Journal d'un Fils de la Liberté</i> (Amédée Papineau)
<i>LMD</i>	<i>Lovell Montreal Directory</i>
<i>LSF</i>	<i>Lettres à sa famille</i> (Louis-Joseph Papineau)
<i>TLF</i>	<i>Trésor de la langue française</i>

INTRODUCTION

*La correspondance, où la plume
est toujours plus hardie que la parole,
où la pensée revêtue de ses fleurs
aborde tout et peut tout dire...*

Balzac, *Une fille d'Ève*

*Vraiment, la vie est aussi effrayante
que la mort
puisqu'elle en est toujours menacée,
sans compter les mille douleurs
qui font le cortège.
Que de larmes, dans ce pauvre convoi!*

Marceline Desbordes-Valmore
à Frédéric Lepeyre, 26 juillet 1842

Rive nord de l'Outaouais, dans l'île à Roussin, seigneurie de la Petite-Nation, quelques cabanes érigées depuis peu, un moulin à farine près de la chute de la Chaudière, une forêt dense à perte de vue vers le nord : c'est là qu'elle voit le jour un matin d'hiver de 1818. Elle est baptisée Agathe-Honorine le jour même de sa venue au monde par le missionnaire Roupe, vicaire à Oka et de passage en Outaouais. Honorine est maintenant la troisième enfant de la famille. Son père, Denis-Benjamin Papineau, agent de la seigneurie, supervise le travail des ouvriers et des bûcherons; sa mère, Angelle Cornud, âgée de 32 ans, est habituée aux durs travaux quotidiens de la maisonnée. Une servante engagée depuis longtemps, cousine Séraphine Truteau, a accueilli l'enfant nouveau-née, lui sert de marraine et veille à ses premiers soins.

Honorine a vécu sa toute première enfance à Montréal, où son père a tenu une librairie. À onze ans, elle est en visite à Montréal, rue Bonsecours, chez son oncle Louis-Joseph. C'est de là qu'elle est mise pensionnaire au couvent de la Congrégation de Notre-Dame pour continuer ses études¹. Trois mois plus tard, oncle Louis-Joseph enregistre déjà les progrès de sa nièce : «Elle a eu de l'ennui dans les commencements, cela est vrai, mais pas au point d'en souffrir ni de donner d'alarmes. Elle a toujours bien fait des progrès, a été appliquée, est aimée des sœurs et engraisse, quoiqu'elle n'ait pas l'air ni l'exercice de la campagne. Elle s'ennuie de moins en moins, et reçoit aujourd'hui la confirmation. Mon éloignement à la campagne, le règlement qui ne permet de les voir au couvent qu'entre midi et une heure, l'a privée et nous a privés de nous voir assez souvent, mais le sacrifice que vous faites de la tenir loin de vous profitera assez bien à son éducation pour que vous deviez le porter avec courage².» Elle reviendra à la Petite-Nation, avec une éducation soignée, sachant écrire presque sans faute, comme une fille de bonne famille. Dix-neuf ans ont passé.

Déjà à cet âge, on lui connaît deux prétendants. Le premier se nomme Louis-Antoine Dessaulles, de Saint-Hyacinthe, son cousin germain. L'autre est un nouveau venu d'Angleterre, établi comme médecin à Buckingham, sur l'Outaouais, au nord-ouest de la seigneurie. Honorine balance entre ses deux amoureux. Lequel choisir : un cousin germain ou un Anglais de religion protestante? Elle s'en ouvre à son père, lui demande conseil, précisant qu'elle s'en remettra à son jugement; lui, exposera l'imbroglio à son cousin Lartigue, évêque à Montréal. Cette correspondance de *Mille amitiés* s'ouvre en 1837 avec la lettre d'Honorine à son père. La jeune fille épousera Dennis Sheppard Leman, médecin anglais, et ira s'établir avec lui à Buckingham. Le repas de noces eut lieu chez John Chesser à Plantagenet, petit bourg de l'autre côté de l'Outaouais qui ne comptait que six maisons. Amédée Papineau, cousin d'Honorine, était présent à ce mariage, de même qu'oncle Louis-Joseph. Amédée, dont les souvenirs s'enregistrent avec une précision de reporter, écrira dans son journal : «J'allai avec papa et le reste de la famille reconduire chez eux les nouveaux mariés,

par eau, dans une espèce de bac. J'y vis de vastes moulins à scie et autres, aux chutes de la rivière du Lièvre, appartenant à des MM. Bigelow, américains. À cet établissement se trouve une curiosité remarquable. Une branche de la rivière disparaît tout à coup, s'engouffre, passe sous le roc et reparaît 15 ou 20 pieds plus loin, formant ainsi un pont naturel. Comme cette branche est fermée plus haut par une digue, l'on arrête quelquefois l'eau de couler et alors l'on peut descendre dans le gouffre et en ressortir par l'autre bout. Cela a déjà été fait³.»

Dans ce décor idyllique, Honorine vivra tout au plus huit ans, donnant naissance à quatre enfants, dont deux seulement atteindront l'âge adulte. En effet, un soir d'hiver de l'année 1845, le Dr Leman, son mari, succombe à une maladie qui le tenaillait depuis plusieurs semaines. La vie d'Honorine bascule. Elle se voit seule administrer un vaste domaine, le sien, dans la cinquième concession du township de Buckingham, avec deux jeunes enfants sur les bras, des dettes à payer, une vie à refaire. Cependant, en femme forte, elle ne se laisse pas abattre et organise l'inventaire des biens de sa communauté, avant d'entreprendre une vie chambardée qui la ramènera à la Petite-Nation, chez son père, puis à Saint-Barthélemy chez son oncle curé, l'abbé Toussaint-Victor Papineau, enfin à Saint-Hyacinthe, chez son cousin Georges-Casimir Dessaulles. Veuve à 27 ans, elle ne se remariera pas et mourra à l'âge de 64 ans, à Saint-Hyacinthe, en 1882.



Sa toute jeune sœur, baptisée en 1830 Julie-Séraphine-Aurélie, sera communément appelée Aurélie. Ses parents lui ont sans doute donné ce prénom pour redonner vie à la petite Aurélie, enfant de Louis-Joseph et de Julie, morte quand elle allait sur ses quatre ans, âge adorable, et dont la disparition par le croup (bête noire des enfants) avait laissé inconsolables, pendant des mois, les parents éplorés.

Aurélie Papineau, dernière enfant de la famille de Denis-Benjamin et d'Angelle Cornud, est fille d'un presque seigneur, car Denis-Benjamin est maintenant propriétaire du fief de Plaisance depuis 1822. La jeune Aurélie fait son premier apprentissage scolaire avec sa mère, à la maison. Âgée de onze ans, elle n'entre pas tout de suite au couvent, la famille n'ayant pas les moyens de payer les frais du pensionnat. «La petite Aurélie est avec nous, on lui fait l'école dans la maison, n'en ayant pas dans l'endroit et n'ayant pas le moyen de la mettre à Montréal ou à Mask⁴.» En 1842, les conditions familiales ont évolué. Son père est élu député et sera ministre; Aurélie fait son entrée au couvent de Saint-Hyacinthe tout en pensionnant chez des parents. Puis, elle marche enfin dans le sillage de sa grande sœur Honorine et poursuit ses études à la Congrégation de Notre-Dame, le couvent le plus renommé à Montréal. Son entrée au couvent est signalée en 1844 : «Aurélie est venue avec moi en ville pour se mettre au couvent des Dames de la Congrégation⁵.» Elle y restera jusqu'en 1846, année où elle retourne en Outaouais à la Petite-Nation. Pour peu de temps, car une fille de ministre trouve facilement mari. Un certain Mackay, prénommé François-Samuel, avait ouvert son étude de notaire à Montréal. Denis-Benjamin Papineau l'avait convaincu de déménager à la Petite-Nation, seigneurie en pleine expansion qui avait bien besoin de ses services. Mackay accepta, s'y établit et épousa Aurélie Papineau en 1848.

Commence pour Aurélie, établie à Papineauville, une longue vie de mère de famille ponctuée de naissances et de décès. Des dix enfants qu'elle mettra au monde, seuls quatre garçons survivront. Les six autres, dont cinq filles, mourront en bas âge. «Il semble, écrit Louis-Joseph Papineau, qu'ils soient condamnés au malheur de perdre tous leurs enfants⁶.» Amédée commente un de ces décès : «M. et Mme Mackay (Aurélie Papineau) ont le malheur de perdre leur second et seul enfant, fille de 18 mois qu'ils affectionnaient beaucoup. Fièvre et dentition. Avec papa et oncle Pierre, j'assistai à ses funérailles jeudi le 20. Inhumée au nouveau cimetière, pittoresque de situation et de sapins, pins, cèdres et autres arbres, à six arpents du nouveau village de Papineauville (près le moulin à farine)⁷.»

Six ans plus tard, le vieux faucheur se présente à nouveau au foyer Mackay, Place Lamartine, à Papineauville pour emporter Julie-Charlotte, qui allait avoir cinq ans. «La chère Aurélie, commente Louis-Joseph Papineau, est restée faible et accablée, et maigre encore plus⁸.» Il ajoute qu'Angelle Cornud, grand-mère de l'enfant, est encore plus affectée, ayant eu une violente attaque de nerfs qui la laissa inconsciente pendant des heures.

Une autre fille qu'elle avait appelée Honorine-Aurélie, signe évident de la grande amitié qui liait les deux sœurs, fut emportée elle aussi avant d'atteindre neuf mois, plongeant de nouveau la mère dans un malheur inconsolable. Cependant, Aurélie qui aura 44 ans, accouche d'une dernière fille en mars 1874; pour lui donner la vigueur et l'énergie d'Angelle Cornud, sa mère, elle choisit le même prénom d'Angelle pour sa fille. L'enfant mourra après deux ans d'une vie malade. Sept mois plus tard, Aurélie écrit que sa petite Angelle est toujours présente à son esprit.



Toutes ces maladies⁹ qui s'abattent sur les enfants et sur les adultes, Honorine et Aurélie en parleront d'abondance. Le moindre rhume ou mal de gorge est signalé comme une nouvelle à partager. Que dire de l'eczéma, appelé rifle, du rhumatisme, des maux de ventre, maux de tête, points de côté et autres avaries. Les saignées et les mouches, les purgations à intervalles réguliers, les premiers essais de la vaccination arrivent parfois à tempérer le mal, mais la médecine traditionnelle d'Angelle Cornud ne parvient pas toujours à terrasser les symptômes pernicious¹⁰. En dernier recours, il reste à se mettre en toute confiance entre les mains de la divine Providence et à se «soumettre à ses décrets¹¹.»

Aurélie survivra à tous ses malheurs et mourra en 1926 à l'âge respectable de 95 ans, défiant les prédictions de son oncle Louis-Joseph : «La pauvre Aurélie est elle-même si maigre et faible, qu'elle a l'air d'être exposée à finir jeune¹².» Trois de ses quatre fils assureront la pérennité des Mackay : Eugène

sera médecin et aura deux enfants; François-Samuel (Sam), notaire, aura douze enfants; Louis-Joseph (Jos), comptable, fonctionnaire, en aura dix-sept¹³.



Honorine eut un sort différent de celui de sa sœur Aurélie. À la mort du Dr Leman, ce fut l'adieu à la cinquième concession du township de Buckingham, à la commode de noyer tendre, au lit de plume, à la table de pin peinte en rouge, à la bibliothèque familiale contenant plusieurs traités de médecine et de chirurgie, une *Histoire du monde* en huit volumes, les *Voyages de Cook* en quatorze volumes, les œuvres de Shakespeare, de Tite-Live et autres. Adieu à la petite maison servant d'apothicaire et son étalage de bouteilles de remèdes, poudres et onguents.

Elle partit avec ses deux enfants, Joseph et Frances, celle-ci appelée Fanny, leur donna une éducation soignée à Saint-Hyacinthe pour sa fille, aussi au même endroit puis à Montréal pour son fils, qui acquit sa licence médicale et se rendit à Washington pendant la guerre de Sécession où il soigna les blessés. Joseph Leman s'établit ensuite comme médecin et marchand à Montréal. Fanny suivit sa mère chez l'oncle Toussaint-Victor à Saint-Barthélemy, finalement à Saint-Hyacinthe chez le cousin Casimir Dessaulles, qu'elle épousa en 1869. Dessaulles était un veuf de 41 ans, père de trois enfants et maire de Saint-Hyacinthe; Fanny Leman, qui en avait 24, épousait un cousin de sa mère.

Ce fut un mariage grandiose. Conduite à l'autel par le vieux tribun de 1837, Louis-Joseph Papineau, maintenant âgé de 82 ans, qui lui servait de père, Fanny était vêtue d'une robe de moire antique mauve avec une longue traîne, un bouquet de fleurs naturelles à la main, et par-dessus sa robe un manteau de velours de soie noire acheté à Londres. La cathédrale de Saint-Hyacinthe était décorée de tentures de damas rouge et or suspendues de la voûte au plancher. L'oncle Toussaint-Victor présidait la cérémonie. Une fois revenus à la maison Dessaulles, les trente-deux convives furent mis en présence des cadeaux de noces et des tables du banquet où abondaient pâtés de dinde

désossée, viandes de gibier, poules de prairies, cailles et perdrix, salades et desserts qui rivalisaient de couleurs et de saveurs, autour d'un gâteau de noces recouvert d'une abondance de glace en sucre blanc, représentant un château et ses tours crénelées, couronné d'un bouquet de fleurs blanches. La santé des mariés fut proposée par Louis-Antoine Dessaulles, frère du marié. Louis-Joseph Papineau enchaîna en proposant la santé à la mère heureuse et à toutes les mères heureuses de la famille. Quelques absences remarquées : Angelle Cornud, grand-mère de la mariée, et les filles du marié, Henriette Dessaulles et sa jeune sœur Alice, toutes deux atteintes de rougeole et confinées à leur lit¹⁴. Angelle Cornud, demeurée à Papineauville, était-elle en train de rédiger ses conseils à une jeune fille, écrits en vers à l'âge de 82 ans? En voici la première strophe :

*Chéris, enfant, chéris ta jeunesse innocente,
Combien longtemps ta gaieté, ton bonheur
Ton calice odorant, ta corole brillante!
Ne t'épanouis pas, douce et charmante fleur¹⁵.*

La vie sociale d'Honorine continua. Il lui restait encore treize ans de vie, qu'elle vécut dans la même maison que sa fille nouvellement mariée. Elle assista aux naissances des cinq enfants de Fanny, s'occupa des bazars organisés pour venir en aide aux plus démunis de Saint-Hyacinthe, se lia d'amitié avec Emma Beaudry, épouse du poète et écrivain Louis Fréchette. En septembre 1882, sentant la mort venir, elle rédigea un testament olographe par lequel elle donnait tous les biens qui pouvaient lui rester dans la seigneurie de la Petite-Nation à sa sœur Louise, épouse d'Édouard St-Julien. Elle léguait une somme d'argent à sa fille Fanny et le reste de ses biens fut laissé en partage entre cette dernière et son fils Joseph. Elle choisissait deux de ses frères comme exécuteurs testamentaires, Casimir-Fidèle Papineau, notaire, et Augustin-Cyrille Papineau, juge¹⁶.

Elle mourut le 30 septembre 1882 et fut inhumée dans le cimetière de Saint-Hyacinthe le 4 octobre, en présence d'un grand concours de parents et amis, parmi lesquels on remarque les signatures de Joseph Leman, son fils, médecin; Augustin-

Cyrille Papineau, son frère, juge; Georges-Casimir Dessaulles, son gendre; Casimir-Fidèle Papineau, son frère, notaire; Louis Fréchette, écrivain; le Dr Joseph-Henri St-Germain, qui avait épousé une nièce d'Honorine; Louis-Victor Sicotte, juge; Romuald St-Jacques, père de Maurice qui vient d'épouser Henriette Dessaulles; Eugène St-Jacques, médecin, frère de Maurice; Rémi Raymond et le Dr J.-E. Turcot.



Les lettres échangées entre Honorine et Aurélie Papineau sont autant de témoignages vrais et authentiques de la vie quotidienne au XIX^e siècle, avec toutes ses lenteurs de communication. Écrire une lettre constitue pour les familles aisées un rituel de vie obligé. Avec le recul du temps, on découvre aujourd'hui, dans ces écrits intimes, deux femmes de grande culture, que l'époque a rivées à leurs occupations routinières de garde-malades et de colporteuses de nouvelles. Néanmoins, elles ont plaisir à suivre l'éducation de leurs enfants et s'adonnent à la culture des fleurs et du potager, à la couture de vêtements pour la marmaille, participent aux fêtes de la Sainte-Catherine, aux bals précédant le carême, et partagent les peines éternelles apportées par la mort qui frappe aveuglément. Au-delà des malheurs, cependant, rayonnent en permanence mille amitiés qui les maintiennent en vie.

Honorine à Denis-Benjamin Papineau

M. D.B. Papineau, écr
Petite-Nation

Petite-Nation, 8 juillet [1837]

Cher papa,

Il s'est passé pendant votre absence des choses qui vous auront sans doute surpris, d'autant plus que vous n'en êtes pas à ignorer à quels termes je suis avec Louis¹⁷. Mes sentiments pour lui ne sont pas changés, mais les circonstances le sont. Maman m'a témoigné quelquefois la répugnance qu'elle avait pour une alliance contractée entre si proches parents, et qui était si contraire aux lois de l'Église. Je lui disais alors qu'il n'y avait encore rien de fait, qu'il n'y avait aucun engagement quelconque entre nous, et que l'un ou l'autre pouvait changer. Je l'ai dit et je le répète. Je ne suis pas changée, mais les circonstances le sont.

Il s'est présenté pendant votre absence quelqu'un que je vous ai toujours vu accueillir avec estime, je dirai même avec amitié, et dont l'éloge est dans la bouche de tous ceux qui le connaissent¹⁸. Étant, après Louis, la personne que j'aimais le mieux et dont les manières franches et ouvertes me plaisaient le plus, je n'ai pas cru devoir refuser, en cas que vous y eussiez moins d'objection que pour le premier.

Ainsi, cher papa, faites comme vous voudrez. Je m'en rapporterai entièrement à vous. Préférez le dernier, je l'accepterai sans répugnance; refusez-le, je suis contente. Il n'ignore pas que j'aime Louis. Je le lui ai dit moi-même. Maman m'avait dit de ne donner aucune réponse définitive, soit pour ou contre, avant votre arrivée. Je l'ai fait et lui ai même dit que je croyais qu'il ne réussirait pas et qu'il devait plutôt s'attendre à un refus qu'à une réponse selon qu'il la désire.

Adieu, cher papa. Croyez-moi votre respectueuse et affectionnée fille.

A.H. Papineau



Honorine à Denis-Benjamin Papineau

D.B. Papineau, P.M.
Petite-Nation

Buckingham, 4 mai 1841

Mon cher papa,

M. Hall vient de m'envoyer votre lettre et je n'ai que le temps de vous écrire quelques lignes. Le docteur est arrivé samedi du lac des Sables avec le jeune homme estropié. Il n'était pas très bien à son arrivée, sa toux le tourmentait mais cependant je croyais que ce n'était que son rhume qui était augmenté. Dimanche après-midi, il fut pris d'une grosse fièvre et d'une violente douleur au côté et de symptômes d'inflammation : il fallait qu'il fût saigné et il était trop mal pour le faire lui-même. M. Hall qui se trouvait ici vers six (heures) pour aller à Hull, chez le Dr Bloomfield¹⁹, qui est arrivé ici hier vers trois heures, l'a saigné et lui a donné des remèdes. Il est beaucoup mieux mais il a encore une douleur au côté : il pense à se mettre les mouches.

Mlle Hugues est encore ici et elle m'a aidée.

Je vous remercie ainsi que maman de votre attention pour nous et le docteur a assez de mieux pour qu'il ne soit pas nécessaire que maman monte, ce qui n'empêche pas que j'aimerais beaucoup à la voir. Le docteur pense pouvoir être capable de sortir sous deux ou trois jours et il me charge de vous dire qu'il serait temps que vous montassiez pour visiter le chemin du Bassin chez Dunning²⁰. Tout le monde vous attend avec impatience. Adieu, cher papa. Le docteur se joint à moi pour vous faire à tous des respects et amitiés.

Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Madame Papineau
Petite-Nation

Buckingham, 15 octobre 1844

Ma chère maman,

Madsem²¹ me prie de vous écrire de faire laver le linge de papa, qui repartira pour Montréal aussitôt après l'élection et elle craint qu'il n'y ait pas le temps de le faire lorsqu'elle retournera. Elle dit aussi qu'Adeline finisse un corps de flanelle qu'elle avait commencé pour papa, aussi d'arracher les betteraves et les carottes, si vous en avez le temps, afin de préparer les carrés pour qu'ils soient prêts à planter lorsqu'il retournera, aussi d'arracher les choux et de les mettre les pieds en l'air.

Mes petits enfants sont indisposés surtout la petite qui a été plus malade aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

Papa est parti pour sa destination samedi soir. Le docteur devait ne monter que jusqu'à Hull avec lui et il n'est pas encore de retour.

Madsem est bien, à part l'ennui qu'elle ressent pour son époux. Elle vous recommande d'en avoir bien soin, de lui mettre des briques chaudes aux pieds afin qu'il n'attrape pas le rhume la nuit. Elle lui envoie un baiser et je me joins à elle pour en faire autant à vous tous.

Adieu, ma chère maman. Je suis avec respect votre fille affectuonnée.

A.H.P. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Buckingham, 24 avril 1845

Ma chère maman,

Autant que je puis m'en rappeler, vous demandiez une réponse prompte à votre lettre. Je crains bien que vous n'ayez pas à vous louer de mon exactitude, mais je me fie à votre bonté et j'espère que vous m'excuserez encore cette fois-ci. Lorsque j'ai reçu votre lettre, le docteur était malade et il a gardé la maison une semaine par le rhumatisme et la goutte. Ensuite les enfants ont été malades : la petite a eu de la fièvre et de l'oppression, ses dents l'ont aussi tourmentée. Joseph, à la suite du gros rhume qu'il avait lorsque nous sommes revenus de chez vous, a pris le mal d'yeux. J'ai été obligée de lui mettre des cataplasmes et les mouches. Il y avait tant d'inflammation. Son père craignait qu'il ne perdît l'œil. On n'a pas pu le purger. J'ai essayé de toutes les manières et n'ai pu réussir, ni par la douceur ni par ruse, ni par violence. Il a commencé à avoir du mieux avant-hier. Le docteur est passablement; il est absent aujourd'hui. La petite est bien rechignée.

Je vous envoie la mesure de la tête de Joseph. Je n'ai pas besoin de chapeau pour ma fille.

Je suppose que papa est mieux, sinon vous me l'auriez écrit. Viendra-t-il? Quand l'attendez-vous?

Je vous envoie un morceau qui a paru sur l'*Advocate*²² il y a quelques jours. Si je ne me trompe, vous ne voyez pas ce papier. Comme vous le verrez, c'est un morceau qui n'est pas à la louange de papa, mais il est bon de savoir ce qui est pensé de soi : on prend ses précautions en conséquence.

Quant à mon filleul²³, que sa mère le dresse, moi j'ai les bras pleins. Lorsque j'irai le voir ou plutôt lorsqu'il viendra me voir, ainsi que c'est à lui de le faire, je tâcherai alors de réformer ses mauvaises habitudes. Si mes vœux pouvaient le guérir, je vous assure qu'il serait bien il y a déjà longtemps.

Comment est Madsem? Vous me disiez qu'elle ne prenait pas grand force, mais il n'y a encore que cinq semaines. Lorsque je

l'ai vue, elle était mieux que je n'avais osé l'espérer pour le temps et surtout d'un premier : il me semble qu'on se rétablit plus difficilement. Qu'elle se console : peut-être se rétablira-t-elle mieux des autres.

Madame Lough²⁴ doit venir passer l'après-midi avec moi. Elle part de Buckingham la semaine prochaine. Son mari est engagé ailleurs. Je la regretterai : c'est une bonne personne.

Lorsque vous m'écrirez, envoyez-moi donc la recette pour teindre en rouge et ensuite en noir. Si vous avez des occasions, j'aimerais à avoir de la graine de melon français. Ma couche chaude n'est pas encore semée. Sans doute vos graines sont déjà toutes levées. Ayant maître Godfroy²⁵ pour vous aider, votre jardin doit être avancé.

Quel est le meilleur [] pour faire acheter un chapeau de paille? J'ai fait, je crois, assez de sucre pour ma provision et pour payer le loyer de mon chaudron.

Voilà Frances²⁶ qui se réveille, il faut que je finisse. Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tous.

Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman



Aurélië à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 30 mai 1845

Ma chère maman,

J'ai reçu votre dernière lettre avec beaucoup de plaisir, je l'ai lue et relue à plusieurs reprises. À chaque fois, je sentais renaître en moi une nouvelle joie. C'est toujours le cas lorsque j'ai le plaisir de recevoir des lettres de vous, car elles sont assez rares. Je ne dis pas cela pour vous faire reproche de ce que vous ne m'écrivez pas

souvent; non, ce n'est pas ce motif, d'autant plus que je sais que maintenant vous devez être plus occupée qu'à l'ordinaire, parce que voici le temps des jardinages et, de plus, par le petit babillard de Madsem, elle ne veut pas absolument qu'il lui ressemble de ce côté, mais par la beauté. Moi, je pense que si c'est vrai, ce doit être une beauté sans pareille; mais pourtant, qu'elle me fasse dire ce qu'elle voudra, je ne pourrai m'en convaincre sans l'avoir vu.

Papa doit sans doute vous avoir dit que Louis Dessaulles tient maison à Montréal et sur un haut pied : il fait double dépense, ayant deux maisons à soutenir. Je pense que ma tante Dessaulles doit être bien chagrine d'être séparée de lui.

Papa est venu me voir lundi dernier et je lui ai parlé pour revenir l'année prochaine. Il n'est pas bien sûr s'il pourra me remettre ici, il m'a dit qu'il aimerait bien à m'avoir en pension avec lui, ce qui, je vous assure, me ferait beaucoup de plaisir d'être avec cet aimable papa ainsi qu'Émery et Casimir : nous nous trouverions en famille, ce qui nous désennuierait tous. Voici un beau projet. S'il pouvait s'accomplir, il me semble que je serais comme chez nous. Je vais solliciter papa pour cela et j'espère que vous ne désapprouverez pas et qu'aussi vous unirez vos sollicitations aux miennes.

Il y a longtemps que je n'ai reçu de nouvelles de Casimir et d'Auguste, je ne sais pas ce qu'ils font. Ma tante Papineau est mieux, Ézilda est à Montréal depuis lundi dernier. Elle est venue me voir et je lui ai demandé si elle voulait venir chez nous aux vacances. Elle m'a dit qu'elle n'en serait pas fâchée si elle pouvait.

Mes amitiés à Papineau, Madsem, Adeline, à enfin tous ceux qui s'informeront de moi, sans oublier Mélissa²⁷. Adieu, chère maman, et croyez-moi pour la vie votre fille affectionnée.

J.S. Aurélie Papineau



Aurélie à Angelle Cornud

Madame D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 13 juin 1845

Ma chère maman,

J'ai reçu votre lettre du 4 juin avec beaucoup de plaisir. Vous me félicitez de ce que je n'étais pas paresseuse; il est vrai que cette fois je ne l'étais pas, mais pour la dernière, ce n'a pas été la même chose, car il y a déjà assez longtemps et je ne vous ai pas encore répondu. Au lieu d'un compliment, vous aurez un reproche à me faire. La raison pour laquelle je ne l'ai pas fait est que le jour de composition est le vendredi et je profite de ce jour pour vous écrire, afin de ne pas me déranger les jours d'anglais. Je pense bien que vous m'excuserez.

Voici les vacances qui approchent, nous commençons à nous préparer à l'examen, nous espérons paraître avec avantage. Vous m'avez demandé si j'avais quelques pièces pour l'examen. Nous allons représenter les cinq parties de la terre et beaucoup de leurs dépendances, et ce sont nos compositions. Chacune de nous a fait son morceau. Nous ne les apprenons pas encore, car elles ont eu besoin d'être corrigées. Moi, je représente l'Espagne. Je ne connais pas le costume que j'aurai, mais je sais qu'il faut que j'aie un air grave pour cela. Ce ne sera pas difficile pour moi, car tenant de Madsem, comme elle dit, je le suis bien. J'avance bien pour mon ouvrage et je pense bien le finir. Hier, Mlle Thérèse Germain est venue me voir. Vous pouvez vous imaginer si j'ai été surprise et en même temps contente. Toute la famille de Maska était bien, excepté Auguste qui n'est pas bien, mais il ne veut pas se soigner avant les vacances, crainte de perdre du temps. Ma tante Dessaulles s'ennuie beaucoup, et elle désire bien aller à la Petite-Nation pendant les vacances; elle dit que ce serait une place comme celle-là qu'il lui faudrait. Rosalie ma sœur fait commencer sa maison bientôt. Elle pense pouvoir y entrer ce printemps et m'attend l'automne prochain. Je lui ai fait dire que ce n'était pas bien sûr, car je pensais revenir l'année prochaine.

Je n'ai pas vu papa depuis quinze jours; Émery est venu lire et m'a dit qu'il était indisposé.

Mes amitiés à toute la famille. Adieu, chère maman, et croyez-moi pour la vie votre fille affectionnée.

Aurélie Papineau



Aurélie à Angelle Cornud

Madame D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 14 novembre 1845

Ma chère maman,

J'ai reçu votre lettre avec beaucoup de plaisir. Ne soyez pas fâchée de ce que je ne vous ai pas écrit plus tôt : j'aurais voulu le faire mais mes occupations ne me l'ont pas permis. Maintenant que c'est ma dernière année, j'ai besoin de me dépêcher afin de satisfaire vos désirs et mon propre avantage, et de plus ne pas dépenser pour rien l'argent que vous, mes bien-aimés parents, sacrifiez pour moi. Je me suis beaucoup ennuyée les premiers temps, comme vous n'avez pas été sans le savoir, mais à présent je prends le dessus. Cette vilaine ennui qui me faisait désirer de retourner cet hiver, vient me troubler que très rarement, et j'en suis d'autant plus satisfaite que je sais que je n'aurai jamais de plus grand bonheur que maintenant.

Mon oncle Toussaint est venu me voir jeudi dernier et m'a engagée à lui donner le reste de mon ennui pour l'emporter à Saint-Marc. Émery et Casimir sont aussi venus, et il m'a donné permission de faire un autre tableau, aussi grand que celui que j'ai fait l'année dernière. Le sujet est Moïse faisant sortir l'eau du rocher. Je ne le ferai qu'après le jour de l'An, car j'ai commencé une boîte sur du satin noir et cela me prendra environ un mois. Et ensuite je veux faire un *smoking cap*²⁸ pour les étrennes de papa. Vous devez sans doute savoir qu'il est allé aux Trois-Rivières. Il doit revenir cette semaine ou au commencement de l'autre. J'ai

demandé le discours que ce pauvre docteur désirait tant, mais je n'ai pu l'avoir, car les Sœurs ne l'ont pas. Je vous prie de le lui dire et l'embrasser pour moi, ainsi qu'Honorine et le petit Joseph. Mes amitiés à toute la famille.

Adieu, chère maman, et croyez-moi pour la vie votre fille affectionnée.

J.S.A. Papineau



Aurélie à Angelle Cornud

Madame D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 2 mars 1846

Ma chère maman,

Je profite du temps que je suis absente du couvent pour vous écrire, car sans cela peut-être que je ne l'aurais pas fait, par rapport à mes occupations qui sont sans nombre. Il faut que je travaille fortement pour conserver mes places que pourtant je perds de temps à autre. Il y en a qui ont des talents, et je ne veux pas me laisser gagner par elles, de sorte que j'emploie souvent mes récréations du soir à étudier, surtout en français, car pour la plus grande partie de nous, [nous] n'avons que deux jours à y consacrer, ce qui fait à peu près trois mois par an. Vous me recommandez l'arithmétique par-dessus tout. C'est à cela que je m'applique le plus, non seulement parce que vous le désirez, mais c'est que je l'aime beaucoup : je suis une des plus fortes pour le calcul. Je prends beaucoup de peine à l'orthographe. Je [fais encore] beaucoup de fautes, mais j'espère qu'avec le temps je parviendrai à corriger ce défaut.

Je suis sortie du couvent depuis vendredi midi. Papa étant malade et s'ennuyant seul au troisième étage, m'a envoyé chercher pour lui donner ce qui lui est nécessaire à lui tenir compagnie,

car c'est bien ennuyant d'être seul. Il a pris des remèdes depuis vendredi et encore ce matin. C'est une attaque de son rhumatisme, il n'y a rien d'inquiétant, il est beaucoup mieux.

Ma tante Dessaulles, M. Laframboise et sa dame sont arrivés à Montréal samedi soir. Hier, dimanche, je suis allée chez mon oncle Joseph avec Casimir, et nous nous sommes rencontrés avec ma tante Dessaulles. Elle nous a accompagnés ainsi que mon oncle chez papa, qui a été bien content de les voir. Aujourd'hui, elle est encore venue; je lui ai dit que je vous écrivais, elle m'a bien chargée de vous faire ses meilleures amitiés ainsi qu'à toute la famille. Elle m'a aussi dit de vous dire que cet été elle viendra, pour le sûr, passer quelque temps à la Petite-Nation. Je me propose, lorsque papa n'aura pas autant besoin de moi qu'à présent, d'aller voir madame Laframboise. Vous avez, dans la lettre que vous écriviez à papa, témoigné de la peine parce que je ne vous écrivais pas. J'ai répondu immédiatement à votre lettre, et je l'avais donnée à Casimir pour [] et la mettre à la poste. Il a tout de même [] l'a oubliée. Comme je serai peut-être longtemps sans vous écrire, et qu'il est toujours mieux que je le sache d'avance, dois-je m'acheter une robe toute noire pour lorsque je sortirai, ou simplement de mousseline de laine, demi-deuil? J'aurais besoin d'une robe de nuit blanche, car celle que j'ai commence à se plaindre de ce que je ne la ménage pas assez, et puis une couple de paires de caleçons dont j'aurais dû avoir depuis quelque temps, car bien souvent c'est incommode de ne pas en avoir quelquefois. Je vous prie de m'envoyer la réponse bientôt.

Il est temps que je termine, car je ne vois presque plus clair, il est un peu tard. Je vous embrasse de tout mon cœur. Papa, Émery, Casimir vous font bien leurs amitiés ainsi qu'à toute la famille et aux amis et amies qui sont chez nous. Adieu, chère maman, et croyez-moi pour la vie votre fille affectionnée.

Aurélie Papineau



*JBN Papineau à Denis-Émery Papineau
et Honorine à Denis-Benjamin Papineau*

D.E. Papineau, écuyer, notaire
Montréal

Petite-Nation, 8 août 1846

[De la main de JBN Papineau]

Mon cher Émery,

C'est avec plaisir que j'accuse la réception de ta lettre en date 6 courant, avec son contenu, disons 11 £ (onze livres courant), pour le scrip de la mère de François-Marie à Joseph St-Pierre. Si tes correspondances sont rares, elles ont du moins le mérite d'être longues. Tu as bien pensé en disant que ta lettre était bien loin d'être attendue. Tu me dis que tu penses avoir quelque chose pour Ball Robitaille et Jean-Baptiste Chalifoux, au lieu de Louis, comme tu le dis ayant déjà obtenu 11 £ pour ce dernier. Comme aucun des scrips sus-mentionnés ou qui restent à venir ne sont pas vendus, à l'exception de trois qui me sont promis, c'est-à-dire Ball Robitaille, pour payer ce qu'ils doivent au seigneur, et Chalifoux à nous, tu peux prendre le temps nécessaire. Quant à Cummings et Hillman, je ne leur en parlerai que quand j'aurai vu la dernière liste et qu'ils seront sûrs d'avoir quelque chose.

Chesser est toujours d'opinion d'acheter la terre de mon oncle Toussaint. Tu lui avais dit que c'était 250 £ (deux cent cinquante louis), d'après ce que me disait Casimir dans une lettre que je ne puis retrouver. Je ne sais s'il voudra maintenant payer 300 £, prix que ma tante Dessaulles dit que mon oncle demande. Il y a beaucoup de réparations de faites. La lettre de Casimir était subséquente à celle de papa. Je mets Auguste en recherche de cette lettre-là.

Il m'écrit en date du 30 juillet qu'il sera prêt sous peu à donner 50 £ pour le premier payement. Il voudrait bâtir un quai cet automne. Je lui ai répondu que mon oncle monterait sous quinze jours et qu'alors, si les conventions l'un de l'autre étaient en harmonie, il lui en passerait contrat. Je ne sais si mon oncle gardera la maison pour plus que cette année. Il lui serait peut-être

plus avantageux de louer chez Grant, il serait plus prêt de ses travaux. Si mon oncle Toussaint monte, probablement qu'ils en parleront. Aie soin de dire à mon oncle Toussaint, ou à Rosalie Dessaulles, ou à n'importe quel voyageur qui montera, de nous en avertir d'avance et qu'ils nous disent où ils débarqueront afin d'avoir, soit en haut soit en bas, des embarcations nécessaires pour les recevoir. Casimir sait quel train c'est quand l'on [n']est pas prévenu.

Maman est en bas, chez mon oncle Papineau avec ma tante Dessaulles. Ézilda et Azélie sont montées ici aussitôt après le départ de leur frère et sont retournées jeudi matin. Maman les a accompagnées avec Auguste, qui s'est rendu en canot avec Lactance et Gustave chez Louise, est revenu ici hier soir, laissant tout le monde bien et nos deux tantes et maman occupées à leur devant d'autel.

Que fait Newman, qui ne devait être que trois jours et rapporter quelque chose pour ces dames? Tu diras à papa que les deux tasseries de la grange neuve sont pleines jusqu'au faite, et je finis aujourd'hui de faucher le foin de la terre neuve que j'avais effardochée l'année dernière. Je pense le mettre lundi en grange si le temps le permet. Il se couvre beaucoup aujourd'hui. Je commencerai lundi à faire faucher dans les branches, puis effardocher et faire essoucher. Pendant le séjour de papa ici, Letourneau a envoyé ses comptes pour souscription à *La Revue canadienne* et *Album*. Tant pour celle de papa que pour celle d'ici, je crois que les comptes se montent à 1,10 £ chaque = 3 £. Aussi Duvernay, pour souscription à *La Minerve*. Ce dernier, papa l'a emporté avec lui, il faudrait voir à ce que ce soit payé.

Ci-inclus est le compte de Henri Hillman que papa avait dit d'envoyer à M. Morin, mais en te l'envoyant c'est autant d'exempt, car il eût fallu deux lettres. Il n'y a donc toi qui es si cloué que tu n'auras pas le temps de nous venir voir. Il faudrait encore un quart de lard pour attendre les boucheries d'ici. Les clôtures, grange et foin ont nécessité un grand nombre de monde, et maintenant je n'en aurai pas moins de 6 à 8 pour finir les foins et la clôture du chemin que je veux finir cet automne; puis faire la terre neuve. Si tu retires les srips, tu pourras employer l'argent qui me reviendra. Si papa ne veut pas, tu pourras le mettre à profit le mieux que tu le penseras.

Je sais que cette lettre va être commune avec papa. Tu lui remettras le projet de vente à Tremblay, qui n'a jamais été signé. Les conventions qu'il y pensait écrites n'y sont, comme le contrat n'est pas signé, il est encore []. Je ne l'ai trouvé que ces jours-ci.

Je laisse de la place à Honorine qui veut mettre un mot. Ton frère affectionné.

J.B.N. Papineau

Si papa retrouve la lettre des héritiers St-Germain, qu'il l'envoie, mon oncle me l'a encore demandée avant-hier. Aurélie demande que Casimir aille trouver Célanire et lui demander d'envoyer tout ce qu'elle aura fini, ainsi que les retailles pour les voyageurs.

[De la main d'Honorine]

Mon cher papa,

Le lendemain de votre départ d'ici, j'ai reçu le compte de William Lyman²⁹ l'apothicaire, qui se monte à 16,9,4 £ avec les intérêts inclus depuis le mois de février. J'aurais pu le payer plus tôt, si j'eusse pensé qu'il était dû si tôt. Je vous envoie aujourd'hui 17,10 £, avec lesquels vous pourrez payer ce compte et celui de Swarth(?) le tailleur, qui se montait à 3,10 £, acompte duquel je vous ai donné 2,15 £ lors de votre départ.

Adieu, mon cher papa, je remets à une autre fois à vous écrire plus au long. Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman



Aurélie à Denis-Benjamin Papineau

L'honorable D.B. Papineau
Montréal

Petite-Nation, 18 novembre 1846

Mon cher papa,

Je vous envoie la liste des gravures que vous nous avez demandée plusieurs fois, que Papineau pensait à faire pendant qu'il avait la lettre dans la main. Mais aussitôt quelqu'un venait le demander, ce qui le lui faisait oublier. Ce pauvre frère, il a beaucoup à faire.

Vous devez sans doute me trouver fort paresseuse de ce que je ne vous ai pas encore écrit depuis près de quatre mois que je ne vous ai vu. J'ai maintenant honte lorsque je pense à cela, mais je tiens un peu de famille, je n'aime pas beaucoup à écrire.

Madsem dit qu'elle vous écrira quand son petit Denis sera devenu meilleur qu'il n'est. Elle craint que vous n'attendiez encore longtemps. Le pauvre petit ne donne pas grand bon temps à sa mère. Elle passe la plus grande partie de la nuit à le bercer et l'avoir dans les bras; et le jour, nous le prenons toutes chacune notre tour. Le petit Godfroy a le rhume bien fort, ces jours-ci. La nuit dernière, nous avons été bien inquiètes, car il avait la respiration bien gênée. Nous lui avons mis du suif de mouton sur la poitrine : ce matin, il est beaucoup mieux, quoique un peu oppressé.

Nous n'avons pas reçu de nouvelles de Louise depuis une quinzaine de jours; elle était bien alors. Je vous ai fait une douzaine de fromages qui sont à affiner. S'il y a des compliments ou des reproches à faire, ce sera à moi qu'il vous faudra les adresser. Vous ne devez pas attendre autant d'une jeune novice comme d'une personne qui a fait cela bien longtemps. Si mes fromages sont bons, je serai très contente de vous régaler.

Toute la famille se joint à moi pour vous embrasser. Adieu, cher papa, croyez-moi pour la vie votre petite fille bien affectionnée.

J.S. Aurélie Papineau

Liste des gravures de l'Optique

Vue de la Mokala
Château de Pau
Château de Meudon
Place Vendôme
Rade et ville de Sainte-Hélène
Porte sainte
Barrière d'enfer
Château royal de Compiègne
Théâtre de la Porte Saint-Martin
Château de Postdam
Vue de la Cité
Saint-Cloud
Place du Palais Royal
Chambre des députés
Vues des montagnes de glace à Moscou
Place de l'Hôtel de ville
Portail de l'église Saint-Roch
Cimetière du Père de la Chaise, Paris
École des cadets sur la Miva



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Chez Messire T.V. Papineau
prêtre, curé
Saint-Marc

Petite-Nation, 1^{er} décembre 1846

Ma chère maman,

Nous avons reçu vos deux lettres, l'une dimanche et l'autre mardi dernier. Elles nous ont fait bien du plaisir, car depuis que

vous nous écrivez de Montréal, nous n'avions eu aucune nouvelle de vous. Nous ne savions que penser, vous qui êtes toujours si diligente pour écrire. Ici non plus il n'y a pas grand nouvelles mais, comme je vois que, quoique loin, vous pensez toujours au ménage, je vous donnerai les détails que je pense devoir vous intéresser.

D'abord parlons de votre boa. Je l'ai envoyé le lendemain de votre départ par le courrier, ainsi que vous l'aviez demandé, un vieux voile noir, votre mouchoir de soie violet et un casque de loutre dont j'avais oublié de vous parler avant votre départ et que je voulais faire refaire pour Joseph. Un petit billet accompagnait ces effets, dans lequel je vous mandais comment faire arranger le casque, mais pourtant de consulter des personnes qui s'y connaîtraient, et je laissais le tout à votre discrétion. Je ne me suis plus inquiétée de ces effets, croyant bien qu'il ne pût être autrement que vous ne les eussiez reçus. Depuis la réception de vos lettres, je me suis informée au courrier, qui a dit avoir remis le tout à mon oncle Papineau qui, rendu ici, ne nous en a pas parlé du tout. La première fois que quelqu'un d'entre nous descendra à l'église, il ira visiter le buffet de salle et le bureau jaune de mon oncle, qui sont chez Hippolyte Fortin. Peut-être mon oncle y aura-t-il mis ces effets et ensuite n'y aura plus pensé?

J'ai écrit à Casimir cette semaine de s'informer de ma tante Papineau si parmi les effets qui lui sont parvenus d'ici, depuis son retour à Montréal, elle n'aurait pas trouvé ce paquet, car j'avais mis le tout dans un sac de coton rayé bleu.

Les boucheries ont été commencées ici il y a trois semaines par le gros Dole, c'est-à-dire le gros cochon noir. Il a pesé 340 livres après avoir été à l'engrais six semaines, tout a été salé à l'exception du soc³⁰ que nous avons mangé frais.

Mardi dernier, Charles Hillman est revenu tuer un cochon et trois bêtes à cornes dont deux ont donné 127 lb de suif; une n'en avait pas du tout. Le reste de la boucherie se fera un peu plus tard pour pouvoir conserver quelque chose de frais. Les jambons sont salés et la saumure faite. Les roux de bœuf (nous en avons fait quatre) sont aussi arrangés. Les pattes de bœuf ont été échaudées pour faire de la colle forte, et les entrailles de cochons lavées et salées pour vos andouilles. Charles a salé le lard et le bœuf, ainsi vous voyez que jusqu'à présent tout va bien.

En fait de filles, nous avons gardé Rosalie Robitaille³¹ : elle est assez propre et fait aussi bien le train de la cuisine qu'aucune que nous aurions pu prendre. Élise travaille ici comme à l'ordinaire quand on en a besoin. Sa sœur Honorine est engagée chez elle à une piastre par mois pour l'hiver afin d'avoir soin de ses enfants lorsqu'elle travaille ici.

Madame Gagnon³², après être restée un mois avec Mme Vickers, est revenue ici et a passé trois semaines à faire ce qu'il y avait ici d'ouvrage pour elle. Elle est partie d'ici jeudi avec ses deux enfants pour aller passer l'hiver chez M. Asa Cooke; elle paraît bien décidée à partir pour Québec au printemps. Son père est à Nicolet et boulange pour le collège; il a cinq ou six piastres par mois et est nourri et logé. Le prix est moins fort que ceux qu'il avait par ici mais aussi l'ouvrage est moins fort et il est tout probable qu'il sera mieux payé.

Les chemins d'hiver se font attendre. Depuis une dizaine de jours, la terre a bien gelé et, quoiqu'il ait un peu neigé vendredi, ils ne sont pas encore assez beaux pour sortir. Personne d'ici n'a été à l'église depuis le jour de la Toussaint. Dimanche, Madsem et moi avons été voir O'Brian qui demeure sur la petite presqu'île. Il est dangereusement malade. Brownson l'a soigné mais il a dit qu'il avait été appelé trop tard, qu'il n'espérait pas le sauver. Le patient a discontinué ses remèdes après quelques jours d'essai : il trouvait qu'ils le faisaient trop souffrir. Un de ses beaux-frères a été chercher le Dr Sterling à Caledonia. Il n'a pas pu venir. Lui aussi a dit qu'il était trop tard, de manière que le pauvre homme se trouve sans secours. Le docteur avait prescrit les mouches sur la poitrine. Ils sont venus en chercher ici; on leur [a] aussi donné du miel, de l'Isinglass et un peu d'arrowroot. Il tousse beaucoup et ce qu'il crache est si infect qu'on peut à peine résister près de lui.

Samedi, malgré les mauvais chemins, Papineau est descendu jusque chez Côté pour voir M. Dorion, l'arpenteur, que mon oncle a fait venir de Montréal, ne pouvant avoir Newman. Il l'a amené ici pour lui faire voir les plans et lui communiquer des instructions qu'il a reçues de mon oncle dernièrement. Depuis trois semaines qu'il était dans l'endroit, nous ne l'avions pas encore vu. Ne soyez pas inquiète de vos jeunes filles : il est marié depuis environ deux mois. Il est aussi grand que Papineau, a les cheveux exactement comme Casimir et les yeux bleus. Il paraît très tranquille et n'est

pas du tout gênant. Il est reparti d'ici hier au soir pour continuer ses opérations. Papineau va lui faire mesurer les emplacements de ce village qui est en contemplation déjà depuis plus d'un an.

Nous avons eu une lettre de Louise le 10 novembre, dans laquelle elle nous parlait de cette grande affaire dont vous nous parliez dans votre petit billet, mais d'une telle façon que nous avons pris cela pour un badinage. Et je lui ai répondu sur le même ton. Elle réclamait mon berceau que je lui avais offert à son dernier voyage, et nos services à Madsem et à moi. Je lui ai répondu que nous lui enverrions tout ce dont elle avait besoin aux premières glaces. Et puisque c'est vrai je ne me dédis de rien du tout. Ce que j'ai encore de fait sera à son service, et à part de cela, nous sommes toutes disposées à faire chacune notre article. Nous n'avons pas cherché les effets pour elle dont vous nous parlez. Nous verrons cela toutes ensemble, lorsqu'elle viendra ici. J'ai commencé à lui tricoter un petit bonnet.

Le petit Denis commence à engraisser un peu, il est moins incommode le jour qu'il ne l'était lors de votre départ; mais, la nuit, il n'y a pas grande différence : sa mère se lève toujours sept et huit fois pour lui. Elle ressent toujours des coliques et ce brûlement dans le sein droit que vous savez. Elle s'est purgée plusieurs fois sans s'apercevoir que ça lui fit du bien. Cela ne l'empêche pas d'aller et venir, mais ça l'incommode. Nos trois autres enfants sont assez bien, à part du rhume de cerveau qui les rend rechignés de temps à autre. Il me semble que Joseph engraisse, il n'a pas eu de maux d'yeux du tout cet automne. Toutes les autres personnes de la famille sont bien. Le dernier enfant d'Élise est malade d'une forte fièvre depuis samedi. Je ne lui ai rien donné avant aujourd'hui, croyant que c'était le rhume qu'il allait avoir. Ce matin, il était si abattu, je lui ai donné quelque chose pour le purger, voir si ça couperait la fièvre. Elle n'a pas de chance, cette pauvre Élise : sa sœur s'est échaudé la jambe, il y a eu dimanche huit jours, et ne peut pas marcher du tout.

J'ai été obligée de faire demander encore du plaid à Montréal pour pouvoir finir l'habillement de Joseph. C'est Mme Gagnon qui l'a taillé. Je lui ai demandé de faire la jupe du surtout de hais(?), s'il y en avait moyen. En le compassant, elle en trouvait assez, et lorsqu'il a été taillé et commencé à faire, elle s'est aperçu qu'il lui manquait la moitié de la jupe. J'ai aussi demandé un casque pour Joseph.

Voici l'Avent, ma chère maman. Madsem vous recommande bien de n'être pas inquiète de nos consciences : elle se charge de nous faire observer le jeûne et le maigre. Elle dit aussi qu'elle aura bien soin de tous vos couverts de quartz. Aurélie compte les cuillères d'argent. Adeline met le verrou sur la porte, Papineau réveille les filles, et moi je monte l'horloge et mets la chatte à la cave tous les soirs; ainsi, j'espère que vous serez tranquille. Excusez nos petits badinages, c'est seulement pour remplir mon papier. J'ai commencé à croiser³³ et je ne veux pas en laisser un pouce. Si vous avez plus de neige que nous en avons, cette lettre vous parviendra à Saint-Hyacinthe. Vous devez avoir hâte d'y être rendue.

Adieu, ma chère maman. Respects et amitiés à tous nos bons parents. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A.H.P. Leman

P.-S. Nous n'avons pas eu de nouvelles du pauvre Lactance depuis votre départ. Si vous en savez, faites-nous-en part. Quelqu'un nous a écrit que mon oncle Papineau était allé le voir. M. Mackay vous salue.

H.L.



Honorine à Angelle Cornud

Petite-Nation, 16 février 1847

Ma chère maman,

C'est Aurélie qui devait vous écrire aujourd'hui mais comme j'avais quelques choses à vous demander à présent que vous êtes sur le point de nous revenir, elle remet sa lettre à une autre semaine. En même temps que vos lettres, nous en avons reçu une de papa. Il y avait un mois qu'il n'avait écrit. Ici nous trouvions le temps long. Je vous assure, pauvre père, il est toujours si occupé que mon oncle Papineau nous a dit aussi qu'il avait été indisposé

et qu'il avait gardé la maison quelques jours, cependant il ne nous en disait rien dans sa lettre; je pense qu'il était tout à fait bien alors.

Dans une de vos lettres, vous demandiez si nous avions reçu l'étoffe et flanelle que nous devions avoir à la manufacture. Ils sont bien négligents : nous n'avons encore pu avoir qu'onze verges d'étoffe. Je suis descendue, il y a trois semaines à L'Original, avec Papineau pensant que tout ce que nous avions recommandé serait prêt mais il n'en était rien. Ils nous promettaient trente verges d'étoffe pour le lendemain, et nous recommandâmes à Édouard d'y aller et il n'a pu avoir que ces onze verges dont je vous parlais tout à l'heure.

Louise était bien pour son état; elle avait passé dix jours avec nous lors de la partie de danse qui a été faite ici. Elle était assez avancée dans son trousseau. Je lui avais porté dans le mois de décembre ce que vous lui destiniez et aussi tout ce qui me restait de mon trousseau, ce qui lui a épargné pas mal d'ouvrage. Je lui ai aussi donné mon berceau avec ce que j'avais de paillasses et de couvre-pieds. Tout cela lui aide un peu. Elle devait vous écrire bientôt pour vous demander encore quelques choses qui lui manquaient.

Papineau a monté à Buckingham à la fin de janvier pour voir M. Bigelow afin d'avoir du bois pour la maison et, chemin faisant, faire quelque affaire pour moi. J'ai envoyé la petite Adeline voir sa mère qui devait, comme on en était convenu, l'envoyer à l'école. J'en suis contente, car avec le peu de dispositions qu'elle avait, il m'était très difficile de lui apprendre quelque chose. Je craignais que les enfants ne s'ennuyassent d'elle mais ils me l'ont demandée que deux ou trois fois. Fanny dit de temps à autre qu'elle veut aller à Buckingham voir son Adeline, mais elle ne paraît pas s'en ennuyer.

Il y a eu samedi huit jours, William et Madame Busby³⁴ sont venus nous voir. Ils sont repartis lundi à midi. J'ai été bien contente de les voir : ils m'ont donné des nouvelles de toutes mes connaissances de Buckingham. M. et Madame Bigelow étaient partis la même semaine pour aller aux États-Unis avec leurs quatre enfants aînés et une domestique pour en avoir soin. Ils doivent être un mois dans leur voyage et m'ont fait dire de n'aller à Buckingham qu'après leur retour. J'étais toujours décidée à n'y aller qu'au mois de mars.

Mon oncle [L.-J.] Papineau [est] parti d'ici hier après-midi, après y être resté treize jours. Papineau a été le mener jusque chez Hippolyte Fortin où il doit passer trois jours pour voir les gens du bas de la seigneurie. Je crois que son voyage a été un peu plus fructueux qu'à l'ordinaire : il paraît avoir retiré quelque chose. C'est bien peu pourtant en comparaison de ce qu'il devrait avoir.

Nos demoiselles sont un peu désappointées ce soir. Depuis quelque temps, on leur avait fait entendre qu'il y aurait bal chez M. Alanson Cooke pendant les jours gras, mais point. Elles ne peuvent s'imaginer pourquoi il a manqué. Ce sont des conjectures à ne plus finir. Cela leur fait commencer leur pénitence un peu plus tôt que le carême.

Je ne me rappelle pas si on vous a écrit que Madame Cooke avait eu une institutrice pour ses enfants, que sa tante Mlle MacAlister lui a procurée l'automne dernier. Elle en est très contente et il paraît que les enfants apprennent très bien. Mme Cooke ne marche toujours que très péniblement et assez souvent, elle ne le peut pas du tout.

Nous n'avons personne pour faire les jours gras avec nous. Louise serait peut-être venue avec quelqu'une de ses belles-sœurs mais elle a été invitée [à] des noces d'une des nièces de son mari, Mlle Rachel St-Denis. Je ne puis dire avec qui elle se marie.

Il faut vous dire quelque chose maintenant de vos petits-enfants. Le petit Denis a deux dents : ça l'a rendu malade. Il est mieux à présent qu'il n'a été; il est toujours passablement incommode la nuit. Il a du mal derrière les oreilles, sous les bras et dans une des saignées. On a essayé plusieurs remèdes pour lui assécher, mais ça ne guérit pas. Pourtant Madsem lui a mis de l'écorce de pruche sur la saignée et il y a une gale de formée; elle n'essaye pas à guérir ses oreilles.

Le petit Godfroy est bien gentil, toujours bon à l'ordinaire; il commence à parler joliment et demande ce dont il a besoin aussi bien en anglais qu'en français. Aucun d'eux ne vous a oubliée. Je ne sais pourtant si, à l'exception de Joe, ils vous reconnaîtront. Fanny se rappelle encore de ma tante Dessaulles et qu'elle lui avait donné un petit chien. Ils sont tous bien portants et bien tapageurs, et pas trop dociles, mais j'espère que cela leur viendra lorsqu'ils [auront] un peu plus de raison.

Madame Gagnon est toujours chez M. Asa Cooke avec ses deux enfants. Elle n'a pas encore eu l'avantage de les envoyer à l'école, car il n'y en a eu que quelques jours cet automne. On m'a dit cependant que Mlle Taylor qui a tenu école pendant longtemps à Buckingham était engagée et qu'elle devait commencer cette semaine. C'est une bonne maîtresse.

Je ne sais si vous avez su que le muet avait reçu au commencement de janvier un coup de pied de cheval sur la hanche, ce qui l'a empêché de travailler une dizaine de jours. À présent, c'est sa femme qui est estropiée : elle s'est échaudée un pied il y a dix jours, ce qui la fait souffrir beaucoup. Elle est extrêmement changée, les yeux et les joues creuses, on a peine à imaginer qu'une brûlure pût tant changer une personne.

Je félicite Madame Laframboise sur son rétablissement. Ce que vous nous aviez écrit de sa maladie nous avait inquiétés. Je me réjouis qu'elle n'ait pas eu de suites. Faites-lui bien, ainsi qu'à toute la famille, mes meilleures amitiés.

Les demoiselles demandent que vous leur apportiez un patron de manches et vous prient de remarquer les modes pour leur en donner de nouvelles. Madsem demande de quoi faire deux robes et caleçon d'été, propres, pour son petit Godfroy. Elle pense que trois verges et demie pour chacune suffira si c'est de l'indienne ordinaire. Moi, je vous demande aussi une robe noire de Cobourg ou autre étoffe convenable; si c'est double largeur, il m'en faudra sept verges. Informez-vous aussi comment [habiller] les enfants pour l'été depuis les pieds jusqu'à la tête. Il n'y a plus ici de soie à coudre, noire. Je voudrais aussi quelque étoffe convenable pour faire des semelles à des bas de soie noire.

Je n'ai reçu la casquette noire de Jos que ces jours derniers. Papa avait toujours oublié de l'envoyer. Il en a été bien fier. Moi, j'en remercie Rosalie. Elle ne lui servira pas aussi longtemps que vous le pensiez et sera trop petite un autre hiver. Heureusement qu'elle pourra passer à un autre.

Vous parlez dans votre lettre à Adeline d'une robe qui avait été donnée à Mme Gagnon. Adeline ne se rappelle pas vous en avoir rien dit, et aussi n'y a-t-il rien eu d'envoyé pour lui en faire une? C'est peut-être papa qui en aura eu l'intention et qui vous en aura dit quelque chose.

Nous ne serons pas longtemps sans vous voir à présent, ma chère maman, et aussi nous ne vous garderons que bien peu de temps, car sans doute il faudra que vous vous rendiez chez Louise sur les chemins d'hiver, car dans le mois d'avril ils ne seront guère praticables. Aussi tâcherons-nous de bien profiter du temps. Vous ne reconnaîtrez plus Madsem, elle nous prêche à tout moment depuis que vous n'y êtes plus : elle sent l'importance de sa situation de maîtresse de maison. La rumeur nous apprend que Rosalie désirait vous garder, ce, pour la même raison que Louise. Est-ce vrai? En ce cas, il faudrait qu'elle tirasse à la courte paille.

Adieu, ma chère maman. Recevez nos respects et amitiés à tous, et aussi pour toute la famille, sans oublier ce pauvre Auguste, dont nous n'entendons pas parler souvent cet hiver.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A.H.P. Leman

Excusez-moi, ma chère maman, en lisant ma lettre à Madsem, je me suis aperçue que j'avais manqué plusieurs mots. S'il n'était pas si tard, je la recommencerais.



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Saint-Hyacinthe

L'Orignal, 11 avril 1847

Ma chère maman,

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer plus tôt sans doute que vous ne vous y attendiez. Louise est accouchée heureusement d'une fille dans la nuit de vendredi à samedi. Je ne puis vous dire l'heure précise car l'horloge s'était arrêtée. Elle s'est sentie indisposée dans la matinée et vers une heure de l'après-midi,

Édouard est parti pour venir me chercher, mais par l'état des chemins, je n'ai pu me rendre ici qu'à dix heures du soir. J'ai trouvé une femme et le Dr Murray rendus; environ deux [heures] après, l'enfant était au monde. Sa couche n'a pas été aussi difficile que celles de Madsem. Je crois qu'elle était à peu près comme la mienne. Le baptême a eu lieu samedi après-midi. M. Jalinette³⁵ a été parrain et moi, marraine. L'enfant se nomme Rose-Angelle-Honorine. S'il y avait eu une poste ici, hier, je vous aurais écrit immédiatement. Aujourd'hui, la mère et l'enfant sont aussi bien qu'on peut le désirer pour le temps.

Maintenant j'ai à vous parler d'autre chose. Vous savez que l'automne dernier, j'avais formé le projet de descendre ce printemps avec mes deux enfants et Aurélie. Vous savez aussi qu'il y a longtemps qu'Adeline désirait trouver une occasion de voir Montréal et Madsem n'a aucune objection à lui procurer ce plaisir et même elle le désire. Nous partirions de chez nous pour vous rencontrer à Montréal du 6 au 15 mai et alors, vous [et] Adeline reviendriez ensemble et Madame Gagnon, qui ne doit partir pour Québec qu'au mois de juin, tiendrait compagnie à Madsem jusqu'à votre retour. À présent notre embarras est de savoir où nous retirer. Aurélie dit qu'elle pourra aller chez M. Trudeau avec Adeline, et moi, j'irais chez mon oncle Papineau s'il tenait encore maison, sinon je tâcherais d'aller chez Madame Thompson ou peut-être à la pension de papa. Que pensez-vous de ce projet? Dites-moi aussi si [vous] croyez qu'il y aurait de l'inconvénient à ce que je passe l'été chez Morison avec mes deux enfants, si ça ne serait pas trop d'embarras pour Rosalie? Écrivez-moi prochainement, ma chère maman, sur ce sujet afin que je ne fasse pas de préparatifs en vain.

J'ai été bien contente de savoir par votre dernière lettre que Rosalie s'était rétablie si tôt. D'après votre première lettre sur sa maladie, je craignais qu'elle ne fût plus longtemps en danger. Quelqu'un nous avait donné à entendre qu'elle attendait la maladie ce printemps. Je crois que c'est Émery. C'est vrai, une fois déjà je vous l'ai demandé et vous ne m'avez pas répondu.

12 [avril]. J'ai été interrompue hier et, ce matin, j'ai encore à écrire à papa. Ainsi je ne puis vous écrire davantage. Louise est bien mais l'enfant est incommode.

La famille St-Julien est bien, et tous vous font des amitiés. Adieu, ma chère maman. Amitiés à toute la famille. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

A.H.P. Leman

P.-S. Fait-on des collerettes à la cardinale pour des enfants de l'âge de Joseph? Si Louise continue à se bien porter, je ne resterai que jusqu'à dimanche, car je crains que les chemins ne se gâtent et alors il me faudrait rester jusqu'à la navigation. Je n'ai aucun des enfants avec moi, et la rougeole n'est pas loin de chez nous. Il est tout [probable] qu'ils la prendront.

H.L.

J'ai reçu la lettre d'Auguste. Je lui écrirai aussitôt que j'aurai un moment.



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Saint-Hyacinthe

Petite-Nation, 9 mai 1847

Chère maman,

J'ai reçu jeudi votre lettre et je n'ai pu y répondre avant aujourd'hui, car nous avons été très occupés au jardin les trois derniers jours de la semaine. Tout est fini à l'exception des fèves qu'il est encore trop de bonne heure pour semer. Elles sont si tendres à la gelée et quelque autre chose qu'on veut avoir plus tard.

Nous nous préparons à partir d'ici lundi, 17 mai, s'il n'arrive rien pour nous déranger, arrêterons une journée à L'Original faire nos adieux à Louise en passant et voudrions aussi passer une journée à Vaudreuil chez Antoine St-Julien. Mlle Denise, une

de mes amies de couvent, est venue nous voir cet hiver et nous a fait promettre d'y aller en passant. Si nous faisons ces poses, nous ne serons rendus à Montréal que le jeudi. Si vous voulez voir papa peu de temps, je crois que vous feriez bien de vous y rendre en même temps que nous. Quant au voyage d'Adeline à Saint-Hyacinthe, il sera décidé lorsque nous serons toutes ensemble. Il sera difficile qu'elle laisse pour plus d'une quinzaine de jours. Voici la saison où les volailles couvent et les petits éclosent; la laiterie aussi va commencer à augmenter et vous savez qu'il faut quelqu'un d'entendu pour y voir; les moutons aussi devront être lavés et tondus. Nous devions faire cela cette semaine, mais comme il y en a beaucoup de chétifs, Madsem trouve l'eau et le temps encore trop froid.

M. Mackay, qui descend voir sa famille, nous accompagnera jusqu'à Montréal. Il nous a invités à aller les voir. Si Casimir est de retour à Montréal, alors pour accompagner ces demoiselles elles pourraient y aller et en même temps à Saint-Martin. Elles se promettent bien du plaisir. J'espère que leur espoir se réalisera.

Papa a su notre projet aussi tôt que vous, il en était content et nous disait qu'il pourvoirait à une place de retirance pour nous, s'il faut qu'il paye notre pension. Je ne resterai que deux ou trois jours à Montréal et embarquerai immédiatement pour Saint-Marc. Et, de là, je trouverai facilement, sans doute, à me faire conduire à Saint-Hyacinthe. À présent que je vous ai dit notre plan de voyage, je vais tâcher de répondre à vos questions.

Mon oncle Papineau pense venir à la Petite-Nation au commencement de juin. Fortin fait faire à sa maison les réparations indiquées par lui. Elle sera sans doute bientôt prête, car il y a déjà quelque temps qu'il y fait travailler. Les réparations du moulin ne sont pas encore commencées mais, dans une lettre reçue samedi, il donne des instructions à Papineau pour les faire commencer. M. Cooke avait offert à mon oncle de faire les réparations à ses frais et de louer le moulin, mais ils diffèrent tous deux sur le prix du loyer. C'est une grande perte de temps et une grande dépense pour les gens de l'endroit d'être obligés d'aller faire moudre leur grain, soit au moulin de M. Hatt ou à L'Original : beaucoup se plaignent.

Beauvais a fait 200 lb de beau sucre dont vous avez une moitié de droit, et l'autre a été achetée. D'une autre sucrerie, nous avons fait une quarantaine de bouteilles de beau sirop : nous nous

proposons d'en porter quelques bouteilles à papa. Quant à savoir s'il restera au ministère avant la résignation de M. Taschereau, il écrivait qu'il ne pouvait résigner, qu'il attendrait qu'un vote de non-confiance de la Chambre d'assemblée les mît dehors tous ensemble. Nous n'avons rien su depuis.

Il y a assez d'indienne pour faire une robe à Fanny : elle en a été toute fière. Vous savez comme elle aime la toilette.

J'espère que la chaleur et les beaux jours vont contribuer au prompt rétablissement de notre chère Rosalie. J'ai hâte d'être rendue auprès d'elle afin de pouvoir lui donner mes soins puisque vous pensez qu'ils pourront lui être utiles. Embrassez-la pour moi ainsi que les enfants. Respects et amitiés à tous nos bons parents. Adieu, ma chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 24 août 1847

Ma chère maman,

Quoiqu'il y ait longtemps que quelqu'un d'ici ne vous ait écrit, vous n'avez pas été cependant sans avoir de nouvelles. Auguste d'abord; ensuite Aurélie ont dû vous avoir dit ce qu'il y en avait. Casimir Dessaulles, arrivé de la Petite-Nation dimanche, m'a dit qu'il vous avait laissés tous en bonne santé, fêtant et vous réjouissant d'être réunis dans ce moment, au moins tous ceux qui pouvaient l'être.

Depuis le départ d'Aurélie, l'examen des demoiselles du couvent a eu lieu. Je n'ai pu assister qu'à une des séances (il y [en] a eu trois). La foule était si grande : ç'a [été] très brillant, beaucoup mieux que toutes les années précédentes. M. Raymond y avait donné tous ses soins; c'est lui qui a tout dirigé. Nancy³⁶ a

remporté un prix, celui de l'économie domestique. Elle a eu aussi sept accessits. Elle se trouvait à être la plus jeune de sa classe, toutes ses compagnes étant un, deux et trois ans plus vieilles qu'elle. Je trouve qu'elle a bien fait pour son âge. Ses parents voudraient pouvoir la mettre au Sacré-Cœur : ils pensent qu'elle ferait encore mieux.

Le lendemain de l'examen, Rosalie est partie avec sa fille pour aller assister aux derniers moments de cette pauvre Nanette. Elle désirait beaucoup avoir sa tante auprès d'elle, qu'elle aimait mieux que toute autre. Elle a souffert cruellement les trois derniers jours de sa maladie. Rosalie a veillé presque toutes les nuits, la pauvre malade la demandant souvent. Elle est morte le mercredi, à six heures du matin. Son service a eu lieu le vendredi³⁷. Morison y a été; moi, je gardais la maison et les enfants. Il n'est pas besoin de vous dire combien son pauvre père ressent sa perte : elle était tout pour lui. Mme Morison, sa grand-mère, était rendue à Berthier depuis quelque temps. Elle ne pouvait se résoudre à rester voir mourir sa chère Nanette; elle ne veut plus revenir à Saint-Denis. Rosalie et Morison, avec leur fille, se proposent d'aller la voir la semaine prochaine. Elle vieillit et affaiblit beaucoup : elle ne voit plus clair à se conduire.

Ma tante Séraphin a encore eu, la semaine dernière, une maladie sérieuse, une diarrhée qu'elle a négligé de soigner une couple de jours et qui l'a tellement affaiblie qu'il fallait la porter à son lit. Le docteur a été appelé; elle est mieux maintenant quoique encore faible. Mme Marchessault a aussi été malade. J'ai rencontré Mme Picard³⁸, dimanche à l'église, qui m'a dit qu'elle était mieux mais faible. Elle demande si Madsem descendra avant que l'été ne finisse. Son frère, Clément, va perdre son dernier enfant âgé de sept semaines : il est mourant³⁹. Voilà, je crois, la liste de tous les malades.

Rosalie est restée deux jours à Saint-Marc en revenant de Saint-Denis. Mme Laframboise y était depuis une semaine; elles sont revenues ensemble dimanche soir. Mon oncle Toussait avait formé le projet d'aller chômeur la Saint-Louis à L'Assomption. M. Laframboise ainsi que les MM. Dessaulles devaient aller le rejoindre aujourd'hui, mais ils en sont empêchés par la visite de M. et Mme Larocque de Montréal et de MM. Laroque et Laframboise père. Ils repartent demain; Mme Laframboise les accompagnera

pour aller voir les danseuses viennoises qui donnent leur dernière soirée demain.

Ici nous sommes tous bien, enfants et grandes personnes. Joseph a pris goût à aller à l'école et, quoiqu'il soit en vacances, il demande tous les jours à y aller.

Comme je me suis décidée, avec l'approbation de papa, à passer l'hiver ici, auriez-vous la bonté de m'envoyer mes hardes d'hiver ainsi que celles des enfants qui consistent pour moi en manteau, pelisse, pelleteries; Thérèse, bas de laine noirs et gants; pour les enfants, de leurs redingotes et manteau. Thérèse de Fanny, mitaines, de Joseph, telles qu'elles sont, d'une paire de pantalon, jaquette à coucher de flanelle, deux robes de flanelle à Fanny, pour jupes, une chemise de flanelle blanche pour faire une jaquette, un peu de laine de couleur pour faire deux paires de bas à la petite et à Joe. Il doit y avoir deux paires de chaussons à Joe qui sont bons, ainsi que des chaussettes. Les bas de Fanny sont trop petits, gardez-les pour ceux auxquels ils pourront servir. J'aurai aussi besoin d'un de mes coupons de flanelle bleue et d'un peu de laine blanche fine pour rempiéter une paire de bas à Fanny. Si le casque de Joe peut faire à Godfroy, Madsem pourra le garder et j'en ferai un autre ici. Je crois vous avoir bien tout demandé. Si j'ai oublié quelque chose, vous tâcherez d'y suppléer. Madsem a mes clefs et sait où j'ai tout serré.

Comment est papa depuis son retour chez lui? Il n'était pas bien lorsque je le vis à Montréal. Auguste était-il bien? Lui aussi était fatigué. Enfin donnez-moi des nouvelles de vous tous. En avez-vous eu de Buckingham? de Madame Bigelow, etc.? Adeline est-elle toujours chez vous? Rosalie demande qu'Auguste lui écrive et moi aussi : c'est bien le moins que mon petit filleul me prévienne.

Adieu, ma chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que mon cher papa, et Rosalie se joint à moi. Je charge papa d'embrasser tous les autres pour nous. Je ne les nomme pas, je n'ai pas de place, mais je n'en oublie aucun.

Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

P.-S. Avez-vous eu nouvelles de Mme Gagnon depuis son départ? Présentez mes respects à mon oncle et ma tante. Amitiés à cousins et cousines.

H.L.

Envoyez-moi les pièces comme l'habillement [de] Joe et la robe carreautee de Fanny.



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 13 octobre 1847

Ma chère maman,

J'ai reçu la lettre que vous m'écrivez après le départ de papa d'avec vous, m'annonçant m'envoyer une valise contenant des hardes bonnes. Je m'attendais à la recevoir de jour en jour. J'avais remis ce temps-là à vous écrire afin d'en accuser la réception. Je ne l'ai reçue que cette semaine. Tout était en ordre et je vous en remercie bien des fois. Je me suis mise de suite à faire un surtout à Joe, le froid commençant à se faire sentir un peu fort pour qu'il reste en blouse de coton. Il continue toujours à aller à l'école et commence à épeler quelques mots de deux syllabes, des plus aisés. Il dit bien assez souvent qu'il ne veut plus y aller, mais lorsque l'heure arrive, il part avec les autres.

Rosalie a encore eu des douleurs de côtés assez fortes pour être obligée d'avoir recours aux mouches; elles ont bien pris et ont coulé pendant plusieurs jours, ce qui l'a beaucoup soulagée; elle continue à avoir des maux d'estomac occasionnés par de mauvaises digestions, car c'est toujours après ses repas qu'elle en ressent davantage. Elle est beaucoup mieux qu'elle n'a été et,

dans les belles journées que nous avons eues la semaine dernière, elle est sortie deux fois en voiture et nous avons été aussi passer un après-midi chez Mme Laframboise. Mais voici les mauvais temps qui commencent. Je crois bien que d'ici à longtemps elle ne sortira pas.

Ma tante Dessaulles, qui était venue garder la maison pendant l'absence de Mme Laframboise, n'est pas encore retournée à Saint-Marc. Je crois pourtant qu'elle ne tardera pas, car mon oncle lui écrivait dernièrement qu'il commençait à trouver son absence un peu longue. Il s'était sauvé à Montréal pour éviter le breda qui se faisait chez lui et qu'il n'aime guère comme [vous] savez. Mlle Thérèse était venue rejoindre ma tante il [y a] quelque temps par année. Elle ne retournera qu'à la fin du mois.

Chez mon oncle Augustin sont assez bien. Ma tante Benjamin⁴⁰ a été chétive cet été : elle a eu des faiblesses qui l'ont obligée de garder le lit. Elle disait qu'elle ne ressentait aucune douleur mais qu'elle ne pouvait se tenir sur ses jambes; elle avait aussi un manque total d'appétit. Elle a eu deux crises comme cela cet été. Je l'ai vue il y a quelques jours chez Madame Laframboise : elle m'a paru changée. Mlle Marguerite Plamondon, que j'ai vue aujourd'hui, nous a dit qu'elle perdait beaucoup la mémoire : elle vieillit.

Vous me demandiez dans votre dernière lettre des nouvelles de Mmes Raymond et Benoît⁴¹. Cette dernière est guérie et peut vaquer à ses occupations, quoique toujours un peu faible. Je ne l'ai pas vue depuis l'examen du couvent. L'autre, après avoir souffert sans répit jusqu'au 15 d'août, s'est trouvée mieux subitement sans qu'on puisse savoir à quoi attribuer sa guérison. Elle est restée faible, mais du moins elle ne souffre plus de ces horribles crampes qui la faisaient presque mourir. Elle n'est pas encore accouchée, que je sache.

Le pauvre Auguste a bien peu joui de ses vacances cette année, à ce qu'il paraît, car à ce qu'il a souffert de l'herbe à la puce se sont joints d'autres maux. Casimir m'en a dit quelque chose dans une lettre. Louis Dessaulles qui arrive de Montréal nous a dit qu'il n'y était pas encore rendu. Le mal qu'il s'est fait à la jambe serait-il donc sérieux?

Rosalie demande si Aurélie a pensé à lui envoyer des champignons secs de l'année dernière qu'elle lui avait promis. Si

Auguste n'est pas parti, vous pourriez peut-être en envoyer par lui. Quant aux chaussons qui lui manquent, on ne les trouve pas ici. La serviette y est : on la lui enverra.

J'ai vu Desaulniers il y a quelques jours : ils s'est informé de son élève. Le collège est plus que plein cette année : ils sont au-dessus de cent élèves. Dans les classes d'éléments français et latin, ils sont cent dix, ce qui fait des classes très nombreuses comme vous voyez. Au couvent, il y a cent soixante-quinze élèves. Il y a [à] présent cinq sœurs et deux autres maîtresses. Elles ont été obligées d'en refuser par le manque de places.

J'ai rencontré Mme Picard au couvent il y a quinze jours, elle était assez bien ainsi que ses enfants. Mme Marchessault, la mère, est chétive.

Le sleigh de Papineau est fait mais n'est pas bourré. L'avait-il demandé bourré? Morison pense que, comme voici la saison qui avance, il serait peut-être mieux de le faire monter ainsi. Que Papineau réponde le plus tôt possible. S'il a pu retirer quelque argent pour moi, qu'il m'en envoie un peu pour faire mes emplettes d'hiver.

Le Dr Murray a dû ordonner.

Si la petite Adeline a besoin de robe d'indienne, il y en a un coupon dans ma commode, celle qui venait de Landriau.

Adieu, ma chère maman, nous vous embrassons tous avec amitié. Je suis avec respect votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

La dernière que vous m'avez écrite par la poste n'était pas cachetée. Fanny est bien et engraisse beaucoup. Elle me parlait dernièrement de son aviron et des tours de canot qu'elle faisait avec Godfroy l'été dernier. Elle n'a pas oublié le petit Denis ni personne de la maison. Elle demande toujours à retourner.



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 5 novembre 1847

Ma chère maman,

Nous avons reçu votre lettre du 27 dernier et Rosalie, en la recevant, avait dit qu'elle y répondrait elle-même mais à présent elle remet à une autre fois. Elle est bien mieux maintenant, aussi bien qu'elle l'a été tout l'été. Elle est occupée dans ce moment-ci à préparer son fils Georges⁴² pour quêter dimanche le pain béni de la fête patronale donnée par Mme Laframboise. Une de ses filles⁴³, Zoé, se marie mardi prochain⁴⁴. Alors elle n'en gardera que deux, ce qui sera bien suffisant, je crois, pour cet hiver.

Quant à la pelisse d'Aurélié, elle est faite comme l'était la mienne, montée sur un joug : on fait deux ou trois collets ou colletes comme était celle de Mlle Denise l'hiver dernier. Mme Laframboise nous dit qu'elles sont autant portées avec un grand collet à la cardinal, avec des ouvertures pour se passer les bras, qu'autrement. Les plaids ou étoffes carreautes sont ce qu'il y a de plus à la mode.

J'ai été dimanche à Saint-Marc avec Morison, M. et Mme Laframboise, Louis, mon oncle Augustin et Camille pour fêter la Toussaint⁴⁵. Nous y avons rencontré papa et ses trois fils. Ils étaient tous bien. Auguste m'a paru beaucoup mieux qu'il n'était l'été dernier : je l'ai trouvé engraisé et meilleur teint qu'il n'avait. Il ne savait pas encore où il pensionnerait. On voulait l'emmener faire un tour à Saint-Hyacinthe mais papa a dit qu'il ne pouvait, que son patron l'attendait depuis longtemps.

D'après ce que j'ai entendu dire, je crois que Casimir est décidé à entrer en pratique. S'il se fût décidé pour la soutane, je crois que l'état de sa vue l'aurait empêché de se livrer aux études nécessaires pour cet état. En entrant en pratique, il peut avoir la place qu'on a en contemplation pour lui c'est-à-dire la banque dont Émery se retire; ça lui donnerait le moyen de se reposer. Le salaire étant assez considérable pour qu'il pût payer quelqu'un pour faire l'ouvrage et avoir de quoi s'entretenir et payer sa pension. Peut-être qu'avec l'âge, sa vue se fortifiera. Il est encore bien jeune.

Il ne faut pas que j'oublie de vous parler du fricot qui, comme vous le pensez sans doute, ne pouvait manquer d'être bon et beau, ordonné et fait par tante Dessaulles. Il aura lieu le dimanche soir, papa et nos frères étant obligés de retourner à Montréal le lendemain après-midi. Papa a fourni les huîtres, Louis Dessaulles le champagne et le tokay, Mme Laframboise les perdrix et assaisonnements pour les crèmes et charlottes russes; et les autres ont fourni des bouches pour manger toutes ces bonnes choses.

MM. Monk et Kierzkowski ont dîné avec nous, ce dernier craignant que la cave de mon oncle n'eût été trop dégarnie par un pareil assaut, lui envoya le lendemain quatre bouteilles d'excellent champagne dont les voyageurs prirent part avant de partir. Mon oncle dit que sa fête lui a coûté si peu cher qu'il sera tenté d'en donner trois ou quatre fois l'année.

Ma tante Dessaulles était bien et m'a chargée de vous faire ses amitiés; elle ne manque de chagrin comme vous le savez bien. Les affaires de Louis sont encore arrangées pour le moment, la crise définitive encore reculée, mais c'est l'opinion de quelques-uns qu'elle ne pourra pas être détournée : c'est bien affligeant.

Le sleigh de Papineau est parti sans être bourré. Aussitôt après la réception de la lettre de Papineau, Morison s'en est occupé et avait pris les arrangements nécessaires pour le faire faire, lorsque sur ces entrefaites une lettre de papa est arrivée demandant la voiture immédiatement. Alors il a fallu la faire partir telle qu'elle était.

J'ai reçu à Saint-Marc le porte-manteau que vous nous annonciez. Rosalie vous remercie des champignons que vous lui avez envoyés. Moi, je vous remercie pour la laine qui était avec. Vous avez outrepassé ma demande : je n'en demandais qu'un petit peloton pour assortir des petits bas que j'avais. Je croyais que vous n'y aviez plus pensé, et ne vous en ai pas redemandé, car j'en avais assez. Ainsi, comme je n'en ai plus besoin, je vous la renverrai par la première bonne occasion qui se présentera. Elle pourra servir à faire des chaussons pour la personne charitable qui n'épargne pas ses réflexions moqueuses et malignes aux personnes absentes, ainsi que j'en ai été bien informée.

Auguste m'a donné quelques nouvelles de vous tous, entre autres choses, il m'a dit que ça avait beaucoup odeur de N... là-haut. Je demande à Aurélie qu'elle me réponde. Est-ce vrai?

Dites à Papineau que je lui écrirai sous peu et lui parlerai d'affaires, en attendant qu'il ne se donne pas la peine de faire des voyages qui seraient, il est tout probable, sans résultats, car dans cette saison, les personnes ne trouvent pas à se défaire de leurs produits avantageusement; il peut, en revanche, écrire force lettres s'il en a bien le temps. Si ça ne produit aucun bien, ça ne fera toujours aucun mal.

Madame Raymond, dont vous demandiez des nouvelles, est accouchée il y a quinze jours d'une grosse fille très bien portante⁴⁶. La mère était bien faible les premiers jours, au point qu'on ne voulait laisser entrer personne la voir. À présent, elle est beaucoup mieux. Je ne l'ai pas encore vue depuis sa couche.

Mme Benoît sent encore des tiraillements dans le côté; on craint que la maladie ne reparaisse plus tard.

Prenez bien soin de vous-même, ma chère maman, vous avez encore été malade. Tâchez de vous conserver encore longtemps à nous; il y a des moments où je voudrais être auprès de vous mais cela reviendra, j'espère. Ne parlez plus à Rosalie de mes bons soins, comme vous dites, car c'est bien peu que je suis pour elle. Je crains plutôt de lui être à charge qu'autrement; lorsqu'elle est assez bien elle préfère voir et faire par elle-même.

Les petits enfants sont bien assez. Le petit Dessaulles commence à parler depuis environ deux mois; il se fait comprendre de ceux qui sont accoutumés à lui.

Jos m'a bien recommandé de vous dire et à sa tante Madsem qu'il était à la tête de sa classe : il en est bien fier, je vous assure.

Je suis avec respect votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

Les paletots peuvent se faire aussi longs que les robes si l'on veut. Nos vieilles tantes sont bien ainsi que toute la famille. Adieu, ma chère maman. Nous vous embrassons tous, les uns après les autres. N'oubliez pas les petits-enfants. Le petit Denis a-t-il toujours mal au bras?



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 6 décembre 1847

Ma chère maman,

J'ai reçu votre lettre il y a déjà plus d'une semaine et je n'y ai pas encore répondu, mais mon peu de diligence ne doit pas vous étonner, vous y êtes accoutumée depuis longtemps. Je ne sais pourquoi il me coûte toujours tant d'écrire des lettres. Cela vient pourtant, je crois, du peu de facilité que j'ai à m'exprimer. Cependant vous êtes si indulgente, je dois m'y confier et savoir que vous lisez mes lettres avec plaisir, nonobstant le style dont elles sont écrites.

J'ai appris avec chagrin la mort du jeune Isa. Ces sortes d'accidents frappent toujours, mais peinent bien davantage lorsqu'ils arrivent à des personnes qu'on connaît bien.

J'aurais dû peut-être adresser cette lettre à Madsem, ayant beaucoup de choses à lui dire de sa famille, cependant comme c'est vous qui écrivez toujours et que vos lettres sont de communauté, il importe peu à qui elles sont adressées.

J'ai rencontré Mme Picard la semaine dernière. Il y avait longtemps que je ne l'avais vue, la pluie, la neige, la boue, les mauvais chemins m'ayant empêchée d'y aller. Elle m'a dit que son avant-dernière petite-fille s'était cassé l'os du collet (c'est celui qui va du cou à l'épaule) en tombant du haut de son berceau. Elle a beaucoup crié lorsque l'accident est arrivé et sa mère ne pouvait s'apercevoir où était le mal. Enfin l'enfant s'est endormie de fatigue, et a recommencé ses cris à son réveil. Alors ils ont envoyé quérir le Dr Bouthillier qui a découvert le mal et a bandé l'enfant. Ils craignent que ça ne reprenne que difficilement, car ils ne peuvent tenir une enfant de cet âge tranquille.

Madame Marchessault, la mère, est chétive. Le froid et l'humidité lui sont contraires. Aussitôt qu'elle se sent assez bien, elle veut faire plus que ses forces ne lui permettent et elle se fatigue. Mme Christophe Marchessault demeure avec sa fille, Mme Germain⁴⁷. Cette dernière est aussi bien chétive sans que ce soit le

saint état qui la rende malade. Elles pensent toutes qu'elles seraient mieux si c'était cela.

Adeline est au couvent ici. Sa mère l'a amenée à la fin d'octobre. Elle a des nouvelles de ses fils qui sont à la Nouvelle-Orléans. Ils lui écrivent régulièrement à présent. Côme⁴⁸ écrivait qu'il devait se marier le 11 novembre. Il fait bien où il est et ne pense pas revenir demeurer au Canada. C'est lui qui paye les pensions de son frère et de sa soeur. Voilà, je crois, tout ce dont Mme Picard m'a parlé.

Mme de la Bruère⁴⁹ a donné une soirée sans cérémonie le jour de Sainte-Catherine : ils se sont trouvées une trentaine de personnes réunies. M. et Mme Morison y ont été. Pour ne pas déroger tout à fait à l'ancienne coutume, il y a eu de la tire de passée dans la veillée. Il est inutile de vous dire que c'était une soirée dansante. On [n'en a] plus d'autres à présent; c'est bien le meilleur et le plus innocent moyen pour ceux qui veulent danser. Le dimanche d'aparavant, Mme Lamothe a donné un petit souper d'huîtres auquel Rosalie et moi avons été avec la famille chez M. Laframboise : nous nous y sommes bien amusées. M. Lamothe est un homme privilégié à ce qu'il paraît. L'été dernier, c'étaient les demoiselles qui allaient faire des tours sur l'eau en bac avec lui et, sous prétexte de se délasser, entraient à l'Hermitage et prenaient quelques verres de son bon vin, en allant et en revenant, pour empêcher les mauvais effets que le serein aurait pu avoir sans ce baume. Aurélie ne doit pas avoir oublié ces belles excursions. L'hiver dernier, c'était les vieilles dames qui s'empressaient de [se] rendre à ces dîners; cet hiver, ce sont les jeunes. Toutefois, nous n'avons été aussi bien traitées que vous, car la sauce au brandy nous avait servi d'opiates, et vous avez pu, au moins après la fatigue du dîner, avoir une nuit de bon sommeil. Il n'en a pas été ainsi de nous : nous n'avons fait que tourner et retourner dans nos lits toute la nuit, sans pouvoir nous imaginer ce qui pouvait nous tenir ainsi éveillées. Enfin, nous en sommes venues à la conclusion que ce ne pouvait [être] qu'une tasse de café excellent et bien fort, que nous avions pris avant de partir, qui avait pu produire un tel effet. Zéphirine et Morison n'ont pu y venir, à leur grand regret, l'une étant malade, l'autre partant le jour même pour Montréal.

Nos enfants sont assez bien et s'accordent beaucoup mieux que l'été dernier, surtout les deux petits. Dessaulles a quelques

taches au visage et au corps, mais sa maman dit que ce n'est rien en comparaison de ce qu'il avait l'hiver dernier. Je vous assure que les traîneaux (je ne dis pas roulent mais) glissent par le temps qu'il fait jusqu'à présent; il n'y a que justement assez de neige pour amuser les enfants. Dans la nuit de samedi à dimanche cependant il en est tombé assez pour que nous ayons pu aller à la messe en voiture d'hiver. Après vêpres, les enfants ont été faire leur premier tour de voiture; c'était une fête, je vous assure. Fanny étrennait une petite casquette de satin bleu garnie en duvet, un voile bleu, un paletot de mérinos de même couleur, fait avec un ancien manteau à Nancy, et un petit manchon dont ma tante Dessaulles lui a fait présent avant son départ pour Saint-Marc. Vous imaginez qu'elle était bien fière de sa petite personne. Zéphirine a eu un paletot dernièrement qu'elle a fait comme le mien, seulement un peu plus ample. Elle a pris modèle sur le collet de mon manteau pour tailler le sien. Elle l'aurait taillé en cardinal si elle eût eu assez d'étoffe pour un paletot. On les taille plus grand que pour les robes et pas aussi grand que pour un manteau, et sans ouvertures pour les bras. Le velours de soie est très à la mode pour bordure aux grands et petits collets. Comme cette qualité de velours est plus mince que celui pour chapeau, il est aussi moins cher : le prix est 5/6 la verge. Zéphirine en a eu assez d'une verge et demie. Je vous écris cela en cas [que] ça puisse servir à Aurélie. Quant à Adeline, donnez-lui cette indienne dont je vous parlais et, si elle a besoin d'autres choses, que Papineau tâche d'avoir ce qu'il pourra chez Whitecomb ou peut-être chez M. Cooke père, au compte de James.

Faites mes amitiés à Adeline, et je lui recommande d'être bien sage si elle part d'avec vous.

On n'a pas eu de nouvelles de Saint-Marc dernièrement, ce qui fait supposer que tous sont bien portants. Mlle Thérèse est attendue aux premiers [jours] passables qu'on aura. J'ai été hier voir nos tantes; elles sont assez bien chez mon oncle Augustin. Mlle Sophie est malade au lit depuis dix jours, de faiblesse, d'un peu de fièvre et d'une toux qui lui vient de l'estomac. Chez Mme Laframboise sont bien, la petite est toujours grasse et marche bien avec l'aide du bout du doigt seulement. Je n'ai pas vu Mlle Marianne hier. J'ai demandé à ma tante Séraphin où elle était et elle m'a répondu qu'elle était entre le ciel et la terre.

Adieu, ma chère maman. Nous vous embrassons tous depuis le premier jusqu'au dernier. Que Madsem embrasse Godfroy et Denis pour moi. Adieu encore. Je suis avec [] votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

Je salue M. Mackay et lui présente mes plus profonds respects.

Rosalie demande à Madsem si la pâte lève. Madame Picard demande si Madsem viendra cet hiver.

H.L.



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 26 février 1848

Ma chère maman,

Nous apprenons avec chagrin par votre lettre la maladie de papa. Si encore nous pouvions vous aider à lui donner les soins qu'il requiert, et si nous étions à portée d'avoir de ses nouvelles tous les jours, nous serions moins inquiètes. Je souhaite que l'époque de 1837 ne [se] renouvelle pas pour lui, quoique je vous avoue que je le crains. J'espère que le Dr Murray saura le traiter convenablement à sa maladie.

Lorsque vous recevrez cette lettre, Papineau et Madsem seront rendus. Cette dernière n'a eu que de l'inquiétude durant sa promenade, et la nouvelle de la maladie de papa, qu'elle aura apprise à Montréal, n'aura pas peu contribué à l'augmenter.

Ici, Fanny et Dessaulles sont malades du rhume et sont en purgation. Aujourd'hui, ils rôdent toute la journée de fort mauvaise humeur et, les nuits, ils sont brûlants de fièvre et toussent beaucoup. Joseph, qui [a eu] bien mal à un œil pendant que Madsem était ici, est tout à fait bien et est retourné à l'école.

Je n'ai pas le temps de vous donner une description de la fête qui a eu lieu ici lundi. Je vous dirai seulement que 45 à 50 ont paru bien s'amuser. Émery, avec les demoiselles, est reparti mercredi matin; quatorze personnes sont parties de chez Mme Laframboise en même temps, y compris elle-même qui est allée jusqu'à Verchères voir Mme Malhiot, cousine de son mari, qui était accouchée lundi d'une fille⁵⁰. Elle est revenue jeudi, bien fatiguée du voyage, et a ramené avec elle ma tante Dessaulles, qui vient pour aider à tout préparer pour le bazar. Inutile de vous dire qu'elle y contribue pour beaucoup.

Écrivez-nous souvent, ma chère maman, pour que [nous] sachions comment sera papa. Nous serons bien inquiètes tant qu'il n'aura pas de mieux. Tâchez de ne pas trop vous fatiguer, vous êtes si peu forte vous-même.

Adieu, ma chère maman, embrassez papa pour nous, et nous lui souhaitons et nous désirons son prompt rétablissement de tout notre cœur.

Nous vous embrassons tous et toutes. Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 19 mars 1848

Ma chère maman,

Morison, arrivé ici mercredi, nous a donné de vos nouvelles. Je suis affligée de voir que papa soit encore aussi souffrant. Sa maladie, si elle n'est dangereuse, est au moins bien douloureuse. Je regrette souvent de ne pouvoir être auprès de vous pour vous aider et vous soulager dans les soins que vous lui donnez, vous

qui êtes si souvent indisposée. Vous devez être bien fatiguée. Madsem est aussi pas mal éclopée, à ce que nous dit Morison. Il paraît qu'elle a perdu le droit de se moquer de celles qui mangent de la couenne.

Si Aurélie part de chez nous prochainement, comme il y a toujours beaucoup d'ouvrage, l'été, chez vous, je pourrais remonter à la première navigation, au lieu d'attendre à la fin de l'été, si vous croyez que je puisse vous être utile. Parlez-m'en la première fois que vous m'écrirez.

Rosalie est allée à Saint-Denis, elle est partie hier dans l'intention d'y passer la semaine. Pourtant, ça sera l'état des chemins qui réglera le temps de son absence; elle doit aller aussi à Saint-Marc. Ma tante Dessaulles qui était retournée à Saint-Marc le premier dimanche du carême, revient ici dimanche prochain. Mme Laframboise l'enverra chercher samedi. Elle revient pour faire faire les travaux du jardin, Mme Laframboise ne se sentant pas en état de le faire. Mlle Thérèse l'accompagnera. Zéphirine est arrivée lundi dernier de Montréal, et depuis elle est entre les mains du docteur. Elle a été soignée et doit suivre un cours de remèdes. Je ne puis vous dire quelle est sa maladie. Je crois pourtant que c'est comme elle était l'hiver dernier.

Madsem a-t-elle toutes emporté les fleurs blanches que ma tante Dessaulles avait envoyées ici pour qu'elle en choisît une à son goût? Ma tante nous les a demandées avant de partir pour Saint-Marc. Nous lui avons dit que Madsem les avait emportées et avait dû les lui remettre en passant. Il faut qu'elle les ait oubliées, ou qu'elles soient écartées quelque part. Ma tante était en peine de [ne] pouvoir assortir ses bouquets d'église, car c'est tout ce qu'elle avait de fleurs blanches à entremêler aux autres.

Vous ne devez pas connaître encore le résultat du bazar fait ici. Le produit a surpassé de beaucoup toutes les espérances. Il a été, toute dépense payée, de 54 £. C'est beaucoup pour un village, mais c'est encore bien peu, vu la misère qu'il y a ici. Tous les pauvres des paroisses voisines viennent se réfugier ici. Inutile de vous dire combien ma tante Dessaulles s'est donné de peine, vous n'en doutez pas : elle s'y est constamment tenue depuis le matin jusqu'au [soir], pendant les deux jours qu'a duré la vente. Mme Laframboise s'y est fatiguée, elle s'en ressent encore. Elle était

à la table des râfles avec Mme Lemé. Rosalie et Mme St-Denis vendaient de gré à gré; une des demoiselles Bazeleigh à la table des loteries, Mme Boivin mère avec Mlle Julienne, sa fille, étaient à la table des rafraîchissements : il a été vendu 65 lb de sucre d'orge. Voyez si les gens de Maska ne sont pas bien sucrés à présent. Joe a eu à la loterie une belle épinglette que j'ai voulu lui faire remettre, mais il n'a jamais voulu. Il l'a donnée à sa petite sœur qui en est toute fière et qui ne manque jamais à se la mettre lorsqu'elle s'habille. Ç'a été un temps de présents pour Fanny : M. Laframboise père lui a donné une belle poupée d'un écu, tout habillée de satin rose et de gaze; Mme Laframboise lui a donné un petit sofa couvert en damas de soie rouge; ma tante Dessaulles, une petite chaise berceuse, et sa tante Morison et moi avons complété le ménage en achetant une petite table. Je vous assure que les cris et les sauts de joie n'étaient pas rares. Enfin, je vous assure que les jours du bazar ont été de beaux jours pour les enfants, car il était bien difficile de refuser des sous pour avoir des bâtons de nanans, ils les regrettent de temps à autre.

Le pauvre Camille⁵¹ est parti ce matin pour aller aux États-Unis chercher de l'emploi afin de se gagner quelque chose. Il part pour deux ans. Les autres personnes de la famille chez mon oncle Augustin sont à l'ordinaire, c'est-à-dire pas très bien.

Je me suis aperçue trop tard que j'avais commencé ma lettre sur une demi-feuille. J'espère que vous voudrez bien m'excuser. Je finis, ma chère maman, en vous souhaitant une bonne santé, et à papa qu'il se rétablisse bientôt. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur. Embrassez tous les autres pour moi, les enfants, enfin tous, sans oublier M. et Mme Mackay. Si Aurélie m'écrit, je lui répondrai. Adieu, chère maman. Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

La première chose dont Joe s'est informé en voyant son oncle a été de sa pouliche, et il lui a sauté au cou lorsqu'il lui a dit qu'elle se portait bien.



Honorine à Denis-Benjamin Papineau

L'honorable D.B. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 20 avril 1848

Mon cher papa,

Nous avons appris par M. Laframboise, revenu de Montréal samedi, que le mieux que vous aviez éprouvé continuait. Nous espérons que les beaux jours et la chaleur du printemps contribueront et aideront votre convalescence, qui a été bien lente jusqu'à présent. Soyez assuré, cher papa, de nos souhaits et de nos vœux les plus sincères pour votre prompt rétablissement; il y a déjà longtemps que nous les avons formés, ces vœux. Ici, le printemps nous est arrivé bien à bonne heure, les glaces sont parties en mars et, depuis, nous avons toujours eu du beau temps, sauf deux ou trois jours de pluie. Les semailles sont commencées depuis plus de dix jours. Il s'est fait peu de sucre, le temps était trop chaud. Cependant, depuis dimanche, le vent s'est mis au nord et tous les faiseurs de sucre, qui étaient revenus chez eux, armes et bagages, sont retournés de même, espérant faire une bonne semaine.

Ma tante Dessaulles est revenue de Saint-Marc depuis le 26 mars, avec Mlle Thérèse, par des chemins horribles dont vous pourrez juger un peu quand je vous dirai qu'étant parties de Saint-Marc à une heure elles ne sont arrivées ici qu'à huit heures du soir. Et encore leurs chevaux sont restés de fatigue à moitié chemin, elles ont été obligées d'en avoir de frais pour se rendre ici. Ce qui la pressait tant de venir était son jardin qu'elle veut faire comme autrefois et le rendre aussi beau et aussi bon. C'est sa plus grande jouissance à présent, dit-elle. Ce n'est pas une belle maison, une belle chambre, qu'elle aime, mais un beau jardin. Pauvre tante, c'est bien le moins qu'elle fasse quelque chose pour se satisfaire, elle qui fait toujours tant pour satisfaire autrui! Elle passera probablement la plus grande partie de l'été ici, car après son jardin fini, viendra la maladie de Mme Laframboise, ensuite, avant que celle-ci soit parfaitement rétablie, cela prendra du temps. Mon oncle m'avait fait demander d'aller passer quelque

temps chez lui pendant l'absence de ma tante, et je devais m'y rendre par les voitures qui l'amèneraient ici, mais les chemins étaient si mauvais que je n'ai osé m'y risquer, surtout avec une enfant, car j'aurais emmené Fanny et laissé Joe, qui continue toujours d'aller à l'école. Je reprendrai probablement mon voyage sous peu.

Je viens de recevoir une lettre d'Auguste, qui me dit que quelqu'un de chez lui a écrit et demandait des nouvelles de Saint-Hyacinthe, et il n'y a que quelques jours je lui en demandais des vôtres. Cela ne fait pas trop l'éloge de ma, ou de notre, ponctualité. Cependant je crois pour cette fois-ci seulement n'être pas en retard, car c'est moi qui ai écrit chez vous la dernière. Il est si rare que je ne sois pas en faute sur cette matière, que lorsque je crois avoir droit, je le soutiens de tout mon pouvoir. Auguste vous fait beaucoup mieux que nous n'avions osé l'espérer, car aux dernières nouvelles que nous avons, à peine pouviez-vous rester assis. Il est inutile de vous répéter, cher papa, combien nous [nous] en réjouissons, vous connaissez assez nos sentiments pour vous et pour notre chère maman.

Morison n'a pas été au bureau de l'agence pour la seigneurie depuis son retour de la Petite-Nation, ce qui est causé par quelque malentendu dont il n'a pas voulu demander l'explication, car il se croyait avoir droit. Il a demandé un règlement de comptes, ce qui n'a jamais été fait depuis qu'il est employé là, c'est-à-dire depuis dix-huit ans. Il a présenté un compte mais on ne sait s'il a été accepté, personne ne lui ayant parlé depuis. Le démêlé n'est qu'avec M. Laframboise, ma tante et Louis n'ayant plus rien à faire à la gestion des affaires.

Rosalie Papineau serait très bien si ce n'était des maux d'estomac qui reviennent presque tous les jours. Je ne l'ai pas entendue [se] plaindre de son mal de côté depuis longtemps. Son petit Dessaulles a toujours du mal sur le corps, mais presque rien au visage; la démangeaison ne l'incommoder pas beaucoup de jour; c'est la nuit qu'il souffre le plus : il se met tout en sang. Le docteur dit que c'est le riffe⁵² qu'il a. Les autres enfants sont assez bien, ils commencent déjà à penser au voyage projeté pour cet été. Joe raconte à ses cousins le plaisir qu'il y a d'aller à la pêche, d'avoir un aviron, d'aller au bord de l'eau faire des petits dîners, de voir des sauvages sous des cabanes de couvertes, enfin il leur

parle de tous ses amusements de là-bas qui sont bien plus beaux, selon lui, que tous ceux qu'il peut prendre ici.

Chez mon oncle Augustin, tous se portent comme des vieux, ainsi qu'il le dit lui-même, c'est-à-dire plus souvent malades que bien. Ma tante Benjamin a fait une chute, il y a environ un mois, dans l'escalier qui descend au corridor. Elle [a] été obligée en conséquence d'avoir des mouches et a été retenue au lit quelques jours. Maintenant, elle peut vaquer à ses occupations ordinaires, quoique toujours faible. Mme Laframboise est tantôt mal, tantôt bien, et ne sera tout à fait bien qu'après le mois de juin écoulé. Zéphirine est toujours dans le même état : le docteur trouve que ses remèdes ne font pas beaucoup d'effet. Elle enfle souvent et n'a pas plus de couleur sur les lèvres qu'un morceau de cire, la pauvre enfant est bien mal prise. Voici le bulletin sanitaire de la famille d'ici fini. Il n'est pas des meilleurs, comme vous voyez. J'espère que celui que vous m'enverrez de là-haut vaudra mieux.

Il ne me reste que juste assez de place pour vous faire mes adieux, auxquels Rosalie joint les siens, et nous vous chargeons toutes deux d'embrasser toutes les personnes de la famille pour nous, à l'exception de Papineau et de M. Mackay : ce seront leurs femmes qui se chargeront de cette tâche. Je vous embrasse de tout mon cœur, cher papa. Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

Aurélie est-elle emménagée et, si elle l'est, comment s'y plaît-elle?

Si quelqu'un de chez vous écrit ici, qu'il ne dise rien sur l'affaire de Morison.



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 17 mai 1848

Ma chère maman,

Vous avez peut-être trouvé que je tardais à envoyer la vaccine que vous demandiez dans votre dernière lettre : la raison est qu'il n'y en avait pas alors. Le Dr la Bruère m'en avait promis en effet, nous en a apporté hier, mais l'heure de la poste était passée.

Depuis ma dernière lettre, dans laquelle je vous disais que Rosalie avait des maux d'estomac fréquents, ils ont beaucoup augmenté et, à un tel point qu'elle a été obligée de faire venir le docteur. Son mal de côté commençait aussitôt à se faire sentir. Elle a eu des mouches appliquées sur le dos et a gardé le lit pendant deux ou trois jours, cependant elle se levait pour se mettre à table. Elle est beaucoup mieux et peut rôder dans la maison. Je crois que cette révolution est due à ce qu'elle avait négligé de se purger. Depuis quelque temps, elle en sentait le besoin et remettait de jour en jour. Enfin, il lui a bien fallu le faire bon gré mal gré. Elle est assez bien à présent pour pouvoir tricoter à son rideau qu'elle doit finir aujourd'hui ou demain. J'ai fini celui que j'avais commencé il y a un peu plus d'un mois. Aussitôt qu'il a été fini, nous nous sommes dépêchées de le laver, empeser, étirer et sécher pour voir quelle mine il aurait. Il s'est trouvé bien joli, ce qui nous a mis en goût de finir l'autre bien vite pour en recommencer un troisième qu'il nous faut encore, et que je commencerai aussitôt [que] possible.

Fanny a été indisposée depuis une dizaine [de] jours d'une diarrhée qui l'incommodait beaucoup; elle a un peu maigri mais elle a du mieux.

Le petit Dessaulles, son mal va et vient à l'ordinaire.

Chez Mme Laframboise sont assez bien jusqu'à Joséphine qui éprouve un peu de mieux. Elle est venue me prendre ce matin pour aller au petit bois chercher des morilles, ce qui m'a retardée pour vous écrire et qui fait que l'heure de la poste presse; et je veux envoyer cette lettre aujourd'hui pour ne pas reculer davantage l'envoi de la vaccine, car il est déjà assez tard.

J'espère que papa est tout à fait rétabli à présent. Présentez-lui mes respects, et nous l'embrassons de tout notre cœur ainsi que vous et tous ceux de la famille, présents et absents de la maison, sans oublier les enfants.

Adieu, chère maman. Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

Morison écrira lui-même à Ben concernant les affaires qu'il lui a confiées. Je le remercie de l'argent qu'il m'a envoyé. Je lui écrirai bientôt pour affaires.

H.L.



Honorine à JBN Papineau

JBN Papineau, écr
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 23 mai 1848

Mon cher frère,

Je te remercie de toute la peine que tu te donnes pour mes affaires. Comment aurai-je fait sans toi, sans ton aide? Je t'en suis bien reconnaissante, je t'assure. Tu me disais dernièrement que tu voulais aller à Buckingham pour mes affaires, sans doute. Je crois que ce serait bien inutilement, car dans cette saison, si les gens n'ont rien, et cette année surtout les temps sont si difficiles que même les personnes aisées ont de la misère à vivre; qu'en sera-t-il donc des pauvres? Ainsi, ne presse personne à présent. Si tu as reçu encore quelque argent pour moi, envoie-le-moi, car ce que tu m'as envoyé est déjà dépensé, et j'ai encore besoin de quelque chose, et je veux aussi acheter de la toile du pays pour vous autres, si j'en trouve à bon marché, s'entend.

Veux-tu avoir la bonté d'écrire pour moi à Donald MacDonald, de L'Original, afin de savoir si toute transaction entre Jamieson et lui est finie et s'il a été payé du dernier billet donné en sa faveur par Jamieson, et que mon mari s'était chargé de retirer pour lui. Tu me communiqueras sa réponse et je te dirai alors ce qu'il faudra faire.

Passons maintenant aux nouvelles de familles. J'ai été dimanche voir Mmes Marchessault et Picard. Elles sont bien ainsi que les enfants. La petite dernière est toujours grasse mais ne marche pas encore, elle ne peut se tenir du tout sur ses jambes. Mme Christophe Marchessault a été bien malade. La cause de sa maladie est d'avoir marché; elle était venue à Saint-Denis et a été à pied au service de Mme Cartier, de Saint-Antoine. Elle a du mieux mais elle est très faible. Les autres membres de la famille sont bien.

Ici, Rosalie est chétive, elle est faible et n'a pas d'appétit, elle va et vient dans la maison mais est loin d'être bien. Les enfants sont tous bien, les plus grands sont toujours à l'école. Francis et Joe ont commencé à écrire hier. Joe ne peut pas faire ses barres droites parce qu'il y a toujours quelqu'un qui remue sa table ou son banc, et sa plume ne vaut rien, ce qui fait que ses barres dépassent de beaucoup ses lignes. Francis n'éprouve pas les mêmes inconvénients.

Mon oncle Toussaint est venu ici dimanche pour le service anniversaire de Mme Cadoret⁵³ qui a eu lieu. Il [est] très occupé à cultiver ses vingt arpents de terre. Je n'ai pas encore été à Saint-Marc, n'ayant pas voulu laisser Rosalie. Je prie maman ou Madsem, si elles trouvent une bonne occasion, de m'envoyer la robe de mousseline de deuil qui vient de Mme Fleming. Cela m'épargnera d'en acheter une.

Adieu, mon cher frère. Respects, saluts, amitiés de tous à tous. Ta sœur bien affectionnée.

A.H.P. Leman



Honorine et Rosalie à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 4 juillet 1848

Ma chère maman,

Je commence enfin à vous écrire, et ce sans essayer à vous faire d'excuses, car peut-être n'en trouveriez[-vous] aucune de bonne. J'aime mieux, comme toujours, me fier à votre indulgence.

J'ai reçu votre lettre et la robe qu'elle m'annonçait. J'ai fait diligence pour me procurer un morceau de flanelle, tel que demandé, et l'ai envoyé à Auguste pour vous le faire parvenir par occasion, étant trop gros pour l'envoyer par la poste. J'ai envoyé aussi vingt aunes de toile du pays à 1/ l'aune. Si vous en voulez davantage, vous n'aurez qu'à écrire.

Je n'ai pu aller rejoindre Aurélie, comme vous m'y invitiez, Rosalie n'étant pas assez bien pour que je lui laisse l'embarras de mes enfants en sus de celui des siens. Depuis huit ou dix jours, elle est beaucoup mieux. Je souhaite que cela continue. Je n'en dirai pas plus long d'elle et de sa maladie : elle me l'a défendu, elle craint les insinuations que je pourrais vous faire et qui ne sont pas fondées, dit-elle. On verra avec le temps ce qui en sera. Je dois lui laisser une place dans cette lettre, pour qu'elle vous écrive elle-même.

Puisque j'ai commencé à vous donner des nouvelles sanitaires, il vaut autant que je continue. Nos enfants sont tous bien. Chez M. Laframboise aussi, à l'exception de Mme Laframboise qui est toujours à l'expectative. Je crois pourtant qu'elle n'attendra pas longtemps à présent. Chez mon oncle Augustin sont comme à l'ordinaire : toujours quelqu'un d'indisposé sans être arrêté tout à fait. Mlle Marianna a continuellement ses migraines (toujours la tête à l'envers, comme elle le dit), ce qui ne l'empêche pas pourtant d'assister à tous les offices de l'église. Elle se couche en arrivant, pendant les intervalles qui s'écoulent entre elles, et se sent toujours assez bien pour recommencer.

Ma tante Benjamin s'affaiblit graduellement, elle [est] tombée sans connaissance deux fois pendant la basse-messe, à l'hôpital ce printemps. Elle n'éprouve aucune douleur, rien que de la faiblesse, elle s'éteint tout doucement. Elle va et vient toujours

cependant. Elle s'informe souvent de vous, ainsi que ma tante Cherrier.

J'ai été avec Rosalie voir Mmes Picard et Marchessault dimanche : elles sont assez bien, ainsi que les enfants, à l'exception de la dernière petite qui ne marche pas encore, quoiqu'elle ait dix-huit mois. Elle ne peut pas se tenir sur ses jambes. M. Augustin Marchessault [frère aîné de Mme JBN Papineau] est malade. On le croit même en danger mais pas immédiat. C'est une maladie qu'il a depuis longtemps, ce que dit Mme Picard, et qui maintenant menace de terminer ses jours⁵⁴.

M. Côme Marchessault est arrivé à Saint-Antoine avec son épouse depuis dix jours; ils doivent rester en Canada jusqu'au 1^{er} septembre. Ils sont venus à Saint-Hyacinthe, le jour de Saint-Jean-Baptiste, voir leurs frères et sœur. Mme Germain les accompagnait. Je les ai rencontrés au parloir du couvent, mais sans leur être introduite. La jeune dame m'a paru très jolie; lui m'a paru passablement laid. Il a le menton tout barbu.

Dites-nous, ma chère maman, si vous avez commencé à bâtir. Il me semble que personne n'en a parlé. Avez-vous un beau jardin cette année? Ici, graines et légumes, jardin, tout a généralement une belle apparence. Rosalie mange des concombres de son [jardin] depuis au moins quatre semaines, mais en petite quantité seulement, ils échaudent sur les couches. Le jardin de ma tante Dessaulles est beau et bon, qui plus est, elle a des petits pois bons à manger depuis trois semaines, et des patates d'avance depuis quinze jours. Quant aux concombres et melons, elle ne réussit pas, il n'y en a encore aucun de noué. Elle a aussi une grande variété de fleurs qui se succèdent continuellement. Enfin, c'est un beau jardin et dont elle peut être fière avec raison.

Je ne sais si vous avez autant de fêtes que nous. Ici, depuis quelque temps, nous sommes toujours à l'église, car outre les fêtes d'obligation, nous avons eu la Saint-Antoine, fêtée solennellement au collège, en l'honneur du révérend fondateur⁵⁵ et où le public est admis. Ensuite, la Saint-Jean-Baptiste, fêtée par tous. À présent, ce sont les Quarante Heures qui nous occupent, ensuite viendront les examens. Le temps passe vite, vite, on se rend au bout sans s'en être aperçu.

Il me reste à vous parler d'un projet que j'ai formé pour mettre à effet lorsque je serai retournée chez vous. Je voudrais

faire l'école. Il me semble qu'il y a assez d'enfants aux alentours pour former une école, et que même il avait été question de bâtir une maison. Si je pouvais obtenir une telle place, peut-être pourrais-je subvenir à mes besoins et à ceux de mes enfants, sans être continuellement à charge aux personnes chez qui je serais, cela me fait de la peine. Je n'ai pas assez de talents pour la couture pour pouvoir être d'une grande utilité dans aucune maison. Je crois que pour une école primaire, j'ai assez d'instruction pour enseigner ce qu'il faut. Je souhaite beaucoup de réussir à obtenir cette place, avec votre approbation et celle de papa. Papineau est-il toujours commissaire d'école? S'il l'est, qu'il se dépêche de me faire une place, bientôt il faudra que ses enfants aillent à l'école, et cela l'empêcherait de les éloigner pendant quelques années. N'allez pas rire de mon projet au moins; ici, j'ai voulu en toucher quelque chose et on s'est moqué de moi.

Il me reste maintenant pas trop de place pour vous dire adieu. Je laisse la dernière page à Rosalie. Faites mes amitiés à Maria lorsque vous la verrez. Je la félicite sur son heureux rétablissement. Maintenant que sa douzaine est complète, elle doit être satisfaite. Je leur fais tous des amitiés à la maison, embrassez-les tous pour moi, grands, petits, je n'oublie personne. Présentez mes respects à papa, que j'embrasse aussi de tout mon cœur, ainsi que vous, ma chère et bonne maman. Votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

La picotte que je vous ai envoyée était toute fraîche. Je vous en enverrai d'autre bientôt. Présentez mes respects à mon oncle et à ma tante Papineau.

H.L.

[De la main de Rosalie Papineau, sœur d'Honorine]

5 juillet 1848

Ma chère maman,

Honorine veut absolument que je vous écrive pour remplir sa lettre. Je vous assure que ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, mais vous me connaissez et vous savez que je suis

paresseuse, et vraiment j'ai honte d'avoir si peu de courage. Je voudrais n'avoir à m'occuper de rien, mais c'est impossible. J'ai beau m'impatienter vingt fois par jour, je n'en suis pas plus avancée à la fin.

J'ai vu par le commencement de la lettre d'Honorine qu'elle vous disait que j'étais beaucoup mieux, mais le mieux est parti. Depuis dimanche, j'ai recommencé comme de plus belle, j'ai pris médecine. Je me frotte le creux de l'estomac avec de l'onguent, ainsi du reste. Honorine est allée à confesse pour faire ses Quarante Heures; j'en suis privée à cause de mon vomissement qui est continu, deux ou trois fois par jour, et puis c'est de la bile et toujours de la bile. Ça me fatigue beaucoup, mais néanmoins je ne maigris pas beaucoup. J'avais fait mon plan pour aller à la Petite-Nation cet été, mais je crois que je serai obligée d'y renoncer, vu les circonstances. Si Honorine y va, elle vous dira pourquoi.

Mme John Chamard a eu une grosse fille [Jessy] et est très bien. C'est du 27 juin⁵⁶. Je n'ai pu y aller, quoique invitée, d'abord parce que j'étais malade et ensuite par rapport à Mme Laframboise qui pensait finir, et qui disait qu'il fallait que j'y fusse, quand même je devrais être couchée sur son lit tout le temps! Ce n'était pas pour la soigner, comme vous voyez. Mme Thompson est ici depuis jeudi. Quand elle a vu que j'étais si chétive, elle l'a fait venir pour la soigner. Hier, elle a eu une alerte et m'a envoyé demander si je pourrais y aller. Vous voyez qu'elle n'a pas changé ses idées de l'année dernière. Car c'est pour ses bandes. Ceci est pour vous.

J'aurais bien aimé qu'Aurélie et son mari fussent venus jusqu'ici. Ça nous aurait un peu désennuyés. Je voudrais sortir; je ne le peux pas. Le docteur m'a recommandé de voyager, de changer d'air, il dit que ça me ferait du bien, mais c'est plus aisé à dire qu'à faire.

Nous avons eu aujourd'hui des nouvelles d'Auguste par Cadoret. Il dit que papa n'est pas bien. Ça me fait de la peine, il devrait venir passer l'été ici, s'il ne bâtit pas, il aurait plus de distraction. Il parlerait politique. Pourtant il est vrai que mon oncle y est et je n'y pensais pas, mais nous irions toutes les semaines à la carrière, nous ferions des plantations, une couche de champignons, ça nous ferait du bien à tous les deux, n'est-ce pas, papa? Nous irions tous les matins boire de l'eau de source. Oh! quel beau plan. Je souhaite qu'il se réalise.

Je vais être obligée de finir, car je n'ai plus de place. Quand vous écrirez, donnez-nous des nouvelles de Louise. Adieu, chère maman, mes respects à papa. Mes meilleures amitiés à toute la famille. Je souhaite à Madsem que sa graisse ne l'incommode pas trop cette année.

Votre fille affectionnée.

M.A.R.P. Morison



*Honorine à Denis-Benjamin Papineau
et Clémence Marchessault*

Saint-Hyacinthe, 29 août 1848

Mon cher papa,

J'ai déjà reçu trois lettres de chez vous sans y avoir répondu. Je ne sais trop ce que vous dites de cela, mais je sais bien, moi, ce que j'en pense. Enfin, ce qui est fait est fait et il n'y a plus de remède que dans votre indulgence et j'ose encore y compter. Comme votre lettre est la dernière que j'ai reçue, c'est à vous que j'adresse celle-ci. Maman et Papineau voudront bien en prendre leur part. Quant au projet que j'avais formé et dont je vous avais parlé, j'ai vu par les renseignements que Papineau m'a donnés qu'il était impraticable. Depuis cela, j'ai été à Saint-Marc passer quelques jours en attendant l'arrivée de ma tante Dessaulles. Alors mon oncle Toussaint m'a demandé d'aller demeurer avec lui, disant qu'il voyait bien que ma tante Dessaulles finirait par rester avec sa fille et que je lui rendrais service en allant chez lui. Je lui ai dit que j'y réfléchirais. Maintenant, mon cher papa, qu'en pensez-vous? Croyez-vous que je doive accepter son offre? Quant aux enfants, il y a là une bonne école où je pourrai les envoyer.

Rosalie est maintenant sûre de son état : elle est souvent indisposée, ainsi je ne remonterai pas cet automne. Si je vais à Saint-Marc, je reviendrai passer avec elle le temps de sa maladie.

Émery est arrivé dimanche soir à Saint-Hyacinthe quelque temps. Il est changé et maigri : l'air de la campagne lui sera sans doute salubre. Il est allé se retirer chez Lamothe. Comme il vient pour se reposer, je suppose qu'il est là pour éviter le bruit des enfants qui sont en vacances depuis quinze jours et qui font du tapage tant qu'on veut leur en laisser faire. J'ai été à Saint-Marc, la semaine dernière, avec les trois aînés pour leur faire faire une petite campagne. Nous y sommes restés depuis le mercredi jusqu'au samedi. Ils s'y sont bien amusés : c'est une si belle chose que de l'eau pour des enfants. Ils ont passé la plus grande partie de leur temps à aller en bac et, quoiqu'il fût enchaîné, ils n'en ont pas moins voyagé bien loin, selon eux.

Nancy est partie depuis quinze jours pour aller à Saint-Denis et Berthier. Rosalie avait été la conduire, le mardi 15, jusqu'à Saint-Denis où elle a assisté à l'examen du couvent, et elle est revenue le vendredi. Ayant eu de la pluie pendant tout son voyage, elle en a été un peu fatiguée mais moins pourtant qu'on ne le craignait. Morison est parti hier pour aller chez Nancy qu'il doit ramener, ses cousines ensuite. Les parties de plaisir ne manqueront pas au petit bois, à la carrière et peut-être jusqu'à la montagne de Maska.

J'ai assisté aux examens du collège et du couvent qui, comme de coutume, ont été très brillants mais vous en avez vu les rapports qui ont donné tous les détails désirables, et beaucoup mieux que je ne le sais faire. Au couvent, les branches d'enseignement se multiplient depuis que M. Raymond en a la direction. On dit même qu'à part la musique, le mode d'enseignement vaut mieux que celui de Montréal. Nancy a eu deux premiers prix, un second et trois accessits. Nos garçons ont aussi eu un examen public, les commissaires ayant décidé que les élèves les plus capables de chaque école de la paroisse se réuniraient au collège pour être examinés publiquement et être récompensés, chacun suivant son mérite, et chacun des maîtres avait fait son choix en conséquence de ceux qui devaient paraître. Nos enfants se sont trouvés de ce nombre : George a eu quatre prix dans sa classe; Francis a eu le premier prix de lecture anglaise dans sa classe et Joe, le second. Tous trois ont aussi eu un prix d'assiduité à l'école. Ces prix

consistaient en attestations imprimées sur carton données par M. le curé. Ils ont tous été bien contents et Joe, en arrivant, m'avait bien recommandé de vous écrire.

À présent, il ne me reste plus qu'à vous donner notre bulletin sanitaire, qui est meilleur qu'à l'ordinaire. Ici, nous sommes tous bien. Chez mon oncle Augustin sont moins mal qu'ils ne l'ont été, à l'exception de Mlle Marianne qui s'est enfin décidée à [se] mettre entre les mains du médecin, voyant qu'elle n'éprouvait pas grand bien à se soigner elle-même. Ma tante Benjamin est faible, mais elle va toujours à l'église, je l'ai vue encore dimanche. Mme Laframboise est à Montréal avec ses deux enfants; son mari part aujourd'hui pour l'aller chercher.

Adieu, mon cher papa. Présentez mes respects et ceux de Rosalie à maman que nous embrassons ainsi que vous de tout notre cœur. Vous embrasserez tous les autres pour nous, petits et grands, y compris Aurélie et son mari que vous voyez sans doute souvent.

Je suis, avec respect, votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

Maintenant quelques lignes à Madsem.

Chère amie,

J'ai été dimanche chez Mme Picard : ses enfants sont bien mais la petite ne marche pas encore. Elle-même a été bien malade, à la fin de juillet : elle a fait une fausse couche et a eu une perte considérable qui l'a même mise en danger. À présent, elle est assez bien quoiqu'elle n'ait pas encore repris toutes ses forces. Votre mère est bien faible, cependant elle va toujours. J'ai vu aussi M. Marchessault qui devait vous écrire hier pour vous annoncer la mort de M. Augustin. Il est mort jeudi soir et a été inhumé samedi matin. Il avait été malade tout l'été.

J'ai acheté les effets que vous m'avez demandés, à l'exception de [la] flanelle rouge : il n'y en avait pas ici. Je vous envoie le compte. Peut-être auriez-vous pu les avoir à meilleur marché à Montréal. Je vous ai aussi acheté une grande chaudière toute peinturée, pour 6/, mais je ne sais comment vous la faire parvenir. Rosalie dit : «Celle-ci va être une bonne année pour papa et maman, vu

que le nombre de leurs petits-enfants va augmenter de quatre.» C'est vous qui allez commencer, et toi et toutes les autres vous suivront à de courts intervalles.

Adieu, amitiés à Adeline, amitiés à Ben.

A.H.P. Leman

P.-S. Mon oncle Toussaint a pensé aux Louis et Louise de la famille vendredi, et, s'il n'a pas bu à leur santé (car il ne paraît plus de vin à sa table depuis l'ordonnance de l'évêque), les bons souhaits sans vin n'ont pas manqué pour leur prospérité. Mon oncle est parti dimanche pour aller faire sa retraite.

H.L.



Honorine à Aurélie

Madame F.S. Mackay
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 6 septembre 1848

Ma chère Aurélie,

Je n'ai pas voulu laisser partir Louis sans t'écrire quelques lignes, ne serait-ce que pour t'assurer que nous ne t'oublions pas, ni toi ni ton mari. Je pense souvent à vous autres ainsi qu'à tous ceux de chez vous. Je voudrais bien vous voir tous, toi entre autres dans ton ménage. J'aimerais à te voir faire les honneurs de ta maison. Je t'assure que j'ai eu une forte tentation de m'embarquer avec Louis, mais quel moyen de faire le voyage sans emmener mes enfants, eux qui seraient si contents d'y aller. Et puis c'est si dispendieux d'aller si loin par promenade seulement. Je ne me suis décidée que dernièrement à passer encore quelque temps ici, vu l'état de Rosalie qui, je crois, attend la maladie pour le mois de décembre. Vous vous êtes toutes donné la main, cette année,

pour augmenter le nombre de la famille car, soit dit en passant, il court de bons bruits sur ton compte. On dit aussi que Louise n'a pas voulu rester en arrière. Tant mieux! Cela me donnera plus de neveux et nièces à caresser et aussi à gronder lorsque j'irai les voir.

Si tu vois Madsem, tu lui diras de m'envoyer les manches pareilles à la redingote brune de Joe, si Louis veut s'en charger; sinon, vous me l'enverrez par Auguste, bien enveloppées.

Écrivez-nous, toi ou M. Mackay. Il y avait longtemps que je désirais vous écrire mais je n'osais, craignant de vous donner des distractions pendant la lune de miel. Je suppose bien qu'elle n'est pas encore finie chez vous, car autant que je puis m'en rappeler, elle devait durer bien bien longtemps. Mais n'importe. [Vous] voudrez bien m'excuser de n'avoir pu laisser partir une si bonne occasion sans le faire.

Je te renvoie à Louis pour avoir toutes les nouvelles, s'il n'est pas trop distrait lorsque tu le verras; que tu puisses le faire parler, il t'en donnera plus que je ne le pourrais et aussi beaucoup mieux, quand même j'écrirais jusqu'à demain.

Nancy part après-midi pour Montréal avec Émery et reviendra juste à temps pour rentrer au couvent le 15.

Rosalie demande qu'Auguste réponde à ce qu'elle lui demandait.

Adieu, ma chère Aurélie, recevez tous deux nos vœux les plus sincères pour votre bonheur. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A.H.P. Leman



Aurélie à Honorine

Madame A.H.P. Leman
Saint-Hyacinthe

Petite-Nation, 4 octobre 1848

Ma chère Honorine,

Tu me trouves sans doute bien négligente de n'avoir pas répondu à la lettre que tu m'écrivais par Louis; je devais te répondre par lui, mais il est parti tout à coup, et j'étais allée passer quelques jours chez nous.

Tu sauras que nous sommes changés de demeure depuis jeudi dernier : nous avons loué la maison de Théophile Legris, mort depuis un mois. Nous sommes bien logés. Sam est parti vendredi dernier pour Saint-Eustache, et, de là, aller à Montréal. Il ne reviendra pas avant l'autre semaine, ce qui lui fera quinze jours à peu près. Tu peux penser que je n'ai pas le cœur très gai, me trouver seule pour la première fois et pour si longtemps, puis au commencement de la lune de miel comme cela, car elle recommence toujours, et j'espère bien qu'elle ne finira jamais. Je suis revenue de [] il y a eu dimanche huit jours, avec Louise qui était venue passer huit jours. Elle est bien mais maigre. Madsem a eu un fort mal de dents avec une fluxion à la joue droite. Elle n'est pas encore déboulée, elle s'y attend tous les jours. Il paraît que c'est une bonne année pour la famille : Madsem, octobre, elle ne peut aller plus loin; Rosalie, décembre; moi, janvier, c'est pour les étrennes, et Louise, février, trois jolis mois; tu devrais te mettre sur le chemin, tu n'es plus bonne qu'à cela.

Comment sont tes enfants, désirent-ils toujours venir à la Petite-Nation? Et les cousins sont-ils toujours les mêmes? Je suppose que Dessaulles est toujours bon à son ordinaire. Tu sais que Rosalie Robitaille devait se marier avec Pierre Charron. Eh bien, ils le sont d'hier. Ils se sont mariés au grand mauvais temps, ils [sont] descendus à la pluie et remontés de même. Mon oncle Papineau ainsi que Lactance sont montés en haut pour quelques jours pour les affaires de sa seigneurie. Je ne sais quand ils redescendront. Tu peux croire si chez nous sont contents dans

ce moment-ci. Pas de fille, deux étrangères attendant la maladie, maman qui est souvent indisposée.

Je ne sais trop quand tu recevras cette lettre, je dois la donner à Auguste pour qu'il la fasse maller à Montréal, s'il part demain, comme il me l'a dit.

Adieu. Embrasse pour moi tes enfants, ta sœur et son mari s'il le veut, tes neveux et nièces. Amitiés et respects à qui de droit. Adieu, chère Honorine, crois-moi pour la vie ta sœur affectionnée.

J.S.A.P. Mackay



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 6 novembre 1848

Ma chère maman,

Enfin je commence à vous écrire et ne me dérangerai pas avant d'avoir fini ma lettre, car ensuite je ne sais plus les reprendre : j'en avais commencé une il y a déjà longtemps et elle est restée là.

Nous avons appris avec plaisir l'heureux événement que vous nous annonciez : nous l'attendions de jour en jour depuis quelque temps. J'ai été en faire part de suite à Mmes Marchessault et Picard : elles étaient assez bien ainsi que les enfants. Sa dernière ne marche pas encore.

Je félicite Madsem de tout mon cœur d'avoir enfin ce qu'elle désirait depuis si longtemps. Elle ne sera plus tentée d'appeler ses garçons, ses «belles filles», depuis qu'elle en a une réellement. Je félicite Ben aussi, car il doit être content, puisque sa femme l'est. Enfin, je suis bien sûre que vous l'êtes tous. Madsem doit être rétablie maintenant; si elle ne l'est pas encore, je lui souhaite un prompt rétablissement, et sa fille, une bonne santé.

J'ai appris qu'Auguste était encore chez vous. Je suppose qu'il a été ou qu'il sera le parrain de cette nouvelle arrivée. La pauvre petite, elle, aura des noms baroques si on en laisse le choix à son oncle. Aurélie m'avait écrit que son tour viendrait dans le mois de janvier. J'aurais voulu lui envoyer quelque chose et je ne sais comment le lui faire parvenir. Il me semble que parmi mes effets, il restait une petite robe blanche, pas très jolie mais bonne. Elle pourra la prendre. Et si elle peut trouver autre chose qui lui convienne, qu'elle le prenne, elle sera la bienvenue.

Nous avons fêté mon oncle Toussaint, mercredi dernier. Mme Dessaulles, Mlle Zéphirine, M. Laframboise, M. Emery et moi, nous nous sommes rendus lundi soir par des chemins affreux afin d'assister aux funérailles de madame Debartzch qui ont eu lieu mardi, à dix heures du matin. Il n'y avait pas beaucoup d'étrangers, les chemins étant si mauvais. M. Laframboise père était venu de Montréal comme porteur des coins du drap et il [est] resté avec nous pour la fête, et mercredi matin, à neuf heures, les deux Casimir, frère et cousin, sont venus se joindre à nous. Le plaisir n'était pas aussi complet que celui de l'année dernière, pour moi au moins, car papa et Auguste qui n'y étaient, manquaient cette fois-ci. Ceux de Montréal sont repartis à dix heures du soir en *steamboat* après avoir eu un bon dîner et un bon souper d'huîtres. Il n'y a pas eu autant de santé de portées qu'à l'ordinaire dans ces réunions, car l'abstinence totale fait beaucoup de progrès par ici, mais le plaisir de se trouver réunis n'en a pas été moins vrai et le dîner n'a fatigué personne. Nous autres, gens de Saint-Hyacinthe, sommes revenus jeudi sans être fatigués, malgré le mauvais état des chemins.

Nous avons Nancy, malade ici depuis quinze jours, de la fièvre et du mal de gorge. Elle est beaucoup mieux aujourd'hui et a eu permission de quitter la diète et de reprendre sa nourriture accoutumée. Mme Morison est comme de coutume, tantôt mal, tantôt un peu mieux, mais jamais très bien, surtout à présent que d'autres incommodités reviennent se joindre à ses indispositions habituelles. Elle n'avait pas voulu d'abord accepter le chateau de Madsem; elle voulait qu'Aurélie passât avant elle. Cependant, je crois qu'elle commence à croire qu'il faudra que son tour vienne le premier. Elle est pas mal incommodée. Les enfants sont bien et ont grand hâte de voir leur nouvelle cousine et savoir comment elle se nomme.

Casimir nous a dit qu'Auguste avait encore l'herbe à la puce et qu'il l'avait prise la veille de son départ, en allant faire un tour dans le bois; et aussitôt des médisants se sont empressés de dire qu'il l'avait fait exprès afin de prolonger son séjour là-bas. Le pauvre enfant n'a pas de chance : cela lui arrive à tous ses voyages; c'est un vilain mal. Il doit commencer à s'ennuyer de son journal. À propos, Louis dit qu'il a fini d'écrire et qu'il ne prendra plus la plume à moins qu'on ne l'y force. On regarde ses adversaires comme battus et qu'ils n'oseront plus rien dire. Je le souhaite; cela commençait à devenir pénible. Maintenant il va agir autrement : il se propose d'aller à Montréal, vers le 15, afin d'intenter une action contre *La Minerve* pour libelle. Je ne sais s'il réussira.

Plus haut, je vous ai parlé de la Tempérance. À Saint-Hyacinthe, ma tante Dessaulles s'y est jointe et mon oncle Toussaint a fini son vin et se propose bien de n'en plus acheter. Ici M. Chiniquy est venu et 3369 s'y sont joints. Je suis de ce nombre, ainsi que Georges, Francis et Joe. Ils sont encore bien jeunes pour promettre et tenir. Cependant, je crois que c'est mieux : ils vont s'y accoutumer sans s'en apercevoir. Même à présent, ils n'en demandent plus lorsqu'ils en voient et se disent entre eux qu'il ne faut plus en prendre; qu'ils sont de la Tempérance.

Adieu, ma chère maman. Rosalie se joint à moi pour vous embrasser et notre cher papa et nos beaux-frères et belles-sœurs tous compris, neveux et nièces, amies, enfin tous.

Je suis avec respect votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

Morison est toujours dans l'emploi des héritiers Debartzch.

Émery est encore ici et se propose de vous écrire depuis longtemps.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Marc, 8 juillet 1849

Ma chère maman,

Une lettre que j'ai reçue mardi de Papineau m'a appris que vous n'étiez pas encore tout à fait bien. J'avais su par Louise, il y a quelques jours, que vous aviez été malade mais, n'ayant pas eu d'autres nouvelles directes, je croyais que ce n'avait été qu'une indisposition passagère. Les grandes chaleurs que nous avons eues ont sans doute contribué à vous tenir dans cet état de faiblesse dans lequel vous êtes, d'après ce que me dit Papineau.

On a su enfin par ceux de Montréal que papa était très faible. Vous êtes donc tous deux malades, et nous sommes presque tous éloignés de vous et dans l'impossibilité d'aller vous voir à moins d'une nécessité absolue. Oh! je vous assure que je trouve le temps bien long. Je n'ai encore jamais été si longtemps sans vous voir, mes chers parents! Aussitôt les grandes chaleurs passées, je monterai assurément. Cette pauvre Rosalie désirerait beaucoup faire le voyage aussi, mais son enfant est encore si jeune et si incommode qu'elle n'ose l'entreprendre. Elle a deux dents de percées, la petite, mais cela ne l'a pas beaucoup tranquillisée : elle ne dort encore la nuit que par l'opium. Rosalie elle-même n'est pas bien. La perte de son enfant d'une manière si tragique n'a pas sur-le-champ affecté sa santé⁵⁷. Quoique ce lui ait été un coup terrible, elle l'a néanmoins supporté avec beaucoup de courage mais elle s'en ressent à présent. Elle a eu, il y a quinze jours, une révolution causée sans doute par le chagrin et, depuis cela, elle n'a pas recouvré d'appétit. Elle est aussi extrêmement seule; elle ne sortait jamais beaucoup, comme vous savez. À présent, elle ne sort plus du tout. Elle m'écrivait hier que depuis mon départ (car j'y suis restée une semaine après la mort de l'enfant), Mlle Thérèse avait passé un après-midi avec elle, et c'était là toute la compagnie qu'elle avait eue. J'attends ma tante Dessaulles ici de jour en jour, alors j'irai y passer quelques jours avec les enfants, ou si elle tarde encore je partirai toujours.

Le choléra s'est enfin déclaré à Montréal : les journaux ne veulent rien en dire à ce qu'il paraît; je ne vois pas pourquoi ils

n'en feraient pas le rapport comme ils le font pour les autres endroits. Peut-être craignent-ils par là de détourner les habitants de porter leurs produits à la ville, mais les rapports exagérés que, dans ces cas-là, on reçoit des uns et des autres nuisent plus que lorsque les nouvelles viennent directement. C'est là encore un sujet d'inquiétude pour vous, ma chère maman, que de voir trois de vos enfants exposés, comme ils le sont, à l'épidémie. Ils sont près des médecins, mais personne pour leur donner des soins bien attentifs. Cependant, les communications sont si faciles que si quelqu'un d'entre eux se trouvait malade, je trouverais bien le moyen d'aller leur donner les soins nécessaires. Enfin, il n'en sera toujours que ce qui est dans les vues de la Providence, et ce sera à nous de se soumettre à ses décrets⁵⁸.

Mon oncle Toussaint est assez bien cet été quoique de temps à autre il se plaigne de douleurs de rhumatisme. Elles ne sont que passagères et ne l'empêchent pas de vaquer à ses occupations. Après les fonctions de son ministère, il s'occupe toujours un peu de menuiserie. Dans ce moment, il a commencé ce qu'il appelle un grainetier, une espèce de petite commode avec cinquante tiroirs pour mettre les différentes graines de jardin afin de n'avoir pas la peine de vider tout un coffre pour un paquet de graines. Chaque tiroir sera étiqueté : voilà qui sera bien commode. Je suis sûre que Madsem trouverait cela bien de son goût, elle qui a la peine [de] chercher tous les paquets.

Le jardin de mon oncle est plus en arrière que de coutume. M. Bamban mangeait [des] concombres depuis une semaine et ici à peine s'ils sont noués. La sécheresse se fait sentir ici. Depuis un mois, il n'est pas tombé assez de pluie pour valoir un bon arrosage. Les fruits sont à sec presque partout. Heureusement qu'il n'y a qu'un [] sur le bord de la rivière, car à Saint-Hyacinthe et ailleurs, dans les environs, il est tombé plusieurs orages cette semaine qui ont fait un grand [bien].

Mais je m'aperçois que je vous parle de choses qui ne vous intéresseront pas beaucoup. Vous savez, ma chère maman, ceci n'est pas le pays des nouvelles. On en reçoit ici lorsqu'elles sont usées ailleurs et vous savez que ce n'est pas mon talent d'en faire, ni même de bien raconter celles que je puis savoir. Ainsi, j'espère que vous voudrez bien excuser l'insipidité de ma lettre en faveur de ma bonne volonté.

Tous ceux de la famille étaient assez bien à Saint-Hyacinthe aux dernières nouvelles. Rosalie me disait qu'il y avait un parti de montagne d'organisé pour jeudi et que les enfants y étaient invités. Elle devait y envoyer ses deux garçons, George et Francis. Elle m'engageait à m'y trouver. Je ne sais pas encore si j'irai, cependant j'aimerais que Joe en fût : ça lui ferait beaucoup de plaisir. Joe s'informe de ses petits cousins et de tous ses camarades, mais surtout de Crémont.

Fanny fait dire [à] Godfroy qu'elle l'aime bien et qu'elle va venir le voir bientôt. Joe va toujours à l'école mais ne fait pas beaucoup de progrès. Il lirait mieux qu'il ne fait s'il l'aimait plus, mais il aime beaucoup mieux jouer que de lire. Fanny commence à lire couramment l'anglais et elle a voulu absolument aller à l'école française. Aussi je l'envoie lire [] qu'elle revînt ici. J'essaie à la faire coudre. Je vous assure que c'est bien difficile, car elle n'a pas plus de dispositions que j'en avais moi-même pour coudre, mais beaucoup pour courir et galoper.

Avez-vous encore de temps à autre des nouvelles de Madame Gagnon? Comment s'arrange-t-elle? Réussit-elle à gagner sa vie? Il lui aura fallu bien travailler : elle avait une rude tâche devant elle. J'espère qu'elle aura réussi.

Papineau ne me dit pas si M. Bigelow est parti pour les États avec sa famille. Vous voudrez bien m'en informer lorsque vous m'écrirez.

Je crois que je vais trouver bien des choses à vous demander. Par exemple, M. Mackay trouve-t-il assez d'ouvrage pour se fournir de chandelles ou bien est-il obligé, comme le lui proposait Madsem, d'aller veiller chez les voisins pour en avoir? Badinage! Est-il aussi bien employé que les premières années et a-t-il commencé à se bâtir? C'est beaucoup plus commode pour vous autres d'avoir quelqu'un de la famille près de l'église. J'ai hâte d'aller les voir dans leur ménage. Je voudrais bien que Rosalie pût faire le voyage avec moi : il lui faudrait cela pour la distraire, elle qui était si bien depuis le commencement de l'hiver, ce serait bien triste s'il faut [qu'elle] retombe dans l'état où elle était auparavant.

J'ai vu par la lettre de Louise [que] ses craintes par rapport à sa petite fille étaient dissipées. J'en suis bien contente pour elle, car c'est bien pénible de voir une enfant équipée comme l'était sa première.

Adieu, ma chère maman, puissiez[-vous,] ainsi que papa, être bientôt tout à fait rétablis. Je souhaite aussi à tous les autres membres de la famille, une bonne santé. Faites-leur à tous mes amitiés. Je vous prie d'embrasser les enfants, grands et petits, pour moi. Je suis, avec respect, votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

Mon oncle vous présente ses meilleures amitiés.



Honorine à Aurélie

Madame Mackay
Place du Castor
Petite-Nation

[Petite-Nation], mardi a.m., [30 avril 1850]

Ma chère Aurélie,

Adeline et moi, nous descendons à L'Original samedi pour remonter lundi. N'aurais-tu pas envie, par hasard, de descendre avec nous? Nous t'y invitons. Rien de plus facile : tu pourrais te rendre en canot chez Major, sans fatigue. Pour nous, nous irons en barque chez Parker.

Maman demande que tu lui envoies la valise de Madsem.

Fais-nous avertir lorsque les petits *steamboats* commenceront à naviguer.

Les enfants vont mieux; tout va [à] l'ordinaire. Les fosses pour les melons sont commencées à creuser. Es-tu aussi avancée? Adieu. Amitiés à toi et à ton mari. Ta sœur affectionnée.

H. Leman



Honorine à François-Samuel Mackay

F.S. Mackay, écr, N.P.
Place du Castor
Petite-Nation

Saint-Barthélemy, 10 septembre 1851

Mon cher frère,

Excusez-moi si j'ometts le beau, c'est que j'aime mieux le nom de frère tout court. Je ne sais si c'est parce que j'ai votre lettre sous les yeux, mais je m'aperçois que voilà déjà bien des mots que je manque : il faut que je fasse attention afin de ne pas vous donner de mauvais exemple. J'ai été un moment indécise de savoir auquel de vous deux je devais écrire, mais j'ai pensé qu'Aurélie me devait déjà une lettre et je n'ai pas voulu l'endetter davantage, connaissant la difficulté qu'elle aura maintenant à s'acquitter. Ainsi, je m'acquitte envers vous.

J'espère que vous voudrez bien accepter mes félicitations, à propos de l'heureuse naissance de votre fille, qui, quoiqu'elles viennent un peu tard, n'en sont pas moins sincères, ainsi que mes vœux [pour] la santé de la mère et de l'enfant qui, je l'espère, ont continué à bien aller puisque je n'ai rien su au contraire. Fanny a cru sa cousine tout élevée puisqu'elle lui faisait dire tant de choses. « Marche-t-elle déjà, a-t-elle dit; elle pourrait donc courir en bas de la côte avec moi. »

Les joujoux qu'Honorine ramassait depuis si longtemps vont enfin servir, à sa grande joie, je le pense bien, et l'oncle n'est pas fâché non plus, j'en suis sûre. Enfin, je vous crois tout bien content et je m'en réjouis avec vous autres.

Vous avez Mme Morison dans vos endroits de ce temps-ci, ainsi que M. l'avocat. Ils ne doivent pas tarder à vous quitter s'ils ne l'ont déjà fait. Je leur fais bien des amitiés, s'ils y sont encore. Mais, dites donc, il me semble que vous m'avez promis de venir nous voir cet automne. Y pensez-vous encore? Si vous l'avez oublié, moi j'y pense et j'espère que vous serez homme d'honneur et que vous tiendrez votre parole. Amenez votre [fille], si elle parle, ce qui ne peut tarder, si elle ne le fait déjà, car avec les dispositions que vous prêtez toujours à son sexe et les leçons

que vous ne manquez de lui donner tous les jours, elle doit être bien avancée. Allons, au plaisir de vous voir tous trois ici, sinon cet automne, du moins quelque bon jour à venir.

Je ne sais s'il en est ainsi chez vous mais nous avons ici, depuis le commencement du mois, les chaleurs que nous aurions dû avoir au mois de juillet; les récoltes avancent beaucoup. J'espère qu'il en est ainsi chez vous. Le commerce va-t-il toujours? Avez-vous pu vendre tout votre grain?

Adieu, mon cher frère. J'embrasse Aurélie et sa fille et vous aussi, si Aurélie veut bien s'en donner la peine pour moi. Mes saluts à M. John avec lequel Fanny est tout à fait réconciliée depuis qu'il est dans des dispositions si pacifiques vis-à-vis d'elle. Amitiés à Honorine. Mon oncle vous fait ses amitiés.

Croyez que je suis, avec affection, votre maigre belle-sœur.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 27 novembre 1851

Ma chère maman,

Comme je désire beaucoup savoir comment vous êtes tous et ce que vous faites de beau et de bon par le temps qui court, il ne faut pas que je tarde davantage à vous écrire si je veux en être informée directement.

Une lettre d'Auguste que j'ai reçue hier m'a appris que vous étiez tous bien (à l'exception du pauvre Gustave⁵⁹ qui est toujours dans le même état). Pensez-vous que sa maladie soit dangereuse? C'est bien pénible pour mon oncle et ma tante de voir des enfants qui leur donnent tant d'espérance, réduits à cet état de maladie, car le pauvre Lactance n'a pas de mieux non plus, dit-on.

Ma tante Dessaulles est rendue chez vous, je dis chez vous, c'est-à-dire à la Petite-Nation, car je pense bien que dans ce

moment-ci, elle est chez mon oncle. Je suis bien aise qu'elle se soit décidée ainsi, pour vous, pour papa et pour toute la famille. Elle vous est une compagnie bien agréable, cela vous fera sortir un peu plus cet hiver et vous n'en serez que mieux.

Nous avons eu le plaisir d'avoir Émery, Casimir et Auguste ici, le jour de la Toussaint : ç'a [été] une fête pour moi, je vous assure. Cependant, quoique nous nous soyons réjouis avec ceux qui étaient présents, nous n'avons pas oublié les absents, et nous avons bien pensé à tous ceux que nous aimerions à voir avec eux. Le voyage n'en a pas été un d'agrément pour eux, car le temps était mauvais et les chemins horribles. Partis de Berthier le matin à 7½ h, ils ne sont arrivés ici qu'à 11½ : quatre heures pour faire trois lieues. Émery et Casimir sont repartis le lendemain dimanche, à 2 heures: ce n'était pas rester assez longtemps, mais c'était tout ce qu'ils pouvaient nous donner. Il est arrivé un petit accident à Casimir en s'en retournant, mais il ne s'est pas fait de mal. Dans un endroit qui était un peu plus mauvais que le reste, l'homme qui conduisait le cheval est sorti de la voiture pour marcher et a donné les rênes à Casimir, qui s'en tirait assez bien, lorsque tout à coup il s'est trouvé hors de la voiture (sans que celle-ci ait versé), un bras enfoncé dans la boue jusqu'à l'épaule, et Émery de s'impatier de le voir si maladroit. Quoiqu'il ne se soit pas fait mal, ce qui est le principal, je pense bien qu'il aura un peu gâté ses hardes.

Vous direz à ma tante Dessaulles que j'ai envoyé par eux les cuillers d'argent qu'elle demandait. Elle s'informait aussi de la santé de mon oncle. Il a eu une attaque de rhumatisme dans la tête, qui l'a fait souffrir plus ou moins pendant une dizaine de jours. Un dimanche, il n'a pu dire que la basse messe, et encore a-t-il été obligé de s'envelopper la tête. Son rhumatisme l'a laissé la semaine dernière. Cette semaine, il prend des remèdes pour ses douleurs d'estomac, qu'il a eues tout l'automne. Après un vomitif qui ne l'a pas fait vomir, du calomel et un purgatif, il s'en trouve mieux et, aujourd'hui jeudi, ne veut en prendre d'autres, car c'est trop près du dimanche. Il doit continuer à prendre des remèdes la semaine prochaine, s'il est besoin.

La fournaise ne nous réchauffe pas encore dans l'église. On espère que les tuyaux pour conduire la chaleur se poseront la semaine prochaine. Tous ont hâte de la voir en opération et

plusieurs sont incrédules et ne veulent pas croire que ça leur donnera de la chaleur. J'espère que de dimanche en huit, on pourra en donner des nouvelles. Quant au jubé, il est donné à l'entreprise depuis quinze jours. La paroisse avait promis de s'en rapporter à ce que feraient ses marguilliers, et les marguilliers à ce que déciderait l'évêque. Celui-ci leur a dit : «Faites d'abord un jubé et, si par la suite vous avez besoin des galeries, nous verrons alors ce qu'il y aura à faire.» Les marguilliers sont revenus triomphants disant que l'évêque ne leur ayant pas expliqué si c'était un grand ou un petit jubé qu'il leur fallait faire, ils allaient le faire comme il leur plairait, c'est-à-dire un petit jubé contenant une douzaine de bancs, afin de pouvoir redemander les galeries bientôt. Mon oncle leur a dit que l'évêque ayant le plan sous les yeux, où était dessiné un jubé capable de contenir quatre-vingt-huit bancs, et leur ayant dit : «Faites d'abord le jubé», ce n'était pas un petit mais bien un grand qu'il entendait qu'ils fissent. Enfin, après bien des pourparlers et des tracasseries, le marché s'est passé et on [n'] entend plus parler de rien.

Mon oncle a avec lui, depuis samedi dernier, M. Brais qui a été curé à Saint-Pie et qui, à présent, est retiré⁶⁰. Il vient passer quelque temps pendant que lui mon oncle se fait soigner. Il dit qu'il va tâcher de l'engager à rester avec [lui] jusqu'au mois de février, afin de pouvoir aller à la Petite-Nation.

Je n'ai pas de nouvelles de Saint-Hyacinthe à vous donner. J'ai écrit deux fois à Rosalie depuis son retour et elle ne m'a pas répondu. Je voudrais bien pouvoir dire qu'elle est encore plus paresseuse que moi, mais je ne l'ose, surtout à vous : je craindrais un démenti.

Les enfants sont bien. Joseph va à l'école et son maître en est content. Fanny apprend toujours un peu mais pas très vite : elle dit qu'elle veut se dépêcher d'apprendre à écrire afin d'écrire à Godfroy et à Denis; elle pense Nanette⁶¹ trop petite pour lire ses lettres. Adeline a été arrêtée cinq semaines par un érysipèle. Le bonhomme va petit train, les autres sont bien.

Nous sommes en breda depuis vendredi dernier; nous finissons aujourd'hui, à ma grande joie, et n'y ayant plus rien à faire, j'ai pris l'après-midi pour vous écrire, car c'est demain matin jour de poste.

Amitiés à tous et à chacun en particulier, chez Mackay, chez Charles. Mes respects à mon cher papa, à mes tantes, à mon oncle lorsque vous les verrez. Amitiés aux cousins et cousines. Je prie Madsem d'embrasser ses enfants pour moi. Mille amitiés aussi de la part de mon oncle. J'écrirai à Ben quelque bon jour que je ne serai pas trop paresseuse.

Adieu, ma chère et bonne maman. Croyez-moi votre fille affectionnée.

H. Leman

Je ne sais qui m'a dit que mon Adeline se mariait⁶². Est-ce vrai?



Honorine à Angelle Cornud

Madame A.L.C. Papineau
Chez D.G. Morison, écr
Saint-Hyacinthe

Saint-Barthélemy, 16 avril 1853

Ma chère maman,

Voici quatre semaines écoulées depuis mon arrivée ici et je n'ai eu des nouvelles de personne. Ainsi je me décide à vous en demander. D'abord, je vous suppose tous bien, puisque personne n'a écrit, et j'espère que c'est le cas.

J'ai vu par les papiers publics la mort de Madame Trudeau⁶³ ainsi que celle d'Angélique⁶⁴. Cette dernière était si faible lorsque je la vis l'hiver dernier, que sa mort ne m'a pas trop surprise, quoiqu'elle fût devenue mieux et que je n'eusse pas appris, avant mon départ, qu'elle fût retombée malade; mais celle de Mme Trudeau m'a beaucoup surprise et affectée. Je n'avais pas su qu'elle fût malade du tout; elle n'a pas dû l'être longtemps,

puisqu'on n'en savait rien encore à Saint-Hyacinthe, lors de mon départ, et que Mlle Louisa⁶⁵ y était encore. Je vous prie de me dire ce que vous en savez. Je voudrais avoir des détails. Sans doute que cela aura causé beaucoup de dérangement dans les deux familles. Cette pauvre Mme Rice, qui est si vieille, comment a-t-elle supporté cette perte? Comment est Mlle Louisa? C'est elle qui ressentira la perte de sa mère le plus vivement.

À présent, ma chère maman, comment êtes-vous vous-même? J'espère que vous êtes mieux que lorsque je vous ai laissée. [Êtes-]vous encore fatiguée du voyage? Cette douleur dans la hanche vous fait-elle toujours souffrir? Et Rosalie, continue-t-elle à avoir du mieux? J'espère que Joe s'applique et qu'il est bien, ainsi que ses cousins. Et Nancy, que fait-elle? Qu'elle n'oublie pas qu'elle m'a promis de venir.

Nous n'avons semé les couches que cette semaine. Ainsi [vous verrez] que mes primeurs seront tardives. C'est encore assez tôt, car il a fait froid et nous n'avons rien pour les protéger contre le froid. Depuis huit ou dix jours, nous n'avons ni chemins d'hiver ni chemins d'été. Mon oncle qui devait aller à Berthier mercredi, pour y rencontrer l'évêque de Montréal, n'a pu le faire vu l'état des chemins qui étaient inondés à plusieurs endroits par la fonte des neiges.

Nous avons été à la sucrerie de M. Jacques la semaine dernière. Mon oncle nous a laissés partir sans rien dire et est venu nous rejoindre pour le dîner. Fanny avait bien désiré d'y aller, mais elle est revenue si fatiguée qu'elle a promis de n'y plus aller quand les chemins seraient si mauvais. Il [est] vrai que [je] n'ai jamais vu tant de ca[hots]. Nous avons tous été fatigués. Il se fait beaucoup de sucre ici ce [mois], mais on ne peut avoir le beau à moins de huit sols.

Vous devez avoir eu des nouvelles de la Petite-Nation. Comment sont-ils tous? Aurélie est-elle mieux? Le voyage lui a-t-il fait du bien? Se sont-ils bien rendus?

Ici nous sommes assez bien. Mon oncle est bien ce printemps : il ne ressent pas souvent ses maux d'estomac et il a bon appétit. Je pense bien que vous ne pourrez vous rendre ici, avant la mi-mai. C'est là le plus tôt que vous puissiez venir. Écrivez-moi un peu à l'avance, car j'aurai quelque chose à vous demander de Montréal, n'y allant pas moi-même ce printemps.

Rien ici d'extraordinaire sinon que le temps me semble plus long que d'ordinaire.

Je vous attends avec ma tante Dessaulles avec grand hâte.

Adieu, ma chère maman. Man se joint à moi pour faire à tous ceux de la famille les meilleures amitiés, chez Dessaulles, Mme Laframboise, mon Augustin quand vous le verrez. J'embrasse Rosalie, Morison, Nancy et tous les enfants, et vous aussi la première.

Votre fille affectionnée.

H. Leman

P.-S. Mon oncle dit qu'il faut que Zéphirine lui ait donné ses oignons de tulipes à regret, car aucun n'a poussé : il n'est venu que deux hyacinthes. Il fait aussi dire à Louis qu'il l'accompagnera aux États-Unis s'il veut payer son passage car peut-être il serait bien aise d'avoir quelqu'un avec lui capable de lui faire remarquer la beauté des objets qui seront à l'exposition. Voilà ce que dit son oncle. Moi, je ne fais que d'écrire. J'espère qu'il ne m'en voudra pas. Il demande à Morison de lui envoyer, à la navigation, deux roues de brouettes en fonte; il n'a rien encore. Il doit y en avoir chez Barns ou Joly : les adresser à M. Tranchemontagne, de Berthier.

Dites à Joe que puisque Fanny lui a écrit, je lui écrirai une autre fois, mais qu'il m'écrive s'il en a le temps.

H.L.



Aurélië à François-Samuel Mackay

Petite-Nation, 16 août 1854

Mon cher Sam,

Je viens de recevoir la tienne avec beaucoup de plaisir, car je l'attendais hier soir. Je suis bien contente d'apprendre que M. Mackay⁶⁶ prenne du mieux, et j'espère qu'il en sera bientôt quitte.

Avant de parler folies, il faut faire les affaires; tu sais que mon principe est celui-ci : travaillons et ensuite nous nous récréerons. Ainsi, j'ai à te dire que j'ai reçu une lettre de Waters⁶⁷, hier matin, venu lundi soir, te demandant de monter cette semaine à Lochaber afin de travailler pour Galipeau⁶⁸ et colonel Dole⁶⁹. Papineau était ici hier soir, devant monter là ce matin. Je l'ai prié de lui dire que tu reviendrais mardi le plus tard. J'en ai reçu une autre hier soir de M. Eaton⁷⁰ dont je n'ai pu en lire que la moitié; ainsi je te l'envoie afin de ne pas le faire attendre la réponse, au cas que ce soit pressé.

Maintenant, j'ai à te dire que Madsem, Louisa, Charlotte et Adeline Sicotte sont descendues hier piquer mon jupon et, ce matin, elles sont descendues, ainsi que Mélissa et sa fille, chez St-Julien⁷¹, d'où elles reviennent demain pour dîner ici, en passant. Maman est assez bien et garde la maison avec ses garçons. Émery m'a dit, dimanche, qu'il resterait jusque vers le 15 septembre. Ainsi, point d'inquiétude pour cette affaire, excepté en cas de mort, ce dont nous sommes bien certains : il demande quand tu reviendras, par rapport à la grand-messe que nous voulons faire chanter. Il faut qu'Auguste soit rendu à Saint-Hyacinthe pour le 1^{er} septembre, de sorte qu'il faudra qu'il se rende quelques jours d'avance.

Le docteur n'est point parti mardi, comme il le devait, il est venu ici lundi et je lui ai exposé tous mes défauts, qu'il a trouvés assez graves pour retarder son voyage autant que possible, afin que je sois moins longtemps seule, en attendant ton retour, néanmoins il m'a dit hier soir qu'il pensait partir demain. Il est descendu avant-midi chez le seigneur, mais vers 1 h Racine, du chemin Papineau, est allé jusque-là le chercher pour sa femme qui est bien mal, je ne sais de quoi. Le père Laflamme envoyait aussi sa voiture. Hurtubise est aussi descendu pour l'avoir pour sa petite fille. Tous trois dans le même temps. Je ne sais s'il pourra partir demain.

Il m'a conseillé de ne point sortir du tout en voiture, de ne point prendre de vin et de ne manger que des choses rafraîchissantes et le moins de viande possible. Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage, tu pourras juger toi-même de ce qui en est; n'en parle pas à M^{me} Mackay, ce serait lui causer de l'inquiétude pour rien. Peut-être qu'avec bien de la prudence tout ira bien; j'ai bon

courage et bonne espérance, mais n'aime pas à te voir longtemps absent. Si tu peux te procurer du bon fromage, fais-le, car je pourrais peut-être en manger : ce sera moins sec que du pain et du beurre.

La femme de Bertrand⁷² est malade depuis dimanche, elle avait commencé à perdre depuis jeudi lorsque, dimanche matin, elle a appelé son mari qui était à déjeuner. Il y a tout de suite accouru, elle perdait beaucoup et avait des douleurs. Je lui ai envoyé chercher M^{me} Gauthier, le docteur étant à Saint-André, et vers 4 h de l'après-midi, il est venu deux petits enfants longs comme le doigt, ce que la vieille m'a dit; elle n'a pas voulu me les montrer, crainte de m'en causer autant⁷³. J'ai fait quatre voyages là, dans la journée, j'ai été un peu fatiguée le soir.

Maintenant, quant à ce que tu me parles par rapport au petit Adolphe, je suis bien sensible à la reconnaissance qu'il pourra avoir par la suite, mais il me semble que nous ne devons pas suivre les exemples que nous avons devant les yeux, et de ménager un peu pendant que nous le pouvons, afin que, quand nos enfants seront prêts à aller à l'école, nous ne soyons pas obligés de quêter pour les faire instruire. Tu me trouveras peut-être un peu hère⁷⁴, c'est vrai, mais je pense que nous avons de la peine à suffire à payer les souscriptions de tous les côtés et à nous *bâtir*, ensuite à nous nourrir, quand nous serons dans la maison, sans encore aller payer pour des parents qui ont le cœur sous les talons. Il est vrai qu'ils n'en souffriront pas beaucoup, mais la charité bien ordonnée commence par soi. Quant à moi, je ne me sens pas assez forte pour travailler et ménager pour faire reluire les autres. En voilà assez sur ce chapitre. John⁷⁵ est à peu près de mon opinion : tu lui en parleras à ton retour et nous verrons.

Quant à la flanelle, la soufre est d'une bonne couleur, mais bien trop grosse; la rose est trop foncée, j'en ai de la pareille au magasin. J'en aimerais comme l'échantillon que je t'envoie. S'il n'y en a pas et qu'il y en eût d'aussi fine, d'un beau rouge, je l'aimerais autant que rose foncé. N'oublie pas la blanche.

Je n'ai pas eu de mal aux dents depuis ton départ. J'ai reçu une nouvelle gazette hier, *Ottawa Tribune*. Je ne sais si tu y avais souscrit. Nous avons eu la visite de Messire Sterkendreis⁷⁶ avec M. Séguin⁷⁷, qui ont dîné ici et sont allés voir Messire Mignault⁷⁸; ils sont remontés.

Je crois que j'ai tout dit, mais je ne t'ai pas dit que je pensais souvent à toi et aux deux pommettes que je n'ai plus à embrasser et auxquelles je rêve la nuit. Je n'ai pas besoin de te dire quand revenir, tu as dû voir plus haut ce qui en était, ainsi fais pour le mieux, je tâcherai de me bien conduire. J'embrasse tous les membres de la famille et fais mes amitiés à chaque maisonnée sans détails. J'ai la main, les yeux et le corps fatigués. Pierre est content d'aller à l'école. Fanchette est bien, je l'ai fait venir ce matin. Adieu, cher chat, ne m'oublie pas, je t'embrasse de tout mon cœur en esprit, en attendant que je puisse le faire réellement. Dis à Stéphanie que je ne voudrais pas lui causer trop de trouble, mais que j'espère lui rendre les mêmes services, quand elle sera dans la même situation que moi.

Ne montre pas cette lettre à qui que ce soit.



Aurélié à Angelle Cornud

Petite-Nation, 19 décembre 1854

Ma chère maman,

J'ai reçu votre lettre samedi avec d'autant plus de plaisir qu'il y avait bien longtemps que j'en attendais une. Je commençais à croire que vous étiez peut-être indisposée; je vois que c'est le contraire, j'en suis très contente. Ce qui me fait peine, c'est cette pauvre Rosalie qui souffre toujours, j'espère pourtant qu'elle prendra encore du mieux, car elle a une constitution bien forte pour avoir résisté jusqu'à présent.

Vous me demandez où Auguste et sa femme sont. Ils ont été le plus longtemps chez vous, mais depuis quinze jours, Auguste et Sam sont à courir les côtes, à donner des contrats de concession aux personnes qui n'en n'ont pas et à acheter des pouvoirs d'eau pour moulins⁷⁹. Donc en voici deux qui courent la nuit jusque vers trois ou quatre heures du matin, afin de trouver les hommes chez

eux, et, à cette heure-là, ils se couchent un peu par terre sur leurs robes de voitures et dorment jusqu'au jour. Ensuite ils préparent d'autres contrats et repartent vers les cinq heures du soir. On peut les appeler des oiseaux de nuit. Ils viennent passer le dimanche avec nous. Il fait bien froid dans ce moment pour voyager la nuit. Ils ne pensent pas finir cette semaine quoique je désire beaucoup que Sam soit ici la semaine prochaine, au moins à la fin, car je ne sais pas ce qui pourrait arriver vers ce temps; peut-être des gens qui n'ont jamais vu le jour.

Je suis passablement bien pour le temps et ai confiance en vos prières auxquelles je me recommande. Louisa est avec moi depuis samedi à midi et restera encore une couple de jours; elle est très bien et vous présente ses respects et amitiés, ainsi qu'à Rosalie et Nancy. Les gens d'en haut sont bien, car Madsem et Adeline sont venues, dimanche soir, mener M. Laramée qui a couché ici et a pris la malle lundi matin afin de se rendre à Montréal. Je ne sais le temps qu'Auguste restera ici, il ne le sait pas lui-même. Chez mon oncle Papineau sont bien, excepté lui qui est indisposé.

Vous paraissez désirer connaître ce qui a été vendu : je ne puis vous en rien dire, car je n'ai pas été en haut depuis le mois d'août pendant que Dessaulles y était. On m'a dit qu'il ne manquait presque rien du ménage, mais toutes les ferrailles et choses inutiles qu'il y avait dans les greniers sont parties.

J'ai reçu une lettre de M. Mackay père, il s'informe de vous et de Rosalie à chaque fois qu'il nous écrit et vous présente aussi ses saluts affectueux. Sam les a invités de se rendre, après ma fête, afin d'être parrain et marraine. Il dit qu'ils se rendront à son invitation s'il ne survient rien qui puisse les empêcher.

Je viens de voir le Dr Robinson⁸⁰ qui a été appelé pour mon oncle Papineau aujourd'hui; il me dit qu'il est au lit, malade comme il a été il y a deux ans. Il n'est bien que depuis hier. Peut-être ne sera-ce rien.

Je viens d'apprendre par la lettre de M. Mackay que M. Bourgeois, marié à la cousine de Sam, qui demeurait à Plantagenet, est passé au feu, c'est-à-dire sa maison. Ils se sont sauvés avec leurs chemises seulement. Il paraît que c'était dans la nuit. Mme Gareau les a envoyés chercher, mais elle n'a pu entreprendre le voyage car elle était bien malade. Elle attendait la maladie dans

le mois de février. Peut-être la peur lui aura-t-elle fait faire une fausse couche. Je ne sais. Ils sont logés chez le curé.

Louisa voulait vous écrire en même temps que moi, mais elle a réfléchi qu'il serait mieux de vous écrire un peu plus tard afin de vous donner des nouvelles de temps à autre. Nous vous demandons d'écrire ou faire écrire un peu plus souvent, car nous nous ennuyons. Sam m'a chargée de vous dire qu'il vous ferait payer l'intérêt sur le port de la lettre que vous m'avez écrite. Vous connaissez Sam : il aurait bien désiré vous écrire un mot s'il n'eût pas été si pressé. Il le fera probablement pour le jour de l'An si je ne suis pas capable de le faire dans ce temps-là. Au cas que j'aie quelque chose qui m'en empêche, je veux m'acquitter du devoir ordinaire du premier de l'An. Maintenant je m'adresse à vous afin que vous me bénissiez, afin que je réussisse dans toutes mes entreprises.

Je vous prie d'excuser ces lignes sans suite; je n'écris pas souvent et j'oublie de le faire.

Mes respects et amitiés à toute la famille, je vous embrasse ainsi que Rosalie et Nancy. Adieu, chère maman, et croyez-moi pour la vie votre fille affectionnée.

J.S.A.P. Mackay



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 27 décembre 1854

Ma chère maman,

Tout est donc fini pour votre pauvre enfant et ma pauvre soeur ici-bas... Nous devons rendre grâce à Dieu de ce qu'il a daigné terminer ses souffrances⁸¹. Mais s'il lui avait plu de nous la laisser plus longtemps... Voici vos enfants qui commencent à vous laisser. Qui la suivra? J'ai appris cette triste nouvelle hier par une lettre de M. Morison qui venait de recevoir un message télégraphique,

parti depuis trois jours et qui a été retardé par les fils qui se sont trouvés cassés. S'il avait été reçu plus tôt, j'aurais pu me rendre au moins pour le service et revoir au moins les restes de ma pauvre sœur. D'après votre lettre, je ne croyais pas le danger si prochain, et surtout, l'ayant déjà vue moi-même avec des faiblesses, je croyais qu'elle se ranimerait encore. Néanmoins, malgré que je vous écrivisse samedi que je ne partirais que la semaine prochaine, je serais partie tout de suite si je n'avais pas craint de m'exposer au froid, étant indisposée; et très certainement je l'aurais fait si j'eusse pensé que je ne pourrais plus revoir ma pauvre sœur... Hélas! pendant que je vous écrivais que je n'irais la voir que plus tard, elle rendait peut-être le dernier soupir, car c'est vers le même temps que je vous écrivais. Elle a dû me croire bien indifférente de ce que je ne me rendais pas plus tôt auprès d'elle. Le mieux eût été de ne pas la laisser, et cependant ma présence était nécessaire ici par rapport à Fanny. J'espère qu'elle m'aura pardonné ce semblant d'indifférence, car Dieu m'est témoin que ce n'est pas le cas. Personne ne la regrette plus que moi : nous étions les plus rapprochées d'âge et de goûts. Elle était toujours si bonne pour moi. Ah! Je perds beaucoup en la perdant.

Je m'étais préparée hier à partir ce matin avec Fanny mais, après la réception de la lettre de M. Morison, j'ai ajourné mon voyage puisque je [ne] puis plus être d'aucune utilité. Mon oncle a pensé que c'était mieux d'attendre un peu. Si cependant vous désirez que j'y aille à présent, écrivez-moi, donnez-moi de vos nouvelles et de la famille.

Embrassez pour moi cette chère Nancy qui, plus que jamais, a besoin de courage. Les enfants, je les embrasse aussi. Amitiés à tous les membres de la famille lorsque vous les verrez. Je pense bien souvent à tous. Respects à ma bonne tante Dessaulles.

Adieu, ma chère et bonne mère, croyez-moi votre fille bien affectionnée et bien affligée.

H. Leman

Je n'ai reçu que ce matin une lettre de ma tante datée du 21. Mon oncle n'est pas aussi bien ces jours[-ci]. Moi, c'est toujours

comme de coutume. Fanny se plaint toujours de coliques, surtout la nuit et après ses repas.



Honorine à Aurélie

Montréal, 18 février 1855

Ma chère Aurélie,

Un petit mot seulement pour te dire que j'ai reçu la lettre de Sam, mais que j'avais appris l'heureuse nouvelle avant. Il m'a fait un beau portrait de sa fille. Tâche qu'il ne l'embrasse pas trop, car il lui aplâtera assez le nez qu'il ne pourra plus se relever. J'espère qu'elle vous consolera de la perte des autres. Je pense bien qu'on ne [se] verra pas en ville cet hiver. Ta petite sera trop jeune : un voyage si long fatigue toujours les enfants, si jeunes surtout.

J'ai vu John qui m'a donné de vos nouvelles à tous : il est fier de sa fille, on la dit très jolie. L'oncle Sam en est aussi bon que sa fille.

Charlotte est passablement bien et sa fille aussi⁸². Elle est très petite : elle ne pesait encore ce matin que cinq livres.

Mme Beaudry qui attendait depuis un mois est enfin accouchée, jeudi soir, d'une fille énorme pesant douze livres. La maladie a été très dure : elle a été toute la nuit en faiblesse. Le baptême a dû avoir lieu aujourd'hui⁸³. Louisa s'est sauvée aussitôt que sa sœur s'est sentie malade. Elle n'a [pas] voulu acquérir de l'expérience par autrui.

Adeline se plaît assez bien en ville. John a dû vous parler de l'agréable soirée que nous avons passée avec lui chez Mme Papineau. Adeline en a gardé son sérieux pendant deux jours.

J'ai laissé Fanny assez bien au couvent lorsque je suis partie. Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis mon arrivée, ainsi je suppose qu'elle est tout à fait bien.

Mon oncle Toussaint a été à Saint-Hyacinthe, son voyage l'a fatigué. Il n'est pas mieux que de coutume.

Tu feras des amitiés pour moi à Mélissa⁸⁴, Sam, John, et qu'ils embrassent pour moi les deux petites, mais rien qu'une fois.

Adieu, ma chère Aurélie. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ta sœur affectionnée.

H. Leman



Aurélié à Angelle Cornud

Sainte-Angélique, 16 novembre 1855

Ma chère maman,

J'ai reçu hier votre billet avec plaisir, mais en même temps je suis chagrine de voir que vous vous alarmiez tant par rapport à la petite. Elle est bien maintenant, je lui ai appliqué des mouches derrière les oreilles hier matin et les ai pansées vers quatre heures : elles étaient bien remplies alors, et vers neuf heures, elles étaient encore remplies d'eau. Elle n'a pas été incommodée plus qu'à l'ordinaire, excepté pendant la nuit, elle s'est éveillée souvent. Je suppose que les vessies d'eau se crevaient alors, car ce matin, il n'y en avait pas une seule. Elle est gaie à son ordinaire, elle se lève debout à tout instant, et fait cinq à six pas et va où elle veut : je puis presque dire qu'elle marche. Si les chemins étaient praticables, elle irait vous dire elle-même que vous ne devriez pas être inquiète d'elle puisqu'elle est bien.

Je vous remercie, ainsi que mon bon oncle, du livre que vous m'avez envoyé mais que je ne demandais pas. Sam s'est trompé quand il a écrit cela, je désirais seulement que vous le consultiez vous-même. Je ne voudrais certainement pas faire usage de calomel sans l'avis d'un médecin, et je ne crois pas que la petite en ait besoin pour le moment, car ses selles ne sont pas fétides et glaireuses, ni de couleur verte. Elles sont bien naturelles. Elle n'a jamais mal au cœur ni des nausées. Ce sont de mauvais symptômes, me disait Murray. J'espère maintenant vous avoir tirée d'inquiétude.

Nous n'avons point de lettres de la ville. Je suppose qu'ils sont tous bien. Sam a été bien occupé cette semaine à faire nettoyer autour de sa maison neuve, afin de pouvoir faire labourer cet automne, mais je crains fort que le froid ne l'en empêche s'il ne peut pas commencer demain, ce que je crains, car il n'a pas pu niveler le terrain encore, c'est-à-dire étendre le sable qui l'entoure.

Nous sommes tous bien et vous embrassons tendrement. J'irai vous voir aussitôt qu'il y aura de la neige et un peu de bon chemin.

Adieu, votre fille bien affectonnée.

J.S.A.P. Mackay



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 8 janvier 1856

Chère maman,

Voici encore une nouvelle année de commencée. Permettez-moi de vous la souhaiter bonne et heureuse, à vous et à tous ceux de mes frères et sœurs qui sont avec vous et près de vous. Je prie Dieu qu'il nous bénisse tous ensemble. N'est-ce pas le vœu le meilleur que l'on puisse former car, avec cette bénédiction, rien ne nous manquera. J'espère qu'il ne nous la refusera pas. Pour ma part, je n'ai pas à me plaindre et il a toujours eu bien mieux soin de moi que je ne le méritais.

J'ai eu ma petite Fanny pour passer le jour de l'An ici. Elle a été un peu indisposée. Ensuite les réparations qu'il m'a fallu faire à ses hardes et quelques personnes que nous avons reçues m'ont empêchée de vous écrire plus tôt : j'espère que vous voudrez bien m'excuser. J'ai été la reconduire au couvent hier, pas trop contente de laisser la maison, néanmoins assez courageuse et voulant se rendre au temps fixé. Ses maîtresses en sont toujours contentes.

Vous saurez que la voûte de notre église va se terminer la semaine prochaine. Elle est très belle; elle sera une des plus belles du diocèse lorsqu'elle sera finie. Nous avons pu avoir la messe de minuit. C'était la première fois depuis que nous sommes ici. Comme de coutume, mon oncle a beaucoup travaillé pour cette occasion : il a fait quatre lustres, tourné quatorze chandeliers qu'il fera dorer plus tard, aussi quatorze bouquets pour mettre sur l'autel, et bien d'autres choses encore, ce qui nous a pas mal occupés jusqu'à Noël. Nous ne souffrons pas du froid cet hiver. Quoique l'église soit grande, deux poêles suffisent.

Comment vous tirez-vous d'affaire par là cet hiver? Y a-t-il de quoi manger pour tout le monde? Ici, la misère menace d'être bien grande, pas d'ouvrage pour ceux qui vivent au jour le jour, ceux qui ont coutume de faire travailler ont tant perdu de récoltes par les pluies qu'à peine leur en reste-t-il assez pour vivre. Il y a de bons habitants qui ne peuvent avoir d'autre pain qu'un mélange d'avoine et de blé gelé. Qu'en sera-t-il donc des pauvres? Cela fait peine d'y penser seulement.

J'ai su qu'Édouard avait vendu ses deux terres d'en bas et avait acheté celle du moulin. Est-ce bien vrai? Et si cela est, où va-t-il se loger, car il me semble que la maison n'est pas beaucoup logeable. Si cette transaction a réussi, j'en serai bien aise, car vous serez bien plus rapprochés les uns des autres.

Mon oncle vous souhaite à tous une bonne année et vous fait mille amitiés. Il est toujours à l'ordinaire, tantôt souffrant, tantôt un peu mieux.

Je vous prie d'embrasser pour moi tous ceux que vous verrez de la famille, grands et petits, quoique je ne les nomme pas, je n'en oublie aucun. Je pense souvent à vous tous; au plaisir que j'aurais à me trouver au milieu de vous dans ce temps-ci où tous ceux qui s'aiment se visitent et se réunissent.

Adieu, chère et bonne mère. Puissions-nous vous conserver encore longtemps avec nous. Votre fille affectionnée.

H. Leman



Aurélie à Honorine

Place du Castor, 3 février 1856

Ma chère sœur,

Depuis bien longtemps je veux t'écrire, et toujours je retarde; pourtant je pense souvent à ma bonne sœur qui est si éloignée de nous. Et il est encore temps de rompre le silence que j'ai maintenu depuis si longtemps, et me propose d'être plus diligente à l'avenir.

Ma petite fille a été bien malade à mon retour de Saint-Eustache où nous étions descendus pour la fête de Noël, ainsi que John, sa femme et leur petite fille. Nous sommes restés dix jours là, et nous sommes arrivés chez nous la veille des Rois, ayant mis trois jours à monter, par de bien mauvais chemins, et la petite étant si malade que j'ai été obligée de voir le Dr Murray à L'Orignal. Elle avait deux grosses dents en perce et un fort rhume de cerveau qui lui donnaient la fièvre si fort que je craignais l'inflammation du cerveau. Je t'assure que j'ai été bien inquiète pendant deux ou trois jours. Aussitôt qu'elle a été rétablie, je l'ai fait inoculer par Madsem. Elle a été encore indisposée; maintenant elle est bien, quoique sa gale ne soit pas encore tombée. Mais elle a des grosses dents qui ne tarderont pas à paraître, et tant que ces jeunes gens-là n'ont pas toutes leurs dents, ils sont sujets à des indispositions. Elle a treize mois et n'est pas encore sevrée. Je vais attendre les beaux temps du mois de mai, afin que les nuits soient moins longues.

Je me suis aperçu que tu ne savais pas où maman avait pris ses quartiers d'hiver, car tu avais adressé ta lettre aux soins de Sam. Cela s'est bien adonné, car j'étais habillée pour l'aller voir, lorsque le courrier me l'a remise, de sorte que j'ai eu de vos nouvelles en même temps que maman, qui était et est encore au manoir où elle est gardienne en l'absence des seigneurs⁸⁵. Il est tout probable qu'elle y passera le reste de l'hiver, si ma tante ne revient pas avant le printemps, car Ézilda n'aimera pas plus à rester seule avec son père qu'Azélie le faisait; d'ailleurs mon oncle s'est fort ennuyé après le départ de ma tante. Et puis je considère que maman est bien mieux là, car elle est dans une maison bien confortable, au lieu qu'ici elle aurait certainement souffert du froid. Tu sais que la maison n'a jamais été chaude, et plus elle va moins elle l'est.

J'ai bien hâte d'être rendue dans la maison de brique à Papineauville. Au moins, là j'aurai du plaisir à recevoir mes parents et mes amis, car j'espère pouvoir les recevoir plus convenablement que je ne l'ai fait à la Place du Castor. J'espère y entrer dans le cours de l'été. Les ouvriers sont à y travailler et l'on pense faire faire les enduits en avril, au moins dans le premier étage, si nous ne pouvons pas les faire dans les mansardes à présent, car il nous faudra faire d'autres bâtiments pour nos animaux pour l'hiver. Et tout cela coûte cher, surtout pour celui qui n'est pas très riche. Je forme bien des plans; peut-être seront-ils tous déçus. L'homme propose et Dieu dispose!

Je t'invite à diriger tes vacances et celles de tes deux bons petits enfants vers Papineauville. Il y a longtemps que tu es venue ici, nous nous réunirons presque tous ensemble. Je crois qu'Auguste viendra y passer quelque temps avec sa grande Louise et son grand garçon. Édouard est à la veille de déménager, je pense qu'il se rendra vers la fin de mars. Ils sont tous bien, excepté Euphrosine qui est souvent bien malade. Elle affaiblit cet hiver. Chez Papineau sont bien aussi, ils sont presque tous venus à la messe aujourd'hui.

J'espère que tu voudras bien me dire comment tu es maintenant. Tu nous parles toujours de la santé des autres, mais nullement de la tienne qui nous inquiète toujours. Présente nos respects et amitiés à notre bon oncle et embrasse bien ta charmante petite Fanny quand tu les verras. Reçois pour toi-même les tendres embrassements, qui ne coûtent pas cher, de ton beau-frère et de ta sœur qui t'aime tendrement.

J.S.A.P. Mackay



Honorine à Angelle Cornud

S.d. [Saint-Barthélemy, fin mars 1856]

Ma chère maman,

Je n'ai reçu votre lettre du 12 que ces jours-ci, Fanny n'ayant pas eu d'occasion pour me l'envoyer plus tôt. En arrivant de Saint-Hyacinthe, j'ai trouvé ici une lettre de vous, écrite du mois de février, ce qui me fait voir que je suis pas mal en arrière avec vous. Je voulais vous écrire dès la semaine dernière, mais c'était la Semaine sainte⁸⁶. On a peu de loisir alors, le reposoir qu'il faut faire, ensuite les affaires auxquelles il faut assister, tout cela prend le temps.

Maintenant, il faut vous dire quelles sont les grandes affaires qui m'ont conduite à Saint-Hyacinthe, car vous ne pourriez pas l'imaginer : c'était tout uniment pour aller chercher de la morue fraîche. Comme on ne trouvait pas d'occasion pour en faire venir, mon oncle en a fait une en m'y envoyant, ce dont j'étais bien aise, je vous assure. Je n'étais partie que pour quatre jours, mais Louis m'a fait renvoyer ma voiture en me promettant une de ses voitures, lorsque je voudrais revenir. J'y suis restée près de trois semaines, le mauvais temps ne m'ayant pas permis de partir plus tôt. M. Laframboise était au lit, malade du rhumatisme inflammatoire; il était bien souffrant, les enfants étaient encore ou malades ou relevant de maladie. Ainsi, vous pouvez vous imaginer si Mme Laframboise en a eu de la fatigue : elle s'était avisée de veiller les premières nuits, mais elle n'a pu y résister. Pour soutenir tout le jour, il fallait qu'elle se reposât au moins un peu la nuit.

Le plus malade ensuite, à mon avis, c'était Auguste. Il disait qu'il était obligé de se tenir à quatre, pour ainsi dire, afin de ne pas rester tout à fait. La fatigue qu'il avait éprouvée pendant le terme qui ne faisait que de finir; ensuite le surcroît d'ouvrage occasionné par la maladie de Laframboise l'avait presque mis sur les dents : il était bien changé lors de mon départ, il me disait que les occupations qu'il allait avoir allaient l'obliger à marcher davantage, et qu'il espérait que cela lui ferait du bien, car c'est l'ouvrage du bureau qui le tue. Vous savez sans doute qu'il doit commencer à bâtir ce printemps, je crois même que sa bâtisse est

donnée à l'entreprise. Au moins, il marchait pour cela quand je suis partie. Il se mettra chez lui l'automne prochain. Louisa était bien, vous ne pouvez vous faire une idée de la graisse dont elle est []; son enfant⁸⁷ était bien gros et gras comme ils sont rares.

Chez Morison étaient bien. Francis⁸⁸ ne s'est pas plaint du mal de côté pendant que j'y étais. Il a souvent quelque chose qui va mal, je crois qu'il en sera ainsi tant qu'il n'aura pas fini de grandir. Il a souvent des douleurs dans les jointures. Je l'ai vu boiter souvent; le docteur dit que ce sont des douleurs de croissance. George⁸⁹ est toujours chez Chamard où il fait bien et ne se dégoûte pas. Nancy continue toujours de tenir son ménage, comme de coutume. C'est une bonne et jolie fille qui sait se faire aimer et respecter.

Quant à Joseph, il ne se plaint que de trop de santé, pas seulement une pauvre petite semaine de maladie, dit-il, pour se reposer un peu du collège. On ne se plaint pas de lui. J'ai vu M. Lévêque⁹⁰ qui m'a dit qu'il faisait assez bien.

Ma tante Dessaulles m'a dit être assez bien. Je l'ai trouvée bien maigrie. Je crois que sa maladie du mois de décembre l'a fatiguée.

En voilà pas mal long sur tout ce monde-là, mais je sais que vous ne vous en plaindrez pas, ce sont toutes des personnes auxquelles vous [vous] intéressez autant que moi et que vous aimez autant que je les aime. Je vous assure que ce petit voyage m'a fait plaisir, d'autant plus que je m'y attendais moins, car j'avais toujours dit que je n'irais pas cet hiver. Je crois bien que ce sont les voyages qu'on ne projette pas qui réussissent le mieux. Aussi, pour cela je vais tâcher de ne pas m'occuper du tout de mon voyage de l'été prochain, ni y penser, encore moins en parler. Ainsi, bouche close jusqu'à ce que le temps soit arrivé.

Je n'ai rien à vous dire de nos gens de Montréal, car je ne les ai pas vus et ils n'écrivent pas, leur correspondance ne se dirige pas de ce côté-ci. Sans doute vous avez de leurs nouvelles plus souvent que nous.

Que vous dire à présent de nous, que nous sommes toujours bien isolés, que nous ne voyons personne, de la famille s'entend, car pour des étrangers nous en voyons de temps à autre. Mon oncle a vu quelqu'un, l'autre [jour], qu'il n'avait pas vu depuis plus de trente ans. C'est M. [Pierre-Thomas] Casgrain. Il est venu souper ici en passant, avec un de ses fils. Il ressemble beaucoup à la famille Lacombe. Mon oncle l'a revu avec beaucoup de plaisir,

il dit que Mme Casgrain est mieux cette année qu'elle ne l'a été depuis bien longtemps. Il a beaucoup engagé mon oncle à venir faire un petit voyage chez lui l'été prochain, et de là se rendre jusqu'au Saguenay où il a un de ses fils qui est prêtre⁹¹. Mon oncle a paru goûter ce projet et je crois que s'il peut le faire ce sera un grand plaisir pour lui.

Puisque j'ai commencé à vous parler de mon oncle, continuons. Il est toujours à l'ordinaire, tantôt souffrant, tantôt un peu mieux. Il se propose toujours d'aller au printemps se mettre sous les soins du Dr Macdonnell. Casimir l'a invité plusieurs fois à se faire soigner chez lui, si tout va bien chez lui, lorsque mon oncle sera prêt, qu'il s'y décidera, quoique ça lui coûte d'aller causer de l'embarras aux autres. Vous croyiez qu'il n'avait pas sorti cet hiver. Eh bien, vous vous trompiez : il a plus sorti qu'il ne l'avait encore fait, car à part des visites chez ses confrères voisins, il a fait deux voyages de huit et dix lieues chez des confrères aussi, mais où il ne s'était pas encore rendu, malgré leurs nombreuses invitations. Il a pour vicaire un jeune homme très recommandable sous tous les rapports, pieux, régulier, aimant l'ordre et d'assez bonne société⁹². Je crois que mon oncle l'estime comme il le mérite. Jusqu'à présent, tout va bien, je crois que nous n'avons pas perdu à l'échange.

À présent, chère maman, il faut donc vous parler de moi, car vous me gronderez encore si je ne le fais pas. C'est bien difficile aussi de parler de soi quand on [n']a pas grand-chose de bon à en dire. Je vous dirai donc que je crois être mieux que je ne l'étais l'hiver dernier, mais pas aussi bien que je l'étais l'automne dernier. J'ai souvent mal à la gorge. Je me propose d'aller au mois de mai voir mon médecin.

Fanny fait toujours bien au couvent, mais n'est pas très bien elle-même. Mon oncle, qui a été à Berthier aujourd'hui, me dit qu'elle se plaint souvent du mal de tête. Je crois que c'est son âge qui commence à la fatiguer. Il faudrait plus d'exercice. Je m'aperçois par son linge qu'elle a des pertes blanches : c'est bien jeune, elle n'a pas encore douze ans. Je vais parler au docteur, ces jours-ci, et s'il dit que c'est mieux de la retirer pour quelque temps, je le ferai, car de ce moment-ci dépendra beaucoup sa santé future. Elle est d'un tempérament faible, je voudrais bien qu'elle eût bonne santé.

Lorsque je serai pour aller à Montréal, je vous écrirai et vous pourrez m'en[voyer] votre mémoire, ce sera plus sûr, soyez assurée que je ferai tout en mon pouvoir pour vous satisfaire.

Vous me parlez du projet de partage. Quant à moi, je n'ai rien à en dire : qu'ils le fassent comme ils l'entendront, je serai satisfaite. Auguste m'en a parlé un peu, mais puisqu'il n'y a rien de décidé et que ce devait [être] soumis à l'approbation de chacun, c'est comme s'il n'y avait rien de fait. Toujours est-il que j'ai assez de confiance en mes frères pour croire que ce qu'ils feront sera fait consciencieusement. Ne vous en inquiétez, chère maman. J'espère que nous serons tous satisfaits.

Je voulais écrire à ma chère Aurélie par la même poste, mais ce sera pour une autre fois. Qu'elle n'aille pas croire que je l'oublie, ni que ce soit par indifférence. Oh non, j'espère que l'indifférence ne trouvera jamais de place chez moi pour mes parents, et surtout pour mes frères et sœurs. Ainsi, chère maman, je vous prie de leur faire à tous, frères et sœurs, mes meilleures amitiés. Respects, s'il vous plaît, à mon cher oncle, amitiés à Ézilda et à tous nos amis là-haut. Adieu, chère mère. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A.H.P. Leman

Mon oncle vous fait à tous ses meilleures amitiés. Esther me demande de vous présenter ses respects.

N'aviez-vous pas un remède pour la teigne? Si vous vous en rappelez, voudrez-vous me l'enseigner et me donner les proportions.

Il ne s'est pas encore fait de sucre ici, la saison ne s'annonce pas comme devant être favorable. Beaucoup de pauvres gens comptaient sur cette production, mais il paraît que ça va manquer comme tout le reste ici, cette année.

Adieu, adieu.



Honorine à Denis-Émery Papineau

24 mars 1856

Mon cher Émery,

Te rappelles-tu que tu m'as dit que vous aviez mangé de fort bons melons l'été dernier et que vous en aviez gardé les graines pour ceux qui voudraient en faire pousser? Comme nous voulons encore essayer cette année, mon oncle et moi vous prions de vouloir bien nous en faire une petite part si vous n'en avez pas disposé autrement.

J'ai été un peu plus de quinze jours dans mon voyage de Saint-Hyacinthe. Si j'eusse pu prévoir que j'y serais restée aussi longtemps, j'aurais été vous voir, d'autant plus que [j']ai appris là que toi et la petite aviez été malades. Elle doit être bien gentille à présent, la petite, et doit bien vous amuser. J'espère aller vous voir tous au mois de mai. Qui sait si je ne trouverai pas quelque parent nouveau alors? Mais quand donc sera-ce à votre tour de venir nous voir? Avez-vous donc promis de nous laisser toujours seuls dans notre coin? J'espère que tu ne laisseras pas partir le porteur, M. Pellant, sans me dire un mot des parents de Saint-Hyacinthe. Vous avez des nouvelles toutes les semaines, moi je n'en ai pas eu depuis mon départ de là.

Un mot quant aux livres descendus d'en haut. J'aurais voulu en avoir quelques-uns, mais je ne connais pas ceux qui restent. Si les œuvres de Racine y sont encore, je les prendrais et d'autres encore, si tu pensais qu'il y en eut [qui] pourraient convenir à moi ou aux enfants.

Donne-moi des nouvelles de vous tous. Je te prie de présenter mes respects à Mme Gordon, amitiés à Charlotte que tu embrasseras pour moi, ainsi que sa fille. Amitiés à tous chez Casimir, tant de la part de mon oncle que de la mienne.

Adieu, mon cher frère, crois-moi toujours ta sœur affectionnée.

H. Leman

Fanny était bien, la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 17 juin 1856

Chère maman,

J'ai bien peur que vous ne pensiez pas grand-chose de moi, ni de mon affection pour vous, en voyant combien je suis négligente à vous écrire. Je n'ai aucune excuse valable à vous offrir, cependant je vous prie de ne pas l'attribuer à l'indifférence, tout ce que vous voudrez plutôt que cela.

J'ai fait mon voyage à Montréal, il y a quinze jours, et là j'ai appris que, tout doucement, vous preniez des forces. J'ai l'espoir que cela continuera et que vous pourrez [venir], à la fin de l'été, pour passer l'hiver avec nous.

Pendant que j'étais à Montréal, j'ai acheté les effets que vous m'aviez demandés. Je crains que vous ne soyez pas contente des mouchoirs; j'en ai trouvés comme ceux de Casimir, mais ils étaient aussi chers que ceux que j'ai eus et beaucoup moins bons. Quant [aux] petits châles de laine, ce n'était plus le temps, les lainages étant tous empaquetés.

J'ai laissé les frères bien, mais toujours très occupés. Des belles-sœurs, l'une, relevant de maladie, était bien pour le temps et commençait à sortir; l'autre, attendant la maladie, ne se trouvait qu'avec une fille et ne savait où en prendre une, Archange l'ayant laissée pour s'aller marier. La pauvre Charlotte était dans une vilaine passe, tant de monde dans sa maison, son grand ménage pas fait, être sans fille, tout cela lui donnait beaucoup de fatigue. Je ne sais trop comment elle s'en tire, je n'ai pas de nouvelles depuis mon retour.

L'enfant de Casimir était chétive : elle avait diminué au lieu de profiter. Je suppose qu'ils sont rendus chez eux à présent, ils avaient bien hâte d'y être.

Je n'ai pas besoin de vous parler de la catastrophe arrivée la semaine dernière, car vous recevez les papiers plus tôt que nous, que le bonheur qu'il n'y eut aucun des nôtres à bord, eux qui voyagent si souvent entre Saint-Hyacinthe et Montréal. J'ai vu hier, à Berthier, M. Filiatrault qui était à bord lors de l'explosion; il est curé à l'Île-Dupas⁹³. Il n'est pas encore remis du choc qu'il a éprouvé, il s'en est pourtant retiré sain et sauf. Il dit qu'il espère qu'il lui sera donné de ne jamais être témoin d'une scène aussi terrible, aussi déchirante. Il l'a toujours devant les yeux, dit-il, et croit encore entendre les cris des blessés et des mourants⁹⁴.

J'ai vu Fanny hier. Toutes ces demoiselles étaient en grand congé à l'occasion de la fête du curé de la paroisse à qui elles avaient présenté un bouquet la veille. Elles ont représenté une petite pièce assez jolie. Le congé devait se continuer aujourd'hui au grand contentement des élèves. L'examen aura lieu le 16 juillet. Je ne pourrai y assister cette année au grand désappointement de Fanny, car c'est le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel et il y a grand concours ici.

Parlons un peu jardin. Mon oncle a planté ses arbres qui sont arrivés en bon état mais qui n'ont pas l'air de vouloir tous reprendre. Nos jardinages sont tardifs, cependant ils ont bonne mine. Je n'ai pas encore de melons de noués mais il y en a qui commencent à se montrer.

Je suppose que vous êtes encore chez Sam. Que va dire Aurélie de moi? Pas grand[-chose] de bon, j'en suis sûre. Embrassez-la pour moi, ainsi que Sam et la petite. Chez Édouard, chez Ben, amitiés à tous.

Adieu, chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur. Mon oncle en fait autant.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 2 septembre 1856

Ma chère maman,

N'allez pas croire que j'ai été en route tout le temps qui s'est écoulé depuis mon départ de chez vous, jusqu'à cette lettre. Comme j'avais dit que j'écirais en arrivant, peut-être avez-vous cru que je voyageais encore. Il est vrai que j'ai voyagé, mais ce n'est qu'après m'être rendue à mon poste. Vous avez dû savoir que nous nous étions rendus heureusement jusqu'à Montréal, car Casimir a dû vous écrire le lendemain de notre arrivée. Nous nous sommes rendus non moins heureusement jusqu'ici.

J'ai été pas mal dérangée dans mes projets de visites par le mauvais temps qu'il a fait pendant que j'étais à Montréal. Je n'ai pu voir personne de la famille; je n'ai été que chez M. Thompson. Ayant été obligée de sortir à l'humidité pour faire mes achats, j'ai pris du froid, ce qui m'a donné fluxion, abcès, etc.

De tous les articles que vous m'aviez demandés, je n'ai pu avoir que des bas, les étoffes d'hiver n'étant pas encore étalées. J'ai pris trois paires de bas à 2/3. Ils m'ont paru bons et pas chers. J'ai pris ce qu'il en restait. Les lacets de corset sont pour Adeline. J'ai aussi acheté du drap pour Godfroy. Dites à sa maman que c'est un présent pour mon filleul. Je l'ai recommandé à Charlotte qui m'a promis de le remettre à eux qui s'en informeraient.

J'ai été conduire Fanny au couvent hier; la rentrée n'a pas été aussi gaie que la sortie, néanmoins j'espère que la gaieté reviendra bientôt.

J'ai été pas mal occupée depuis mon retour, nous avons eu du monde, j'ai été obligée de sortir, il a fallu préparer Fanny, tout cela m'a empêchée d'écrire. À présent qu'elle n'y est plus, je commence avec Joe qui, lui aussi, partira lundi prochain : la rentrée est le 10.

Mon oncle est parti ce matin avec un des ses confrères pour aller à Bécancour; il a emmené Joe avec lui : cela va lui faire encore une jolie promenade, il verra Trois-Rivières et les campagnes

environnantes. Ils doivent n'être que deux jours absents. Je crois que Joe n'aura pas à se plaindre de ses vacances, son temps a été bien employé, en fait d'amusements au moins.

Il a plu ici pendant quatre semaines consécutives; tous les jours des orages. Il y a encore du foin qui n'est pas fauché, beaucoup d'orge a germé et un peu de blé sur pied. Néanmoins le dommage ne sera pas grand, si le beau temps qui est repris depuis quatre jours continue. Les patates pourrissent, les melons pourrissent, et ceux qui ont pu mûrir n'étaient pas bien bons. J'espère qu'il n'[en] est pas ainsi chez vous.

Je n'ai eu aucune nouvelle d'Azélie depuis mon retour. Dites-moi, je vous prie, si [sa] maladie paraît devoir être aussi grave qu'on l'avait dit d'abord.

En arrivant ici, j'ai trouvé mon oncle comme de coutume, ni mieux ni pis, mais depuis mon retour, il a été assez fortement indisposé de la diarrhée. Moi, je suis assez bien quand je n'ai pas mal aux dents. J'ai encore une fluxion, deux en quinze jours, cela suffit.

Adieu, ma chère maman, je vous prie de faire mes meilleures amitiés à Ben, à Madsem. Je les remercie encore de toutes leurs bontés pour moi et mes enfants. Sam, Aurélie, Édouard, Louise, Adeline, les demoiselles St-Julien, tous, tous. Ce bon monde-là, je leur dois à tous beaucoup de reconnaissance pour leurs bons procédés.

Adieu, chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur et tous les autres aussi. Avec respects, votre fille affectionnée.

H. Leman

Auguste doit être parti?



*Fanny Leman et Honorine
à Rosalie Papineau-Dessaullès*

Saint-Barthélemy, 6 janvier 1857

[De la main de Fanny Leman]

Ma chère tante,

Le silence que j'ai gardé jusqu'ici vous a peut-être fait penser que vos bienfaits étaient prodigués à une ingrate, incapable de les apprécier; mais je suis trop heureuse de trouver une occasion de vous témoigner, d'une manière bien imparfaite, il est vrai, les sentiments de reconnaissance qui m'animent. Je ne trouve point de mots pour les exprimer comme je le voudrais, mon cœur seul est capable de les rendre. À présent qu'avec l'âge je commence à connaître le prix d'une bonne éducation, ma reconnaissance augmente et je me persuade de plus en plus que la dette que je contracte envers vous dans ma jeunesse ne pourra jamais être acquittée; il ne me reste plus qu'un moyen, j'y ai recours : c'est de vous prier de croire que je m'applique le mieux possible, et que je tâche de bien employer le temps que vous me donnez pour mon éducation.

Veuillez bien recevoir les souhaits de celle qui désire vous voir aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde. Puissent mes prières portées au ciel par la reconnaissance, toucher le Dieu bon qui seul sait récompenser dignement et qui connaît si bien ce que je vous dois et comment je voudrais m'en acquitter.

Adieu, chère tante, je suis pour la vie votre respectueuse et affectionnée petite-nièce.

Fanny Leman

P.-S. Je vous prie, ma chère tante, d'embrasser pour moi ma petite-cousine Rosalie.

[De la main d'Honorine]

Ma chère tante,

Permettez-moi de m'unir à ma chère petite fille, au commencement de cette nouvelle année, pour vous remercier de tous les bienfaits dont vous nous avez toujours comblées jusqu'à présent et dont nous ne pourrons jamais nous acquitter autrement que par notre faible reconnaissance. Veuillez, chère tante, accepter les souhaits et les vœux que nous formons pour votre bonheur, qui ne peut être complet que par le bonheur de ceux qui vous appartiennent et pour lesquels je forme aussi les vœux les plus sincères.

J'ai appris avec plaisir que Casimir allait se marier⁹⁵. Offrez-lui, s'il vous plaît, mes félicitations, et j'espère qu'il trouvera dans cette union tout le bonheur qu'il mérite si bien. Mon oncle vous dira tout ce qu'il y a [à] dire, et même il m'a dit qu'il porterait plainte contre moi.

Je me propose de vous aller voir quand il ne fera pas trop froid. Adieu, ma chère et bonne tante. Amitiés à tous. Pour toujours je suis votre respectueuse et affectionnée nièce.

H. Leman



*Aurélie et Auguste Papineau
à Angelle Cornud*

S.d. [août 1857]

Ma chère maman,

Depuis longtemps je veux vous écrire, et toujours quelque chose m'en empêche. Je ne puis écrire le jour, car il me faut trop de temps, ayant perdu l'habitude d'écrire; le soir, [j'en suis

empêchée par] des enfants, quoiqu'ils soient moins incommodes, c'est-à-dire Charlotte. Depuis qu'Honorine n'y est plus, elle a bien moins de fantaisies et pleure bien moins. Ma nouvelle fille n'a que très peu soin d'elle, et je suis obligée de travailler plus que je n'ai jamais fait. Vu sa lenteur extrême, elle a un bon caractère, je crois; mais cela ne fait l'ouvrage, quoique nous soyons peu de monde. Je crois que si je pouvais en trouver une autre, je changerais, mais elles sont très rares.

Madsem n'a plus sa Vitaline. Sa mère est venue la chercher la semaine dernière pour les récoltes. C'est Marguerite St-Amant qui l'a remplacée.

Je vous remercie infiniment du beau présent⁹⁶ que vous me faites; je le crois trop beau pour moi, qui m'habille si peu. Je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Je crois que je ne puis le faire autrement qu'en vous engageant à revenir passer l'hiver avec nous, ce qui sera mieux pour vous sous quelques rapports. Sam, Madsem, Louise, Papineau et moi sommes d'avis que vous reveniez, car nous sommes tous plus habitués à vous soigner en maladie, et je crois que vous êtes moins gênée avec nous qu'avec tout autre. Tous et toutes bonnes qu'elles peuvent être (nos belles-sœurs), je crois que vous serez mieux sous ce rapport-ci. Quant à Honorine, qui est bien chétive, si vous étiez malade là, cela lui causerait encore plus de fatigue. Si vous êtes malade ici, Madsem, qui n'a plus de petits enfants, peut venir vous soigner, ou bien Adeline. Mais enfin vous êtes libre de faire ce que vous voudrez, nous ne voulons pas vous contraindre dans vos goûts. Vous suivrez le conseil d'Auguste.

Vos pelleteries sont en bon ordre, la petite verge que je croyais être dans la grande valise était dans la petite rouge. Nous pensons partir mercredi prochain pour Saint-Eustache avec nos enfants, s'ils ne sont pas malades d'ici à ce temps. John, Melissa et leurs enfants sont partis jeudi pour Montréal et reviennent par Saint-Eustache.

J'aurais bien des choses à vous dire, mais ce sera pour une autre fois. Auguste vous donnera toutes les nouvelles, il se fait tard et la petite Émilie⁹⁷ s'éveille souvent, elle souffre un peu de ses dents dont elle a une de percée, et l'autre se montre à travers la peau. Elle est d'ailleurs bien bonne, commence à changer un

peu de place en se tournant en tout sens. Charlotte est beaucoup mieux de sa rupture, quoique non entièrement guérie. J'ai espérance de la guérir tout à fait, je continue le même traitement et la tiens toujours bandée. Elle parle de temps à autre du petit Gustave, elle demande où vous êtes allée.

Je suis bien maintenant, ayant eu un fort mal de dents la semaine dernière, accompagné d'une fluxion.

Mes amitiés à la grande et bonne Louisa qui ne mange pas de bonnes mûres comme nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que le beau Gustave. Mes amitiés à toute la famille. Croyez-moi pour la vie votre fille bien affectionnée.

J.S.A.P. Mackay

[La suite est de la main d'Auguste Papineau]

Aurélie me laisse un peu de place que je ne remplirai probablement pas toute, car il est tard. J'arrive de chez Papineau où je suis allé pour terminer avec St-Amant et le père Étienne Beauvais dont j'ai acheté les terres. Ils doivent descendre demain matin pour passer les contrats. Je me trouve ainsi voisin de Jeannette des deux côtés. Je me suis arrangé avec St-Amant pour lui revendre la terre aussitôt qu'il pourra me la payer. Il restera ainsi en possession de sa maison. Cela évitera de la faire vendre par le shérif à la poursuite du seigneur, qui m'a promis de m'attendre pour le paiement de ce qui lui est dû. Je le paierai en ouvrage.

Madsem, ses garçons, Émery et sa femme sont ici pour le service qui sera chanté demain matin à 8½ heures. Les enfants sont assez bien, à l'exception de M. Bijou qui a le corps dérangé depuis quelques jours.

Il est fortement question de bâtir une église ici.

Je suis allé chez mon oncle hier après-midi et je suis revenu ce matin pour la messe. Tous y sont bien. Je ne sais pas quel jour le mariage d'Azélie doit avoir lieu. Bourassa doit revenir mardi de L'Acadie où il est allé voir ses parents.

Si je me lève assez tôt, j'écirai à Louisa demain matin. Je ne sais encore quand je partirai. Mon oncle a toujours retardé à me donner de l'ouvrage, de sorte qu'en attendant je me suis occupé

à régler les affaires de la succession. Embrassez pour moi Gustave et sa mère, et faites embrasser mémé pour moi par son petit-fils.

Tout à vous. Votre fils affectionné et dévoué.

Auguste



Aurélié à François-Samuel Mackay

Papineauville, 14 octobre 1857

Mon cher Sam,

Je t'inclus la lettre ci-contre de mon oncle Papineau⁹⁸ reçue hier soir par la malle, tu en feras ce que tu voudras; et un billet de Farrell.

J'ai eu de la misère avec mes deux filles hier soir et cette nuit. La petite [a] été moins bien que la précédente; elle n'était pas aussi bien ce matin, mais elle est beaucoup mieux maintenant. Ce que j'ai pris pour une dent hier n'est que de la peau morte se levant de dessus la gencive.

Tout le carré du bâtiment est levé et M. Michel m'a fait cogner la première cheville que j'ai arrosée avec chacun [d']un verre de sirop de vinaigre. Il est deux heures et demie, je pense qu'ils vont lever le comble ce soir, quoique je ne l'aie pas encore demandé.

Adieu, reviens au plus tôt. Ta femme qui s'ennuie.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 6 janvier 1858

Chère maman,

Nous voici déjà rendus au 6 janvier 58 et je n'ai encore écrit à personne, pas même à Joseph dont j'ai reçu une lettre le premier jour de l'An même, mais cette fois-ci, ce n'est pas que de la paresse, j'en ai été empêchée par des raisons. Aujourd'hui, il n'y a pas de raison qui tienne, j'écris. Je commence donc en vous faisant tous les bons souhaits, je ne dirai pas du jour car il est passé, mais de la saison. Puissiez-vous jouir d'une bonne santé et nous être conservée encore longtemps. Je forme aussi des vœux pour tous les frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, neveux et nièces qui sont autour de vous, alliés et amis, enfin à tous. Je vous prie de leur souhaiter de ma part une bonne et heureuse année.

Parlons donc d'élection puisque c'est le temps. Tout s'est passé assez paisiblement dans notre paroisse qui dépend du comté de Berthier. Il n'y a pas eu un seul coup de poing d'échange; il n'y a eu que des menaces. Néanmoins mon oncle n'a pas donné la bénédiction à ses ouailles le jour de l'An, à cause qu'il y avait eu pas mal de soulerie pendant l'élection. C'est M. Piché⁹⁹, avocat, qui a été l'heureux candidat par ici; il ne jouit pas de la réputation d'un honnête homme. Le temps nous fera connaître s'il fera un honnête représentant.

Émery a-t-il quelque chance dans votre comté? J'ai vu qu'il s'y était porté candidat¹⁰⁰, mais je n'ai encore vu aucun retour d'élection.

Parlons de santé maintenant. Mon oncle se plaint un peu plus de son mal d'estomac depuis quelques jours, cela va et vient, tantôt un peu mieux tantôt un peu moins bien. Il est seul aujourd'hui pour son office (le vicaire étant allé en promenade dans sa famille). Cela va le fatiguer sans doute.

J'ai Fanny avec moi depuis le 23 novembre. Je l'ai retirée du couvent pour raisons de santé. Elle se plaignait du mal d'estomac et d'une débilité générale. Elle est mieux mais elle est toujours d'une pâleur extrême : elle a les lèvres aussi blanches que les joues. Ces jours-ci, elle s'est plainte d'une sensation de froid

dans la gorge et tout le long de l'œsophage qui lui donne aussi mal au cœur, dit-elle. Il me semble que c'est là un symptôme de vers. Le médecin qui avait commencé à la soigner se trouve pris d'une attaque de bronchite : il est sérieusement malade. L'autre que nous avons est tout jeune et ne me paraît avoir beaucoup d'expérience. Je n'ose la mettre sous ses soins.

Comment est Louise? Il me semble qu'on annonçait du fruit nouveau dans son quartier pour ses étrennes. Je vous prie de m'en donner des nouvelles aussitôt que ce sera fait.

N'allez pas croire que parce que je n'écris pas je ne pense pas souvent à vous tous. Si je vous écrivais aussi souvent que j'y pense, vous me crieriez bientôt merci, je vous assure.

Jusqu'à présent, nous avons eu l'hiver bien doux, nous n'avons de la neige que depuis la veille du jour de l'An. La grande rivière n'est pas encore prise pour traverser à Sorel.

Si Fanny ne prend pas de mieux, je la mènerai à Saint-Hyacinthe et de là à Montréal, afin de voir ce qu'il lui faudra.

Je pense bien que mon oncle et Fanny se joindraient à moi pour vous faire des respects et amitiés s'ils étaient ici. Ils sont allés chez Mathilde voir l'ainé de ses enfants qui est malade de ce qu'on a pensé être le rhume, mais c'est plus sérieux. Je pense bien qu'il n'en reviendra pas.

Adieu, chère maman, je vous embrasse tous, chez Ben, Sam, Édouard, grands et petits, tous enfin. Croyez-moi pour toujours votre respectueuse et affectionnée fille.

H. Leman

Mon oncle Papineau passe-t-il l'hiver à la Petite-Nation ou à Montréal?



Aurélie à Angelle Cornud

Papineauville, 7 octobre 1858

Ma chère maman,

J'apprends par Auguste que vous devez vous rendre à Montréal cette semaine et vous rendre au milieu de nous sous peu. Je vous écris afin de vous donner un peu de besogne, si toutefois vous êtes assez bien pour faire ces petits achats sans vous fatiguer.

J'ai de la grande compagnie depuis une dizaine de jours : Denis¹⁰¹, Nanette et Emma¹⁰² viennent à l'école ici, vu qu'ils n'ont pas encore de maîtresse là-haut. Emma est montée d'hier avec Adeline, car elle s'ennuyait trop. Les deux autres sont bien raisonnables. Ce n'est que pour quelques jours, car ils vont avoir une maîtresse dans quinze jours.

Je viens de dire à Charlotte que je vous écrivais. Bien, tu lui diras qu'elle s'en vienne, que je l'embrasse et qu'elle m'apporte un bâton de nanan. Elle n'en mange pas souvent et, à ma grande satisfaction, nos marchands n'en ont pas eu de l'été. Elle a eu les fruits pour réconfort. Comme il est temps pour la malle, je n'en dis pas plus long. J'embrasse tous mes bons et bonnes parentes, et mes amies de la ville et ces chers petits neveux et nièces qui ne manquent pas. Mes respects à Mmes Gordon et Macdonell. Amitiés à tous, je vous embrasse de tout mon cœur en attendant le plaisir de le faire réellement.

Adieu, chère maman. Pour la vie votre fille affectionnée.

Je vous envoie trois piastres. Si vous n'en aviez pas assez pour les pots, je prie Auguste de fournir la balance et la lui rembourserai ici. S'il n'avait pas le temps d'acheter les pots, je m'en passerai.

J.S.A.P. Mackay



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 12 octobre 1858

Ma chère maman,

Je vous adresse cette lettre à Montréal, car si vous n'avez pas changé votre premier plan, vous devez être sur le point de partir pour la Petite-Nation.

J'ai été bien après mon arrivée ici et le suis encore. Tout le mémoire que vous m'aviez donné s'est trouvé rempli à l'exception du mohair et de la soie à coudre que je n'ai pas achetés. Vous en trouverez chez Beaudry de bien bonne à 2/3.

J'avais demandé à Charlotte de payer pour vous 18 verges d'indienne à 5¹/₂ que j'ai eues chez Beaudry. Si ce n'a pas été payé, peut-être l'auront-ils marqué à mon compte? Vous pourrez vous en informer.

J'espère que vous aurez fait un voyage agréable à Saint-Hyacinthe, dans la famille, non pas comme de coutume néanmoins, car comment remplacer pour vous celle qui n'y est plus, non seulement pour vous mais pour nous tous. Elle était le centre où nous nous réunissions tous... Tout s'en va vite, vite...

Mon oncle vient de partir pour aller au malade, il est seul dans ce moment-ci. M. Caisse est parti dimanche pour entrer en retraite; il ne reviendra que le 19, si toutefois il revient, car il a dit à celui qui l'a amené à Berthier que s'il était placé, il ne reviendrait pas ici, qu'il écrirait pour avoir ses effets. Moi, je crois que son temps de vicariat est fini. Il sera regretté par tous, mais vous avez pu l'apprécier vous-même et vous savez que c'est à bon droit qu'on peut le regretter. Il va falloir recommencer à s'accoutumer à un étranger.

On ne sait pas encore quand aura lieu notre bénédiction de cloches. Il y a eu de la difficulté quant aux conditions de paiement. Cela a créé du retard. Néanmoins nous ne restons pas à rien faire. J'ai bien hâte, je vous assure, que cette fête soit passée.

J'ai eu des nouvelles de Fanny par la voiture a été mener M. Caisse. Elle est toujours très bien.

Je vous prie, chère maman, lorsque vous serez rendue là-haut de faire à tous, frères et sœurs, mes meilleures et plus tendres amitiés,

et remerciez-les de ma part de leurs bonnes offres. Peut-être plus tard en profiterai-je? Amitiés de ma part à Charlotte, à Émery.

Embrassez pour moi les chers petits enfants après votre départ. Bijou m'appelait à mon tour Papineau. Amitiés à tous chez Casimir. Adieu, chère et bonne maman, je vous embrasse de tout mon cœur, vous souhaite un heureux voyage et ne regrette qu'une chose : c'est que votre séjour n'ait pu être plus long avec nous. Toujours avec respect, votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 28 décembre 1858

Chère maman,

J'ai reçu ces jours-ci votre lettre du 17, j'avais aussi reçu l'autre en temps et lieu et ce qui m'a d'abord empêchée d'y répondre de suite, c'est que de jour en jour nous attendions des nouvelles de nos cloches, et je voulais vous en donner puisque vous m'en demandiez après un mois et demi d'attente et toujours de jour en jour. Elles sont enfin arrivées le 29 novembre, ensuite les préparatifs pour la bénédiction, nettoyage d'automne, boucheries, etc., m'ont si fort occupée que je ne fais que de commencer à respirer. Je vous parlerai de cela tout à l'heure.

Je suis bien sensible à l'affliction de Louise, la chère enfant. C'est toujours bien pénible de perdre son enfant, mais je ne puis que me réjouir du bonheur de l'enfant puisqu'il a plu au Bon Dieu de l'appeler à lui, la chère petite¹⁰³. La voilà exempte de bien des misères, de bien des afflictions : la voilà heureuse pour toujours.

Je viens de revoir votre lettre de la fin d'octobre afin de voir ce que vous me demandez à propos de comptes. Le compte de Beaudry ne doit pas vous occuper nullement, puisqu'il n'y a ni nom ni date et que vous n'avez ni reçu ni payé ces effets. Évidemment,

c'est une autre personne qui les a reçus et payés. Votre indienne noire coûtait chez Parent, ainsi que l'autre indienne chez le même, je ne me rappelle pas le prix de votre coton, ni de la flanelle mais je sais que ces articles étaient payés. Quant au houblon, on ne lui fait rien que d'engraisser la terre comme pour toute autre plante. Il n'y a pas besoin de le couvrir si ce n'est pour l'engraisser, car il n'y a pas de plante plus rustique.

Passons à une autre réponse. Nous n'avons pas changé de vicairie : c'est toujours M. Caisse. Dieu merci, il a commencé sa quatrième année avec nous. À présent, va pour les cloches. Nous en avons trois dont voici le poids et le nom : Saint-Barthélemy, 1648 [lb]; Saint-Jacques, 1269; Saint-Joachim, 844. Le prix va à près de 500 [£], rendues dans les clochers. La bénédiction a [eu] lieu le 16. C'est M. le grand vicairie Manseau qui a fait la cérémonie et M. Gagnon, curé de Berthier, qui a donné le sermon. Vous pouvez bien penser que je n'ai pu y assister. Il y avait 11 parrains et 9 marraines, deux de ces dames étant indisposées ce jour-là n'ont pu accompagner leurs compères. Malgré ce nombre, la collecte ne s'est montée qu'à 82 livres et quelques schellings. Il n'y avait que 23 prêtres : tous ceux invités du côté sud du fleuve n'ont pu venir parce que la glace n'était pas prise. Mon oncle pensait avoir une cinquantaine de personnes à dîner, et il n'y en a eu que trente et quelques. Néanmoins, il a fallu se préparer comme si nous devions tous les avoir. Nous n'avons reçu que six des parrains et marraines. Je ne vous ai pas nommé les parrains et marraines, car vous ne les connaissez pas, ce sont toutes des personnes de la localité.

Fanny avait eu la permission d'y venir avec Mlle Lami, ménagère de M. Gagnon. Je vous assure que j'avais hâte que cette époque fût passée. Je ne m'étais jamais trouvée dans une [occasion] où il fallait recevoir tant de monde et être à la tête de tous. J'ai eu quelqu'un pour préparer des viandes et les cuire, pendant trois jours y compris le jour de la fête. J'avais tout préparé mes desserts à l'avance : meringues, macarons, biscuits, beignes, pains de Savoie, charlottes russes, pralines, sucre de crème, *mince pies*, tartes, crème, blanc-manger, gelée au vin, etc.

Je voudrais écrire un mot à Louise, ainsi je vais vous dire adieu. Voilà déjà deux fois que je me mets en frais d'écrire et qu'on me dérange. Alors l'heure de la poste se passe et il faut attendre à un autre jour.

Agréez, s'il vous plaît, chère maman, mes bons souhaits pour l'année qui va bientôt commencer, pour vous-même et pour tous ceux qui vous entourent. Je les aime et vous embrasse tous de tout mon cœur. Votre fille affectionnée.

H. Leman

Mon oncle vous fait à tous ses amitiés.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 1^{er} mars 1859

Ma chère maman,

J'ai été bien affligée d'apprendre la maladie de cette pauvre Louise. Ce qui, vous disiez au commencement de votre lettre, m'inquiétait sur son compte, mais la fin m'a rassurée un peu. De plus, n'ayant pas reçu d'autre lettre depuis, je la suppose convalescente. Je sens combien ils doivent avoir de trouble et d'embarras avec la famille qu'ils ont; dans les circonstances ordinaires, ils en ont déjà autant qu'ils en peuvent faire. Qu'est-ce donc quand la mère, un des principaux aides, manque? Je vous assure que je prie pour son prompt rétablissement.

J'ai su hier qu'Adeline était remontée avec Auguste. Je ne sais pas pourquoi je m'étais figurée qu'elle devait être remontée à la dernière navigation. Ceux qui m'ont écrit ne me disaient qu'elle fut encore à Saint-Hyacinthe. Je ne l'ai appris que par une lettre que Joseph m'écrivait pendant sa convalescence. Je pensais qu'elle y passerait le reste de l'hiver. Je ne suis pas allée à Saint-Hyacinthe et je crois bien n'y pas aller avant la navigation.

Nous avons de la neige à ne savoir qu'en faire. Il y en a pour jusqu'au mois de mai, et il nous en vient encore toutes les semaines, ainsi nous avons rarement de beaux chemins.

Je suis allée à Berthier, jeudi dernier, pour voir Fanny qui est très bien cet hiver, à part le rhume de cerveau qu'elle a presque continuellement.

Il me semble que mon oncle est plus souffrant cet hiver que de coutume : il se plaint plus souvent. Souvent aussi il ne dîne pas, trouvant que deux repas le fatiguent moins que trois. Je ne sais si c'est la maladie qui augmente ou bien si c'est le résultat de quelques tracasseries qu'il a eu à essuyer de la part de ses paroissiens à l'occasion des belles cloches, mais toujours est-il qu'il est moins bien. Ces messieurs sont absents depuis hier à l'occasion des Quarante Heures qui ont lieu dans la paroisse voisine; ils ne reviendront que jeudi; moi, je suis gardienne.

Je suis assez bien à présent, mais au commencement j'ai eu un gros rhume. C'est en partie ce qui m'a empêchée d'aller à Saint-Hyacinthe, car aussitôt que j'allais au froid, je toussais beaucoup plus. À présent, il est trop tard pour faire le voyage. J'aurais voulu en y allant passer au moins une quinzaine de jours et, en faisant cela à présent, je m'exposerais à être prise par le dégel et à revenir sur la terre comme cela m'est déjà arrivé. Je tâcherai d'y aller à la première navigation, avant le temps des jardinages.

J'espère que vous me donnerez encore des nouvelles bientôt. Je vous prie, chère maman, de présenter mes respects chez mon oncle Papineau lorsque vous les verrez.

Amitiés, s'il vous plaît, aux trois familles. Embrassez pour moi la chère malade que j'aimerais bien à voir moi aussi. C'est dans ces moments-là particulièrement qu'on regrette de se trouver si éloignés les uns des autres.

Adieu, ma chère et bonne maman, je vous embrasse de tout mon cœur. Avec respect, votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman



Aurélie à ses belles-sœurs

s.d. [Papineauville, 1860]

Mes chères belles-sœurs,

Ayant pris la liberté d'ouvrir votre lettre à Sam, et communication du contenu, j'y répons en vous priant d'accepter le portrait d'Auguste¹⁰⁴, avec ses respects et embrassements, vous faisant dire qu'il est sevré et raisonnable, quoiqu'il y pense encore et cherche quelquefois mais sans pleurer. Je n'en ai pas encore soin la nuit.

Sam est parti pour Aylmer hier soir et ne revient que jeudi ou vendredi. Je suis très occupée ce matin et ne vous aurais rien écrit, si ce n'était de vous envoyer le portrait du jeune homme qui se traîne. Voilà tout.

Amitiés, embrassements à tous, en attendant le plaisir de vous voir en décembre ou janvier.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 9 janvier 1860

Ma chère maman,

Encore une année d'écoulée et une autre qui vient de commencer. Que nous est-il réservé pour celle-ci : un mélange de bien et de mal sans doute. Je dis de mal, et cependant ce ne serait pas de cas si nous savions prendre les choses comme elles nous sont envoyées par la divine Providence, c'est-à-dire pour notre plus grand bien. Demandons-lui donc, pour nous et les nôtres, cette résignation dont [nous] avons toujours tant de besoin et qui nous aide à supporter ce qui quelquefois nous fait tant de mal.

Je devais vous écrire le 1^{er}, jour de l'An. Mon oncle et son vicaire étant absents, j'espérais avoir l'après-midi à moi; mais point du tout. J'ai eu du monde qui ne sont partis qu'après la veillée.

Lundi était grand congé pour les élèves du couvent : il a fallu y aller voir ma fille que j'ai trouvée pas mal indisposée et il a fallu retourner à Berthier, mercredi, car l'indisposition de Fanny était dégénérée en rougeole et, craignant qu'elle ne fût aussi malade que Joseph, je voulais l'amener ici ou rester à la soigner s'il y avait besoin. La rougeole était trop sortie pour pouvoir la transporter aussi loin, mais la fièvre était bien diminuée; les symptômes n'étaient pas mauvais. J'ai pris le parti de revenir ici. J'ai eu de ses nouvelles presque tous les jours depuis, elle va toujours de mieux en mieux.

Encore un peu je ne finissais pas ma lettre aujourd'hui. Il nous est arrivé deux prêtres pour dîner et un troisième ensuite.

J'ai encore eu des nouvelles de Fanny : elle était assez bien et en purgation, pour chasser tout à fait les suites de la rougeole.

Nous avons eu le chagrin de voir partir M. Caisse d'avec nous au moment où l'on s'y attendait le moins. Rendu à ce temps-ci, on pouvait croire qu'il ne serait pas changé avant l'année prochaine, mais point du tout. Il a été nommé curé à Saint-Sauveur, près de Saint-Jérôme, à peu près 26 lieues d'ici. Il est universellement regretté, et surtout par nous qui avions eu le temps de le connaître et de l'apprécier. Je vous assure que son départ fait un vide dans la maison. Nous avons un autre vicaire depuis une douzaine de jours, c'est un M. Primeau¹⁰⁵ qui était vicaire à Berthier. Nous le connaissons déjà : c'est un bon garçon, bien gai, mais ce n'est pas M. Caisse.

Plutôt que de ne pas envoyer ma lettre, je vais terminer car il vient de nous arriver quatre prêtres pour souper.

Adieu, ma bonne maman. Bons souhaits, s'il vous plaît, de ma part à tous les bons frères et sœurs, neveux et nièces, tous amis et amies, et à vous aussi, chère maman. Je vous embrasse de tout mon cœur. Toujours votre fille affectionnée.

H. Leman

Excusez la hâte.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Barthélemy, 4 mars 1860

Ma chère maman,

J'ai reçu votre lettre ces jours-ci qui m'a fait beaucoup de plaisir, surtout en m'apprenant l'heureux résultat de la maladie de cette chère Louise, car Auguste m'avait écrit dans le cours de janvier qu'elle était bien chétive. Espérons que maintenant elle va prendre le dessus. Félicitez-la de ma part, ainsi qu'Édouard, sur la naissance de ce gros garçon¹⁰⁶. Puisse-t-il être un surcroît de bonheur pour eux, c'est ce que je leur souhaite de tout mon cœur.

Mon oncle souffre toujours du rhumatisme, ça ne s'en va pas vite; il souffre moins fort de ses maux d'estomac depuis quelque temps. Il ne peut faire grand-chose dans son ministère de ce temps-ci. Il voudrait bien pouvoir se retirer cet automne. Je ne sais s'il réussira.

Fanny est assez bien depuis sa rougeole. Je ne suis pas allée à Berthier depuis le 12 janvier, voilà deux semaines de suite que je me propose d'y aller un jeudi, afin de pouvoir la faire sortir, lui faire faire un tour de voiture, et toujours la pluie m'en a empêchée ensuite. Il faut attendre que les chemins redeviennent beaux. Je me propose bien de ne plus attendre le jeudi, de profiter du premier beau jour. Quant à moi, je suis assez bien cet hiver, mieux que je n'avais osé l'espérer.

L'étoffe à soutane dont vous me parlez se nomme mérinos français double, elle a 5 $\frac{1}{4}$ de largeur, c'est la meilleure étoffe pour soutane. L'échantillon que je vous envoie coûtait 12/ la verge chez Beaudry; il y en a aussi de moins cher. Quant à la quantité, M. Caisse, qui était grand, en a pris 5 $\frac{1}{2}$ verges, et il lui est resté une paire de manches, mais je ne le crois pas tout à fait aussi grand que Casimir.

Joseph m'a écrit ces jours derniers pour m'envoyer son bulletin, qui était assez satisfaisant. Je ne sais encore ce qu'il fera. Je lui ai entendu dire plusieurs [fois] qu'il aimerait à étudier la médecine, mais je ne sais s'il le disait sérieusement. Cela se décidera à la fin de l'année.

Nancy a été à L'Industrie, est venue jusqu'à Berthier, Sorel, mais n'a pu se rendre ici pour cause d'indisposition. Elle a été cinq à six semaines dans son voyage.

Rien de nouveau ici, nous allons toujours notre petit train, surtout le moins possible casanière, tant qu'on peut.

Adieu, chère maman. Mon oncle se joint à moi pour [faire] à tous parents et amis mille amitiés, chez Ben, chez Sam, chez Édouard. Je les embrasse tous de tout mon cœur, et vous aussi, chère maman.

Croyez[-moi] toujours votre fille affectionnée.

H. Leman



Aurélie et Auguste Papineau à Honorine

Saint-Hyacinthe, 31 mai 1860

Ma chère sœur,

J'ai reçu ta lettre jeudi dernier, avec beaucoup de plaisir, mais en même temps j'éprouvai de la peine apprenant que tu avais été malade. Nous sommes une famille ne valant pas grand-chose (sous le rapport de la santé, j'entends). J'espère que tu es bien maintenant. Je t'aurais écrit la semaine dernière, mais j'attendais une lettre de chez nous, afin de te donner des nouvelles de toute la famille. J'[en] ai reçu une de maman qui me dit être tout à fait bien et se vante d'avoir rajeuni. C'est très bien à mon avis, si elle pouvait le faire pendant longtemps. La pauvre Louise, jouissant toujours de malheur, a celui de voir son dernier enfant, qui est un garçon, comme tu sais, couvert de rifle, ce qui le fait beaucoup souffrir et crier, mais, ce qui est encore pis, c'est qu'il est rompu, et ce dans la plus mauvaise place, me dit maman. Le Dr Longpré¹⁰⁷ lui a appliqué un bandage immédiatement, ce qui paraissait le soulager. J'en suis inquiète. Les autres étaient bien. Chez Papineau sont bien, excepté lui qui est toujours souffrant, et

qui a eu le malheur d'avoir ses patates et le blé d'Inde du jardin gelés, comme partout ailleurs et ici aussi.

Tu sauras pour grande nouvelle, et à mon grand mécontentement, que Sam est nommé, ainsi qu'Édouard St-Julien, syndic pour la bâtisse d'une nouvelle église, que l'on se prépare à bâtir à Papineauville. Ils ont été nommés dimanche dernier. Il me dit aussi qu'il est descendu chez mon oncle mardi, avec maman et Mélissa, qui allait faire une visite à Madame Léon Globensky, qui est là avec une petite fille de six ans et M. et Madame Henry Masson, marié à une Dlle Globensky. Ils sont là depuis jeudi dernier et doivent passer près d'un mois. Maman devait remonter, mais elle s'est laissée gagner assez aisément : cela ne pourra que lui faire du bien en la faisant reposer.

Tu me demandes des nouvelles de mon petit Auguste¹⁰⁸. Il est beaucoup mieux, grâce à Dieu! mais il a été très mal le samedi d'après ton départ, il a eu une forte fièvre toute la nuit et qui paraissait lui porter au cerveau. Vers 11 heures du soir, je dis à Auguste, qui n'était pas encore couché, qu'il me paraissait plus mal et qu'il avait la tête brûlante. Il fut chez le docteur qui lui donna des prises et ordonna de lui mettre des compresses trempées dans de l'eau froide, sur la tête, ce que nous fîmes, Auguste et moi, toute la nuit. Le dimanche matin, il était mieux et a toujours continué à prendre des remèdes trois fois par semaine et en prendra encore, je pense, car il a toujours la langue chargée. Je lui ai aussi mis les mouches derrière l'oreille droite, après l'autre guérie. Je n'ai pas encore sorti dans la famille, je suis allée deux fois à la prière du Mois de Marie avec Louisa, et à la messe, dimanche. Comme il avait plu le matin, Louisa ne voulut point y venir, Auguste étant allé à Montréal ce jour-là. Nous partîmes toutes deux pour les Vêpres et, rendue vers le milieu du pont, elle ne sait comment elle mit le pied, mais toujours qu'elle se démit quelque chose qui pourtant ne nous empêcha pas de nous rendre à l'église et d'y entendre les Vêpres. Elle peut aussi se rendre à pied à la maison, sans beaucoup souffrir, mais vers six heures je lui conseillai de voir son rebouteur avant que le pied lui enflât trop, ce qu'elle fit vers six heures. Le père Basinet lui remit; elle avait les deux os de la jointure éloignés l'un de l'autre, sans être de côté. Cela la fit souffrir, elle est dans sa chambre depuis le temps et ne peut marcher. Elle est contente malgré tout, dit-elle, d'avoir

de la compagnie qui, à mon avis, n'est pas très intéressante, car je suis moins parlante que je n'ai jamais été.

Nous nous proposons de faire des visites cette semaine. Je n'ai pas grand envie de sortir seule, quoique je serai bien obligée de le faire. Les deux garçons d'Auguste sont bien, ainsi que leur père.

Gustave me dit de dire à sa tante Lemar que son miel est candi, qu'il a été indisposé. Il parle souvent de sa dernière attaque de croup dans le mois d'avril. Je ne sais si Zéphirine est de retour de Montréal. Nous n'avons vu personne de là depuis plusieurs jours. Louis était allé à New York la semaine dernière, je ne sais s'il est de retour. Nancy est venue il y a eu huit jours mardi. Son père était venu une fois avant elle, ce qui fait deux fois depuis que je suis ici. L'on a trouvé cela tout extraordinaire, lui qui ne sort jamais.

J'ai eu beaucoup de fatigue avec mon garçon, les premiers jours il était si malade et ne connaissait d'autre qu'Olympe à laquelle il ne voulait pas aller du tout, maintenant il s'amuse bien avec elle, cela me repose, car je n'en pouvais plus. J'ai pris une bouteille de vin blanc avec du quinquina dedans. Le docteur me dit que j'avais besoin de tonics et de fortifiants, que mes boutons venaient de faiblesse d'estomac. J'en ai moins, mais ils ne se passent pas vite.

Je n'ai nul reproche à te faire de ce que tu n'es pas allée chez Papineau. Je regrettais de te l'avoir demandé, sachant que tu avais assez d'affaires. J'ai écrit à ma nièce pour avoir les reliques de mon garçon et je les ai reçus hier dans une lettre.

J'espère que tu feras tous tes efforts pour nous venir voir à Papineauville en août ou septembre, et si tes enfants peuvent y venir, ils seront les bienvenus. Je ne sais encore quand je remonterai, mais je ne crois pas que ce soit avant la fin de juin. J'aimerais à être quelques jours à Montréal sans y être longtemps, à cause des chaleurs pour le petit.

Ta belle-sœur et son frère se joignent à moi pour te faire des amitiés, ainsi qu'à mon oncle. Adieu, chère sœur, et crois-moi pour la vie ta sœur affectionnée.

J.S.A.P. Mackay

J'oubliais de te remercier de la bonté que tu as eue de ne pas me dire combien tu avais payé la batiste blanche que tu m'as achetée. Il nous faudra régler. Tout ce qui traîne se salit.

A.P.M.

Zéphirine est arrivée et elle est bien. Je vous fais, à toi et à mon oncle, respects, amitiés et saluts affectueux. Tout à toi.

Auguste



Aurélié à Angelle Cornud

Papineauville, 27 août 1860

Ma chère maman,

N'ayant que peu de temps pour l'heure de la malle, je commence par les commissions.

Louise m'a priée hier d'écrire à Sam, pour lui apporter 1 oz d'ellébore noir¹⁰⁹, en poudre, pour faire de l'onguent pour son petit enfant qui est toujours dans le même état. Comme Sam est peut-être parti de Montréal au moment où vous recevez celle-ci, alors vous pourriez l'envoyer par la malle.

J'ai appris par Sam que vous vous étiez bien rendue sans trop de fatigue. Cela me fait plaisir. Vous verrez tous vos enfants réunis : c'est agréable.

Le lendemain de votre départ j'ai fait peindre l'office, la cuisine et les deux chambres à coucher. Une première couche aujourd'hui, et demain je ferai donner la seconde. Je couche en haut avec tout mon monde.

Louise, votre fille, fut prise de violentes coliques, samedi, de mal de tête et vomissement. Elle a de suite demandé le docteur qui lui a donné quelque chose pour la faire transpirer pendant la nuit, ce qui a réussi à la faire transpirer fortement et l'a beaucoup soulagée. Hier dans la journée, elle était mieux et a continué.

J'espère qu'avec de la précaution, elle se rétablira assez vite. Je suis allée la voir deux fois hier et y ai passé une partie de l'après-midi avec Madsem et Papineau. Ces derniers sont bien, ainsi que les jeunes gens. Ce matin, à 7 heures, j'ai encore vu Louise qui a un meilleur teint et est plus forte. Elle m'a chargée d'amitiés pour tous les parents et amis de la ville.

Je suis bien seule, comme vous pouvez le penser, mais c'est ce qu'il faut pour un moment de breda comme le mien où il m'a fallu vider quatre appartements. Vous pouvez penser que les autres sont joliment encombrés. J'ai été assez fatiguée pour ce déménagement-là, mais suis tout à fait remise maintenant.

Le petit Auguste s'aperçoit de l'absence de sa mémé – car quand on l'appelle, il regarde partout – aussi bien que de son papa. Il ne fait plus de difficulté d'aller à son oncle Ben et lui tend les bras, il fait beaucoup de gestes à Madsem mais n'aime pas beaucoup à y aller.

Vous aurez le plaisir de voir Honorine qui, j'espère, ne se tiendra quitte du voyage qu'elle devait faire vers le nord. Faites-lui bien mes amitiés ainsi qu'à ses bons enfants grands, à qui je souhaite beaucoup de succès dans la nouvelle carrière qu'ils vont embrasser.

Embrassez pour moi les enfants chez Casimir, Émery, ainsi que les pères et mères. Respects aux mémés. Dites [à] Mme Casimir qu'elle a beaucoup perdu d'être partie si tôt, que les mûres sont très abondantes et belles. J'en ai eu la semaine de son départ. Dites à Adeline que tous ses parents sont bien maintenant. Édouard a eu la même maladie que Louise le lendemain de votre départ, mais est tout à fait bien. Je l'ai vu ce matin. Embrassez-la pour moi et qu'elle prenne autant de plaisir [que] possible.

Adieu, chère maman, recevez mes plus sincères embrassements pour vous-même. Adieu et croyez-moi pour la vie votre fille affectionnée.

J.S.A.P. Mackay



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 17 juin 1862

Ma chère maman,

Comment êtes-vous maintenant? Nous vous supposons mieux, puisque nous ne recevons pas d'avis contraire. Mme Laframboise nous a dit que vous aviez voulu aller voir Mlle Adhémar et que vous aviez été trop fatiguée pour pouvoir vous y rendre, vous n'étiez pas encore assez forte pour pouvoir entreprendre une si longue marche. Pourquoi ne prenez-vous pas une voiture lorsqu'il s'agit d'aller si loin? Quand allez-vous venir nous voir?

Je crois bien que je n'irai pas à présent, si vous n'avez pas besoin de moi. Clotilde est ici malade [de] la jaunisse; elle est bien mieux que lors de sa sortie du couvent, mais il lui [faut] faire prendre ses remèdes régulièrement, et Louisa a bien assez de son petit enfant à soigner. Il est bien chétif. Puisque je ne puis aller au-devant de vous, j'irai vous reconduire lorsque vous retournerez. Fanny retourne à Montréal, j'espère qu'elle ira vous voir souvent.

Adieu, ma chère maman. Tous ici se joignent à moi pour faire des respects et amitiés. Amitiés aussi à Charlotte, à qui je souhaite beaucoup de succès avec tous ses jardiniers, à Mme Gordon, à Émery, Mlle Marie-Louise et à tous les enfants.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

H. Leman



Aurélie à Angelle Cornud

Papineauville, 19 juin 1862

Ma chère maman,

J'ai reçu votre lettre avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'apprenait votre entier rétablissement. Je ne pouvais vous écrire ce matin, car cela était trop tôt pour les affaires que j'avais à faire. Je suis très contente des corps tricotés pour Auguste. Quant à son chapeau, vous savez que je ne veux pas y mettre un haut prix. Sam disait que s'il ne s'en trouvait pas en paille, qu'il aimerait une petite casquette en drap. Je crois que cela n'est pas bien porté pour des enfants si jeunes. Enfin, faites ou faites faire pour le mieux, et ce sera bien.

Louise a été indisposée d'un clou à l'épaule gauche depuis samedi dernier, à peu près à la même place où j'en eus un l'année dernière : cela l'a fait bien souffrir, car il est bien gros. Elle est mieux et vous fait ses meilleures amitiés, et à tous les parents d'en bas. Toutes nos familles environnantes sont bien et vous présentent leurs respects en vous souhaitant un heureux voyage.

M. le curé a prié et priera encore avec espoir de recevoir une photographie dont il parle souvent. Il m'a chargée de vous présenter ses respects et ses saluts à tous les membres de la famille.

Chez Ben sont tous bien. Emma est ici depuis lundi; elle vient à l'école de Mme Cauvin, car Madsem ne voulait pas la laisser si longtemps sans école. Adeline est descendue lundi pour aider Mélissa à habiller ses enfants pour l'examen qui se fera jeudi prochain. Elle était chez John et est remontée ce matin. Auguste conserve toujours le petit morceau de mémé. Il parle souvent de vous.

Nous avons eu un bon orage hier soir et une partie de l'après-midi : cela va faire un grand bien. Ben dit que son blé d'automne est beau; cela lui fera du bien.

J'ai appris par une lettre d'Honorine à Louise que Mme Beaudry part pour la France. Je lui souhaite du courage et un heureux voyage qui, j'espère, améliorera sa santé. Elle en a grand besoin. Confie-t-elle sa maison et ses enfants à Mme St-Jean? ou bien va-t-elle avec toute sa famille, son mari compris? Je ne sais rien de ces détails, mais ils m'occupent et m'intéressent.

Remerciements, respects et amitiés à tous en général et à chacun en particulier; le détail serait trop long. Ben doit vous écrire sous peu.

Adieu. Sam se joint à moi pour vous faire ses [] et nos embrassements, et croyez-moi pour la vie votre fille bien affectionnée.

J.S.A.P Mackay



Honorine à Angelle Cornud

12 octobre 1862

Ma bonne maman¹¹⁰,

Il y a bien longtemps que nous n'avons eu de vos nouvelles. J'espère que ce n'est pas la maladie au moins qui vous a empêchée d'écrire, car nous l'aurions su. Une lettre de Sam, ces jours-ci, nous dit que vous êtes encore chez notre bon oncle. Veuillez s'il vous plaît faire mes meilleures amitiés à toute la famille. Je vous envoie les deux dernières lettres de Joseph qui est enfin rendu où il désirait tant aller. Le temps nous dira s'il a bien fait.

J'ai été pour voir Clotilde aujourd'hui mais elle venait d'entrer en retraite; elle est assez bien. Je dois aller demain passer la journée chez Mme Laframboise pour lui aider à empaqueter. Mon oncle Toussaint est bien et part à la fin de la semaine pour Saint-Barthélemy.

Adieu, chère maman. Je vous embrasse de tout mon cœur.

H. Leman



Aurélie à Honorine

Madame Leman
Saint-Hyacinthe

Papineauville, 10 novembre 1862

Ma chère sœur,

Tu vois que je suis incorrigible, toujours paresseuse, surtout pour écrire. Tu dois et peux penser que j'ai été bien indifférente au sujet du bon portrait que tu m'as envoyé. Bien au contraire, j'ai été très contente de voir le vrai portrait de ce pauvre Joe qui, malgré toutes ses misères, réussit on ne peut mieux. Espérons et prions qu'il continue à bien faire. Nous avons reçu une lettre de lui, et maman aussi, il y a quelques jours, Sam lui avait écrit la même semaine une de ses lettres de dix pages, un peu de tout. Il me semble que Joe a maigri. Il est vrai que je ne l'avais pas vu depuis octobre 1861; il pouvait être moins bien. Maman l'a trouvé la figure bien longue. Les fatigues et préoccupations en sont peut-être cause. Ses lettres sont intéressantes pour tous et font bien vite le tour des familles.

Merci de l'intérêt que tu me portes; je suis assez bien, grâce à mes pilules de Blancard¹¹¹. Je suis à la moitié de la seconde fiole. Je ne sais si je dois dire ou espérer qu'elles ont déjà diminué les jolis boutons qui me couvraient la figure; dois-je leur en attribuer l'effet? Ou seulement est-ce imagination de moi? Il me semble que j'en ai moins. Puissent-ils tous disparaître! ce que je souhaite du fond du cœur!

Mon poêle chauffe et cuit très bien : pourvu qu'on y mette du bois, du feu et de quoi cuire dans les vaisseaux et fourneau. Cette explication est pour Auguste, qui interprète tout à sa fantaisie. Auguste ne sait pas que te faire dire, il est toujours bien et bien gras. Je crains toujours le mal de gorge qui se fait sentir dans plusieurs maisons. Il est probable que chez Hurtubise vont en perdre encore un, il y a déjà longtemps qu'il est malade, il est très faible¹¹². Alexina St-Julien a la jaunisse depuis quelques jours. Sans être arrêtée, elle ne sort pas dehors. Les autres sont bien.

Il y a bien longtemps que nous ne recevons pas de nouvelles de vous tous, grands et petits. Le voyage de Victor à Montréal a-t-il

contribué à le bonifier ou améliorer sa santé? Fanny m'écrivait, il y a quelque temps, que Madame Beaudry ne se sentait plus de sa maladie depuis son voyage. Tant mieux si cela peut continuer!

Maman te fait, ainsi qu'aux autres, bien des amitiés. Je vous embrasse tous, sans oublier Gustave et Victor¹¹³. Auguste se souvient encore d'eux et en parle souvent. Voilà bien des non-sens, comme dit Amédée, l'aimable cousin.

Adieu. Recevez la présente en bonne santé, comme elle me laisse. Bonsoir, bonne nuit, et au plaisir d'avoir des nouvelles. Crois-moi ta sœur affectionnée.

S.J.A.P. Mackay

J'espère commencer à finir mon couvre-pied de l'an dernier. Je désire en voir la fin, je ne sais si j'en viendrai à bout.

A.M.



Honorine et Fanny Leman à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 31 décembre 1862

Ma chère et bonne maman,

Voici encore une année qui finit et une autre qui va commencer. Celle qui vient de s'écouler nous a donné son contingent de peines et douleurs, et aussi ses joies. Que nous est-il réservé pour celle où nous allons entrer? Nous n'en savons rien, comme toujours, mais ce que nous savons c'est que nous sommes sous la protection d'un bon Père qui nous envoie toujours ce qu'il sait le mieux nous convenir.

Veuillez, ma bonne mère, accepter les vœux que je forme pour la conservation de votre santé, qui nous intéresse tous. Permettez-moi aussi de vous offrir les sentiments de tendresse et d'affection qu'une bonne fille doit avoir pour sa mère. Puissé-je

avoir le bonheur de vous les offrir encore plusieurs fois à cette même époque!

Je vous envoie un portrait de Joseph pour vos étrennes. Lorsqu'il m'a envoyé ceux-ci, il exprimait le désir que vous en eussiez; ainsi, je vous [en] envoie un. S'il vous en envoie directement plus que vous n'en aurez besoin pour la famille, voudrez-vous bien m'en conserver un.

Clotilde est beaucoup mieux et viendra ici demain. Godfroy n'aura son congé qu'après les Rois. Je ne vous donne pas de nouvelles des enfants d'ici, car Louisa vous écrit, ainsi elle a dû tout vous dire. Dites à Aurélie que je me mettrai à l'œuvre le plus tôt possible. Je lui envoie un tricot pour Auguste. J'ai cru d'abord que c'était cela dont elle voulait parler, mais je me suis bien ravisée.

Adieu, chère maman. Veuillez présen[ter] mes souhaits de bonne année à tous ceux de la famille et aussi à M. le curé. Je vous embrasse tous, grands et petits, et suis toujours votre fille affectionnée.

H. Leman

[De la main de Fanny Leman]

Ma chère mémé,

Maman a bien voulu me laisser une place dans sa lettre, et j'en profite pour vous offrir mes vœux et souhaits à l'occasion du renouvellement de l'année. Agréez donc, ma bonne mémé, l'assurance de mon respectueux attachement et soyez persuadée que je sens tout le prix de votre affection pour moi. C'est donc avec l'espérance d'être exaucée que je demande au Ciel, en ce beau jour, de vous accorder tout ce qui peut procurer votre félicité ici-bas et prolonger votre vie pour tous vos enfants et petits-enfants, qui vous chérissent de tout leur cœur.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir que je dois passer l'hiver à Saint-Hyacinthe. Mme C. Dessaulles, se trouvant seule et indisposée souvent, m'a priée de passer l'hiver chez elle. Avec la permission de maman et l'assentiment de mon oncle Casimir, j'ai accepté son aimable invitation. Cela va me procurer le bonheur de demeurer près de maman pour quelques mois, ce qui me

fait bien plaisir, je vous assure. Mme Dessaulles est une si bonne personne que je ne pourrai pas faire autrement que de me plaire en sa compagnie. Je l'ai vue avant-hier et je lui ai dit que je me proposais de vous écrire. Elle m'a chargée de vous saluer affectueusement et respectueusement de sa part, et de vous faire ses meilleurs souhaits de bonne année. Nancy en fait autant et vous embrasse de tout son cœur. Elle ne laissera pas maison avant le printemps. Mon oncle Morison est décidé de rester comme ils sont jusqu'au mois de mai; alors ils loueront la maison et se disperseront comme ils pourront. Nancy n'est pas bien ces jours-ci : elle a la gorge pleine de boutons, elle va se purger pour tâcher de se soulager. Tous les autres membres de la famille sont assez bien. Mon oncle Augustin et mon oncle Toussaint sont à l'ordinaire.

Je m'en vais terminer, ma bonne mémé, en vous priant d'embrasser pour moi mon oncle et ma tante Mackay, mon oncle et ma tante St-Julien, tous les petits cousins et cousines que je ne connais pas beaucoup, mais que j'aime néanmoins, surtout le petit Auguste. A-t-il oublié sa cousine Fanny? Enfin, à tous les membres de la famille et à M. le curé, mes respects, saluts et souhaits de Nouvel An. Pour vous, chère mémé, recevez ce qu'a de meilleur en sentiments reconnaissants et affectueux votre dévouée petite-fille.

Fanny Leman



Honorine à Aurélie

2 janvier 1863

Ma chère Aurélie,

Je t'avais promis un portrait que j'allais oublier; j'en envoie deux. Il y en aura un pour Louise. Je ne puis en envoyer à Madsem pour cette fois, je n'en ai plus.

À quand la fête? Invite-moi donc pour être marraine, mais pas trop vite, car mon tricot ne sera pas prêt. Allons, ma chère sœur, cet événement me réjouit pour toi. J'espère que cela contribuera à rétablir ta santé. Je te souhaite bonne chance.

Adieu, ma chère Aurélie. Mon cœur est plein de bons souhaits pour vous tous. Embrasse Sam et Auguste pour moi. Ta sœur affectionnée.

H. Leman

Il [y] a deux paires de bas pour Louise dans le sac d'Auguste.



Honorine à Angelle Cornud

2 mai 1863

Ma chère maman,

Je vous envoie les lettres de Joseph. Comme Louisa va à Montréal, elle va faire vos commissions et vous enverra ces effets par Auguste. Je n'écris pas à Clotilde comme je l'avais promis, je suis trop occupée. Fanny va partir elle aussi la semaine prochaine et j'ai des robes à lui arranger pour l'été. Je voulais prendre une couturière pour quelques jours, ce qui m'aurait donné plus de loisir, mais elle n'a pas pu venir dans ce moment-ci.

Nous sommes tous bien et j'espère que celle-ci vous trouvera de même.

Je suis allée au village hier soir. Morison avait reçu le matin une lettre de Nan[cy]. Elle était bien et disait qu'elle ne s'ennuyait, quoique son mari fût souvent absent.

Je vous assure que nous regrettons notre pont. La traverse n'est pas encore très bien organisée; le bac est toujours sale, ce qui n'est pas agréable.

Louisa s'en va passer une quinzaine à Montréal avec Victor. Gustave reste pour aller à l'école.

Adieu, ma chère maman. Amitiés à toute la famille et de tous ici. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis, avec respect, votre fille affectionnée.

H. Leman

Je vous envoie une photographie de Joseph pour vous le faire voir. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, car je n'ai pas d'autre portrait de lui. J'ai distribué les autres à ceux qui n'en avaient pas eu encore. Je vous envoie aussi pour Louise un mantelet que Nancy m'a dit de lui envoyer. Peut-être pourra-t-elle s'en servir pour ses petites filles. Aussi une petite paire de guêtres pour son garçon.



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 30 décembre 1863

Ma chère Aurélie,

Je ne veux pas laisser finir l'année sans t'écrire, et puis l'année prochaine ça ira comme ça pourra. Que vais-je te souhaiter d'abord pour l'an de grâces 64? De bons yeux pour voir toutes les bonnes qualités de ton mari, quitte à les couvrir ensuite d'un voile bien épais pour ne pas apercevoir les peccadilles, car je ne doute pas qu'il y en ait, puisque l'Esprit Saint a dit que le juste péchait sept fois le jour. Encore un bon souhait [à] te faire, c'est celui d'une bonne pendant le temps de la Cour, afin de pouvoir donner de bons dîners au juge et aux avocats. Ensuite tu pourras être malade, s'il t'en tient. Mais trêve de badinage, je te souhaite pour toi, ton mari et tes enfants, une bonne santé. Avec cela, le reste va toujours pour qui veut travailler. Que le Bon Dieu vous bénisse tous ensemble! Ce souhait-là renferme tous les autres.

Je t'envoie pour tes étrennes une belle photographie : je ne sais si c'est une copie fidèle de l'original, je vous en laisse juges. C'est ce que j'ai pu avoir de mieux. Je ne me rappelle pas si j'en avais promis une à M. le curé. J'en envoie une en cas que cela

soit. S'il n'en veut pas, tu me la renverras, car il ne m'en reste pas d'autres, et j'aime bien à en avoir une à la main pour admirer mon teint de temps à autre. C'est plus commode que d'être toujours devant un miroir. Cela détourne trop de son ouvrage. Il verra que j'ai eu la précaution de me cacher les oreilles afin qu'il ne fût pas choqué de leur dimension, mais, badinage à part, s'il veut bien l'accepter, il me fera plaisir. Présente-lui mes saluts respectueux et mes souhaits sincères pour son contentement et son bonheur dans notre beau Canada, malgré qu'il soit sécessionniste.

J'espère, ma chère Aurélie, que ta santé va toujours aller en s'améliorant. Tâche de t'enrichir le sang puisque là est la cause de tes maux. Tes yeux, ont-ils continué à être mieux? On me dit aussi à moi que ma maladie vient de la pauvreté du sang.

Je n'ai pas suivi le plan que j'avais formé d'aller passer l'hiver avec vous autres. J'ai été si peu bien tout l'automne qu'il m'en coûtait trop d'entreprendre le voyage. C'est mieux aussi, je [pense], car il m'aurait fallu redescendre à la fin de l'hiver.

Je t'envoie pour le prince Eugène¹¹⁴ une paire [de] chaussons, j'espère que la jambe fera aux chaussons : ils sont assez grands pour Victor. J'en ai fait pour les trois plus jeunes de la famille. Auguste n'aura pas son tour cette fois-ci, je n'ai pas eu le temps. D'ailleurs, à présent qu'il porte des grandes bottes, ce n'est plus de ces chaussons-là qu'il lui faut. Embrasse-les bien pour moi tous deux.

Adieu, ma chère sœur. Je vous embrasse tous. Amitiés à Sam. Ta sœur affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Stanfold¹¹⁵, 11 juillet 1864

Ma chère maman,

Je ne sais si vous avez appris que j'étais rendue à Stanfold depuis lundi, 4 juillet. J'ai bien fait de me rendre aussi tôt, car

Nancy est restée malade le 8. Elle a eu une couche bien dure. Son mari avait appelé un de ses confrères. Ils ont décidé qu'il fallait se servir des fers sans quoi la vie de l'enfant aurait été exposée, et elle-même était déjà pas mal épuisée, étant malade depuis la veille, onze heures du soir, et elle n'est accouchée qu'à cinq heures du soir. Elle a été bien faible toute la première nuit. Samedi, elle s'est animée un peu; hier, elle était mieux mais aujourd'hui le lait commence à la fatiguer, mais l'enfant prend bien le sein, ainsi je crois que tout ira bien¹¹⁶.

Avant de partir de Saint-Hyacinthe, j'ai vu la lettre que vous écriviez à Auguste dans laquelle vous disiez que vous pensiez bien que le séjour de Joe en Canada m'empêcherait de venir ici. Il est parti de Saint-Hyacinthe le jour même où nous recevions votre lettre et se proposait de retourner à Washington la semaine suivante. Je ne sais s'il est parti. Il est venu en Canada pour éviter la conscription mais il veut retourner aux États pour prendre du service dans l'armée régulière : il se trouve trop jeune pour pratiquer en Canada. D'ailleurs, il a toujours la pensée d'aller en Europe et, s'il commençait à pratiquer ici, il lui serait difficile d'accomplir ce projet. Il veut encore [passer] quelques années aux États et, quand il aura des fonds, faire son voyage.

Louisa était passablement bien lorsque je l'ai laissée. J'espère qu'elle n'aura pas eu de rechute. Louise est assez bien aussi, d'après votre lettre. Faites-lui bien mes amitiés. C'est une bonne année pour les petites-filles. En voici deux qui vous sont arrivées depuis peu et une arrière-petite-fille. C'est Nancy qui est l'aînée de vos petites-filles; ainsi il lui appar[tenait] de vous donner la première une arrière-petite-fille. Morison et moi avons été dans les honneurs : la petite se nomme Marie-Honorine-Émilie. J'espère qu'elle ne sera pas trop incommode : elle dort bien et ne crie pas encore beaucoup. Louise a-t-elle du trouble avec la sienne?

J'ai reçu les boutons et les gants qu'Aurélie m'a achetés mais trop tard pour pouvoir m'en servir, au moins des boutons. Ils seront tous rendus pour une autre robe. Denis a toujours oublié de les donner à M. Cadoret. Je la remercie bien et paierai mes dettes quand j'irai vous voir l'automne prochain.

J'aurais bien voulu que Joseph eût pu aller vous voir. Il m'avait dit que, s'il ne partait pas pour Washington, il tâcherait d'aller

vous voir. Il n'avait pas encore vu sa sœur lorsqu'il est venu à Saint-Hyacinthe : elle était allée se promener à Saint-Jean.

J'espère que mon Papineau aura réussi à l'emmener à la Petite-Nation car on m'a dit que Casimir, avec sa famille, s'en allait passer l'été à Longueuil. Toutefois je pense qu'elle ne s'y sera pas décidée, si son frère n'est parti de suite pour Washington.

Je vais vous dire adieu, ma chère maman, et vous prier de faire mes amitiés à toute la famille et leur faire part de la bonne nouvelle.

Nancy et son mari vous présentent aussi leurs respects et amitiés. Je vous embrasse de tout cœur et suis votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Madame veuve D.B. Papineau

Saint-Hyacinthe, 10 novembre 1864

Ma chère maman,

Auguste vient de me dire qu'il écrivait à Sam. Je vais en profiter et vous mettre quelques lignes sous la même enveloppe.

Louisa est revenue de Montréal lundi, et bien lui en a pris, car depuis lors il a toujours fait un temps affreux. La petite n'est pas bien ces jours-ci. À part du riffe, elle crie beaucoup et dort peu malgré qu'elle prenne des gouttes. Victor est bien. Gustave ne va pas à l'école depuis trois semaines : il a une éruption sur les genoux et les jambes. Cela me rappelle cette éruption que j'avais eue et qu'on appelait les panais. Vous rappelez [-vous] du nom de la plante qui me l'avait fait passer? Le docteur lui a donné des remèdes pour le purger afin que cela ne se jette pas ailleurs, car il y a déjà longtemps qu'il a ce mal. C'était commencé avant son départ pour la Petite-Nation.

Je n'irai pas vous voir cet hiver malgré tout mon désir de le faire. Je vais aller le passer chez C. Dessaulles afin de prendre soin de ses enfants : il est venu m'en parler ces jours-ci. Mme Laframboise m'en avait déjà parlé à Montréal. Fanny y viendra avec moi.

Je n'ai pas encore eu de nouvelles de Joseph et je n'ose me flatter d'en avoir avant la fin du mois, car je suppose qu'il aura voulu se placer avant d'écrire.

J'espère, ma chère maman, que vous et tous nos bons parents ne l'oublierez pas dans vos prières.

Je n'ai pas vu Clotilde depuis quinze jours. Je me propose d'y aller aujourd'hui. Nous lui avons eu un chapeau de feutre et un manteau noir, car c'est le costume.

Adieu, ma chère maman, amitiés à toute la famille. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis toujours votre fille affectionnée.

H. Leman

Godfroy est bien, je l'ai vu dimanche.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 18 mars 1865

Ma chère maman,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, néanmoins j'ai eu de vos nouvelles par Auguste, car Sam en donne assez souvent et Louisa m'a dit aussi avoir reçu une lettre de vous il y a quelque temps. J'ai été bien affligée d'apprendre que la pauvre Aurélie avait souffert du mal de sein. Avait-elle essayé le remède de Louisa qui a coutume d'être si efficace?

Les enfants chez Auguste ont tous été malades : Louisa a eu bien peur de perdre sa petite fille. La fièvre, la toux avaient fait rentrer le rifle qui paraissait vouloir s'attacher à ses poumons. Elle est mieux depuis trois jours; la peau recommence à lui rougir.

Gustave a aussi été malade par suite d'imprudence. Sa maman a craint le croup et cela en avait bien l'air, mais ce n'a été que le rhume. J'ai été coucher là jeudi soir, Auguste étant absent. J'y étais allée passer trois jours la semaine précédente, Auguste ayant été obligé d'aller à Montréal et les enfants étant tous malades. Casimir a aussi été à Montréal la semaine dernière avec ses trois enfants et n'a pas eu de chance. Il était parti de beau temps pourtant, mais un train avait déraillé et obstruait le chemin de sorte que, parti à midi d'ici, il ne s'est rendu qu'à cinq heures. Pour revenir, ç'a été la même chose : ils ont été plusieurs heures en route. Les enfants étaient bien fatigués. Le petit Arthur en a été malade. Il avait pris du froid, il a eu de la fièvre pendant plusieurs jours; il est mieux, mais ne sort pas encore. Fanny est aussi indisposée; elle se purge dans ce moment-ci; je pense que ce n'est que cela qu'il lui faut. Godfroy est assez bien à présent. Clotilde est aussi assez bien, je l'ai vue jeudi. Elle paraît bien gaie.

Nous avons eu la visite de mon oncle Papineau et de Mme Casimir avec Ida¹¹⁷. Ils ont passé une semaine et ont paru s'y plaire. Ils se sont trouvés ici pendant le bazar, qui a été plus fructueux qu'on ne s'y attendait : 150 £, toutes dépenses payées, ce qui est beau pour une année comme celle-ci.

J'ai reçu hier des lettres de Jos que j'enverrai lundi à Montréal et que je prierai Casimir de vous transmettre. Il est bien mais il m'a l'air de se décourager encore à l'approche de son examen final. L'idée de venir s'établir à Montréal ne lui sourit pas beaucoup : il craint de végéter pendant quelques années et de nous être à charge. Il parle d'aller aux Indes comme chirurgien dans l'armée anglaise. Il n'est pourtant pas encore décidé. Il attend les conseils de ses oncles. Je ne sais trop que lui dire. Je lui ai déjà écrit que je ne voudrais pas le contrarier en lui défendant d'y aller, mais que, s'il avait dessein de pratiquer dans son pays, il valait mieux commencer de suite que d'aller passer sept à huit ans en pays étranger et venir recommencer à se former une clientèle. Je ne puis lui dire : «Fais ceci, fais cela», c'est à lui de peser le pour et le contre. Vous savez qu'on [n']est jamais prophète en son pays et, s'il ne réussissait pas ici, il aurait le droit de m'en faire des reproches. Un de ses cousins qui demeure à Londres lui a écrit qu'il serait bien aise de le voir chez lui, lorsque ses cours seront terminés. Il se propose d'y aller avant d'aller à Paris.

Adieu, ma bonne maman. Je termine en vous embrassant de tout mon cœur et en vous souhaitant une bonne santé afin de venir nous voir au printemps. Amitiés à Madsem et à ses deux filles, à Adeline, chez St-Julien, à tous grands et petits, à Aurélie, à Sam aux enfants, enfin à tous. Le petit dernier d'Aurélie est-il toujours aussi incommode? A-t-elle toujours autant de peine après lui?

Adieu encore, chère maman, croyez-moi toujours votre fille affectionnée.

H. Leman

P.-S. Je n'ai pas encore eu de nouvelles de chez Auguste ce matin. Fanny et Casimir font à tous des amitiés. Je ne sais si vous savez que Mme Laframboise attend la maladie au mois d'avril.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 13 juin 1865

Ma chère maman,

J'ai été bien affligée d'apprendre que vous aviez été malade et que cette attaque de votre maladie avait été bien forte et vous avait laissée bien faible. Nous sommes si éloignés de vous tous ensemble qu'il nous est toujours pénible d'apprendre que vous êtes ou que vous avez été malade, car nous ne pouvons rien faire pour vous si loin. J'espère toujours que je pourrai aller vous voir cet été, mais ce ne sera que tard.

Le retour de notre pauvre frère¹¹⁸ va être pour vous un baume salulaire, au moins, je l'espère. Sa santé paraît assez bonne, espérons qu'à présent il ne vous donnera que de la consolation.

Casimir est assez bien ainsi que les enfants, et aussi Fanny. Mme Laframboise est arrivée la semaine dernière avec une partie de sa famille. Le père et trois enfants sont encore à Montréal et ne se réuniront aux autres que lorsque les vacances seront données.

Elle en a trois petits dont l'aîné n'aura trois ans qu'au mois de septembre. Elle est bien ainsi que toute sa petite famille. Elle aurait bien désiré aller vous voir mais cela lui est impossible : elle dit qu'elle ne peut laisser toute sa petite marmaille.

Chez Auguste sont bien. La petite prend du mieux, elle n'est pas si incommode le jour et engraisse joliment.

Nancy est ici avec sa fille qui est bien portante et bien grasse, n'est pas du tout incommode, va à tout le monde. Nancy part [pour] Montréal aujourd'hui et laisse la petite chez son père avec les filles qui en ont bien soin. Il y a longtemps qu'elle n'était venue cette pauvre Nancy; elle n'était venue qu'une fois depuis son mariage. Clotilde est bien. Vous pouvez dire à sa maman qu'elle a été exemptée d'avoir un costume blanc pourvu qu'elle soit en blanc le jour de l'examen. Nous y pourvoirons. Toutes celles qui ne devaient pas revenir l'année prochaine ont été exemptées.

Jos est à Paris. Nous recevons de ses nouvelles régulièrement. Il est toujours bien et vous fait à toute la famille des amitiés.

Amitiés, s'il vous plaît, à Madsem et ses enfants, à Louise et à toute sa famille, aux demoiselles, à Aurélie, à Sam. J'espère que tous les enfants sont bien. Je les embrasse tous. Je n'oublie pas Adeline.

Adieu, ma chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur et espère que vous allez de mieux en mieux. Votre fille affectionnée.

H. Leman

P.-S. Dites à Sam qu'il faut qu'il m'envoie des fonds s'il veut que j'aille vous voir. Va-t-il retirer quelque chose de Treadwell au mois de juillet et Antoine Dupuis? Moi qui me fais sur ce qui m'était dû à la Petite-Nation pour défrayer les dépenses de Joseph. Cela ne m'accommode pas beaucoup. Adieu encore, chère maman.

H.L.

Amitiés et respects chez mon oncle Papineau lorsque vous le verrez.



Honorine et Fanny Leman à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 4 août 1865

Ma chère maman,

C'est demain le 5 août, jour de votre 80^e anniversaire. J'aurais bien désiré pouvoir me réunir à ceux de vos enfants qui sont près de vous dans ce moment pour fêter avec eux l'heureux retour de ce beau jour et vous présenter les vœux d'une respectueuse et sincère affection, mais puisque les circonstances ne l'ont pas permis à présent, ce sera plus tard. Je remets cela au mois de septembre. Je tâcherai de monter avec Auguste.

Louisa se prépare à partir lundi pour rencontrer son mari à Québec. Il reviendra garder la maison et elle se rendra à Cacouna.

J'ai été un peu indisposée la semaine dernière par la maladie de la saison, c'est-à[-dire] diarrhée, vomissements accompagnés de fièvre. Je suis assez bien maintenant, mais la chaleur me fatigue un peu.

Comment est Mme Casimir? On nous a dit qu'elle éprouvait du mieux de son séjour là-haut. Tant mieux si cela peut être permanent. Pourquoi Casimir ne nous donne-t-il pas de nouvelles? Je n'ai pas encore appris qu'il fût de retour à Montréal. La jeunesse est toujours en fête, un pique-nique n'attend pas l'autre. Il y a aussi de la mortalité dans ce moment-ci. Mme de Lorimier est dangereusement malade; il est tout probable qu'elle va succomber¹¹⁹. Les uns pleurent et les autres se réjouissent : ainsi va le monde. M. Laframboise souffre encore du mal d'yeux mais pas autant qu'il y a quelques semaines. Il doit partir pour Québec lundi, pour l'ouverture de la session mardi.

Les autres membres de la famille sont bien et ici nous sommes tous bien.

Adieu, ma chère maman. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous souhaite une bonne santé pour vous laisser fêter. Amitiés à toutes les familles sans oublier à Montebello lorsque vous en aurez l'occasion.

Votre fille affectionnée.

H. Leman

[De la main de Fanny Leman]

Ma chère mémé,

Je ne veux pas laisser maman fermer cette lettre sans y ajouter quelques lignes pour vous souhaiter votre fête. Le 5 août, anniversaire de votre naissance, n'est pas plus oublié par vos enfants éloignés que par ceux qui auront demain l'avantage de vous exprimer de vive voix leurs souhaits heureux à l'occasion de votre quatre-vingtième anniversaire. Les miens, quoique formulés en secret, n'en seront pas moins entendus au Ciel, je l'espère. C'est l'affection sincère, c'est le respectueux attachement et la vive reconnaissance qui les dictent. Veuillez les agréer, chère mémé, et je me permettrai d'y joindre ceux de notre cher Joe qui, l'année dernière à cette époque, était avec nous et qui n'oublie pas, j'en réponds pour lui, la fête de famille que nous célébrerons demain en union avec les parents de la Petite-Nation.

Je vous embrasse bien affectueusement, ma chère mémé, et je renouvelle en terminant l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

Votre dévouée petite-fille.

Fanny



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 22 octobre 1865

Ma chère maman,

J'ai reçu votre bonne lettre hier soir et me hâte d'y répondre ce soir afin que vous ne manquiez pas l'occasion de M. John.

C'est chez Mme Footner¹²⁰ que j'ai fait dessiner la robe, rue Notre-Dame. Je ne connais pas le numéro de la maison mais Mlle Louise Papineau doit bien connaître où c'est, elle n'aura qu'à demander *the rose pattern*, elle le lui donnera de suite.

Je suis allée cet après-midi pour voir Louisa et les enfants, n'ayant vu personne de là à la messe, ce matin. J'ai trouvé Auguste au lit, malade du rhume de cerveau, accompagné de frissons, en un mot, de fièvre. Néanmoins, il espérait être assez bien pour aller en cour, car le terme commence demain. La petite est beaucoup mieux de son rifle, elle dort mieux aussi depuis quelques jours. Ne soyez pas surprise qu'elle ne lui fasse pas prendre de parégoric¹²¹, il y a longtemps que cela ne lui fait plus d'effet; elle lui a fait prendre jusqu'à 30 gouttes de laudanum sans en obtenir aucun effet anodin; le trésor des nourrices ne lui faisant rien non plus, c'est une enfant sans sommeil.

Fanny est encore à Montréal; elle a passé quelques jours chez sa tante Casimir, mais elle est à présent chez Mme Laframboise avec Rosalie. Elle doit revenir au commencement de novembre pour faire son jubilé avec nous.

Mon oncle Augustin est bien et m'a prié de vous faire ses amitiés. Mme Camille¹²² est un peu moins souffrante, mais le docteur lui défend de marcher.

Ici nous sommes tous bien. Amitiés, s'il vous plaît, à tous ceux de la famille.

Adieu, chère maman. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis toujours votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 31 décembre 1865

Ma chère maman,

C'est aujourd'hui le dernier jour de l'année et par conséquent demain est le commencement de la nouvelle année 1866. Auguste va se charger de vous porter nos missives, nos vœux, nos souhaits

pour la continuation de votre bien-être et pour que vous nous soyez conservée encore longtemps.

Je suis arrivée il y a dix jours de Montréal où j'étais allée pour aider à Jos à s'emménager. Il n'est pas placé aussi confortablement que je l'aurais désiré. Je pensais même, lorsque je suis partie, qu'il ne resterait pas là, mais ses annonces sur les papiers, c'est qu'il s'est décidé à ne pas changer. Comme tout jeune homme qui commence, il était pas mal découragé au début. Je ne sais comment il est à présent.

Fanny est partie pour Montréal, jeudi. Rosalie Laframboise qui est estropiée et qui ne pourra beaucoup sortir s'ennuyait à la maison : elle a demandé Fanny pour lui tenir compagnie. Je l'ai laissée aller de bon cœur, car j'ai pensé que cela ferait du bien à son frère de l'avoir près, et je pense bien que cela ne lui déplaisait pas non plus à elle.

Depuis mon retour, je ne suis allée qu'une seule fois voir Louisa. Gustave a eu la rougeole et nous nous sommes abstenus de nous voisiner pour ne pas communiquer la rougeole aux enfants ici. Je trouve le temps bien long. Il est tout probable que je vais aller à Stanfold. La pauvre Nancy attend la maladie de jour en jour. J'espère qu'elle aura plus de chance que la première fois; elle n'était pas trop mal aux dernières nouvelles que j'en ai eues.

J'ai appris que M. le curé allait retourner en France, je suppose qu'il est bien content d'aller revoir son beau pays de France. Quant à vous autres, cela va vous affliger d'avoir un curé nouveau. Saluez-le de ma part, s'il vous plaît et dites-lui qu'il m'avait promis son portrait que je n'ai pas encore reçu. Je tiens beaucoup à ce qu'il ne l'oublie pas.

Je vous prie, ma chère maman, de présenter mes souhaits de bonne année à Louise et à toute sa famille, à Ben et à Madsem, Adeline, Nanette, Emma, à Sam et Aurélie, leurs petits enfants, enfin à tous. Je ne vous oublie pas personne. Je pense souvent à vous tous.

J'ai vu Godfroy et Denis à Montréal : ils étaient bien.

Adieu, ma chère maman. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que tous les autres, et suis toujours votre fille affectionnée.

A.H.P. Leman

2 janvier. 1866 est commencé et paraît vouloir ressembler à son année 65. Je renouvelle mes vœux ce matin pour vous et pour toute la famille. Je suis allée, hier soir, faire une petite veillée chez Auguste : ils sont tous assez bien, comme il vous le dira.

Chère maman, voulez-vous demander à Louise si elle veut montrer à Auguste les cadres qui sont dans mon grand coffre chez elle? Peut-être pourraient-ils servir pour encadrer les diplômes de Joseph. Ce serait une dépense de moins à faire.

Adieu, ma chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur et suis toujours votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 2 mai 1866

Ma chère maman,

Je ne puis laisser partir Auguste sans vous écrire quelques lignes, car il y a bien longtemps que je ne l'ai fait. J'ai toujours de vos nouvelles par les lettres de Sam à Auguste et sais aussi qu'il vous en donne des nôtres. C'est ce qui fait, je crois, que je suis si négligente. Cela ne devrait pourtant pas être une excuse et me faire négliger ce devoir d'affection envers vous.

J'ai vu par votre lettre à Auguste que votre rhume continuait toujours et le temps froid que nous avons continuellement empêche sans doute qu'il ne guérisse. Les rhumes sont bien fréquents ce printemps. Moi aussi je m'en sens un peu. Je suis assez bien du reste.

Fanny est partie hier pour Montréal où elle passera une quinzaine de jours. Jos la demandait depuis quelque temps. Je crois qu'il s'ennuie un peu; il n'est pas encore assez employé pour occuper tout son temps et ne sait trop souvent que faire de ses

loisirs. Je crois que cela prendra du temps avant qu'il soit assez occupé pour satisfaire ses désirs.

Tous vos petits-enfants sont enfin mieux de leur coqueluche. C'est toujours une maladie bien pénible dans la première période. Ceux qui la prendront à présent l'auront sans doute moins fort, car lorsqu'ils peuvent aller au grand air, cela s'évade plus vite.

Aurélie a dû avoir beaucoup de fatigue. Comment est-elle ce printemps? Ses yeux sont-ils toujours aussi faibles?

J'envoie quelques effets à Louise : ce n'est pas du neuf, il s'en faut, mais cela peut servir pour les plus petits. Je leur fais, à toute la famille, mes meilleures amitiés.

Nos enfants ici sont assez bien. Les deux aînés vont à l'école; l'autre est encore trop jeune, elle reste à la maison pour nous amuser et nous faire enrager.

Vous nous disiez que Madsem avait été malade. Je suppose que c'est la fatigue qu'elle éprouve avec tous ses pensionnaires qui l'a rendue malade. J'espère au moins qu'elle sera récompensée de ses peines et qu'elle ne travaille pas autant pour rien. Et comment Nanette se plaît-elle avec son école? Si elle pouvait réussir et s'y plaire sans que cela ne la fatiguât trop, ce lui serait un moyen de gagner quelque chose. Je leur fais bien à tous des amitiés aussi sans oublier Adeline.

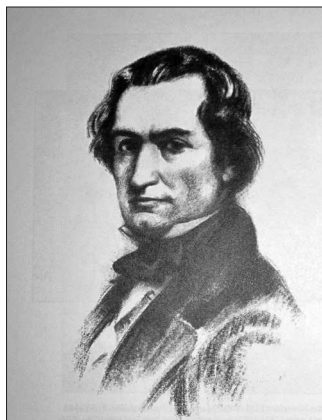
Ici, parmi vos connaissances, tous sont assez bien. Mme Plamondon, que j'ai vue dernièrement, s'informe toujours de vous. Elle a sa part de troubles, elle aussi. Son fils est retourné aux États, je ne sais trop ce qu'il y fait. La plus jeune de ses filles est partie au mois de janvier pour aller à Potsdam, E.U.¹²³, être institutrice dans une famille privée. Elle est très bien placée, paraît-il.

Mon oncle Augustin est assez bien, je crois. Je ne le vois qu'à l'église tous les jours. Il va jouer aux dames où il peut trouver quelqu'un. Mme Camille est toujours bien chétive. J'ai eu des nouvelles de Nancy dernièrement; elle n'est pas très bien, elle non plus. Sa dernière petite fille n'est pas si incommode que l'a été la première. Elle me demandait de vos nouvelles lorsqu'il m'a écrit; nous la trouvons bien loin de toute la famille.

Je vais terminer ma lettre, chère maman, en vous embrassant de tout mon cœur, ainsi qu'Aurélie, Sam, les enfants et tous les autres de la famille.



Les quatre filles de Denis-Benjamin Papineau et Angelle Cornud :
Honorine, Rosalie, Louise et Aurélie.



Angelle Cornud et
Denis-Benjamin Papineau.



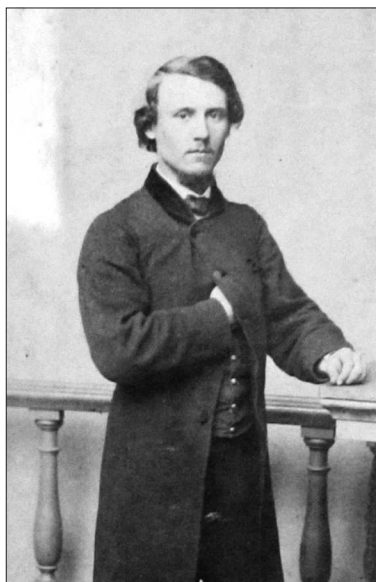
Honorine Papineau - Leman.



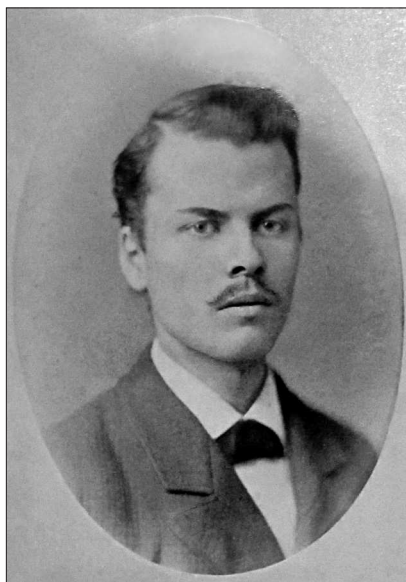
Aurélie Papineau - Mackay.



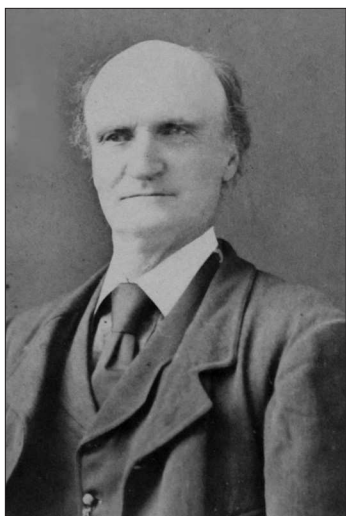
Fanny Leman, fille d'Honorine.



Joseph Leman, fils d'Honorine.



Auguste Mackay, fils d'Aurélie.



JBN Papineau, frère d'Honorine
et Aurélie.



Adeline Hillman.



Alexina Beaudry, épouse de
Godfroy Papineau, neveu
d'Honorine et Aurélie.



Toussaint-Victor Papineau, curé
et oncle d'Honorine et Aurélie.



Nancy Morison, nièce d'Honorine
et Aurélie.



Eugénie Mackay, nièce d'Aurélie.



Ida Papineau, nièce d'Honorine
et Aurélie.



Charlotte Papineau, nièce d'Honorine
et Aurélie.



Éléonore St-Julien, nièce d'Honorine
et Aurélie.

Adieu, ma bonne maman, croyez-moi toujours avec respect,
votre fille affectionnée.

H. Leman



Aurélie à Honorine

Papineauville, 29 juillet 1867

Ma chère sœur,

Depuis longtemps je veux t'écrire, et toujours à l'ordinaire je remets au lendemain. Il en est ainsi depuis l'automne dernier. Ta dernière lettre à maman me décide à sortir de ma torpeur, pour te dire que je suis d'autant plus contente de te voir avec ton fils et ta belle-fille, que tu pourras mieux leur tenir compagnie que moi. Je pense aussi que tu prolongeras ta promenade un peu plus longtemps qu'eux et que tu pourrais peut-être devenir marraine du petit sauvage qui voudra laisser les lacs et venir habiter des pays un peu plus civilisés. Tu parais craindre de faire le voyage à l'époque fixée par toi ou ton fils, crainte de me causer du trouble ou de la fatigue, je pense bien. Je te dirai qu'il est impossible d'en avoir plus que je n'en ai dans le moment, vu le manque de régularité des repas et le temps qu'il faut pour la toilette de chacune qui ne peut se faire avant que le dîner ne soit servi, si tu connais le traintrain. Je crois que vous pouvez faire votre promenade sans crainte d'être troublés par l'arrivée d'un petit étranger importun. Si tu peux m'écrire quelques jours d'avance, je serai bien contente et quel sera à peu près l'itinéraire de votre voyage, si vous arrivez à Montebello ou à Papineauville, afin de pouvoir aller au-devant de vous avec la voiture ou non.

Je suis, plutôt nous avons tout été contents d'apprendre l'heureuse maladie de Nancy, quoique un peu longue, et la féliciter sur l'achat du gros garçon, qui doit réjouir le papa encore plus que la maman. J'espère que tous continueront à se bien porter.

Maman est guérie de son érysipèle, mais elle est toujours bien faible, cela la décourage. Je lui dis souvent qu'elle ne peut pas espérer de prendre des forces bien rapidement, rendue à son âge.

Mes enfants sont bien portants; Sam junior parle comme Sam senior. À toi à juger si c'est peu ou beaucoup!

Nous avons eu un terrible orage, accompagné d'un fort vent d'ouest et de grêle. Cette dernière nous a cassé une vitre dans une chambre en haut, mais le vent a moins ménagé le pignon ouest de notre écurie, ayant enfoncé en-dedans toute la brique jusqu'au carré de la première solive de la bâtisse. Le poids de la brique a brisé une bonne partie du plancher de haut. Nous avons à le réparer.

Chez St-Julien et Ben sont bien, te font leurs amitiés, ainsi qu'à M. et dame St-Germain. Les enfants de toutes les familles se donnent dans ce moment du mouvement ou exercice de toutes espèces : tous profitent bien de leurs vacances. Comme tu le vois plus haut, je te crois encore à Stanfold. Donc je te prie de faire nos meilleures amitiés à M. et à Madame St-Germain, que j'embrasse bien sincèrement.

Adieu, chère sœur, et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay

En attendant le plaisir de te revoir bientôt.



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 15 septembre 1867

Ma chère maman,

Je suis enfin arrivée à Saint-Hyacinthe depuis jeudi; j'ai été plus longtemps à Montréal que je ne l'avais projeté, mais j'étais si peu bien que j'ai été obligée de me soigner un peu. Je suis mieux à présent quoique pas tout à fait bien encore. À Montréal, tous ceux

de la famille que j'ai vus étaient assez bien. Éléonore s'ennuyait un peu, mais elle était bien et disait qu'elle ne souffrait pas autant du mal à la tête qu'à la Petite-Nation. Polyxène nous a amenés à l'exposition horticole; Éléonore a trouvé cela bien à son goût. Elle continue à aller prendre des leçons de couture, quoiqu'elle dise qu'à présent elle puisse gouverner la machine toute seule. Elle la monte et la démonte à son gré. Comme il lui faudrait suivre un long apprentissage avant d'apprendre à tailler, nous pensons qu'elle fera mieux de retourner chez elle où elle pourra aider à sa mère. Elle doit le faire à la première bonne occasion qui se présentera.

Ici, à Saint-Hyacinthe, j'ai trouvé tout le monde bien. La petite fille de Louisa n'a jamais été si bien de son rifle. Elle espère que cela va disparaître tout à fait. Je suis arrivée à temps pour aider à préparer les enfants pour le grand voyage de Trois-Rivières. Comme il leur fallait beaucoup de choses, le départ a été remis à jeudi.

J'espère que votre jambe est guérie, je le souhaite au moins. Quelquefois les maux de jambes sont longs à guérir, mais la vôtre était en si bonne voie de guérison, lorsque je suis partie, que je la crois tout à fait bien à présent.

Comment est Aurélie à présent? J'ai hâte d'en avoir des nouvelles, je n'en ai pas eu depuis mon départ; tout ce que j'ai su, je ne sais par quelle voie, c'est qu'elle avait eu l'honneur de recevoir le juge. J'espère aussi que la petite aura continué à être aussi bonne qu'elle l'avait été depuis une couple de jours lors de mon départ : ce serait un grand soulagement pour la pauvre Aurélie.

Je vous assure que cela me contrariait beaucoup de ne pouvoir rester plus longtemps auprès de vous tous, mais je me sentais si peu bien, depuis quelques jours, que je craignais de vous devenir une charge plutôt qu'un secours, et je trouvais qu'il y avait déjà assez de malades dans la maison.

J'ai été bien contente de ne pas me trouver ici pendant les élections; il se dit tant de choses désagréables que le moins on en sait le mieux ça vaut. Les esprits sont encore pas mal montés. Nous avons appris ici qu'il y avait eu une émeute à Bonsecours à l'occasion du couvent, et que le juge de police y était [allé] faire une enquête. Est-ce vrai? J'espère que Sam nous en donnera des nouvelles.

Fanny est bien, elle a entrepris de faire la classe aux enfants de la maison, ce qui va la forcer de raccourcir ses promenades à Montréal. Elle ira pour les noces de Rosalie¹²⁴ et y restera le moins longtemps possible. Je la remplacerai pendant son absence.

Jos s'est trouvé un bureau sur la [rue] Craig au coin de la ruelle Perrault¹²⁵. Il espère que cela lui sera plus avantageux; il y passe la journée et se propose même d'y retourner à la veillée.

Mme Beaudry est bien chétive. Elle sort encore lorsque le temps est beau, mais il n'est pas probable qu'elle puisse le faire cet hiver.

J'ai vu Louisa aujourd'hui. Elle vous embrasse et elle écrira à la fin de la semaine en vous envoyant les lettres de son mari, si elle en reçoit. Ils doivent s'embarquer le 5 octobre.

Adieu, ma chère maman. Je vous embrasse tous de tout mon cœur sans vous nommer tous, car vous êtes trop de monde, mais je pense à chacun en particulier. J'espère qu'Eugène et Sam sont toujours de bons garçons. Je me propose de leur porter beaucoup de poissons sucrés lors[que] j'irai les voir.

Adieu, chère mère, toujours votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 31 décembre 1867

Ma bonne et chère mère,

C'est un devoir bien doux pour moi de vous présenter, au commencement de cette nouvelle année, mes vœux et mes souhaits les plus sincères pour la continuation de votre santé. Puisse le Bon Dieu vous conserver encore longtemps au milieu de nous pour que nous vous chérissions et vous respections comme vous méritez de l'être. Chère maman, je me prends souvent à

regretter d'être si éloignée de vous car, quoique vous ne manquiez pas des bons soins de ceux de vos enfants qui sont auprès de vous, je serais bien contente de pouvoir les partager avec eux et, comme eux, vous entourer de soins et d'affection. Au lieu de cela, je ne puis que prier le Bon Dieu qu'il vous fasse la vie aussi douce et aussi heureuse que possible à votre âge.

Vous allez avoir une grande joie à revoir votre petit Auguste : il a fait bien du chemin et a vu bien du pays depuis que vous ne l'avez vu. Vous aurez du plaisir à le faire causer; il vous intéressera, j'en suis sûre, comme il nous intéresse tous quand nous le faisons parler. Je ne vous donne pas de nouvelles de sa famille, il vous les donnera lui-même. D'ailleurs Louisa vous écrit elle-même.

J'attendais une grande visite à Noël. Mon oncle Papineau ainsi que Jos et sa femme¹²⁶ devaient venir passer deux ou trois jours avec nous, mais cette dernière s'est trouvée prise d'un mal de gorge accompagné de fièvre, ce qui a dérangé la partie. Elle est mieux mais le voyage est remis indéfiniment.

Fanny se propose d'aller faire un tour à Montréal, vers le 15 janvier, où elle passera une quinzaine, dit-elle. Elle veut se trouver à Montréal pour aider à un bazar qui se fait en faveur de l'orphelinat fondé par Mme Quesnel. Mme Laframboise est à la tête de ce bazar.

Casimir est assez bien ainsi que ses enfants. Il vous présente ses souhaits de bonne année et ses respects. Mon oncle Augustin est bien, ainsi que toute la famille de Camille. Mme Plamondon et Mme Desmarteau sont bien; elles s'informent toujours de vous lorsque je les vois.

Fanny vous embrasse, chère maman, ainsi que tous ceux-là. Je vous prie, chère maman, de dire à Ben, à sa femme et à ses filles, que nous leur faisons à tous nos meilleurs souhaits de bonne année; aussi à Louise, son mari et à toute la famille, à Sam et Aurélie et leurs enfants, et Clotilde et ma filleule¹²⁷ donc... Que Sam m'écrive lorsqu'elle aura sa première dent, mais je crains bien que cette première dent ne mette beaucoup de temps à paraître. Il a commencé trop vite à en voir; ne s'imaginait-il pas déjà qu'elle en avait lorsque je suis partie! Qu'il n'aille pas se tromper pour cela comme pour son teint, au moins.

Adieu, bien chère maman. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis toujours votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 3 mai 1868

Ma chère maman,

Je ne vous ai pas écrit par Auguste comme je le voulais, car je me suis trouvée très occupée la veille et le jour de son départ. Je le fais aujourd'hui. Ça nous a fait bien plaisir de vous savoir mieux ce printemps que vous ne l'étiez l'année dernière. Nous espérons que cela va continuer tout l'été, et ainsi vous pourrez jouir plus à votre aise des visites de tous ceux de la famille qui se proposent de vous aller voir. Je crois que Fanny en sera cet été; moi, je me propose de garder la maison à mon tour.

Vous avez appris par les journaux la mort de M. Desaulniers¹²⁸. Mon oncle Toussaint est venu nous voir à cette occasion avec son curé. Il dit qu'il se fait vieux, il a beaucoup maigri, il souffrait de douleurs dans les articulations des pieds.

J'ai demandé à M. Caisse si mon oncle était parti pour longtemps. Il m'a dit qu'il avait fait son sac pour être trois semaines dans son voyage mais que, probablement, il allait vouloir retourner en même temps que lui, ce qui n'a pas manqué. Il voulait partir le soir même du service, mais nous l'avons décidé à ne partir que le lendemain à midi. Cela paraît le fatiguer de voyager.

Mme Bourassa est arrivée avec son mari et deux de ses enfants, vendredi, pour passer un mois à Saint-Hyacinthe. Elle est bien jusqu'à présent, elle paraît se plaire dans sa pension. Elle doit venir souper ici ce soir avec Louisa.

Mon oncle Augustin a été malade d'un gros rhume, il est mieux mais ne sort pas encore, car il n'était pas à la messe aujourd'hui.

Cette pauvre Mme Benoît est aussi malade, elle a eu une légère attaque de paralysie il y a une quinzaine de jours. Elle est restée faible mais ne souffre. Le docteur paraît craindre une seconde attaque. Je crois que toutes vos autres connaissances d'ici sont bien portantes.

J'ai reçu hier une lettre de Nancy. Elle me demandait comment vous étiez. Elle me disait qu'elle était assez bien à présent, après avoir été malade une partie de l'hiver. Elle se prépare à sevrer son garçon qui est bien malin, dit-elle. Elle craint d'avoir du trouble, car elle est obligée d'en avoir soin beaucoup elle-même. C'est bien dommage qu'elle soit si loin de nous. Nous pourrions la soulager quelques fois.

Je suppose qu'ils [sont] tous bien chez Ben et chez St-Julien. Je vous prie de leur faire à tous mes meilleures amitiés. Je les embrasse tous de tout mon cœur. Amitiés à Aurélie et à Sam. Je le prie d'embrasser pour moi ma grosse filleule blanche ou brune qui, je le suppose, aurait été bien contente d'avoir une robe neuve si sa marraine avait été plus diligente, ou plutôt si le père avait annoncé qu'elle avait une dent.

Adieu, ma bien chère maman. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis toujours votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 2 août 1868

Ma chère maman,

Comme encore cette année je ne puis me trouver réunie à tous ceux de la famille, pour vous souhaiter votre fête et prendre part à ces joies si douces de la famille, permettez-moi de m'y associer de loin et de tout cœur. Je me joins aux vœux qu'ils forment de vous posséder encore longtemps au milieu de nous, et je prie le Bon Dieu qu'il vous accorde une vieillesse heureuse et facile à porter,

comme celle que vous avez eue jusqu'à présent. J'espère avoir bientôt le bonheur d'aller vous présenter ces vœux en personne.

Louisa n'est pas encore de retour. Nous l'attendons demain. Elle est toujours restée avec Mme Beaudry, qui ne pouvait se résoudre à la laisser partir. Elle avait bien besoin de consolations après la perte cruelle qu'elle vient d'essuyer. Un autre deuil se prépare encore pour cette bonne famille. Jos m'écrit que Mme J.B. Beaudry s'affaiblit visiblement à présent. Ils craignent beaucoup qu'elle n'aille pas loin.

Auguste me dit que Louisa n'a pas abandonné son plan de voyage. S'ils ne partaient qu'à la fin du mois, je monteraï avec eux. Il n'y a encore rien d'arrêté sur ce sujet, mais j'aimerais bien à ne pas monter seule. Dites à Henriette que pendant qu'elle est allée courir à Ottawa, le pique-nique des enfants a lieu ici : c'est demain matin, si le temps est favorable.

Je n'ai pas sorti beaucoup pendant l'absence de Fanny. Le temps a toujours été si chaud que j'ai gardé la maison. Je ne sortais qu'un peu le matin pour aller au jardin.

Casimir aurait bien désiré aller à la Petite-Nation au-devant de sa fille et de Fanny, mais je ne sais s'il pourra le faire. Il doit leur écrire demain matin, ainsi elles sauront à quoi s'en tenir.

Adieu, bien chère maman, je fais bises à tous ceux qui se trouvent réunis autour de vous. Je vous embrasse de tout mon cœur, chère maman, et suis toujours votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 26 octobre 1868

Ma chère maman,

J'aurais dû vous écrire avant aujourd'hui. Vous devez trouver que j'ai bien tardé à vous donner des nouvelles de nous tous.

Heureusement qu'Auguste est en correspondance régulière avec Mackay et qu'alors, lorsqu'il y a quelque chose d'extra, il vous le fait savoir.

J'ai eu le plaisir de garder Aurélie avec nous ici, une dizaine de jours. Malheureusement, nous n'avons pas pu lui rendre le séjour bien agréable : le temps a été si pluvieux que nous n'avons pas pu sortir en voiture une seule fois pour faire un tour. J'ai appris qu'elle avait été à Saint-Eustache. J'espère qu'au moins elle aura eu du beau temps pour ce voyage.

Emma n'a pas paru s'ennuyer à Sainte-Rosalie cette année. Le jour de son départ d'ici, la voiture de son oncle est venue la chercher pour la ramener, mais elle n'y était plus. Je suppose que vos deux voyageuses doivent vous être arrivées ou au moment de se rendre, car la saison avance.

J'espère chère maman, que vous avez été assez bien depuis mon départ. On nous a dit que vous deviez passer le temps de l'absence d'Aurélie chez Louise. Étant là, je sais que vous n'aurez pas manqué de bons soins, d'ailleurs le remue-ménage que Mackay a fait faire pendant l'absence de sa femme vous aurait beaucoup fatiguée. Je vous prie de bien leur faire mes amitiés à tous, j'espère qu'ils sont tous bien.

Vous savez que je suis arrêtée à l'île Bizard en descendant. J'ai trouvé mon oncle Toussaint mieux que je ne m'y attendais. Il ne se ressent plus de sa paralysie, seulement il n'a pas autant de force dans cette main-là que dans l'autre. Il est venu à Montréal pendant l'exposition, il était bien. Il m'avait promis de se rendre ici cet automne.

Mon oncle Augustin ne fait que de commencer à sortir. Il a eu une plaie sur le cou qu'on nomme le charbon blanc¹²⁹. Cela l'a fait beaucoup souffrir. C'est assez souvent dangereux pour les personnes âgées.

Francis m'a donné des nouvelles de Nancy : elle [est] bien ainsi que ses enfants. Son mari qui avait été pas mal indisposé est mieux aussi. C'est dommage qu'ils soient si loin, on pourrait les soulager de temps à autre.

Jos m'a écrit ces jours-ci. Mme J.B. Beaudry avait été administrée mercredi dernier, après avoir eu une grande faiblesse. Il s'est fait ensuite une réaction et ils espéraient qu'elle serait mieux pendant quelques jours encore, jusqu'à ce qu'il survînt une nouvelle

crise. C'est bien pénible, je vous assure, de la voir toujours dans cet état de souffrances et d'oppression.

Toute la famille ici est assez bien. Louisa se propose d'aller à Montréal voir ses sœurs, la semaine prochaine. La petite Marie a un peu plus de rifle depuis que le temps est frais.

Fanny vous présente ses respects et ses plus tendres amitiés, ainsi que moi, chère maman. Nos meilleures amitiés à tous ceux de la famille, des baisers aux enfants. Croyez-moi toujours votre fille affectionnée.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Stanfold, 19 avril 1869

Ma chère maman,

Je crois bien que j'attends toujours qu'il se présente quelque grand événement pour vous écrire. Je vous ai écrit avant le mariage de Fanny, et à présent un autre événement s'est présenté: votre petite-fille, Nancy, vient de vous donner encore un arrière-petit-fils. C'est le quatrième. Elle est accouchée jeudi, le 15. Je suis arrivée à 6 h du matin et ai trouvé Nancy un peu indisposée; à 8 h 20, tout était fini, la maladie n'a pas été longue et a été des plus heureuses. Depuis, la mère et l'enfant sont bien. Jusqu'ici, c'est le meilleur qu'elle ait jamais eu; il dort bien la nuit et le jour. Il a été baptisé vendredi, lendemain de sa naissance. Ce sont des personnes de l'endroit qui ont été dans les honneurs. L'enfant se nomme Henri-Louis-Joseph¹³⁰.

Tous les petits enfants de Nancy sont bien gentils, c'est l'aînée qui est la moins bien du côté de la figure, mais elle est bien avancée pour son âge. Elle [est] rendue à Saint-Hyacinthe depuis une douzaines de jours. Je suis venue prendre sa place auprès

de sa mère, pensant que je pourrais lui être plus utile. Nancy l'a envoyée à Saint-Hyacinthe pour soigner son grand-père, c'est-à-dire pour le distraire un peu pendant sa réclusion, car il aime beaucoup les enfants et elle babille pas mal, cela l'amuse et, en même temps, cela débarrasse la mère pendant sa maladie.

J'ai eu de vos nouvelles avant de partir de Saint-Hyacinthe. Sam avait écrit à Auguste que vous aviez été faire vos Pâques pendant la Semaine sainte et qu'outre cela, vous aviez pu assister à la messe le jour de Pâques. Cela nous fait toujours plaisir de vous savoir assez bien pour aller à l'église.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jos qui dit que mon oncle Papineau commence à se remettre un peu de la cruelle épreuve qui vient encore de l'atteindre par la mort d'Azélie sous de si tristes circonstances¹³¹. J'étais à Montréal alors et j'ai pu leur rendre quelques services. C'était désolant de la voir, je vous assure. Quel triste spectacle pour ce pauvre père! Il doit se rendre à Montebello par les premiers bateaux.

J'ai laissé tout le monde bien à Saint-Hyacinthe, excepté Morison qui souffre de sa jambe et qui sera encore longtemps sans pouvoir sortir, car la fracture est dans une bien mauvaise place.

Vous avez été privée pendant longtemps des soins de Clotilde. La pauvre enfant a été retenue bien plus longtemps qu'elle ne le pensait; ç'a été un triste hiver pour voyager.

Je n'ai pu rencontrer Sam lors de son passage à Montréal : il venait toujours de partir des endroits où j'arrivais. J'aurais pourtant bien désiré le voir.

Nancy ainsi que son mari vous présentent leurs respects et moi aussi, chère maman. Nous faisons à tous ceux de la famille nos meilleures amitiés; chez vous, chez Ben, chez St-Julien.

Adieu, chère maman, je vous embrasse de tout cœur.

H. Leman



Honorine à Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 24 septembre 1869

Ma chère maman,

À présent que chacun est rendu à son poste, il faut vous donner de nos nouvelles. Je pense bien [que] vous en avez déjà eu par Auguste votre fils, et Auguste votre petit-fils, qui ne s'ennuie plus du tout. Je l'ai vu dimanche midi chez Cadoret, et mardi il est venu faire un tour dans l'après-midi avec Gustave. Ce dernier couche au collège cette année et vient prendre ses trois repas chez Cadoret.

Dites à Aurélie et Sam que je les félicite tous deux sur la naissance d'un nouvel enfant¹³². J'étais encore à Montréal lorsque j'ai appris l'heureuse nouvelle. C'est dommage qu'Aurélie n'ait pas pu avancer sa maladie de quelques [jours]. Elle aurait pu avoir l'honneur d'avoir monsieur le juge pour parrain. J'espère que la mère et l'enfant vont bien et qu'elle n'a pas trop de peine après. Je suppose qu'elle est à peu près rétablie à présent.

Je n'ai pas vu Louisa beaucoup cette semaine, elle était trop fatiguée pour sortir et je suis pas mal occupée depuis mon retour.

Vous avez eu à déplorer la mort de M. Bourassa¹³³ père, depuis mon départ. Il paraissait pourtant tout à fait rétabli alors, puisqu'il avait repris à aller aux champs. C'est bien pénible pour sa pauvre femme; elle lui était si attachée. Elle pourrait bien ne pas lui survivre bien longtemps.

J'espère que M. Bourassa n'aura oublié aucun des effets dont je l'avais chargé pour les uns et les autres, et que le tout a été reçu en bon état.

J'ai été voir mon oncle Toussait à la Pointe-aux-Trembles¹³⁴. Il était d'abord venu à Montréal afin de monter à la Petite-Nation, mais M. Cherrier n'était pas prêt. Mon oncle souffrait de rhumatisme et de dyspepsie, et puis il dit qu'il se fait vieux pour voyager. Bref, arrivé le matin à 9 h à Montréal, il en est reparti à 4 h p.m. pour retourner chez lui. Je suis allée le voir la semaine suivante. Il était passablement bien. On se rend là très commodément : il y a un bon omnibus qui fait le trajet tous les jours. On ne donne que le 1/3 de passage, ce n'est pas grand-chose pour faire 8¹/₂ lieues. C'est une très jolie place, la vue sur le

fleuve est si belle. On y voit passer les *steamers*, les vapeurs, les voiliers, enfin toute espèce d'embarcations. Je m'y suis rendue et suis revenue de beau temps; mais il a fait mauvais tout le temps que j'y suis restée, de manière que je n'ai pu sortir. J'aurais bien aimé à aller au bout de l'Isle et à la rivière des Prairies, mais il n'y avait pas moyen.

Je ne sais s'il pleut chez vous mais aujourd'hui ici nous avons une véritable tempête de pluie et de vent. C'est à ne pas mettre le nez à la porte.

Nous changeons de curé¹³⁵. Celui-ci, qui est Français, retourne dans son pays. On dit qu'il ne s'arrange pas avec son évêque. Il sera regretté. C'est un homme très zélé pour son ministère, qui a fait beaucoup de bien. Les pauvres le regretteront, car il les visitait bien assidûment. Nous ne savons pas encore qui le remplacera¹³⁶.

J'espère, ma chère maman, que vous n'essayerez [pas] à vous fatiguer pour me répondre. Soit Clotilde, soit Sam, pourrait être votre secrétaire mais si c'est Sam, recommandez-lui bien de prendre sa meilleure plume. Fanny est passablement bien.

Adieu, ma chère maman. Mes meilleures amitiés, s'il vous plaît, chez Ben, chez St-Julien, à Aurélie, Sam, Clotilde. Je suppose qu'Eugène et Sam sont bien contents d'avoir encore un petit frère. Je pense bien qu'ils vont aider leur maman à en avoir soin. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fille affectionnée.

H. Leman



Aurélie à Honorine

Papineauville¹³⁷, 29 novembre 1869

Ma chère sœur,

J'aurais bien voulu être capable de t'écrire plus tôt, afin de te féliciter d'être devenue grand-mère, et la bonne Fanny, maman

d'une belle grosse fille qui ne pourra manquer de devenir bien bonne, à l'exemple des bons parents qu'elle possède. La mémé, toujours bonne pour tous les enfants, le sera davantage pour sa belle petite-fille! Nous avons été peinés d'apprendre la gravité de la maladie : c'est une bien sévère épreuve! Maman a éprouvé bien de l'inquiétude, et nous sommes réjouies en apprenant qu'elle se rétablit et va assez bien, malgré la fatigue qu'elle éprouve nécessairement, si la petite est incommode. J'espère qu'elle sera bien vite rétablie.

Je te remercie bien pour toutes les bontés que tu as pour mon Auguste, et pour le trouble que tu as eu pour lui procurer les effets dont il avait besoin. Il me dit qu'il s'amuse bien avec son cousin Arthur et ses cousines Dessaulles. Cela me fait plaisir. Le cher enfant est bien jeune pour être éloigné de celle qui pourrait le reprendre et le corriger de tous les méfaits qu'il doit commettre, et qui sont si nombreux à cet âge. Je ne veux rien dire sur le vide qu'il laisse dans la maison, mais qui remplit le cœur de pensées un peu sombres quelquefois.

Depuis le commencement du mois, notre bonne mère a presque toujours gardé la chambre, et même le lit; elle est plus faible et plus cassée que l'été dernier. Il est pénible de la voir toujours souffrir, sans pouvoir à peine la soulager!

Louisa ne doit pas aller bien vite de ce temps-ci, mais j'espère que tout ira bien, si je puis en juger d'après ce que j'ai éprouvé moi-même. Tu lui feras bien mes amitiés quand tu la verras, ainsi qu'à la bonne Nancy, qui doit être bien contente d'être rendue au milieu de la famille et surtout près de sa seconde mère.

Mon baby n'est pas très bien, assez souvent incommode. Adieu, chère sœur. Mes amitiés à tous, et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



Aurélie à Honorine

Montréal, 6 septembre 1870

Ma chère sœur,

J'ai toujours retardé à t'écrire, afin de te remercier des commissions que tu as eu la bonté de me faire. J'ai été bien contente de mes effets. Mon cher Auguste retourne à son collège avec courage et n'a pas versé de larmes en laissant la maison : le plaisir qu'il avait de me voir avec l'en a empêché, je pense.

J'ai appris que cette bonne Madame Dessaulles est allée faire un voyage; j'espère qu'elle y retrouvera les forces et la santé perdues. Tu ne peux pas beaucoup te rétablir toi-même en son absence, vu le soin que demande ta belle petite-fille, que j'embrasse de tout cœur. Je t'envoie deux photographies de mon Joseph, l'une prise chez nous, comme tu le sais, et l'autre à Ottawa. Choisis la meilleure et tu donneras l'autre à Auguste. J'ai eu de la difficulté à le faire prendre, car, à cet âge et de sa vivacité, on ne reste pas longtemps tranquille; puis, toujours la bouche ouverte, cela est naturel chez lui.

J'ai laissé mes deux garçons, Eugène et Sam, bien mécontents de ce qu'ils ne venaient pas avec moi. Le voyage leur aurait bien plu. Je crois bien que le père va s'ennuyer de son Joe. Nous trouvons un grand vide dans la maison, tu peux le penser, nous qui étions toujours occupées de cette bonne mère et l'entendions toujours, et son cri si plaintif nous fait encore mal au cœur!

Excuse-moi, voilà l'heure, j'arrive de la ville faire des achats pour Auguste. Écris-moi de temps à autre, si tu peux, cela me fera grand plaisir.

Adieu. Auguste te donnera les nouvelles. Ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P.M.



Aurélie à Honorine

Papineauville, 15 janvier 1871

Ma chère sœur,

Excuse-moi si je n'ai pas répondu plus tôt à ta bonne lettre, qui m'a fait bien du plaisir et, en même temps, [qui a] contribué à dissiper l'ennui qui s'empare de moi bien souvent, depuis la perte de notre bonne mère qui, ayant besoin de soins si assidus, absorbait une bonne partie de mon temps. Je t'assure que le vide qu'elle laisse se fait bien sentir. Oui, notre jour de l'An fut bien triste. Lorsque Louise et sa famille est venue faire la visite habituelle à l'heure qu'elle venait la faire à maman, c'est à peine si nous pouvions nous regarder! Je ne puis faire un pas dans la maison sans la voir, et bien souvent je crois entendre ce cri malade et plaintif que j'ai entendu si souvent pendant quatorze ans qu'elle est demeurée avec moi, et qui furent les plus pénibles et souffrantes pour elle! Je l'entends m'appeler pour la moindre chose qui l'inquiétait. Je n'exagère pas en disant que je suis toujours avec elle en tout et partout! Je suis persuadée qu'elle nous bénissait, avant que nous lui demandions sa bénédiction, et le fera sans cesse : elle était si contente de nous voir aller à sa chambre avec nos petits enfants¹³⁸!

Merci bien, chère sœur, pour toutes les bontés que tu as pour mon garçon, et surtout pour les belles étrennes que tu lui a faites, et pour celles faites à mon Sam. Il est loin de trouver cette belle flanelle rude et ne pense pas que la pénitence soit forte, non plus que l'irritation sur la peau suffisante pour le guérir de sa goutte, qui ne l'a pas fait souffrir que très peu depuis le mois de juillet. Tu me grondes de n'avoir pas encore sevré mon Joseph; j'ai commencé deux fois et, à chacune, il devenait malade d'un fort rhume de cerveau, accompagné de fièvre et de toux. Ces jours derniers et encore, il est indisposé par la diarrhée, causée par la pousse de quatre grosses dents et une petite qui est au moment de percer. Il est bien gai quand il est bien, et nous amuse avec tous ses petits gestes. Je pense que votre grosse Rosalie¹³⁹ n'en cède pas à son cousin en fait de gentillesse et d'esprit de cet âge-là. Je

l'embrasse de tout mon cœur, en lui souhaitant une aussi bonne santé que par le passé.

J'espère que la bonne Fanny continuera à se bien porter et nous procurera le plaisir de la voir ici l'été prochain. Sam voulait t'écrire un mot de remerciements, mais m'a priée de le faire, vu ses occupations, et croyant que tu ne pourrais peut-être pas le lire.

Adieu, chère sœur, et lorsque tu auras quelque loisir pour m'écrire quelques lignes, cela me fera bien plaisir, excuse mon écriture : j'écris si rarement que je ne sais plus le faire. Auguste te dira comment nous sommes et ce que nous faisons,

Mes respects à M. Dessaulles, embrasse Fanny et la belle petite fille, ainsi que les deux grandes pour moi. Mes amitiés à Nancy, quand tu la verras. Adieu encore une fois et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



Aurélié à Honorine

Papineauville, 2 juillet 1871

Ma chère sœur,

Je te prie de vouloir bien excuser ma négligence à t'écrire afin de te remercier du trouble que tu t'es donné pour faire faire ma capine de vison. Je t'avais envoyé huit piastres; je ne sais si tu en as eu assez pour en payer le tout, façon de la capine, velours pour la faire, et le passage des peaux. De plus, j'avais oublié de te donner le prix de mes gants de soie noire, que tu m'avais achetés : c'était 3/9, je crois. Tu auras la bonté de me dire combien je te re dois et pourrai te rembourser le tout, quand j'en connaîtrai le prix.

J'avais écrit à Clotilde pendant que tu étais à Montréal, au moins te croyant encore là, mais il était trop tard : elle m'écrit qu'elle t'a envoyé ma commission pour laquelle je te remercie,

en attendant que tu viennes nous voir. Alors je te remercierai en personne, je t'invite et t'attends pour le service de notre chère et regrettée mère. J'espère que nous réunirons en famille un aussi grand nombre que possible pour cette fête funèbre, qui ne se renouvelle pas souvent publiquement, mais qui ne s'efface jamais des cœurs aimants comme les nôtres!

Le petit Joseph est près de moi avec sa plume et m'a envoyé de l'encre sur mon papier. Il est bien portant, maintenant que toutes ses dents sont percées, même les œillères; il engraisse bien. Si l'air est favorable aux enfants, je t'assure qu'il en prend car il est constamment dehors.

Comment est la bonne Fanny et sa belle et grosse fille? J'ai hâte d'en avoir des nouvelles. J'ai aussi hâte de voir mon Auguste. Je trouve ces derniers jours d'attente longs, quoique je ne manque pas de besogne, vu que Sam est constamment occupé aux élections que nous avons dans le moment, et maintes autres affaires qui l'obligent à s'absenter, et il me faut être au bureau et au ménage.

Mes amitiés à Fanny et Casimir, un gros bec à la belle Rosalie, ainsi qu'aux autres enfants. J'écris toujours à la hâte, car lorsque je commence à écrire il me vient quelques nouveaux troubles. Adieu, chère sœur, et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



Aurélié à Honorine

Papineauville, 24 décembre 1872

Ma chère sœur,

J'ai appris avec peine que tu avais été assez malade pour te forcer à garder ta chambre et que, quoique mieux, tu n'es pas encore très bien. Je voulais t'écrire il y a déjà longtemps, mais

comme partout ailleurs j'ai ma part de troubles et de fatigues, de sorte qu'il me faut mettre de côté ce qui me serait agréable et même nécessaire, car les distractions rendent le courage qui trop souvent faiblit sans demander permission.

Notre bonne sœur Louise ne vaut guère mieux que nous : elle souffre beaucoup de douleurs aux reins et hanches, a peine à marcher et n'a pas été capable d'aller à la messe depuis six semaines. Malgré cela, elle travaille sans cesse et ne veut pas refuser d'ouvrage, de crainte de perdre des pratiques. Espérons que l'heureux Noël et son petit Jésus nous apportera la santé et ses confort : c'est le vœu que je forme pour tous mes bons parents affligés sous ce rapport.

Mon Auguste est beaucoup plus souffrant de sa bonne jambe depuis le froid et les tempêtes de neige, qui ne cessent à peine depuis assez longtemps. Le jour, tout va bien, mais le soir les douleurs le prennent assez violentes quelques fois pour me faire craindre que cette jambe ne devienne comme l'autre. Sam a rencontré le Dr Grant à Ottawa, un de ceux qui l'avaient examiné en septembre, et passant pour le premier médecin d'Ottawa; et lui fit part de mes craintes. Il répondit que ce n'était que par sympathie pour l'autre. Je préférerais que cette sympathie l'empêchât de tant souffrir, car il me faut le soigner un peu fort dans ces moments-là. Trois des plus petites plaies sont fermées, et une des plus grandes, au bas, ouverte au 1^{er} octobre, s'est fermée ces jours-ci, après avoir rejeté plusieurs os plus ou moins gros. Cette plaie avait un pouce et demi de longueur sur un de largeur. Une septième plaie s'est faite depuis huit jours, d'où il est aussi sorti de petits os. Ce cher enfant s'ennuie quelquefois, quoiqu'il s'occupe au bureau de poste, il voudrait sortir, mais je ne le laisse pas faire, à cause du froid et mauvais temps, ces jours-ci. Son appétit et son sommeil sont bons, lorsqu'il ne souffre pas. Il a repris presque tout son embonpoint ordinaire, son teint est bon. Je te donne tous ces détails, sachant que tu lui as toujours porté beaucoup d'attentions, pour lesquelles je te serai toujours reconnaissante.

Présente mes meilleures amitiés à M. Dessaulles et à la bonne Fanny, que je félicite de tout cœur sur ses progrès. Les langues charitables nous disent ce qui se passe partout, afin que nous priions que tout en évitant les tuyaux de fournaise le tout arrive

à bon terme! 1872 ne m'a pas été favorable, non plus qu'à cette pauvre Louisa. Que Dieu en soit loué! Telle était sa volonté!

Godfroy m'écrit qu'il t'a envoyé huit peaux de vison pour faire faire un collet et manchon pour Louisa. Je t'en aurais écrit plus tôt, mais te sachant malade, je n'avais pas osé le faire, de crainte de te donner trop de fatigue, toi qui en es déjà surchargée, vu ton malaise. Puisque tu as été chargée de ma commission, tu voudras bien lui faire agréer ce petit cadeau en reconnaissance de tous les bons soins qu'elle nous a prodigués à mon Auguste et à moi pendant le temps malheureux que nous avons eu à passer chez elle. Ne sachant à quelle époque le tout sera prêt, je ne sais quand lui écrire. Si cela est prêt pour le jour de l'An, ce sera ses étrennes. Je te remercie d'avance du trouble que tu te donnes pour moi, fais pour le mieux et tout sera bien fait.

Embrasse bien pour moi tes chères petites filles, surtout la belle et bonne Rosalie, que je n'oublie pas et que je cite très souvent pour exemple à mon Joseph, qui est passablement vif et malin. Lorsque je lui parle de Rosalie, il voudrait la voir. Je voudrais bien être un peu plus près pour nous visiter quelquefois. Eugène et Sam demandent à qui j'écris; et sur ma réponse, dites à ma tante que nous lui souhaitons la bonne année d'avance, ainsi qu'à la petite Rosalie, Emma, Alice¹⁴⁰ surtout, et à la grande Henriette¹⁴¹. Ils se souviennent bien de leur promenade et en parlent souvent.

Adieu, chère sœur, à l'année prochaine. Crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

Aurélie

Je ne t'envoie pas l'argent pour payer la façon du vison, mais le ferai aussitôt que je saurai combien cela aura coûté, si tu veux bien m'envoyer le compte, aussitôt l'ouvrage reçu et que tu en connaîtras le coût. Toute à toi.

A.P.M.



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 1^{er} janvier 1873

Ma chère sœur,

J'ai reçu ta lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir, d'autant plus que je n'avais nullement le droit d'y compter, car c'était à moi de t'écrire. Je crois bien que si j'avais été sans nouvelles de vous tous, je l'aurais fait, mais j'en avais toujours par Auguste et je remettais toujours.

J'ai eu le plaisir de rencontrer Sam au mois d'octobre à Montréal, et je ne t'ai pas encore remerciée pour la belle cruche de cerises que tu as eu la bonté de m'envoyer. Je devais pourtant le faire aussitôt après mon retour ici. Excuse-moi. Je compte sur ton indulgence, mais je t'assure que je trouve cela bien laid d'être aussi négligente que je le suis.

Je sympathise bien avec ce pauvre Auguste. Je conçois combien il doit s'ennuyer de ne pouvoir rôder à son goût, mais en même temps, il faut qu'il soit assez raisonnable pour ne pas prendre de froid. Je pense que ce serait bien dangereux pour lui. Je suppose qu'il y aura des plaies tant que l'os ne sera pas tout reformé. Le pauvre enfant doit trouver le temps bien long, mais j'espère qu'il ne se découragera pas. C'est le seul moyen de conserver ses forces et sa santé. Je lui fais bien des amitiés et espère qu'il pourra nous revenir, l'automne prochain, plein de vigueur et de santé.

Tu es bien éprouvée cette année. Je ne sais comment tu peux faire pour y résister. Le Bon Dieu te soutient, car sans cela tu y succomberais. Cette chère Louise, cela m'afflige de la savoir si souffrante et toujours obligée de travailler à la tâche. Fais-lui mes meilleures amitiés et à toute la famille. Je lui écrirai bientôt; je n'ai pas le temps de le faire aujourd'hui. Je voudrais envoyer celle-ci par Augustin qui part ce soir. Il va vous porter tous nos souhaits de bonne année. Je t'assure que nous formons des vœux [pour] votre guérison à tous.

Je ne te dirai pas grand-chose des fourrures, car tu as dû en avoir des nouvelles avant celle-ci. Godfroy m'en a payé la façon et les fournitures. Ça ne m'a pas donné grand trouble, ainsi ne te gêne pas quand je pourrai faire quelque chose pour toi ou pour

les autres membres de la famille, ce sera toujours avec le plus grand plaisir.

Rosalie est bien. Elle se rappelle bien ses petits cousins et me disait, ces jours derniers, qu'il y en avait un qui couchait sur le sofa l'autre jour et l'autre dans le lit de toi. C'est là sa manière de s'exprimer. La petite Emma est bien, mais n'a encore que six dents. Fanny est assez bien, mais souffrante quelquefois : elle attend pour la fin de février.

Je vais terminer, car je veux envoyer ma lettre qui est bien courte mais, puisque j'ai rompu la glace, j'espère que je n'en resterai pas là. Amitiés à tous, j'embrasse tous les enfants, grands et petits, et je pense à tous. Je vous aime de tout mon cœur et espère aller vous voir tous l'été prochain.

Ta sœur affectionnée.

[H.] Leman



Aurélié à Honorine

Papineauville, 23 février 1873

Ma chère sœur,

Je te félicite d'être grand-mère pour la troisième fois, chez Fanny. Nous avons appris l'heureuse nouvelle avec grand plaisir, et nous nous réjouissons tous de savoir la mère et l'enfant dans un parfait état de santé d'après les nouvelles que nous en a données Louisa dans sa dernière lettre à Auguste. Fanny a peut-être l'intention de fonder une communauté de religieuses dans sa propre maison, sans avoir recours à des sujets étrangers. Nous la félicitons d'avoir si bien fait les choses et d'avoir surpris tout le monde, attendant cet événement un peu plus tard. Rosalie doit essayer de prendre soin du bébé et doit être très contente de se voir une nouvelle petite sœur.

Il nous reste à penser à Nancy, qui ne doit pas se laisser devancer de trop loin par sa cousine; mais peut-être que je me trompe aussi. Dans tous les cas, son tour viendra tôt ou tard.

Mon Auguste a passablement souffert depuis quelques jours, et depuis deux jours il se plaint de douleurs dans le genou et au-dessus de la plaie du haut de la jambe, qui paraît vouloir se fermer : elle est très petite maintenant, de même que les deux du bas de la jambe.

J'ai été passer trois jours à Curran, chez Mme Gareau, cousine de Sam. J'ai éprouvé un peu de fatigue du voyage, mais cela m'a reposée du bruit des enfants, qui en font passablement en grandissant. Ce sont quatre garçons¹⁴², c'est en dire assez : ils me cassent souvent les oreilles, et la tête encore plus. Mais il faut bien les élever et les corriger, c'est une bonne tâche!

Louise est un peu mieux de son mal de rein, mais souffre toujours, elle ne sort pas encore, pas même pour venir ici. Madsem est bien, mais elle est toujours dans l'inquiétude, car nous n'avons aucune nouvelle de notre pauvre frère¹⁴³. Nous ignorons entièrement où il peut être, dans le Haut-Canada. Les jeunes filles sont bien, elles sont venues à la messe aujourd'hui. Auguste est toujours très occupé, il vient souvent des gens régler leurs comptes et passer des reconnaissances; et quand même ils ne viennent pas, il les vérifie toujours.

Mes meilleurs respects et amitiés à M. et Madame Dessaulles, des baisers aux belles petites nièces. Reçois pour toi-même nos plus tendres embrassements, et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



Aurélie à Honorine

Papineauville, 10 septembre 1873

Ma chère sœur,

Lorsque je te donnai de l'argent au moment de ton départ, je ne pensais pas au sirop de Fellows¹⁴⁴, mais seulement à la toile et aux plats. Je t'inclus donc trois piastres (3 \$) pour le sirop, si tu penses t'en procurer. Sam doit aller à Montréal au mois d'octobre, il pourrait apporter mes commissions, si Auguste ne revient pas avant ce temps-là.

Rien de nouveau ici. La cour achève aujourd'hui, je n'en suis pas fâchée. Je suis toujours à peu près dans le même état jusqu'à nouvel ordre; je ne suis pas plus mal non plus.

Nos dames sont toujours décidées à partir vendredi avec Auguste. Mon Auguste a joliment souffert depuis quelques jours parce qu'il se fatigue trop. Joseph a ses quatre ans, aujourd'hui, il est raisonnable comme ceux de cet âge. Je ne vois pas encore de changements.

Mes meilleures amitiés à toute la famille. Merci mille fois pour tout le trouble que je te donne, et reçois les plus sincères amitiés de ta sœur.

Aurélie



Aurélie à Honorine

Papineauville, 17 octobre 1874

Ma chère,

Je regrette de vous donner autant de trouble pour mon pauvre Eugène. Il m'en coûtait beaucoup de le laisser partir par rapport à cette incommodité ou maladie. Il avait été assez bien tout l'été, et

je croyais cela à peu près fini, sauf quelques oublis de temps à autre. Mais je vois avec peine qu'il est pire que jamais il n'a été. C'est peut-être parce qu'il doit avoir plus froid dans des appartements sans feu. Peut-être qu'étant plus chaudement il sera mieux.

Je t'inclus 18 \$, dix-huit piastres, pour draps de flanelle grise, et pour les faire faire. Il leur faut une laie et demie de largeur : c'est ce que j'ai mis dans ceux que j'ai faits à Auguste, afin qu'ils puissent s'employer sous le matelas, car les enfants remuent beaucoup. Deux verges et demie de longueur ne sont pas trop non plus. Vous prendrez des couvertes un peu grandes et d'une bonne largeur, une paire ne sera pas trop. S'il devient obligé de la faire laver de temps à autre, et s'il est à propos de lui en donner une troisième pour plier et lui servir de piqué, s'il est nécessaire, faites, en tout et pour tout, comme bon vous semblera, et quand vous apercevrez qu'ils ont besoin de quelque chose, je sais que vous n'aimez pas le superflu et les choses inutiles. Néanmoins, je veux bien leur procurer tout le confort possible, afin que leur santé s'en souffre pas. Je te prie de lui faire acheter un bon casque en imitation de mouton noir. Tu en trouveras probablement chez Madame Langelier¹⁴⁵. Il peut attendre jusqu'au prochain congé, je crois, lui ayant envoyé son *Scotch Cap*. Je serai bien contente si vous trouvez quelques remèdes pour Eugène. J'en serai bien contente. Je me vois forcée de vous confier mes enfants comme étant presque les vôtres, vu qu'ils exigent tant de soins et ils sont si éloignés de moi. J'aurais voulu vous éviter ce trouble, vous qui en avez déjà tant et plus. Je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance à tous, surtout à Fanny et à toi, pour toutes vos bontés. Excuse-moi, je ne sais plus écrire du tout : il y a si longtemps que je ne l'ai fait. Aussi j'ai bien profité des lettres de Louisa à Fanny pour faire mes commissions.

Ma pauvre petite fille a été joliment malade d'un gros rhume, elle est mieux, sans être bien. Aussi, je l'ai constamment dans les bras, elle est faible pour son âge; j'espère toujours qu'elle se fortifiera avec le temps. Louisa me trouve bien à plaindre et ne se souvient plus du trouble qu'elle a eu avec les siens.

Excuse-moi encore une fois, je ne relis pas. Voici l'heure de la malle. Embrasse et remercie bien pour moi la bonne Fanny et son bon mari, ainsi que tous les enfants, grands et petits. Adieu,

je t'embrasse de tout cœur et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



Aurélie à Honorine

Papineauville, 20 décembre 1874

Ma chère sœur,

Je te remercie beaucoup de ta bonne lettre, [elle] me relève un peu le courage, qui faiblit quelquefois. Jeudi dernier, cette chère petite m'a causé bien de l'inquiétude. Depuis longtemps, elle avait une légère éruption sur la figure et par tout le corps, comme celle causée par les grandes chaleurs, l'été; elle avait aussi un fort rhume de cerveau, accompagné de toux. Lorsqu'elle prit du froid, mardi, mercredi, elle était un peu oppressée et sa toux moins grasse, l'écoulement du nez presque supprimé, ses boutons rentrés, mais elle dormit mieux que les nuits précédentes. Vers huit heures du matin, jeudi, je vis sa toux plus difficile et sa figure et le cou devenir bleuâtres, et tous ses boutons quelques minutes après; voulant tousser, elle faillit étouffer. J'appelai Auguste, qui me l'ôta des bras et me dit de lui appliquer de la moutarde sur la poitrine, ce qui fut fait de suite et la soulagea en peu de temps. J'avais envoyé chercher le docteur mais il était allé à Saint-André-Avellin et n'est revenu que le lendemain à midi. Elle était tout à fait mieux et a continué depuis. Mais elle a très peu de sommeil la nuit et ne dort tout au plus que deux heures dans toute la journée, et en la berçant presque tout le temps. Le docteur a prescrit du vin de quinine, quelques gouttes de temps à autre dans la journée, ce qui paraît lui faire du bien. Le docteur m'a conseillé de lui faire des chemises de flanelle; je lui en ai fait et mis. Ses boutons sont tous ressortis au dehors. J'espère qu'elle

va prendre du mieux, mais je redoute sa dentition. Merci de tes bonnes prières pour elle et moi.

Madsem a passé ces trois jours-ci avec moi. Auguste et Clotilde ont été la remmener chez elle après le dîner. Ben et Emma sont descendus à Montréal jeudi, avec deux chevaux. Godfroy voulait en garder un à Montréal. Je ne sais s'ils se rendront à Saint-Hyacinthe, ni le temps qu'ils seront dans leur promenade.

Merci mille fois pour tous les bons soins que vous portez à mes deux chers enfants, et le plaisir que vous leur procurez, leurs jours de congé. Je ne sais comment vous payer le trouble qu'ils vous donnent de toute manière. Je suis heureuse de savoir par Auguste qu'Eugène se trouve bien de l'usage de ses pilules ou dragées. Puisse-t-il guérir tout à fait. J'ai eu bien de l'inquiétude lors de la maladie d'Auguste, et j'en ai bien constamment, car je crains toujours qu'elle ne se fixe au genou et qu'il en perde l'usage. Je préfère le voir sous les soins d'un habile médecin qui le surveille constamment. Néanmoins, il est pénible d'en être si éloigné dans ses moments de grandes souffrances.

J'ai remboursé à Louise l'argent que tu as en main et que tu as très bien fait de garder. Mes pauvres enfants sont partis d'ici dépourvus de bien des choses nécessaires et indispensables. Mais je ne pouvais avoir de couturière pour aucun prix. Le capot qu'Eugène porte la semaine ne devra pas faire longue durée, car il était déjà joliment usé par Auguste; et je [ne] lui ai envoyé que de très petits morceaux qui ne lui seront peut-être que de très peu d'utilité. Je te prierai d'y voir et de le mettre de côté quand tu le jugeras à propos, car, sans luxe, nous les voulons tenir décemment habillés. Mais nous ne pouvons juger de l'état de leurs hardes, et nous nous en rapportons à vous sur tout et partout.

Sam se joint à moi pour vous faire à tous nos meilleures amitiés et remerciements. J'embrasse Fanny et ses chers petits enfants, surtout la belle et bonne Rosalie que je connais mieux que les autres. Adieu, chère sœur, et crois-moi pour la vie ta sœur qui t'aime de tout cœur.

Aurélie

Excuse-moi, il y a si longtemps que je n'ai écrit que j'oublie chaque jour de le faire.



*Honorine à Mercédès Papineau*¹⁴⁶

Saint-Hyacinthe, 9 janvier 1875

Ma chère Mercédès,

J'ai reçu ta charmante missive avec le plus grand plaisir, et je trouve qu'il n'est jamais trop tard pour recevoir les bons souhaits et les amitiés de mes charmantes nièces et de leurs bons parents. Soyez assurés que vos vœux trouvent un écho dans mon cœur, que je pense souvent à vous tous et que je prie le bon Dieu qu'il vous accorde tout le bonheur possible.

Je vous envoie les photographies d'Emma et Fanny, les deux plus jeunes de mes petites-filles¹⁴⁷ : vous verrez qu'elles paraissent jouir d'une bonne santé.

Tu diras à ta maman que j'ai reçu le Godey¹⁴⁸ mais un chromo seulement, «The Rescue».

Je voulais t'écrire hier, mais le départ de Fanny m'a donné mille choses à faire qui m'en ont empêchée. Ton oncle Morison est un peu moins faible aujourd'hui qu'il ne l'était hier. Chez Nancy sont bien; sa petite continue à prendre du mieux.

J'espère que ton papa est mieux et que son mal à la gorge n'aura pas eu de suite. Comment est madame Delisle? J'espère qu'elle ne souffre pas de son rhumatisme cet hiver. Je te prie de lui faire mes bons souhaits et mille amitiés.

Amitiés à ton papa et à ta maman, à tes bonnes sœurs. Je vous embrasse tous et suis toujours votre sœur et tante affectionnée.

H. Leman

P.-S. Je t'envoie deux photographies que je te prie de faire parvenir à ta tante Charlotte, ainsi que des souhaits et amitiés à ton oncle, ta tante et toute la famille.

H.L.

Tante Honorine Papineau-Leman



Aurélie à Honorine

Papineauville, 4 février 1875

Ma chère sœur,

Je te remercie bien de ta bonne lettre; moi aussi, je voulais t'écrire depuis longtemps et toujours j'en ai été empêchée. Quoique la petite soit mieux que par le passé, elle souffre toujours et n'a pas de sommeil. Les nuits où elle dort le plus longtemps et le plus paisiblement, je ne dors que trois heures, le plus souvent je n'en dors pas une. Alors, il me faut bien faire un somme le jour. Elle n'est pas maigre, au contraire elle engraisse, ses dents la fatiguent, mais elles sont loin. Je crains la picote, quoiqu'il n'y en ait que peu de cas dans la paroisse, mais elle fait de grands ravages dans Saint-André-Avellin, et il vient tant de monde au bureau, de toutes les paroisses environnantes. Nous tenons des linges imbibés d'acide carbolique, dans différents endroits du bureau. Le Dr Longpré ne voulait pas inoculer la petite, car elle était trop faible; de plus, elle a toujours eu des petits boutons sur le front et au cou, puis elle a toujours les joues alitrées¹⁴⁹. Je trouve que cela ressemble un peu au tour de la bouche de Marie Papineau, quoique moins considérable.

Quant au capot d'Eugène, je ne croyais pas qu'il durerait jusqu'à présent, car il était vieux. Louise est venue m'offrir celui de Louis. Je vais le voir et, s'il peut faire, qu'il ne soit pas trop grand, je te l'enverrai par Camille Papineau, qui part d'ici dimanche pour aller chercher Evelina¹⁵⁰. Louisa avait de l'étoffe

bleue du pays. Je ne sais si elle l'a à Montréal ou si elle l'avait laissée à Auguste; et, s'il y en a trop pour le moment, si vous avez de l'étoffe convenable à la manufacture, tu pourrais en prendre, si les autres ne font pas. Je te donne pleine et entière liberté de faire comme bon te semblera pour cela et pour tout autre chose qui pourrait manquer à mes chers enfants. Je suis trop éloignée pour savoir ce qu'ils ont besoin pour être proprement et convenablement mis, les dimanches et la semaine. Et quand tu jugeras à propos et nécessaire de renouveler capots, pantalons ou tout autre chose, fais-le; et quand tu auras besoin de fonds, sois assez bonne de nous le dire et nous te les enverrons. Ils sont peu fournis de hardes, je ne pouvais en faire faire ici, vu le manque de couturières.

Je suis heureuse de savoir Eugène mieux. J'ai eu souvent de l'inquiétude, et craignais que sa faiblesse ne le décourageât tout à fait. Il n'a jamais été fort et manquait souvent d'appétit; quelques fois il ne faisait qu'un bon repas dans une semaine et ne prenait qu'un petit morceau de pain avec du lait le matin. Mon Auguste disait que son frère n'était pas suffisamment avancé dans les éléments français pour commencer le latin, et trouve qu'il ne peut pas faire assez de progrès pour pouvoir continuer une autre année. Sam et moi sommes bien décidés à le faire continuer son cours à Saint-Hyacinthe, à moins de raisons tout à fait imprévues. Son père avait d'abord pensé à le mettre à Ottawa, pour apprendre l'anglais. J'ai répondu que mes frères gagnaient leur vie honorablement avec les études et l'anglais qu'ils avaient suivis à Saint-Hyacinthe, que je ne serais pas en peine de mes enfants s'ils suivaient leurs exemples. Eugène ne manque pas de talents, s'il veut les mettre à profit. Il n'a pas eu tout à fait autant d'avantages qu'Auguste, cependant je le crois aussi avancé dans le français qu'il l'était lui-même lors de son entrée au collège. Nous ne disons rien à Eugène de tout ceci, et je te prie de ne lui en rien dire. Je ne voudrais pas le voir à Ottawa pour beaucoup.

Merci de toutes les bonnes et mauvaises nouvelles de la famille. Je t'assure que nous avons été bien peiné de la mort de notre bon et aimable frère, M. Morison¹⁵¹ : nous l'aimions tous beaucoup et si Sam n'eût pas été si occupé, il serait allé le voir une dernière fois avant sa mort.

Notre cher et malheu[reu]x frère Ben n'est revenu ici que le 23 janvier; il est resté à Saint-Martin, chez Benjamin Papineau depuis le 3 janvier jusqu'au 18, d'où il partit et se rendit à Saint-André d'Argenteuil, puis L'Orignal. Mais, n'en ayant plus de nouvelles, le vendredi 22 je fis partir deux Hillman qui le trouvèrent à L'Orignal et arrivèrent ici le samedi matin. Je le gardai ici à se reposer jusqu'au dimanche, et il retourna chez lui avec les jeunes filles venues à la messe ce jour-là. Prions Dieu qu'il soit plus sage à l'avenir. Madsem a toujours été assez indisposée de rhume et de rétention d'urine qu'elle n'est pas sortie depuis le 27 décembre. Nous trouvons cela long, car elle n'est jamais si longtemps sans venir à la messe.

Chez St-Julien sont bien. Louise et Dlle Sophie [St-Julien], étant ici il y a quelques instants, me prièrent de présenter leurs saluts et amitiés à toute la famille. Je te prie d'en faire autant pour nous.

Chère sœur, je te remercie pour tous les bons souhaits que tu me fais pour ma chère Angelle¹⁵², j'espère qu'ils se réaliseront. J'en ai confiance et en sa patronne et en sa bonne mémé dont elle porte le nom! Merci mille fois pour tout ce que vous faites tous pour faire plaisir à nos chers enfants, qui vous causent tant de trouble, en sus de ceux que vous avez déjà. Je vous souhaite santé et bonheur, en attendant les événements futurs. Amitiés et embrassements à Fanny, à son cher mari et leurs chers petits enfants. Je voulais te remercier, en commençant à écrire – mais j'ai souvent des distractions – pour les deux bons portraits de tes deux belles petites-filles. Je les ai fait voir à bien du monde. Excuse ce griffonnage. Voilà plus de dix fois que je prends la petite, en écrivant : voilà pourquoi j'écris si rarement, ne pouvant être tranquille. Adieu, chère Honorine, crois-moi pour la vie ta sœur affectionnée.

Aurélie



Aurélie à Honorine

Papineauville, 2 juillet 1875

Ma chère sœur,

Depuis longtemps je veux t'écrire afin de savoir si je te dois quelques argents que tu aurais pu prêter à Eugène pour hardes et autres choses. Son père lui a envoyé de l'argent pour son passage. Comme nous l'espérons, il retournera au collège après les vacances, mais non pensionnaire, à cause de sa maladie. Alors je crois qu'il n'est pas nécessaire de lui faire apporter ses couvertures et linge de lit, et qu'il vaut mieux les laisser chez M. Cadoret, où il pensionnera s'il veut bien le recevoir; et Mlle Brunelle se charger du trouble d'en avoir soin, comme elle l'a fait par le passé. Je vais lui en écrire un mot demain; mais si tu veux lui en parler en attendant, tu m'obligeras beaucoup.

Il y a bien longtemps que je n'ai eu des nouvelles de ta santé. S'améliore-t-elle? Si tu venais te reposer un peu, il me semble que cela te ferait du bien.

Le petit Sam est descendu à Montréal hier, il portera ton grand sac de voyage chez Auguste. Je te remercie bien de l'avoir prêté à mon Auguste. Ce dernier n'est pas aussi bien qu'à son retour de Montréal. Étant à Ottawa le jour de la Saint-Jean-Baptiste, il fut pris par l'orage et qui le mouilla passablement, et il tousse de nouveau depuis ce moment-là et est changé. Il prend de l'huile de foie de morue avec du vin. La petite Angelle a été très malade d'érysipèle à la figure et, en moins d'une heure, elle avait toute la figure très enflée et les yeux tout à fait fermés. Elle est sauvée encore une fois; je ne sais ce qu'elle aura une autre fois, car, une maladie finie, elle en fait une autre aussitôt.

Je vous remercie tous et toutes pour toutes les bontés que vous avez eues pour mes chers enfants durant toute l'année et pour les jolis présents de première communion faits à Eugène.

Madsem est un peu mieux qu'elle ne l'était il y a quelque temps. Ben est ici dans le moment et bien portant de toute manière. Louise est mieux; elle a beaucoup souffert de rhumatisme dans les reins, tout le printemps.

Mes meilleures amitiés à Casimir. Fanny, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que les chers petits enfants. J'espère que le gros garçon est toujours bien portant.

Très à la hâte. Excuse le tout, la malle presse. Crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. M.



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 14 juillet 1875

Ma chère Aurélie,

J'ai reçu ta lettre et n'y ai pas répondu tout de suite par rapport à Eugène, car tu avais écrit directement à Mlle Brunelle, ce qui valait mieux. J'y suis allée néanmoins et elle m'a dit qu'elle t'avait répondu sur ce que tu lui demandais. Cela dérange Eugène et va vous déranger aussi : il désirait continuer ici. Où allez-vous le mettre à présent? J'espère qu'il s'est bien rendu. Son arrivée a dû renouveler le chagrin de cette pauvre Louise. Ils étaient partis tous deux ensemble, bien portants, l'automne dernier, et il n'y en a qu'un de retour. J'ai bien pensé à elle, je t'assure. J'espère toujours que la petite Angelle va prendre le dessus, et toujours il lui survient quelque maladie nouvelle. Il faut espérer qu'elle va toutes les épuiser et que plus tard elle aura une santé de fer. Ce serait bien à désirer pour toi, car tu dois être épuisée par la fatigue et l'inquiétude.

Les enfants ici sont passablement bien. Nous avons pesé le gros garçon, samedi, pour la première fois : il pesait 16½ lb. Il ne pleure pas beaucoup mais il aime qu'on ait soin de lui, il faut le tenir pas mal, il n'aime pas à être négligé.

Chez le Dr Saint-Germain sont bien. La petite Caroline, l'avant-dernière, qui avait toujours été si malade et si chétive, commence à être mieux, elle engraisse et est indisposée bien moins

souvent. C'est celle-là qui a donné tant de fatigue à sa pauvre mère. Mme Barsalou¹⁵³, de Sainte-Scholastique, sœur du docteur, est venue chercher la dernière il y a trois semaines. Elle va l'élever comme son enfant. Il lui en coûtait beaucoup de s'en séparer, mais il n'avait personne pour en prendre le soin convenable. Sa mère est bien âgée, 74 ans. Cela la fatiguait, surtout lorsque l'enfant ne dormait pas la nuit. Elle est bien délicate, celle-là aussi. Mme Barsalou a écrit qu'elle s'était bien rendue et que l'enfant était très bien. Elle n'a qu'un petit garçon de 9 ans, est très à l'aise et est bien capable d'en avoir soin. Quant aux deux aînées, Émilie et Rosalie, elles vont aller passer une partie de leurs vacances chez Louisa et iront aussi faire un tour à Berthier, chez Mme Desmarais où Mme Church doit se rendre avec ses deux enfants. Elles iront aussi à Joliette chez Mme Godin. C'est leur oncle Francis qui va leur faire faire cette tournée et, à l'automne, elles iront pensionnaires au couvent.

Je ne sais pas si Mme Saint-Germain, la mère, se décidera à rester là. Les petits garçons sont d'un caractère difficile, le père presque toujours absent. Cela fatigue beaucoup la grand-mère. Les pauvres enfants ont fait une grande perte en perdant leur mère.

L'évêque de Saint-Hyacinthe, qui a été malade tout le printemps, est mourant¹⁵⁴. On ne croit pas qu'il puisse passer la semaine. Son pontificat n'aura pas été long. On dit qu'il est venu à bout de payer la dette contractée par l'évêque Prince. On ne peut conjecturer encore qui sera son successeur.

Tu me demandes si j'irai vous voir. Ce n'est [pas] le désir qui manque, mais je ne crois pas pouvoir le faire, pas pendant les vacances toujours, car il est probable que nous aurons du monde tout le temps. Trois des enfants de Mme Laframboise sont ici dans le moment, ensuite les allants et venants, ce qui fait une bonne maisonnée.

Godfroy nous avait dit que sa mère devait venir passer quelques jours à Montréal pour se soigner. Je me propose d'aller la voir là, si je ne puis faire mieux. Mme Casimir a aussi été malade. Elle est mieux, dit-on, mais je n'en ai pas eu de nouvelles récentes. Jos est malade aussi, d'une attaque [de] fièvre intermittente. Depuis son séjour à Washington, il y a été sujet tous les ans plus ou moins, mais cette année l'attaque est plus forte qu'à l'ordinaire. Casimir Dessaulles l'a vu hier, il l'a trouvé changé et

maigri; ces fièvres-là sont très débilitantes. S'il ne prend pas de mieux bientôt, il se propose d'aller faire un tour à La Malbaie avec Mlle Emma Beaudry.

J'aimerais bien à aller voir tout mon monde, mais je ne sais quand je le pourrai. Il semble que [je] puis sortir moins que jamais, moi qui croyais que sur mes vieux jours je me promènerais et pourrais aller vous voir chacune votre tour. Je me trouve bien attrapée. Et puis aussi les dépenses augmentent et les revenus n'augmentent pas, ils diminuent au contraire. Chaque fois que je crois que mon petit pécule va augmenter, il diminue au contraire, il survient quelque dépense extraordinaire ou quelque catastrophe qui me remettent au même point, ce qui fait que je ne suis pas aussi libre pour dépenser un peu plus que mon petit train ordinaire. Cette crise de la Banque Jacques-Cartier affecte bien du monde et gêne beaucoup les opérations commerciales. On croit néanmoins éviter les catastrophes ici avec beaucoup de prudence, les manufactures ralentissent leurs productions, car il y a peu de demandes et cela gêne tant le monde, riches et pauvres.

Je vais te dire adieu, ma chère sœur, et te souhaiter bien du contentement avec tous tes chers enfants pendant la vacance, et surtout la santé, car je sais que c'est un temps de fatigue pour vous tous et surtout pour toi, qui n'es pas bien forte.

J'espère qu'Auguste aura recouvré ce qu'il avait perdu pendant son voyage à Ottawa. Qu'il fasse attention, l'humidité paraît lui être bien contraire. Fais-lui mes amitiés. Tu dois avoir trouvé Eugène grandi, sa santé était bien meilleure que l'hiver dernier.

Amitiés à Madsem que j'aimerais bien à voir, à Ben, à Nanette que nous n'avons pas vue au retour, à Emma; chez St-Julien, à Louise, à Édouard, à toutes ces demoiselles, vieilles et jeunes. Je ne les nomme pas toutes, mais pense à tous et toutes, et je vous embrasse tous. Amitiés à Sam, qui se promène souvent mais qui ne se rend jamais jusqu'à nous. J'embrasse bien ta petite Angelle qui te donne tant de trouble et qui ne t'en est que plus chère, j'en suis bien sûre.

Adieu, toujours ta sœur affectionnée.

H. Leman



Aurélie à Honorine

Papineauville, 22 août 1875

Ma chère sœur,

Il y a longtemps que je voulais t'écrire, mais j'en ai été empêchée par une nouvelle maladie qu'a faite ma pauvre petite Angelle, elle les fabrique. Une fronde¹⁵⁵ s'est déclarée au bas de la joue et sous la mâchoire inférieure gauche, elle a beaucoup souffert le jour et la nuit, pendant 19 jours. Nous lui tenions du cataplasme afin de la faire mûrir, ce qui réussit, et fut lancée dimanche dernier, et, le lendemain matin, elle était vide et toute désenflée. Elle est beaucoup mieux et dort mieux. Quelle maladie aura-t-elle ensuite?

Maintenant, parlons de notre pauvre Eugène pour lequel Sam a écrit à M. Cadoret, savoir s'il tenait maison et pourrait le pensionner, ainsi qu'Auguste. Nous attendons une réponse ces jours-ci; mais si par hasard il était absent, il n'aurait peut-être pas pu recevoir la lettre. Alors, je te prierais de vouloir t'en informer et connaître sa décision et nous la faire connaître par quelques mots, si tu peux le faire s'il n'écrit pas lui-même. S'il ne peut le prendre, ainsi qu'Auguste, pourrais-tu leur trouver une pension pas trop éloignée du collège, car je pense qu'on ne reprendra pas Eugène au collège, vu sa maladie. Il n'a eu que trois faiblesses pendant ses vacances, mais les froids lui sont contraires.

Auguste te présente ses respects et amitiés. Il est bien mieux et plus gras qu'il n'était l'automne dernier à la rentrée des classes. Il lui est sorti quelques esquilles¹⁵⁶ d'os, du milieu de la jambe, la semaine dernière et un peu avant. Le Dr McDonell lui avait dit qu'il en sortirait vers ce temps-là. Auguste te prie de demander à Madame Gladu, ancienne fille de M. Cadoret, si elle les prendrait en pension, si l'on n'en trouvait pas de plus près. Quant aux conditions, nous nous en rapporterons à toi. Nous payions dix piastres par mois pour Auguste, et il avait une très bonne nourriture. Je fournirais un lit ou paillasse à Eugène, s'il le fallait. Ici, il couchait sur la paille, avec un piqué dessus et son drap. Je lui donnerais tout son linge et couvertures de lit.

Je vais te donner bien du trouble, et cela me coûte de te déranger. C'est bien triste d'être obligé de les envoyer si loin, avec leurs infirmités. Sam père s'est décidé à mettre Sam fils au collège de Montréal, car ils ont une meilleure nourriture, et Sam n'est pas très fort; il m'en coûte beaucoup de le voir partir, mais nous n'aurons qu'une très faible école cette année, et Sam perdrait ce qu'il a appris l'année dernière. Il a dix ans et demi. Il se fera un grand vide, quand il y en aura trois de moins dans la maison.

Eugène m'a dit te devoir de l'argent. Je le lui donnerai afin de te le remettre. Je te remercie beaucoup de le lui avoir prêté.

Alexina St-Julien, indisposée depuis le printemps et pouvant à peine travailler, a été au lit presque tout le temps durant la semaine dernière. Elle souffre de douleurs d'estomac et dans le dos, et est bien faible. Elle est sous les soins du Dr Longpré depuis dix jours, elle est un peu moins souffrante aujourd'hui. La mère n'est pas très forte, ni les autres non plus.

Chez Ben sont passablement bien. Ce dernier travaille ici depuis huit jours.

J'espère que tu as reçu tes deux sacs de voyage, le dernier par Madame Ranger qui devait aller à Saint-Hyacinthe. Nous avons tous été très peiné du coup fatal qui vient de frapper la famille entière. Nous prions Dieu que les choses reviennent en meilleur état.

Je viens de peser ma fille : à dix-sept mois, elle pèse 15 lb avec sa jaquette et jupe de flanelle, et longues, lui cachant les pieds toutes deux. Elle a besoin de manger des croûtes avant de peser 200. Elle a deux dents depuis trois semaines; les autres d'en haut la font souffrir. Elle ne veut prendre aucune autre nourriture que de la bouillie de *crackers*.

Mes respects et amitiés à toute la famille, et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. M.



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 30 août 1875

Ma chère Aurélie,

Tu as dû recevoir une réponse de M. Cadoret vendredi ou samedi, car je l'ai vu et il m'a dit qu'il prendrait tes deux garçons. Mlle Brunelle part de chez lui; je ne sais qui il va avoir pour la remplacer. Le mariage de sa nièce est remis indéfiniment à cause du mauvais état des affaires commerciales.

Nous avons eu le plaisir de voir Madsem ici lundi dernier, elle revenait de Saint-Aimé. Elle n'a passé qu'une journée, ce qui n'est pas assez long pour des gens qui se voient si peu souvent. On n'a pas le temps de se demander ni de se dire la moitié de ce que l'on voudrait. Elle voulait monter avec Auguste et craignait qu'il ne partît sans elle.

J'espère que ta chère petite Angelle va enfin prendre du mieux. Après toutes ces maladies qu'elle a faites, son système va se trouver tout à fait épuré. Je le souhaite de tout mon cœur pour toi et pour elle, la chère petite. C'est bien pénible de la voir toujours si souffrante, et puis on ne sait trop comment vous pouvez résister à toujours veiller comme vous le faites.

Quant à tes garçons, je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire pour eux. Ne crains pas de me déranger; on ne peut pas toujours prévenir tous leurs besoins surtout lorsqu'on ne vit pas avec eux, mais ils sont assez vieux pour demander, et alors on peut y pourvoir avec plaisir.

Tu me parles d'argent que j'ai fourni à Eugène. Je voulais t'en envoyer le compte mais je ne puis remettre la main dessus. Le montant était six piastres.

Je t'assure que nous sommes tous bien affligés. Casimir [Dessaulles] a été péniblement affecté, à part les embarras pécuniaires que cela lui vaut, il aimait beaucoup son frère et nous l'aimions tous et nous ne le reverrons jamais. Il ne peut jamais revenir au pays : c'est bien triste à penser¹⁵⁷. Caroline va arriver aujourd'hui ou demain. Quelle arrivée, mon Dieu! Sa pauvre mère ne veut voir personne; on me dit que Louisa même n'est pas toujours reçue.

Nous sommes passablement bien, au moins les enfants; le gros garçon engraisse toujours, ses dents commencent à le tourmenter, il dort moins bien. Quant à moi, je ne suis pas très bien : l'estomac est dérangé comme presque toujours l'été. Il me semble pourtant que cela va aller mieux.

Saint-Hyacinthe s'améliore tout doucement, malgré la mauvaise année. Nous allons avoir l'eau de la rivière dans beaucoup de maisons privées et dans tous les grands établissements. Les tuyaux sont déjà posés dans les principales rues. Nous aurons l'eau dans la maison avant les gelées de l'automne.

Je vais te dire adieu, ma chère sœur, et te prier de faire mes amitiés chez St-Julien à tous. J'espère que la chère Alexina va prendre du mieux.

Amitiés à Ben et à ses bonnes grandes filles; chez toi, à tous tes garçons et à Sam, à Clotilde. J'embrasse ta chère petite. Fanny se joint à moi pour vous faire à tous des amitiés. Quand irais-je vous voir à présent, peut-être l'été prochain? Mais il est bien difficile de faire des projets, on ne sait quelles épreuves nous réserve l'an 76. Il semblerait que 75 les a toutes épuisées. Que le Bon Dieu soit béni et résignons-nous!

Adieu, chère sœur. Je t'embrasse de tout [mon cœur].

H. Leman



Aurélié à Honorine

Papineauville, 6 septembre 1875

Ma chère sœur,

J'ai préféré ne pas donner plus d'argent à Eugène qu'il ne lui en fallait pour son passage. Je t'inclus donc dix piastres sur lesquelles tu prendras les six que je te dois, et le surplus servira à Eugène en temps et lieu. Eugène est parti samedi matin pour Montréal et

se rendra à Saint-Hyacinthe mardi. Auguste ne descendra qu'un peu plus tard, vers la fin du mois, je pense. Il n'est pas très bien, il a la cheville du pied enflée. Il se fortifie néanmoins. Angelle est bien mieux, elle engraisse et prend des forces, mais ne dort que très peu. Son appétit est meilleur. Auguste frère est arrivé de Montréal samedi; demain est la cour. Je n'ai qu'une petite fille de 14 ans. Je ne puis en trouver, nous avons joliment du trouble.

J'ai donné à Eugène ses draps, sans couvertures. Ce serait bon de le faire coucher sur une paillasse en paille, afin de la changer au besoin.

Alexina St-Julien est un peu mieux, mais toujours très faible; chez Ben sont bien.

Merci mille fois pour tous les bons offres [sic] que tu me fais dans ta bonne lettre. Je regrette le départ de Dlle Brunelle pour mes enfants; une étrangère ne se fera pas aussi bien à toutes leurs infirmités.

Amitiés à tous les bons parents. Clotilde en dit autant. Excuse-moi, je suis très pressée, à une autre fois. Crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

Aurélie

Sam fils est au collège de Montréal, tu en auras des nouvelles par Eugène.



Aurélie à son fils Eugène

s.d. [1876?]

Mon cher Eugène,

Tu me demandais dans ta dernière de te donner permission de te faire deux chemises blanches. J'y consens. Tu devras prendre un bon coton chez M. Cadoret, il vaut mieux que ce soit là, et une verge de toile fine pour les devants et les poignets. Tu me

rapporteras les retailles. As-tu eu les retailles de ton habillement chez ton tailleur? Si non, va les demander. Tu demanderas à la Sœur Tremblay combien coûtera la reliure de tes cahiers de musique, et tu les payeras sur les argents d'Auguste. Payez toutes vos dettes avant votre départ.

L'eau est encore dans le bas du jardin de tante Madsem, qui est un peu mieux¹⁵⁸. En t'accordant toutes tes demandes, il faut que tu me rendes le change : être pieux, obéissant, sage et studieux, en un mot fils reconnaissant et travaillant. Je ne demande rien de plus.

Adieu, porte-toi bien et communie avant ton départ. Adieu, je t'embrasse de tout cœur. Crois à l'affection sincère de ta tendre mère.

[] sur l'estomac, elle étouffait, elle a un peu reposé plus tard, mais elle est faible ce matin.

Adieu, porte-toi bien. Ton père est monté à Thurso hier matin avec M. et Mme de Bellefeuille, [re]vient ce soir ou demain.



Aurélie à Honorine

Papineauville, 18 juillet 1876

Ma chère sœur,

Je voulais t'écrire il y a déjà quelques jours, mais j'étais si fatiguée à mon retour que je ne pouvais rien faire. Je suis beaucoup mieux sans être encore bien forte. La purgation que j'ai prise à Saint-Hyacinthe m'a bien fait. J'espère que l'usage de quelques toniques me sera bien favorable.

Victor et Sam nous sont arrivés mercredi. Sam a eu un prix et quatre accessits, il était bien content. Je crois que nous nous déciderons à mettre Eugène au collège de Montréal : il sera infiniment mieux pensionnaire, pouvant assister aux études régulières et la nourriture étant mieux préparée à Montréal

qu'à Saint-Hyacinthe, j'entends celle du collège. Auguste seul retournera et finira son cours où il l'a commencé.

Je vous remercie beaucoup pour tout le trouble que vous [vous] êtes donné pour leur procurer du confort et du plaisir, lorsque l'occasion s'en est présentée.

Voudras-tu avoir la bonté de demander à la Révérende Sœur St-Marc si elle veut écrire ou faire écrire sa recette de filet de bœuf, et quelle proportion à prendre chaque jour. Je ne m'en souviens pas parfaitement bien, ma mémoire est encore plus faible que moi. Fanny peut s'en souvenir.

Madsem n'a pas eu d'attaque depuis près de quinze jours; elle prend des remèdes fortifiants, cela paraît lui faire du bien. Les autres de cette maison sont assez bien aussi. Chez St-Julien sont bien, moins Alexina qui est toujours bien faible, sans arrêter tout à fait. Clotilde te remercie bien de ton bonnet. Elle vous présente ses plus sincères amitiés. Louise en fait autant pour ce qu'elle a reçu de ta part, en attendant qu'elle puisse t'écrire. Elle a toujours de la couture pour les étrangers. Auguste et sa famille doivent passer les vacances là. J'attendais M. Finn et sa dame avec Sam et Victor, mais M. Finn a eu une faiblesse et perdu connaissance pendant l'examen de Victor; il était professeur d'anglais de la classe de ce dernier. Je crains que le pauvre homme n'ait une maladie au cœur, qui l'emportera avant longtemps. C'est son indisposition qui l'a empêché de monter.

Mes amitiés à toute la famille, un bec aux grandes cousines et aux petites nièces. Excuse mon griffonnage. Reçois pour toi-même mes plus sincères amitiés, et crois-moi pour la vie ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



*Honorine à Emma Beaudry-Fréchette*¹⁵⁹

Saint-Hyacinthe, 31 [août¹⁶⁰] 1876

Ma chère jeune amie,

En effet, j'ai été bien agréablement surprise de recevoir votre lettre du 21, si remplie de sympathie et d'amitié pour moi. Je vous en suis bien reconnaissante, mais je crois qu'il faut avoir la bonté de votre cœur pour avoir su apprécier si en bien le peu que j'ai pu pour vous et les vôtres. Il semble que je n'ai jamais rien fait de plus que ce qui était de mon devoir, et que c'est parce que vous avez un bon petit cœur que vous savez trouver vos amis si bons. Et puis, vous voyez tout en bon et en beau de ce temps-ci. J'espère que vous serez toujours heureuse. Il me semble que vous avez un bon mari; il nous est bien sympathique, je vous assure ma chère amie, et paraît être estimé de tous ceux qui le connaissent.

Je vais vous dire un mot sur mon compte à présent, puisque vous vous y intéressez. Je suis beaucoup mieux et me prépare à entreprendre le voyage de Papineauville à la fin de la semaine prochaine. J'aurai sans doute le plaisir de vous rencontrer à Montréal ainsi que M. Fréchette, soit en allant soit à mon retour. J'ai appris que Mlle Leblanc se mariait le 5 septembre¹⁶¹. Je suppose que vous y serez à la fête et passerez quelque temps chez vous. Je pense qu'ils ont tous bien hâte de vous revoir et qu'ils vous garderont le plus longtemps possible. Voici le temps des vacances qui achève. Tous nos jeunes visiteurs sont partis lundi, et mercredi, nous avons presque repris notre état normal, néanmoins nous attendons Emma Beaudry et Auguste Papineau demain. Ils doivent passer une couple de jours seulement. Fanny est bien occupée à préparer ses deux jeunes filles à entrer pensionnaires : elles s'en font une fête. Je ne sais si cela durera.

J'ai su que la petite Honorine avait passé quelques jours avec vous et qu'elle ne s'ennuyait pas du tout; ç'a été une bonne petite compagnie pour vous, mais ça a dû faire un grand vide pour Polyxène et pour votre papa. Le baby de Fanny qui a été malade tout l'été est bien mieux maintenant, quoique pas encore bien tout à fait. Nous avons cru pendant quelque temps qu'il finirait par succomber, il était si affaibli mais l'espoir nous est revenu.

Je termine, ma chère amie, en vous faisant ainsi qu'à M. Fréchette, mille amitiés. Fanny se joint à moi de tout son cœur.

Adieu, je serai toujours votre vieille amie bien dévouée.

H. Leman



Aurélie à son fils Eugène

Papineauville, 8 octobre 1876

Mon cher Eugène,

Nous avons reçu hier soir ton aimable lettre nous donnant de très bonnes nouvelles de bonne conduite et des notes de «parfaitement bien». Je t'assure que cela nous paie comptant des sacrifices que nous nous imposons pour vous procurer une bonne éducation et, par-dessus tout, la grâce de bien connaître Dieu et être en état de pratiquer d'une manière parfaite sa sainte religion! Oui, chers enfants, dans la sainte maison que vous habitez, vous avez toutes les facilités possibles de vous former un bon caractère et une piété solide, et c'est notre plus grand désir.

Tu es content d'avoir bien fait depuis quelque temps. C'est en faisant bien que l'on est le plus heureux et content. De plus, vous vous rendez aussi heureux que vous l'êtes vous-mêmes! Je sais que tu peux bien travailler et nous faire plaisir, car tu nous aimes, et le désir de plaire à de bons parents donne le courage de bien travailler. Mais par-dessus tout, il faut en demander les grâces à notre bon et miséricordieux Père, qui ne nous refuse jamais. Je vois avec bonheur que tu l'as bien prié pendant ta retraite, et que cette dernière porte de bons fruits!

Ta bonne tante Madsem, qui avait commencé à marcher un peu dans le haut de la maison depuis quelques jours, a eu une autre attaque hier soir, mais bien plus légère que la dernière, mais elle craignait qu'elle ne fût comme la précédente. Elle était bien ce matin. Augustine Mackay¹⁶², ta cousine, est partie vendredi pour

Hull. Elle ira à l'école des révérendes Sœurs Grises et pensionnera chez sa tante Richer¹⁶³. Emma Longpré partira prochainement pour le couvent de la Longue-Pointe. Tu vois que chaque maison du village se vide. Ta cousine Gabrielle voudrait bien avoir le même avantage, mais ses parents n'en ont pas les moyens : il lui faut rester à l'école de Dlle Beaudry, qui ne peut pas enseigner ce qu'elle n'a pas appris, et les élèves ne peuvent pas avancer.

Messire Lombard¹⁶⁴ a reçu une lettre de sa sœur, datée de Paris. Elle n'avait pas été trop fatiguée de la traversée. Messire Lombard remercie Sam de sa lettre et il a beaucoup regretté de ne pas être allé à la belle cérémonie et fête de votre honoré supérieur. Vous avez et aurez de bien plus belles fêtes religieuses qu'il ne s'en fait ailleurs. On est si bien dans une grande ville pour voir et entendre de belles choses qui tendent et portent à la piété!

Tu nous dis avoir bien chanté. Je suis contente de savoir que tu chantes au chœur, et, avec de bons musiciens et chantres, c'est encore un grand avantage de se former une jolie voix lorsque l'on a de bonnes dispositions pour cela.

Vous devez avoir eu la visite du frère Auguste, parti d'ici mardi dernier avec Ben. Le même jour, M. Finn¹⁶⁵ avait la douleur de voir mourir sa chère et bien jeune petite fille; sa paternité n'a pas duré bien longtemps. Le bonheur n'a jamais longue durée en ce bas monde. Il est bien dur et très pénible de se séparer de ces chers petits êtres, quoiqu'ils nous [donnent] bien du trouble et de la fatigue. Elle est allée rejoindre notre chère petite Angelle¹⁶⁶; cette dernière est toujours présente à mon esprit. Prie-la, elle priera Dieu de t'aider dans tes troubles et tes petits découragements, car nous [en] avons tous plus ou moins, chacun selon son état. Vous avez six petits anges¹⁶⁷ au ciel qui prieront pour vous, si vous le leur demandez.

Nous avons eu de la neige en abondance, il en est tombé le moins six pouces durant la nuit dernière, et, jusqu'à dix heures ce matin, nous ne voyions pas chez l'oncle John!

Lundi matin. Il a gelé à glace et fait très froid. Nous avons entré toutes nos fleurs et ne les sortirons plus.

Adieu, chers enfants, portez-vous bien et au plaisir de vous voir bientôt, si Dieu le permet. Nous sommes en grand ménage, c'est bien ennuyeux dans la maison, et personne ne peut sortir,

les chemins sont affreux. Adieu, je vous embrasse de tout cœur, portez-vous bien et croyez à l'amitié sincère de votre bonne maman.

[*De la main de François-Samuel Mackay*]

Chers Eugène et Sam, merci bien des bonnes nouvelles qui, comme vous dites, méritent récompense. Votre maman arrangera cela dans ce mois-ci quand elle descendra. Auguste vous aura donné les nouvelles que votre bonne mère continue dans celle-ci. Au revoir, courage et application. Votre père qui vous aime.

F.S. Mackay

Messire Lombard, qui était au bureau, a lu la lettre d'Eugène et a été content des bonnes nouvelles.



Aurélie à ses enfants

Papineauville, 8 janvier 1877

Mes chers enfants,

Il est bien temps que je vous écrive quelques mots afin de vous souhaiter une bonne et heureuse année, tant sous le rapport moral que physique. J'espère que le Bon Dieu vous bénira et qu'il vous donnera les grâces et les forces qui vous seront nécessaires pour bien remplir tous les devoirs que vous imposent les règlements de l'institution où vous avez le bonheur d'être.

Oui, chers enfants, je demande à Dieu tous les jours qu'il vous accorde (avant tout) la piété et la soumission, qui sont si nécessaires à votre âge. Je suis privée de vous voir aussi souvent que je le voudrais, mais je ne vous oublie pas, et je puis vous dire que je suis toujours et à chaque instant avec vous par la pensée.

Cette année n'est pas très gaie pour moi. Notre chère petite Angelle n'était pas avec nous au 1^{er} de l'An! La chère ange devait

plutôt y être et priait pour nous tous, et surtout pour votre cher papa qui a tant à faire, afin que le Bon Dieu lui donne le courage et la force de bien remplir tous les devoirs que sa profession lui impose et la patience pour supporter les peines indispensables à la vie!

J'ai appris par l'oncle Auguste que vous aviez passé votre grand congé chez lui et en bonne et jeune compagnie. Vous vous êtes bien amusés, tant mieux! Je regrette que vous ne soyez pas entrés cinq minutes seulement chez votre bon oncle Casimir. Il aime bien les enfants. Je suis sûre que votre pauvre tante, malade, aurait été contente aussi, elle. Vous ne la verrez pas bien souvent, car elle affaiblit. Je désire que vous y alliez à votre prochaine sortie. Ne l'oubliez pas, c'est mon désir.

Écrivez-nous et racontez vos plaisirs, puis les étrennes, si vous en avez eu, etc.

Le jour de l'An, nous avons eu la visite du Dr. T., accompagné de son père et de son frère, Jimmy. C'était leur première visite. M. Sansom, ingénieur, qui était ici l'été dernier, est aussi venu, puis plus tard M. Lebelle. Voilà le nombre de visites étrangères, ce qui prouve que nous avons été bien tranquilles. Les enfants sont venus comme à l'ordinaire. Joseph a repris son école avec les autres, ce matin; Lizzy T. vient le prendre en passant. M. l'inspecteur McGrath a fait sa visite de l'école ce matin. Nous sommes en pleine Cour, mais nous n'avons pas la visite de Son Honneur, ce qui nous épargne beaucoup de fatigue. Adolphe est chez ton oncle John. M. David Major est l'avocat des héritiers Papineau. Il a dîné avec nous jeudi dernier. Tous les parents sont bien, moins la bonne tante St-Julien, qui ne peut se défaire de son érysipèle. Voilà plus de deux mois qu'elle enfle à la figure tous les quinze jours. Elle ne peut pas encore travailler. Priez le Bon Dieu pour elle. Dans l'espace de douze jours, j'ai engagé trois filles, Hélène étant trop malade et ne pouvant plus travailler. J'en ai une qui ne devait me donner qu'un mois, je ne lui ai pas encore demandé si elle restera plus longtemps. C'est une bonne fille, je serais contente si elle voulait rester tout à fait.

Je me propose de tuer mes volailles cette semaine. J'en ai un bon nombre à tuer. Nos canards sont bien portants.

Adieu, chers enfants, priez bien le Bon Dieu pour nous, présentez nos saluts respectueux à votre vénérable et estimable directeur puis à vos bons professeurs. Je vous embrasse et je vous aime bien tendrement.

Votre mère bien dévouée.

S.J.A.P. Mackay

[*De la main de F.S. Mackay*]

P.-S. J'ajouterais quelques mots à la bonne lettre de maman, qu'il ne faudra pas oublier dans vos prières, car elle est si désintéressée que son bon cœur ne la fait penser qu'aux autres! Nous avons foule d'avocats à ce terme-ci. St-Julien, Major, Adolphe Ferland et Rochon! Je suis allé passer la veillée avec Son Honneur le colossal juge Bourgeois, chez Grondin. Il est bien aimable et bien passant. Vous me direz si vous avez reçu ma lettre et son contenu pour étrennes. Saluts à tous les bons parents de la ville, à M. le directeur, au Père Campeau¹⁶⁸, etc. Votre père qui vous aime bien tendrement.

F.S. Mackay



Aurélié à Honorine

Papineauville, 11 janvier 1877

Ma chère sœur,

Pardonne-moi si je viens si tard t'offrir mes souhaits de l'année 1877 qui, je l'espère, vous est arrivée à Saint-Hyacinthe accompagnée d'un peu moins de troubles que la précédente ne vous en a causé, du moins vers sa fin.

J'ai eu beaucoup à faire depuis mon retour de la ville. Clotilde et ma fille avaient été malades chacune leur tour, si bien que la dernière fut obligée de retourner chez ses parents. Il me fallut en essayer trois autres, après son départ, parce que chacune ne pouvait

me donner que quelques jours. J'en ai une depuis trois semaines, mais elle ne me donnera qu'un mois. Après celui-ci, fini! Il y a pourtant beaucoup de misère, mais il est difficile de trouver des filles; elles trouvent que j'ai trop d'ouvrage, etc. Si je pouvais m'en passer, je serais bien souvent tentée de le faire, mais impossible.

La pauvre Louise n'est pas encore débarrassée de son érysipèle : la figure lui enfle régulièrement chaque quinzaine. Elle a essayé grand nombre d'applications externes, surtout l'iode, et, ce qui lui a toujours fait beaucoup de bien, elle a pris plusieurs purgatifs et des toniques aussi. Elle est sous les soins de Longpré depuis le commencement de la maladie, plus de deux mois, et ne peut presque rien faire. Elle se tient presque constamment des compresses sur la figure, ce qui l'oblige à se tenir un bandeau sur les yeux. Elle tricote un peu avec cela, mais sans voir. Lorsqu'elle était désenflée, elle a essayé de lire quelques instants, mais cela la fatigue et produit de l'enflure. Elle est bien découragée : il y a tant à faire, puis Dlle Julianne s'était donné une détorse au pied droit, ce qui l'a tenue un mois sans pouvoir se remuer de dessus son canapé, puis elle souffre encore et ne sort pas. Elle peut faire quelques choses, mais n'endure pas son soulier.

Alexina est bien mieux, mais toujours faible. Emma Papineau a eu un violent mal de gorge au commencement de la semaine, elle est mieux. Alexina St-Julien et Françoise Mackay sont avec Emma et y resteront jusqu'au retour de Nanette, partie pour Ottawa hier matin avec son Dr Tunstall. Celui-ci lui avait proposé le voyage dans le but de la distraire. Elle est si chagrine, puis le caractère d'Emma est si différent du sien qu'elle a besoin d'un changement de scènes. Le docteur doit être huit jours, étant allé visiter ses amis médecins dans le haut du comté. Nanette reviendra avec lui. Je ne puis pas me décider à aller dans cette chère maison où je sens un si grand vide.

Ben est venu passer le temps de la Cour à aider Sam. Nous n'avons pas encore eu la visite du juge B. Il dit qu'il ne veut pas faire de visites avant de bien connaître tout son monde et le district. Il ne visite que les curés. Il a été veiller chez le nôtre, qu'il a aimé. Ce dernier, messire Lombard s'ennuie beaucoup depuis le départ de sa sœur; il ne peut parler d'elle sans avoir la larme à l'œil presque. Il dit que par le style de ses lettres, elle paraît s'ennuyer elle-même; ses habitudes étaient tellement changées qu'elle a peine à se refaire à celles du pays.

Tout est bien tranquille ici. Le frère Émery travaille fortement et souvent une bonne partie de la nuit; cependant je crois qu'il passera la plus grande partie de l'hiver avec nous : c'est un ouvrage bien long.

Mon Joseph va à l'école anglaise, il aime cela et apprendrait mieux si le maître pouvait s'en occuper un peu plus, mais il a un bon nombre d'écoliers.

Le vide causé par la perte de ma chère petite fille est bien difficile à remplir. Je la cherche et la vois constamment. Rien ne peut m'occuper assez pour m'en éloigner sa présence.

Excuse-moi, chère sœur, de venir t'ennuyer de mes peines. N'avons-nous pas chacune les nôtres! Mes meilleures amitiés à M. et Madame Dessaulles, mille becs aux aimables petits enfants et aux grandes cousines. Reçois pour toi-même les plus affectueux embrassements de ta petite sœur.

Auréli Mackay

Ta nièce Clotilde, en te présentant ses respectueux saluts, t'embrasse de tout cœur.

A.P.M.



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 22 janvier 1877

Ma chère Aurélie,

J'ai reçu ta lettre justement après avoir envoyé celle que j'écrivais à Louise, et me proposais de t'écrire à la fin de la semaine. Mais tu m'as encore prévenue, comme toujours tu as été la plus diligente.

Je te remercie pour les bons souhaits que tu nous fais à tous, et te prie d'agréer les nôtres pour toi, pour notre bon Sam et pour

tous tes chers enfants. J'ai vu Auguste à son dernier congé. Il vient faire son petit tour de temps à autre, lorsqu'il est assez bien. La dernière fois que je l'ai vu, il y a huit jours, il n'était pas très bien. Il dit qu'il souffre lorsqu'il y a apparence de tempête, et elles sont très fréquentes cette année. Il a été faire une petite promenade à Montréal pour se distraire. Il travaille bien, le cher enfant. Il m'a donné des nouvelles d'Eugène et de Sam. Le fameux procès Blanchet a passé vendredi; samedi, le juré a rendu son verdict de coupable et, ce matin, le juge l'a condamné à 7 [ans] de pénitencier. Il y en avait qui s'apitoyaient sur son sort et demandaient qu'il fût condamné au minimum de la peine. Je ne sais s'ils sont satisfaits de la sentence. Toujours est-il qu'il a fait tort à bien du monde¹⁶⁹. Malgré tous les efforts, il y a de la misère, l'hiver est si rigoureux. C'est une tâche bien ingrate, je t'assure, que d'avoir à secourir tous ces pauvres gens. Le comité de secours en a des déboires... les gens sont si peu raisonnables. Fanny, pour sa part, a été bien occupée pendant cinq semaines : elle a été tous les jours faire des distributions de hardes et couvertes et, depuis mon retour de Montréal, il y a toujours eu deux jours de couture par semaine pour habiller les enfants pour aller à l'école. Elle, Fanny, n'a pas manqué un seul jour, ce qui fait que nous sommes pas mal en arrière de nos ouvrages. Quant à moi, je n'y suis pas allée une seule fois, et pour cause : il ne faut pas laisser tout à l'abandon ici.

Les dames se proposent de ne pas avoir de bazar pendant les jours gras. Néanmoins comme il est resté beaucoup d'effets de l'année dernière, on va organiser une loterie, quelques raffles, tables de rafraîchissements, concert, lecture, etc., afin de venir en aide aux Sœurs Grises qui ont un surcroît de pauvres et malades depuis le feu. On ne s'attend pas à faire grand-chose, mais le peu qui se fera sera toujours mieux que s'il n'y avait rien. Prie le Bon Dieu pour que nous réussissions, il y a grand besoin, je t'assure.

Je suis bien affligée de voir notre chère sœur Louise si souffrante. L'hiver est toujours un bien mauvais temps pour ces sortes de maladies. Je sais que Mme Laframboise, lors d'une première attaque à l'automne en a souffert presque tout l'hiver, et que c'est l'homéopathie qui l'a guérie, que depuis cette époque elle n'en a que de légères attaques. C'est dommage qu'on ne connaisse pas ces remèdes.

Ici, nous sommes tous bien. Nos grandes filles sont pensionnaires et ont été bien aises d'avoir des vacances. Henriette est grasse (à fendre avec l'ongle), Alice est bien aussi, Marie est toujours dissipée, Émilie St-Germain est toujours sage et sérieuse, Adine et Henriette B. sont bien aussi, elles attendaient leur père avant son départ pour l'Europe, mais il paraît qu'il prend la ligne française par New York et ne passera pas ici. Cela va être un chagrin pour elles, les pauvres petites.

Je n'ai pas vu le Dr St-Germain depuis sa visite du jour de l'An, qui n'a été que d'un instant. Il a déménagé sa pharmacie et est revenu à la place qu'il occupait avant le feu. On dit qu'il a un beau local, je ne l'ai pas encore vu. Je sors bien peu, je t'assure, je me fais vieille, et je le suis aussi. Sais-tu que j'ai 59 ans la semaine dernière...

Adieu, ma chère sœur, je pense bien souvent à toi, je t'assure, et prends bien part à la peine que tu as de n'avoir pas conservé ta chère petite. Amitiés à Sam, à Clotilde, à ton Jos. Un bon gros bec à Émery, à Ben, à Nanette et Emma, lorsque tu les verras. Je pense bien souvent à eux tous et prends bien part à leur chagrin.

Ta sœur qui t'aime bien.

H. Leman



Aurélie à son fils Sam

Papineauville, 30 janvier 1877

Mon cher Sam,

Tu ne dois pas oublier que le 1^{er} février est l'anniversaire de ta naissance. Je te souhaite bien des anniversaires aussi heureux que les précédents, et surtout de ne pas perdre ou plutôt ne jamais oublier celui de 1876 qui, peu de jours après, te procurait le bonheur de ta première communion. Ce sont des choses qui ne peuvent s'effacer de la mémoire; bien chers enfants, je voudrais

pouvoir vous embrasser et vous presser tendrement sur mon cœur! Dieu en a décidé autrement; soumettons-nous patiemment si nous le pouvons; quelquefois la nature nous porte au contraire.

Il me semble et je trouve qu'il y a longtemps que tu ne nous as pas écrit? As-tu été indisposé ou trop occupé pendant ce mois-ci? Ne manquez pas d'aller voir votre tante Casimir Papineau, à votre première sortie. Quelques-uns la disent un peu mieux; d'autres, qu'elle s'en va graduellement. Il est certain qu'elle ne prend pas de mieux. La famille diminue graduellement aussi. M. et dame Gignac doivent être déménagés et rendus au N^o 61, rue Osborne, depuis samedi dernier, écrit Charlotte à son père. Nous avons eu des nouvelles de l'oncle Antoine P. par Arthur Hillman qui a été mener Stephen à Saint-Eustache. Arthur y était dimanche dernier. L'oncle Antoine ne peut pas encore marcher seul et tombe par terre lorsqu'il essaie à le faire. Tante Louise, sa femme, est au lit par le rhumatisme et l'épuisement; c'est bien pénible de les voir. Priez bien le Bon Dieu pour eux.

Nous sommes bien, moins Jos qui tousse toujours mais va toujours à son école. Mardi dernier, ton papa, Eugénie, Jos et moi sommes allés à Curran. M. Gareau devant aller passer trois jours à L'Orignal par affaires, Mme Gareau n'aimait pas à rester seule et me demanda d'y aller. Je restai avec Jos jusqu'à dimanche. Le père et Eugénie revinrent le lendemain, mercredi après-midi, par un très mauvais temps. Samedi soir, Clotilde vint coucher là, et nous arrivions ici à 5 [h] p.m., dimanche.

Tante St-Julien n'est pas encore très bien. Cependant, il y a près de quatre semaines que son enflure ne s'est pas renouvelée; elle espère que cela ne la reprendra pas, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait désenflée. La pauvre Nanette a été malade d'une névralgie à la tête, ayant pris du froid en revenant d'Ottawa. Elle tousse beaucoup et est toujours faible. Tu vois qu'il y a partout quelques affections!

J'espère et je désire que vous consultiez vos professeurs avant d'essayer à apprendre le dessin, et faire bien attention de ne pas perdre votre temps. Vous savez que vous ne devez rien faire sans consulter ceux qui doivent vous diriger.

L'oncle Émery travaille fortement à son inventaire des comptes. Il y travaille souvent une bonne partie de la nuit. Mais je crois qu'il y passera probablement l'hiver¹⁷⁰.

Jos demande combien d'années tu as encore à passer au collège : il trouve [que] c'est bien long, six ans après celui-ci. Il commence à lire couramment en anglais, il copie les chiffres à l'arithmétique, après ses heures d'école il commence à jouer le gros major. Je lui apprends à connaître l'heure, mais il ne fait pas grande attention.

Amitiés à Eugène, qui n'a plus que 27 jours pour fêter son anniversaire; je lui donne un gros bec. Adieu, cher enfant, je te donne un bon bec, bec bien sucré, pour le 12^e anniversaire. Reçois les amitiés de ton affectueuse et tendre mère, pour la vie.

S.J.A.P. Mackay



Aurélie à Honorine

Papineauville, 16 mars 1877

Ma chère sœur,

Auguste, notre frère, nous écrivait la semaine dernière que la bonne Madame Dessaulles était partie de chez lui malade, ce qui nous inquiète, car étant éloignés nous avons rarement des nouvelles. Si la maladie était sérieuse, tu voudras bien nous en donner connaissance. J'espère néanmoins que le retour à la maison aura contribué au prompt rétablissement, car un changement d'habitude cause souvent du malaise.

Sam et Clotilde sont partis d'ici mercredi à midi, en route pour Saint-Eustache, devant et étant couchés à Saint-André, chez le neveu Adolphe Mackay; et se rendant hier à Saint-Eustache.

Dimanche dernier, nous recevions une lettre de Dlle Stéphanie, nous disant que Madame Papineau était bien faible et passait la moitié du temps couchée : l'inquiétude, les veilles et peines sans nombre l'ont épuisée. Et nous craignons que cela ne l'emporte avant son pauvre mari, qui est loin d'être bien, mais qui

peut aller et venir dans la maison. Tous deux sont bien affligés. Les pauvres vieilles Dlls M. sont aussi bien fatiguées, car voilà sept mois qu'elles ont ce pauvre malade.

Sam et Clotilde se rendront à Montréal. Je ne sais quel jour ils y seront. Les enfants seront surpris et contents sans aucun doute, nous n'avons pas voulu le leur écrire. Puis Gabrielle le sera bien aussi, en voyant Clotilde.

Louise a toujours le nez enflé et y éprouve toujours de la douleur. Elle fait usage de teinture d'iode ou d'opium, alternativement; elle commence à travailler un peu, mais très peu de temps à la fois, car cela lui fatigue les yeux et la tête. Dlle Julienne a toujours de la douleur et de l'enflure au pied et à la jambe. Toutes deux n'espèrent pas de guérison radicale avant les chaleurs.

L'hiver nous est revenu, il fait bien froid. Nanette est de mieux en mieux. Elle est venue coucher ici mardi soir, pour faire ses Pâques. Elle est retournée mercredi après-midi avec Emma, qui était venue dans le même but. J'en ai eu des nouvelles aujourd'hui : elle n'a pas été bien fatiguée, elle n'était pas venue ici depuis plus de deux mois. Je crois qu'elle va prendre le dessus, mais il lui faut beaucoup de prudence. Comme le nouvel hiver ne sera bien long et que le printemps nous arrivera bien vite, je pense au jardin et aux fleurs qui doivent l'embellir. Sachant que tu as toujours de belles fleurs, je serais contente si tu pouvais, sans trop de trouble, me faire une petite part de celles que tu as, de toutes espèces. Je ferai une couche chaude dans quelques jours. Un paquet de graines ou de bulbes, ou de greffes, ne coûte que $\frac{1}{4}$ de centin par once, ou 4 onces pour un centin, envoyé par la malle, pourvu qu'il n'y ait que l'adresse à destination et le mot graine, ou ce que c'est, si c'est bulbe, etc.

Le père Émery travaille très bien et avance autant qu'il est possible en pareille affaire. Il est souvent fatigué par le mal de dents, ou plutôt de leurs racines, car il n'a que cela. Émilie est assistante maîtresse de poste, en l'absence des deux chefs. Elle aime assez cela, quoiqu'il faille se lever deux fois la nuit. Elle veut toujours le faire, quoique je veuille l'en dispenser.

Mes respects, saluts et amitiés à qui de droit. Un bon bec à tous les chers petits enfants. Adieu. Je t'embrasse de tout cœur, et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélie



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 23 avril 1877

Ma chère Aurélie,

Tu as dû croire que je n'avais pas reçu ta lettre, puisque tu n'y recevais pas de réponse. Cependant, elle m'est parvenue en temps et lieu, et j'ai été bien contente d'avoir de vos nouvelles à tous. Je ne t'ai envoyé ni grains ni bulbes ni plantes, par la raison que je n'ai de plantes annuelles que celles qui se ressèment elles-mêmes et que je n'en ramasse [pas] de graines, si [ce] n'est des pensées dont je vais te faire une part. Quant aux bulbes qui se plantent au printemps, je n'ai que des *gladiolus*. Il me semble que tu m'as dit que tu en avais. Quant aux plantes, je crois t'avoir donné ce que tu n'avais pas, quand tu es venue le printemps dernier. Pourtant, je crois que tu n'as pas de croix-de-Saint-Louis doubles. Je t'en enverrai une petite tige. J'espère que tu réussiras mieux que moi à les multiplier, car je crains d'en perdre l'espèce.

J'ai vu Auguste aujourd'hui. Il est toujours souffrant quoiqu'il le soit moins qu'il ne l'a été pendant son séjour à Montréal. Il me dit que son médecin lui a conseillé de retourner chez vous aussitôt qu'il aura passé son examen, ce qu'il pense faire cette semaine, et alors, il serait prêt à partir la semaine prochaine. Alors je t'enverrai ce que j'ai.

Je t'assure que nous avons eu une alerte samedi. Notre petite Rosalie était partie le matin après son déjeuner pour aller au couvent et, en apparence, bien portante lorsque, vers neuf heures, elle nous est revenue en se plaignant d'un violent mal de tête. Je

l'ai assise sur mes genoux et me suis mise à lui bassiner la tête, car elle était très souffrante. Peu d'instants après, elle s'est mise à vomir et nous avons pensé que ce pouvait être une indigestion, mais aussitôt sa langue est devenue embarrassée, elle est tombée en convulsions très fortes. Nous lui avons donné les soins usuels en pareil cas : bains de pieds, applications froides sur la tête, et avons envoyé chercher le médecin qui lui a fait mettre la moutarde sur les jambes, mais tout cela ne lui donnait aucun soulagement. Enfin, le docteur, après être revenu une seconde fois, a prescrit un émétique que nous sommes parvenus à lui faire avaler en lui desserrant les dents avec le manche d'une cuillère. Après avoir vomi abondamment, les spasmes se sont calmés et elle a repris connaissance peu à peu. Mais tout cela a duré longtemps : depuis 9½ h jusque vers 2 h, où elle a pu parler un peu. Je t'assure que nous étions bien inquiets tous ensemble, les convulsions étaient si fortes et cela a duré si longtemps que nous craignions qu'elle n'y succombât. Je n'avais jamais vu d'enfant si vieux que cela avoir [des] convulsions. Nous craignions aussi que ce fut une première attaque de cette terrible maladie, l'épilepsie, mais à présent nous connaissons la cause de cette attaque : ce sont des vers. Le docteur avait pensé que ce pouvait [être] cela, et non pas simplement une indigestion, lui avait donné des remèdes pour cela, et hier, elle en [a] passé un. Elle est mieux aujourd'hui mais elle est faible et n'a pas du tout d'appétit¹⁷¹. Il y a beaucoup de rougeole et scarlatine dans l'endroit et nous craignons à chaque [jour] de voir arriver la maladie dans la maison.

J'ai appris à Montréal que tu devais descendre bientôt. J'espère que tu viendras nous voir, car je ne sais pas encore si je pourrai aller vous voir à la Petite-Nation. J'espère qu'il n'y aura pas d'obstacle à ce que tu te rendes ici. Nous avons si peu de temps à nous voir à présent qu'il faut tâcher de ne pas manquer les occasions de se rencontrer.

J'ai vu tes garçons à Montréal. Louisa et moi devions aller au collège les voir, mais c'était le congé de Pâques. Ils sont venus, Eugène a dîné avec nous mais Sam a été chez son oncle Émery avec Auguste. Ainsi je n'ai pu voir Sam qui n'est pas revenu.

J'ai trouvé Mme Casimir beaucoup mieux, quoique bien faible et ayant encore la voix bien éteinte. Le jour de mon départ, elle était sortie le matin en voiture et est arrêtée chez Auguste où elle

est restée à dîner. En arrivant, elle nous a dit vouloir retourner à pied, mais qu'elle aura été trop fatiguée. Elle était encore chez Louisa lorsque je suis partie pour le dépôt.

Adieu, ma chère Aurélie. Amitiés à tous chez toi, à ton mari, à Clotilde, Émery, Émilie, chez Louise aussi et chez Ben. Je pense à vous tous bien souvent. Fanny se joint à moi pour vous faire ses amitiés. Avec affection.

H. Leman



Aurélié à Honorine

Papineauville, 16 octobre 1877

Ma chère sœur,

Tu as dû apprendre par Clotilde la maladie de Dlle Sophie St-Julien, qui ne paraissait pas très grave à son début, mais qui, presque insensiblement, l'est devenue. Dimanche soir, elle a reçu le Bon Dieu et l'Extrême-Onction vers huit heures du soir, et hier matin elle pouvait encore se rendre seule au pied de son lit, à sa chaise d'aisance, mais elle affaiblissait beaucoup dans le cours de la matinée. Vers 11 heures, Louise fit demander à Sam d'aller faire son testament. Étant occupé, il ne put s'y rendre que vers midi, elle avait peine à parler. Cependant elle nomma ses cinq nièces, chacune leur nom¹⁷², et leur donna le peu qu'elle avait, consistant en vaches et moutons, etc. Elle continua à s'affaïsser indiciblement, sans aucune résistance ni agonie, qu'un faible râle. Et à cinq heures cinquante minutes du soir, elle n'était plus! Nous ne pouvons penser qu'elle ne soit heureuse après une vie passée si utilement à soulager les malades, surtout dans leurs dernières maladies! Puis quel dévouement pour le travail et quelle abnégation! Le pauvre Édouard et demoiselle Julienne sont bien affligés. Le premier pense qu'il vient après elle et que

son tour n'est peut-être pas éloigné; il est épuisé par l'ouvrage et a 73 ans! Je ne puis dire si le service aura lieu demain ou jeudi. Messire Lombard est parti hier matin pour Montréal avec Messire Bélanger¹⁷³. Il faut avoir le curé de Thurso et voir s'il est chez lui ou non, car il dessert la paroisse de Saint-Malachie, et il y était dimanche.

Rien de nouveau depuis ton départ. Vous êtes en retraite, veuillez ne pas oublier les parents d'ici. Nous avons bien besoin des prières de ceux qui s'intéressent à nous. Nous pouvons nous rendre le réciproque. Mais les uns ont bien plus de ferveur que d'autres, et c'est ce que je vois de votre côté.

Ben est venu ici hier, il est bien, après son retour chez lui. Emma est venue et a passé la nuit à veiller avec Eugénie, Ernest P., Odile et sa femme, chez l'oncle St-Julien.

Le temps est toujours à la pluie et à l'humidité. Point de gelées, malgré l'humidité. Sam ne ressent pas de douleurs, il est bien aise.

Mille amitiés à la famille, sans oublier Louisa, qui est chez vous. Un gros bec aux chers petits enfants. Adieu et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélié



Aurélié à Honorine

Papineauville, 30 décembre 1877

Ma chère sœur,

Il y a longtemps que je veux t'écrire mais, comme toi, le temps m'a manqué. Sam a été malade au lit pendant une dizaine de jours, en l'absence de Clotilde, ce qui m'a fait faire bien des pas, du bureau à sa chambre, et vice-versa. C'était une attaque de rhumatisme à la hanche gauche. Il n'avait jamais eu ces douleurs à cet endroit. Il est changé et maigri. Ici comme ailleurs, tout va

petit train. Chacun a ses peines, ses contrariétés, et misères de tous genres, indispensables à la vie.

Ben est ici depuis une quinzaine, occupé à régler des anciens comptes de Sam, puis copier. Ce dernier, sans être arrêté, souffre aussi de rhumatisme dans le cou et les épaules. Le frère Émery en souffre aussi joliment fort depuis trois jours. Le temps est si mauvais qu'il est presque impossible de se bien porter. Aujourd'hui, il neige mais, la terre n'étant pas gelée, elle ne restera pas. Clotilde et Nanette nous sont arrivées seules au milieu de la nuit. Nanette paraît beaucoup mieux depuis son retour, quoique je ne l'aie pas vue depuis qu'elle nous a laissés. J'en ai des nouvelles par le Dr T. ? qui y va tous les jours, vu qu'il y passe en allant à des malades qu'il a dans le gore de Lochaber et dans le voisinage. Les chemins sont si mauvais que chacun ne sort que pour affaires indispensables.

Chez St-Julien sont bien et toujours très occupés à la couture qui leur vient bien à propos, car c'est avec cela qu'ils pourvoient à bien des besoins de la maison. Chez John sont bien. Cependant Marie-Louise a eu un violent mal de gorge; elle est beaucoup mieux, sans être tout à fait guérie. Auguste nous a causé joliment d'inquiétude, nous disant qu'il avait beaucoup souffert et qu'il serait peut-être forcé de revenir à la maison s'il n'avait pas de mieux. Il nous dit plus tard qu'il était mieux et ferait tout en son pouvoir pour continuer. J'espère que si le temps sec prend [il] éprouvera du mieux.

Ceux de Montréal sont bien. J'en suis bien contente, car les savoir malades et éloignés est bien pénible pour les parents et très ennuyeux pour eux aussi. La pauvre Clotilde est plus changée, il me semble, que lors de son départ. Nous avons toujours eu du mauvais temps, elle n'a pu sortir qu'une ou deux fois. Je suis heureuse d'être mieux que je n'avais été depuis bien longtemps, de sorte que je peux travailler sans inconvénient. Je vous remercie infiniment, toi et Fanny, pour le trouble que vous vous êtes donné pour me faire un aussi joli chapeau. Lorsque je saurai combien je dois pour les chaussons d'Auguste, je payerai la balance due sur mon chapeau, que j'ai trouvé fort de mon goût et qui me fait bien.

Nos meilleures amitiés à toute la famille, grands et petits, que j'embrasse de tout cœur. Adieu et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélié



Aurélié à Honorine

Papineauville, 16 janvier 1878

Ma chère sœur,

Comme toi, j'ose espérer qu'il n'est pas trop tard pour vous souhaiter à tous bonheur, prospérité et surtout meilleure santé que vous n'en avez eu à la fin de l'an qui vient de s'écouler.

Je suis heureuse de savoir votre chère petite Fanny en pleine convalescence, ce qui procurera le repos à sa bonne maman et sa chère mémé. Nul doute que la grande fatigue que vous avez éprouvée toutes deux est cause de vos indispositions.

Mon pauvre Auguste a été retenu au lit depuis huit jours avant Noël jusqu'à dimanche dernier. Depuis ce jour, il s'habille et va et vient, mais reste couché la plus grande partie du temps, soit sur le lit ou sur un sofa, et éprouve encore de la douleur à la cheville du pied de la mauvaise jambe. Cette cheville, ainsi que tout le pied, devient très enflée et douloureuse. Il ne pouvait reposer qu'à force de morphine. C'est rhumatisme. Le docteur lui a sondé l'os de la jambe, qui n'est plus sensible du tout. Les premiers jours de janvier où il a le plus souffert et saignait du nez plusieurs fois par jour et abondamment, ce qui l'a joliment affaibli. Il est bien changé et maigri. Tu comprends maintenant la cause de mon retard à t'écrire, car tout le fardeau retombe sur la mère. Dans le même temps, Clotilde souffrait de névralgie dans la tête et la mâchoire : elle pouvait à peine rester debout.

Je ne sais si tu as su qu'Édouard St-Julien avait fait une terrible chute du haut de la grange en bas, en jetant du foin pour

ses animaux. Voilà quinze jours et il est encore souffrant, des contusions au bras gauche surtout. L'on fut obligé de lui appliquer la moutarde au milieu du dos, puis à la poitrine, car là aussi il avait beaucoup de douleurs. Louise et Éléonore ont gardé le lit chacune trois jours par la diarrhée, tout en même temps. Quelle maisonnée, partout de la maladie!

Si Auguste continue à se mieux porter, je descendrai à Montréal la semaine prochaine, car le cher Sam a bien hâte de me voir. Eugène est venu se reposer les yeux, car ils étaient affaiblis par l'étude, et encore plus par sa croissance. Sam a fait son homme et nous dit ne pas s'ennuyer en l'absence de son frère. Mais il aurait bien aimé à venir faire un petit tour. Eugène avait à consulter le Dr Desjardins¹⁷⁴, oculiste, qui lui dit avoir une légère taie à l'œil gauche. Il lui a donné quelque chose qui l'a fait disparaître, puis a prescrit du repos pendant quelques semaines. Il retournera en même temps que moi. Je serai bien contente de te rencontrer à Montréal. Si tu penses y passer quelque temps, nous nous verrons. Clotilde te fait dire qu'elle n'a pas envoyé la feuille de Berquin, car elle ne [se] souvenait plus du nom de l'histoire. Si tu veux nous l'écrire, elle fera son possible pour la chercher et te l'envoyer.

Nous nous attendions à la visite de notre frère juge. Mais il nous écrit qu'il lui était impossible de venir, il était trop indisposé le jour qu'il aurait pu venir; maintenant, il est trop occupé.

Tous nos parents se joignent à moi pour vous faire, à tous, les amitiés et souhaits de la saison. Émery te remercie beaucoup de tes bons souhaits et te prie d'agréer les siens. Adieu. Respects et amitiés à qui de droit. Un bon bec pour toi et les chers petits enfants, et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélie P. Mackay



Aurélie à Honorine

Papineauville, 12 mai 1878

Ma chère sœur,

Excuse-moi si je n'ai pas accusé réception de tes belles plantes plus vite. Elles sont arrivées ici le vendredi après leur départ de chez vous, sans être le moins du monde flétries. Je les ai plantées le samedi, et toutes sont reprises, les framboisiers aussi. Je te remercie beaucoup pour tout le trouble que tu as dû te donner pour les si bien emballer.

Clotilde et moi avons passé les deux dernières semaines à tapisser la chambre au tuyau, comme nous l'appelons, poser le reste de la bordure dans la chambre des étrangers, puis tapisser la mienne, et mille autres choses toutes plus pressées les unes que les autres. Nanette, qui n'était pas remontée depuis votre visite ici, gardait le bureau de poste pendant l'absence de Sam et Auguste à la Cour, qui siégea trois jours. Nanette n'est retournée chez elle que vendredi soir par les chars. Son séjour ici lui a fait beaucoup de bien : il nous semble à tous qu'elle a la figure un peu plus pleine. Elle a besoin de distraction, et elle en a plus ici qu'ailleurs.

Je me propose d'aller voir mes écoliers de ville jeudi ou vendredi et passerai quelques jours. Les chers enfants ont bien hâte de me voir; je pense en dire autant.

Tous les parents ici sont bien et bien occupés à leurs travaux respectifs. Les moulins à coudre marchent tant que la journée dure. Nous avons beaucoup de pluie, ce qui retarde les travaux, mais tout ce qui est levé a belle apparence.

Le père Sam est bien quoiqu'il paraisse changé. Auguste est passablement bien; je l'ai mis à l'usage de la tisane de salsepareille. Son grand-père Mackay trouvait que cela lui faisait du bien pour ses douleurs de rhumatisme. Auguste se propose d'aller assister à la fête du collège à Saint-Hyacinthe à la fin de juin. Il vous fait à tous ses meilleures amitiés, et n'oublie pas ses aimables et bonnes cousines. Ne pourrais-je pas en dire autant? Clotilde te présente ses respects et amitiés, à Fanny et aux cousines. Jos apprendra [à] lire le français, afin de pouvoir se servir de son beau livre de messe.

Nos meilleures amitiés à M. et Madame Dessaulles, et aux jeunes filles, un beau bec à tous tes chers petits enfants. Je t'embrasse de tout cœur. Adieu et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélie



Aurélie à Honorine

Montréal, 1^{er} juin 1878

Ma chère sœur,

J'ai reçu ta lettre hier soir et je t'en remercie beaucoup. Depuis que je suis à Montréal, je désirais beaucoup t'y voir venir, mais connaissant tes nombreuses occupations à cette saison, je n'osais te demander d'y venir me rencontrer. Je ne pourrai pas aller à Saint-Hyacinthe, mais attendrai ta visite avec grand plaisir, ne retournant chez moi qu'après cela. J'ai beaucoup à faire à la maison, avant la vacance qui aura lieu au collège de Montréal, le 25 juin, en même temps qu'à l'école Archambault. Je pense aller passer une couple de jours à Saint-Eustache, et partirai lundi si le temps le permet, pour revenir mercredi soir, pour avoir vu faire sortir les enfants, jeudi, afin de leur faire faire des hardes pour les vacances. Eugène n'a plus rien, il a tellement grandi. Ils sont passablement bien tous deux. Quoique Sam soit maigre et changé, il travaille bien. Eugène a les yeux parfaitement guéris, mais il a besoin de toniques. Les vacances ramèneront et fortifieront toutes les faiblesses.

Louisa, d'où je t'écris, après lui avoir communiqué ta lettre, te fait dire que tu seras la bienvenue, avec ta petite fille, quand bon te semblera de venir et pour le temps qui te conviendra d'y rester : elle t'attend.

Tous nos parents sont bien. Godfroy, sa dame et sa petite fille sont montés jeudi matin à Plaisance. Denis y étant monté la veille au soir. Auguste, auquel Denis avait écrit, prit le train en passant

à Papineauville, ils sont revenus hier vers une heure p.m., accompagnés d'Emma P., Eugénie Mackay et Alphonsine Lapierre, en promenade à Papineauville depuis le 24 mai; elles sont venues surprendre les demoiselles de la ville. Elles remonteront mardi, disent-elles. Il le faudra bien, car elles n'ont rien apporté en fait de linge. Dlle Stéphanie Mackay, souffrant toujours beaucoup depuis son accident de l'automne dernier, c'est ce qui m'engage à faire le voyage. Sans cela, je n'y serais pas allée.

Je te remercie beaucoup pour tout ce que tu as fait pour moi. Mes meilleures amitiés à M. Dessaulles, Fanny, aux bonnes cousines, un bon bec aux chers petits enfants. Adieu et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélié



Aurélié à Honorine

Papineauville, 11 août 1878

Ma chère sœur,

Depuis longtemps je veux t'écrire et, comme toi, je remets au lendemain, qui ne vient point. La lettre de Fanny à laquelle Auguste répond lui-même, nous donne de vos nouvelles. Cela nous est toujours agréable, quoique nous apprenant les indispositions de vos chers petits enfants que nous aimons bien et leur souhaitons un prompt rétablissement.

Maman nous a dit bien souvent qu'elle avait beaucoup soulagé la coqueluche en enveloppant des chenilles noires et brunes dans une flanelle, cousue, et les mettant sur la gorge, puis les changeant une couple de fois. C'est le temps où on les trouve assez nombreuses.

Nous aussi nous sentons des vacances, les demoiselles étrangères vont chez John, et les messieurs viennent ici. Il y en a presque toujours quelques-uns. Cela n'avance pas trop l'ouvrage

à l'aiguille et retarde la correspondance. Les vacances achèveront et tout redeviendra tranquille. Ida P. est chez John depuis près de quinze jours, s'y amuse très bien. Mercédès est arrivée hier à midi, je ne sais combien de temps elles resteront.

Notre Auguste, ayant été admis à l'étude du droit, nous laissera dans quelque temps pour Montréal. Voilà un autre genre de vie qui amènera d'autres inquiétudes : nous ne savons où il pensionnera et quelle surveillance il aura. Tu as bien eu tes inquiétudes, durant la cléricature de ton cher Jos. Il avait bonne santé, et point de défauts. En sera-t-il ainsi des miens, au nombre de quatre ! Je les recommande tous à vos bonnes prières, vous qui êtes si pieuses, ainsi qu'à leurs bonnes et aimables cousines, que nous n'oublions pas non plus et auxquelles je te prie de faire nos plus tendres amitiés.

Ayant écarté mes recettes pour la crème au chocolat et la bière de gingembre, aurais-tu la bonté de me les faire copier par une des jeunes demoiselles, si tu ne peux le faire toi-même, et me les envoyer lorsque tu pourras ? J'en ai fait selon la recette de Madame Beaton, mais je préfère la tienne pour les deux. De plus, la recette de la crêpe au lard [est] si bonne chez vous, mais peu réussie par moi.

Autre demande : Auguste laissa ses deux capots d'écolier chez M. Cadoret et les oublia à son dernier voyage. Je désirerais que tu en fisses un paquet et les envoyer par l'express chez D.E. Papineau et, de là, je les ferai venir par M. Lebel qui va à Montréal toutes les semaines. Je t'inclus une piastre pour payer l'express. Avec le surplus, tu donneras des sucreries à M. Casimir en mon nom, puisqu'il pense encore à moi et aux petites sœurs.

Je t'envoie par Book Post¹⁷⁵ trois photographies, copiées sur un daguerréotype. Tu les reconnaîtras, je pense. Tu voudras bien en donner une au Dr St-Germain de ma part, une à Francis, et l'autre pour toi, que j'aurais dû nommer la première. Je les ai fait copier à mon dernier voyage de ville, et données à Auguste pour en faire la distribution, mais il oublia le tout. Je n'en ai pas eu assez pour en offrir une à Fanny, mais ce sera pour plus tard, si possible, en outre des deux miennes, pour toi et Fanny, ainsi que celle de Joseph pour Emma, envoyée par lui-même avec ses amitiés.

Godfroy est monté hier soir chercher sa femme; ils redescendent demain soir. La petite s'est bien fortifiée et est bien gentille.

Tu demanderas au Dr St-Germain s'il veut laisser venir ses demoiselles passer quelques jours ici, pendant qu'elles sont à Sainte-Scholastique. C'est bien court d'ici là et cela leur ferait voir des parents et du pays. Sachant le jour de leur arrivée, l'on irait au-devant d'elles. Je sais ce qui en est pour y avoir passé. Si c'était possible, cela nous ferait grand plaisir de les voir ici.

Mille amitiés et baisers de tous à tous, et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélié P. Mackay



Aurélié à Honorine

Papineauville, 9 janvier 1879

Bien chère sœur,

J'ai reçu ta lettre et les photographies de tes belles petites-filles et du beau M. Casimir. Pour le tout j'en remercie beaucoup les donateurs et donatrices.

Excuse-moi si je suis si tard à t'offrir mes vœux et souhaits de bonne année, que j'offre en même temps à Fanny, à son bon mari et à toute leur aimable et estimable, grande et petite famille. Puisse la divine Providence vous combler de tous ses bienfaits, que vous méritez tous sous tous rapports.

Élisabeth St-Julien m'a priée de remercier mère, grand-mère et la belle Fanny qui a pensé à elle d'une manière particulière. Toute la famille St-Julien est bien, ainsi que chez Ben. Malheureusement, notre pauvre [frère] s'oublie souvent. Je viens de nouveau te demander de le recommander aux prières de la famille, et aussi à celles de l'Archiconfrérie. Il m'est bien pénible de t'annoncer des mauvaises nouvelles, mais à qui se confier si ce n'est à ses sœurs et tantes? Je dis tantes, car je vais te demander la même faveur pour notre pauvre neveu Godfroy, qui est dans un très pénible état de dégradation : arrivé chez son père, vendredi

ou samedi, il n'a pas cessé d'être ivre. Il vient faire son tour au village tous les deux soirs, conduit par son homme, mais il fait une visite à chaque hôtel avant de nous arriver à dix heures du soir, et il ne peut faire deux pas droit, il a peine à se tenir sur pied. Il ne retourne chez lui que vers une heure du matin, puis se lève à 4 a.m. pour recommencer. Je crains fort qu'il ne perde entièrement l'esprit. Il a l'air tout à fait égaré. J'ai passé toute la nuit éveillée, à y penser et me suis dit que je t'en écrirais, afin d'implorer le secours de vos bonnes prières. Je te prie de vouloir m'excuser, et mon griffonnage, car je suis très mal à l'aise. Louisa me disait avec plaisir qu'il avait fait de belles promesses à son oncle juge¹⁷⁶. Il n'est plus capable de rien faire. Emma disait à Clotilde, dimanche soir, qu'elle craignait qu'il ne devînt fou avant longtemps¹⁷⁷. Sa pauvre mère nous a laissés à temps pour s'éviter bien des peines cuisantes, elle en avait eu assez! Les peines, croix et troubles de toutes espèces se succèdent pour chacun sans cesse; nous sortons d'un pour retomber de suite dans un autre plus grand. Je suis trop mal disposée, je t'écrirai de nouveau ou nous [nous] reverrons à Montréal dans à peu près deux mois.

Mille amitiés et embrassements à toute la famille. Reçois pour toi-même un bon et gros bec. Sam est en pleine Cour. Auguste est mieux. Adieu. Ta sœur pour la vie.

Aurélie



Aurélie à Honorine

Montréal, 27 avril 1879

Ma chère sœur,

Il y a longtemps que je veux t'écrire, mais retarde toujours à le faire. Depuis un certain temps j'ai bien souvent voyagé, ce qui m'empêchait d'écrire. Comme toi, j'aurais désiré te rencontrer à Montréal, mais impossible, car ce voyage-ci fut tout à fait imprévu,

et restait vers le milieu de mai, après mon jardin fait. J'ai dit à M. Dessaulles pourquoi j'étais venue.

Tout mon monde est bien, j'en ai des nouvelles tous les deux jours. Sam est toujours bien ponctuel à écrire. Mes écoliers sont bien, je les ai vus hier. J'ai été heureuse d'apprendre le mieux de la chère petite Emma. J'espère qu'un bon traitement, bien suivi, lui rendra la santé et tirera ses bons parents de l'inquiétude qu'ils avaient à son sujet.

Comme partout, vous êtes en grand ménage, attendant Madame Laframboise chez vous. Louisa n'a pas encore fini de replacer ses livres. Je devrais dire Auguste, car elle ne peut faire plus que de les essuyer, mais lui les place; c'est un gros ouvrage et fatigant.

Le pauvre Godfroy a repris ses mauvaises habitudes : que va-t-il devenir? Je crois qu'ils seront obligés de l'envoyer dans une maison de santé. C'est bien pénible pour toute la famille de le voir dans cet état-là. Je ne sais trop ce qu'ils vont devenir tous ensemble. La famille de Plaisance était supportée par lui et Denis, notre pauvre frère Ben ne gagnant à peu près que chez nous; et maintenant il n'y travaille pas souvent.

Chez St-Julien étaient bien mais inquiets de savoir où et qui prendre pour fermier, ne pouvant cultiver leur terre eux-mêmes. Chacun a ses troubles et travaux dans ce pauvre monde.

Tu me demandais si j'avais besoin de quelques plantes pour mon jardin. Je suis gourmande et veux toujours ce que je n'ai pas. Mais il y a toujours un peu d'embarras à les faire venir de Saint-Hyacinthe ici. Je pense partir d'ici vendredi de cette semaine; si tu avais une bonne occasion, j'aimerais à avoir quelques oignons de *gladiolus* rose et blanc, si tu en avais, puis du plant de ta giroflée vivace, plante à fleur rose. Je ne sais pas si tu as de nouvelles plantes depuis ma dernière visite chez vous. Celles que j'ai eues l'année dernière ont bien réussi. Tu es assez occupée dans le moment pour ne pas te fatiguer à m'envoyer des plantes. Ce sera pour une autre fois. Je suis contente de voir ton (mon) rosier en bonne santé et faisant admirer ses belles fleurs.

J'espère que Fanny conservera sa santé et ne se fatiguera pas trop en ayant un surcroît de monde dans la maison. Je sais si bien que plus il y en a, plus il y a d'ouvrage. Il est vrai que nous devons tous nous entraider. Toute la famille se trouve plus ou moins dans de mauvaises affaires, c'est bien pénible! Mais il faut se résigner.

Quand tu verras Dlle Brunelle, présente-lui mes saluts et amitiés.

Mon Auguste est venu passer son congé de Pâques à la maison, cela l'a un peu reposé, car il travaille bien et a subi de bons examens. C'est bien consolant. J'espère qu'il prendra des forces.

Louisa a été à la grand-messe aujourd'hui. Je suis venue dîner avec elle, car je me retire chez Émery, ayant le plaisir de voir mon Auguste aux repas et un peu le soir, car il étudie constamment. Il a deux cours tous les jours : un à 8¹/₂ heures le matin, et l'autre à 4 p.m., puis il écrit aux Cours d'enquête, ce qui lui donne un peu d'argent.

Embrasse pour moi ton aimable et bonne fille, tous les chers petits enfants. Amitiés à M. Dessaulles et aux demoiselles. Adieu, chère sœur, crois à l'affection de ta toute petite sœur.

Aurélie P. Mackay



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 19 mai 1879

Ma chère Aurélie,

Un mot seulement pour te demander si tu viens à Montréal pour le 24; alors je m'y rendrai moi-même pour t'y rencontrer. Si ce n'est que plus tard que tu y viendras, écris-moi, car je n'y ai pas d'autres affaires que d'y voir mes parents et amis. Ainsi je puis remettre à plus tard afin de te voir toi aussi.

Louisa est venue nous faire une petite visite pas longue, elle a été bien pendant son voyage, mais elle nous [écrit] qu'elle a souffert à son retour d'un violent mal de tête qui lui a duré plusieurs jours.

Je n'ai point envoyé les plantes que tu me demandais, car les *gladiolus* roses sont presque tous pérés pour avoir trop souffert dans la cave. Quant à la giroflée vivace, je n'ai appris que trop

tard que Casimir allait à Montréal pour t'en envoyer, mais si j'y vais, je t'en porterai. Louisa nous a appris que Clotilde avait eu une inflammation de poumons. Comment est-elle à présent, cette chère enfant? Elle qui n'était pas déjà trop forte, cela doit l'avoir encore affaiblie. Fais-lui bien mes amitiés, je ne l'oublie pas.

Ici nous sommes assez bien, néanmoins Emma continue à prendre des remèdes pour le mal de tête. Elle a commencé à aller un peu au couvent pour l'habituer, afin qu'elle puisse y aller à l'automne. Je t'assure que ce n'est pas une petite [affaire] de l'éloigner de la maison.

Mlle A. Plamondon est beaucoup mieux : elle commence à sortir sur la galerie. Cela fait un an ce mois-ci qu'elle n'avait passé le seuil de la porte. Mlle Brunelle a aussi été malade d'un érysipèle; elle est mieux, elle a été elle aussi bien malade.

Le Dr Saint-Germain est bien ainsi que sa famille. Francis est bien aussi, mais on ne le voit pas souvent. Il a moins de temps à lui, je suppose.

Les discours pour les élections ont commencé hier. Chacun s'emploie pour remporter la victoire. Les libéraux ont bon espoir. Je [ne] sais s'ils seront encore déçus dans leurs espérances.

Mon jardin est bien avancé sans être tout à fait fini. Mes gadelliers ont déjà besoin d'être arrosés avec de l'hellébore. J'ai beaucoup admiré le beau bouquet que tu as envoyé par Sam. Tu as toujours de bien belles fleurs. J'aimerais bien à avoir une bouture de *pittosporum*, si c'est possible.

Je vais vous dire adieu à tous et vous faire à tous mes meilleures amitiés, ainsi que celles de Fanny, chez Louise, chez Papineau, à Sam. Nous pensons à vous tous souvent. Crois-moi toujours ta sœur affectionnée.

H. Leman



Honorine à Aurélie

Madame F.S. Mackay
Papineauville¹⁷⁸

Saint-Hyacinthe, 18 septembre 1879

Ma chère Aurélie,

Je partirai demain matin pour Montréal et me rendrai chez vous lundi [22 septembre]. Si tu as quelques commissions, adresse[-les] chez Auguste, je m'en chargerai avec plaisir. Tous assez bien ici.

H. Leman



Aurélié à Honorine

Papineauville, 3 janvier 1880

Ma chère sœur,

Dans les villes, vous avez un moyen bien ingénieux et précis d'adresser et faire vos souhaits de bonne année. Nous, pauvres petits campagnards, nous devons suivre l'ancien usage et par conséquent il nous faut un peu plus de temps, ce qui explique les retards, ce qui néanmoins ne nous empêche pas d'éprouver du bonheur en faisant agréer à nos bons parents les meilleurs souhaits de santé, qui est si nécessaire au bien-être de tous, et dont toute notre famille a grand besoin dans le moment, et qui avec la prospérité rend le bonheur parfait. C'est mon vœu le plus sincère pour tous.

J'ai appris avec peine, par le frère Ben, [que tu] es toujours souffrante. Il me semble que l'essai du sachet Ollman¹⁷⁹ ne serait pas bien dispendieux et te procurerait du soulagement. Tu as fait

bien des remèdes, sans éprouver de soulagement. Peut-être en donnerait-il?

J'espère que la chère Fanny prend des forces, malgré le trouble que peut donner baby. Mes collégiens sont à la maison pour cause de mauvaise santé. Eugène a mal aux yeux, ce qui vient de débilité générale, dit le médecin; il mesure cinq pieds, neuf pouces de hauteur. Je ne sais quand il pourra retourner reprendre ses études. Sam a constamment des douleurs d'estomac, ses poumons sont très faibles, quoiqu'il ne tousse pas. Il a toujours la poitrine sensible à l'extérieur, il éprouve aussi des palpitations de cœur au moindre exercice. C'est bien pénible de les voir retardés de leurs études, dans [un] temps si précieux pour eux. Tout ceci, avec toutes les autres inquiétudes et tracasseries plus ou moins pénibles qui nous incombent chaque jour, nous fait bien souvent perdre le sommeil, si nécessaire à réparer les forces épuisées par le travail indispensable de la journée. Depuis plus d'un mois, je n'ai qu'une jeune fille, n'ayant jamais sorti de chez elle, ne connaissant rien en fait de cuisine, et bien peu du ménage, ce que j'ai toujours fait moi-même depuis ce temps-là. Alors, je lui ai fait laver toutes mes peintures, en un mot le grand ménage. Je t'assure que je n'ai pas une minute de repos, malgré cela j'entretiens le linge et hardes de toute la famille. Les affaires étant si mauvaises que je cherche à tout faire moi-même. Et je n'ai pas fait faire de couture depuis plus de dix-huit mois. J'espère pouvoir m'en tenir là, si Dieu me laisse la santé dont j'ai grandement besoin!

Auguste est arrivé la veille de Noël; il est passablement bien de sa jambe, mais tousse toujours un peu. Je crains que sa maladie ne se jette sur les poumons. La pauvre dame Jos St-Julien affaiblit toujours; elle est bien changée, son mari est avec elle depuis vendredi dernier, mais doit repartir aujourd'hui, ce qui lui cause toujours une révolution. Elle n'a que la peau et les os, quoiqu'elle conserve son appétit. Elle prend beaucoup de choses légères cependant, elle ne se fatigue pas de bouillons, soupe au riz et aux huîtres, etc. Eugénie, qui est toujours sa garde-malade, commence à être fatiguée.

Madame Richer, Adeline, est venue passer le jour de l'An dans sa famille, elle vous fait ses meilleures amitiés; elle nous avait bien attendus, le jour que nous sommes revenus.

Chez St-Julien sont tous bien. Élisabeth est partie pour Montréal hier matin, afin de passer la vacance avec Gabrielle, qui est chez Casimir. Elle sera une quinzaine de jours absente, elle est chez Casimir.

Emma, qui avait été malade depuis un mois, est bien, est venue en chars. Le jour de l'An, elle avait eu des clous. Ben est bien, est remonté chez lui le jour de Noël et doit revenir travailler ici sous peu.

Mille amitiés de tous à tous et un bon bec du Nouvel An. Adieu. Crois à l'affection sincère de ta sœur.

S.J.A.P. Mackay



Honorine à Aurélie

Saint-Hyacinthe, 3 février 1880

Ma chère Aurélie,

J'ai reçu ta bonne lettre au commencement de l'année et m'étais bien promis de t'écrire avant la mi-janvier, car ma carte n'était qu'en attendant mieux. Et me voici rendue au 1^{er} février. N'importe, il vaut mieux tard que jamais.

Nous avons toujours eu des malades. Après Fanny, Casimir le père a été retenu à la maison cinq à six jours, ensuite Henriette a été retenue au lit une semaine et a gardé le haut de la maison une quinzaine. Elle n'est pas encore bien, mais sort en voiture lorsqu'il fait beau. C'est du froid qu'elle a pris, ce qui lui a causé un dérangement du foie et des intestins. C'est la même maladie qu'elle avait eue il y a quatre ou cinq ans. Seulement on espère qu'elle ne sera pas aussi longtemps faible. Ensuite Emma a eu la picote volante, ce qui l'a rendue pas mal malade et lui a fait passer deux ou trois nuits blanches. Elle est bien à présent, mais les gales ne sont pas encore tombées. Elle n'est pas encore sortie, car nous avons eu des temps impossibles. Il est tout probable que les autres

aussi vont l'avoir. La petite Fanny n'est pas bien aujourd'hui. Le baby est toujours bien incommode, néanmoins ses crises durent moins longtemps. Il ne dort pas, le jour, assez de temps pour que cela vaille la peine de le coucher et, la nuit, il lui faut des calmants pour le faire reposer. Il ne profite pas : en sept semaines, il n'a gagné qu'une demi-livre; il est toujours pâle. Nous le faisons manger depuis une dizaine de jours. Il nous semble qu'il est un peu mieux.

Louisa est venue passer cinq jours avec nous; ça nous fait bien plaisir de la voir et [elle] sent toujours de l'attrait du côté de Saint-Hyacinthe. Marie l'attire, elle a été malade pendant le séjour de sa mère ici, et cette dernière est restée une journée de plus, pensant qu'elle serait peut-être obligée de l'emmener avec elle, mais elle a pris du mieux. Nous aurions bien aimé à avoir Nanette et Élisabeth, mais nous avons tant d'éclopés que cela n'aurait pas été bien amusant pour elles. Je te prie de leur faire mes meilleures amitiés lorsque tu les verras. Louisa ne nous a pas dit si tes garçons étaient revenus. J'espère qu'ils auront été assez bien pour le cœur, afin de ne pas perdre leur année.

J'avais eu l'intention d'essayer le sachet Hallman dont tu me parles dans ta lettre, mais rendue à Montréal, on m'a dissuadée. Mme T. Thompson m'avait enseigné les poudres Beauregard, remède français, qui l'a guérie elle-même, mais je n'ai pu en avoir que dans le cours de décembre. J'en ai eu une boîte qui n'est pas encore finie. Je ne sais si cela me guérira, mais je suis bien soulagée pour le moment. Il n'y [en] a pas à Montréal, il faut le faire venir directement de Paris.

Voilà déjà trois fois que je recommence ce petit bout [de] lettre, après avoir tant retardé [à] mettre tant de temps à l'écrire et pour ne dire presque rien. C'est désolant, n'est-ce pas? de n'être presque bonne à rien, pas même à faire pousser des fleurs. Les tiennes sont bien belles malgré tes nombreuses occupations, puisque tu peux envoyer de jolis bouquets à tes parents de Montréal. Les miennes n'ont que des feuilles bien vertes, il est vrai. Je voudrais connaître ton secret. Les boutures de rosiers que tu m'as données avaient semblé pousser un peu, mais elles ont péri; les géraniums ont bien fait, ainsi que les œillets.

Tu as vu sans doute, par les journaux, les nouvelles locales, la mort de la dernière des demoiselles Buckley¹⁸⁰, celle de Tancred

Plamondon¹⁸¹ qui, après avoir mené une vie errante et avoir causé bien du chagrin à sa famille, est venu mourir avec les siens et a fait une mort vraiment chrétienne.

Je vais te dire adieu, ma chère sœur, en te priant de faire des amitiés à tous ceux de la famille que tu verras, en commençant par la tienne, mon bon Sam surtout, ça m'afflige de savoir qu'on te taquine tant. J'embrasse mon petit Joseph et toi, chère sœur, de tout mon cœur.

Ta sœur.

H. Leman

Nous sommes en grands préparatifs de bazar pour les jours gras. Je ne crois pas que nous puissions y aider beaucoup. La petite [] est tout à fait malade. Un mot d'amitiés de la part de F. et de la mienne à cette pauvre petite malade de Louise St-Julien.



Aurélié à Honorine

Papineauville, 22 février [1880?]

Ma chère sœur,

Tu seras assez bonne pour me pardonner d'avoir tardé si longtemps à répondre à ta longue et bonne lettre. Sois persuadée que ce n'est pas dû à de l'indifférence. Loin de là, chaque jour, je me pro[po]sais de le faire. Mais aussi chaque jour me fournit plus à faire que je ne puis bien souvent. Je ne sais par quelle fatalité je ne puis garder de filles depuis un certain temps, et il me faut en chercher, sans pouvoir en trouver, et travailler souvent au-dessus de mes forces. Néanmoins, mes forces se ravivent aussitôt que j'ai un peu de repos.

Notre frère Ben nous est arrivé hier après-midi, après une absence de trois semaines. Il est allé à Saint-Martin, Saint-Jérôme,

L'Original. Pauvre frère, il ne sait trop que faire. C'est bien pénible à voir et se trouver à la merci des uns et des autres. Il s'ennuie partout, ne pouvant pas prendre grande part aux conversations!

J'ai reçu une lettre d'Émilie, me donnant des nouvelles de sa mère, qui sont bien tristes. Vous devez en avoir souvent par Louisa. La chère enfant est bien courageuse, car tout en connaissant l'état de sa bonne mère, elle s'attend à en être séparée d'un moment à l'autre. Mais il lui faut toujours une figure souriante lorsqu'elle paraît devant sa chère malade, afin de ne point l'alarmer! Elle ne prend que très peu de nourriture et a les jambes bien enflées. Elle souffre beaucoup, et le docteur lui donne des calmants. J'aurais aimé à l'aller voir, mais il m'est bien difficile de laisser ma maisonnée. Sam père est entre les mains du docteur depuis huit jours. Depuis longtemps, il jaunissait, manquait d'appétit, puis toujours frissonnant. Alors je lui disais souvent de voir le docteur, mais [il] ne le faisait pas. Je le fis venir et lui dis ce qui en était. Celui-ci lui donna des remèdes pour agir sur le foie, qui est trop paresseux et ne fonctionne pas bien. Je [ne] vois pas encore de changement, cela viendra, j'espère, avant longtemps.

Le jeune Sam ne prend pas beaucoup de mieux : toujours des maux de tête, de reins, d'estomac, embarras dans la gorge, saignements de nez assez fréquents, débilité générale. Il prend toujours des remèdes, mais il grandit beaucoup, ce qui peut être la cause de sa faiblesse.

Eugène est retourné au collège la semaine dernière, mais n'est pas très fort lui non plus. Il grandit encore, il est aussi grand que le père Ben, je pense. Pauvres enfants, ils ont reçu un mauvais héritage de leur mère : la faiblesse de tout genre! Joe n'en vaut guère mieux.

Mille remerciements pour ton bon portrait, que j'ai reçu avec le plus grand plaisir; le frère Ben s'est acquitté de ses commissions. Je crois qu'en échange je dois t'envoyer le mien, que j'ai fait prendre à Ottawa en décembre dernier. Tu m'en diras ce que tu en penses.

Joe voulait écrire à sa bonne petite cousine Fanny, mais il est parti pour l'école. Ce sera pour la prochaine fois. Nous les embrassons tous, ces chers petits enfants, en attendant le plaisir de les voir.

Je te prie de m'excuser, Messire Lombard arrive de Curran, il dînera avec nous, il me faut le lui préparer. Un bon bec à tous, le plus sucré pour ma bonne sœur.

S.J.A.P. Mackay

Je t'envverrai mon portrait dans quelques jours.



Aurélié à Honorine

Papineauville, 19 mars 1880

Ma chère sœur,

Une carte postale de notre Auguste, reçue après-midi, nous apprend que tu es à Montréal depuis la semaine dernière avec ton aimable petite Fanny qui a mal aux yeux. Nous avons supposé que tu étais à la faire soigner. J'espère que tu es encore là et que la présente t'y trouvera. La petite a-t-elle quelques reliquats des maladies qu'elle a eues à l'automne ou quelques maladies particulières. De quelque côté que l'on veuille se retourner, l'on ne voit que maladies et misères de toutes sortes; cependant, tant de monde désire et tient à cette misérable vie!

Il n'y a rien de nouveau ici, tout va à l'ordinaire. Mon Sam fils est toujours à peu près dans le même état. Cependant, j'espère pouvoir l'envoyer à Rigaud rejoindre Eugène. S'il ne peut y résister, il reviendra. C'est pénible de les voir faibles et maladifs. Nous faisons pour le mieux; Dieu fera le reste. Avec toutes les autres tracasseries et troubles, cela me porte à des idées quelquefois bien sombres, mes forces morales et physiques ayant été bien souvent ébranlées.

Pardon, je ne dois pas t'ennuyer. Parlons fleurs, c'est plus gai. Dans ta dernière, tu me demandais le secret pour avoir de belles fleurs. Je pourrais te le confier, mais je sais que tu ne pourrais le mettre en pratique, car chez vous personne n'aime la chaleur et c'est ce qu'il leur faut. Puis l'absence de châssis double, afin

d'avoir un beau soleil qui leur donne la vie qu'elles requièrent. Je n'en ai jamais eu en haut de ma maison, et c'est là que j'ai les plus belles fleurs : quatre lys rouges ont fleuri et fleurissent encore; quelques géraniums ont fleuri tout l'hiver, les doubles font des boutons, et le blanc est toujours en fleurs depuis deux mois. Si j'osais je t'en enverrais un échantillon de tous, et tu en jugerais mieux. Si j'osais encore, je te dirais de demander des boutures de plantes que je n'ai pas à ton aimable et bonne bru que je salue de tout cœur, ainsi que son aimable mari. Auguste doit monter au commencement de la semaine, je ne sais quel jour : il pourrait s'en charger, si cela ne te donne pas trop de trouble.

J'avais oublié de te donner un amandier lors de ton départ. Tu pourras en attendre un par Auguste, qu'il laissera chez le juge. Il est maintenant en fleur et tu le mettras en pleine terre au temps chaud.

Chez Ben attendent que les érables coulent pour entailler. Tout est prêt. Je crois que le temps arrive, après les grands froids des jours passés.

Denis est attendu en même temps qu'Auguste; il vient passer quelque temps, se reposer, dit-on.

Chez St-Julien sont bien. Le père Édouard aime le dernier enfant de Joe St-Julien plus qu'il n'a jamais aimé les siens et le gâte passablement. Ce sera un grand ennui lorsqu'il s'en séparera, ce qui arrivera aussitôt que Joe se procurera un ménage qu'il cherche activement. Il s'ennuie de ses enfants et veut les avoir avec lui : c'est tout naturel. Ils sont bien difficiles à élever, ils ont bonne tête.

M. et dame John Mackay sont arrivés hier soir de Saint-Eustache, ayant été voir dame Hayward, qui est parfaitement bien. Sont à pied et en voiture, sans la moindre fatigue. Tout le reste de la famille est bien. Les vieilles demoiselles sont toujours les mêmes; aussi Agnès tombant toujours et Adelphe travaillant de plus en plus, car le pauvre Télesphore ne fait que lui donner du trouble. Dame Gareau, de Curran, est venue passer une semaine avec moi il y a quinze jours. Elle est bien, et bien isolée chez elle, étant toujours seule. Nous y sommes allés coucher, Sam et moi, mercredi et revenus jeudi matin. Te croyant encore chez le juge, je te prie de leur faire à tous nos meilleures amitiés.

Adieu. À un autre jour où je serai mieux disposée, lorsque je serai débarrassée de la bile qui me fatigue l'estomac et la tête. Je remets la partie après Pâques, afin de ressusciter en tout et partout. Je t'embrasse de tout cœur, et crois à l'affection sincère de ta sœur.

Aurélie



Aurélie à Honorine

Papineauville, 29 mars 1880

Ma chère sœur,

Mille remerciements pour tes belles boutures qui se sont très bien rendues. Je les ai plantées le lendemain. Elles me paraissent vouloir bien faire. Comme toi, je regrette de n'avoir pas mentionné les noms des plantes voulues. Mais en même temps, c'est un peu difficile, ne connaissant pas celles qu'il y avait dans la serre. Si j'en veux d'autres plus tard, il sera encore temps.

Comme je te l'avais promis, je t'envoie l'amandier qui sera plus vite rendu, trouvant Victor ici et Marie en ville qui, tous deux, en seront porteurs. Alors il ne sera pas longtemps dérangé. Tu pourras le mettre en pleine terre, quand le temps sera venu, afin qu'il ne souffre pas du froid. Quand tu sèmeras tes graines de fleurs, si tu en as de surplus, tu voudras bien m'en faire une petite part. Scabieuse, balsamine, chardons des dames et autres jolies. J'ai des phlox de toutes variétés, du coréopsis.

J'ai été heureuse d'apprendre que la petite Fanny était mieux de ses yeux; c'est si pénible d'être privé ou de souffrir de la vue qu'on ne peut trop prendre de précaution pour les soigner. Le printemps est toujours contraire aux yeux : la neige, le soleil, tout fatigue.

Mon Auguste est arrivé mercredi soir, il a l'air fatigué, le travail pour les examens en est la cause. Cela va revenir, j'espère. Il se soigne aux œufs crus et va prendre de l'eau de Plantagenet, ce qui lui a toujours fait du bien pour son rhumatisme. Il restera ici jusqu'au 5 avril.

Je suis à préparer Sam : il partira à la fin de la semaine ou au commencement de la prochaine pour Rigaud. Nous n'avons pas eu de nouvelles d'Eugène depuis que je t'ai écrit. Il me semble t'avoir dit qu'il était bien content, qu'il se trouvait mieux et qu'il engraisait.

Les jeunes gens, tous parents, sont montés souper à Plaisance hier soir et ont mangé du sucre, de la tire; c'est le premier qui se fait, et je crois qu'il ne s'en fera pas en quantité cette année. La neige s'en va grand train, et il n'y en a pas beaucoup.

Chez St-Julien sont bien. Sam est allé à Montréal samedi soir par affaires importantes, car ses ennemis ici ont fait signer une requête et porté plainte contre lui comme greffier de la Cour de Circuit, et l'on demande peut-être sa destitution. Sam a reçu une lettre de M. Defoy¹⁸², secrétaire de M. le procureur général, et par son ordre, ainsi que deux copies d'affidavit de deux des signataires de la requête. Il a écrit en réponse, mais en même temps est allé voir M. le procureur général à Montréal, afin de lui parler et lui exposer et donner connaissance de tous les faits. Dans sa lettre, il demande copie de la requête et les noms des signataires. Il ne sait s'il pourra l'avoir. C'est sérieux, et à force de perdre, nous viendrons à la besace : c'est le grand désir de quelques-uns. Je prie beaucoup pour le contraire, je ne veux que le strict nécessaire pour l'éducation des enfants. Sois assez bonne pour penser à nous de nouveau dans tes bonnes prières, comme tu l'as toujours fait. Si j'en ai quelques bonnes ou mauvaises nouvelles, je t'en ferai part. Nous vivons avec autant d'économie possible, il me semble faire mon devoir sous ce rapport. Plus nous vieillissons et plus nous avons de trouble et d'inquiétudes et moins de courage et de forces pour les supporter. Les épreuves entrent par toutes les portes. J'espère tout de la justice de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres! L'homme juste est éprouvé mais non abandonné de Celui qu'il a toujours bien servi!

Mes amitiés les plus sincères à toute la famille, un beau bec aux chers petits enfants. Adieu et crois à l'amitié sincère de ta sœur.

Aurélié



Aurélie à Honorine

Papineauville, 18 avril 1880

Ma chère sœur,

Comme tu me l'avais demandé, je te préviens que je me rendrai à Montréal mardi après-midi pour y faire réparer mon dentier palais, car il est brisé; et une dent de devant est sur le point de tomber. Je retarde depuis deux mois, et je crains qu'il ne fende tout à fait en deux; puis de mes dents me font mal. Je ne puis rester longtemps, mais au moins le reste de la semaine. Comme c'est un temps précieux pour toi, jardin et grand ménage, quant au jardin c'est peut-être un peu vite pour commencer, car il fait toujours froid et mauvais. Je serais bien contente de te voir, tu ne dois pas en douter. Et si tu penses venir sans trop de dérangement, fais-le. Malgré tout le désir que je pourrais avoir d'aller à Saint-Hyacinthe, je ne puis le faire pour une foule de raisons, toutes plus fortes les unes que les autres.

Mercédès m'écrit vendredi soir, confidentiellement, me demandant si je voulais lui faire le plaisir de recevoir son père pendant quelques jours, car il n'est pas bien du tout et le médecin lui conseille un repos absolu et un changement d'air. Mercédès a pensé que l'air natal lui serait préférable à tout autre. Ida l'accompagnerait. Je vais lui porter une réponse verbale et l'engager à monter avec moi, quoiqu'il dise ne pouvoir laisser ses affaires. Mais le docteur dit qu'il faut de toute nécessité qu'il se repose le plus tôt possible. Je suis bien aise de pouvoir lui rendre ce service, lui qui a toujours été si bon pour nous et pour toute la famille. Sa famille en a encore bien besoin; tâchons de le lui conserver, si telle est la volonté divine.

Mon Sammy est parti pour le collège Bourget à Rigaud, il y aura quinze jours demain. Il est bien, ne s'ennuie pas et trouve, lui aussi, la nourriture meilleure qu'à Montréal. J'espère que tous deux finiront leur année. C'est mon grand désir, pour notre bien commun, à eux et à nous, Jos apprend bien et il grandit beaucoup.

Tous les parents et amis des environs sont bien. Excuse-moi si je n'en écris pas plus long, quoique dimanche soir. J'ai bien des petites choses à préparer avant mon départ. Ma fille¹⁸³ allant

au mariage d'une de ses sœurs demain, elle est de Montebello et ne peut revenir que mardi matin, car il faudra danser demain soir. Sam se joint à moi pour vous faire à tous nos meilleures amitiés, sans oublier un bec au petit garçon de mon oncle Sam, et aux autres.

À revoir en ville, ne voulant pas te dire adieu. Crois à l'affection sincère de ta sœur.

S.J.A.P. Mackay

Lundi matin. Excuse-moi de prendre la liberté de te demander des graines ou plantes, si tu en as de jolies que je n'aurais pas, sans en acheter. Ce sont des scabieuses, des lobélies. Je ne sais si tu as reçu un amandier que je t'envoyais par Victor et s'il n'a pas resté trop longtemps sans pot, pour pouvoir sécher. Tu me diras cela. Au revoir.

A.M.



*Aurélié à sa nièce Emilie Papineau*¹⁸⁴

Papineauville, 5 avril 1881

Bien chère nièce,

Je ne viens pas essayer à t'offrir des consolations : la douleur que tu éprouves est trop justement méritée pour ne pas lui donner un libre cours. Et sois certaine que mes sympathies te sont offertes de tout cœur! Je me joins à toute la famille pour pleurer celle que nous aimions tant et qui faisait le bonheur et la joie de tous¹⁸⁵. Je n'entreprendrai d'énumérer ses vertus et qualités; toutes étaient aimées en elle! Mieux que bien d'autres, je pouvais les apprécier dans les longs séjours bien souvent réitérés que je faisais chez vous! Quel vide maintenant dans la maison : plus de mère, plus de compagne chérie pour son aimable et bonne fille! Bien souvent

je pensais à l'épreuve qui devait fondre sur toi d'un moment à l'autre, mais on ne croit jamais que le moment définitif est si près! J'ai fait dire la messe pour notre bonne sœur ce matin, mais dans mon cœur je pensais que je devais plutôt la prier que faire prier pour elle! Il te reste un bon père sur lequel devra retomber toutes tes sollicitudes, afin de remplacer, autant que possible, la tendresse et les bons soins que sa chère et bien-aimée Charlotte savait bien lui prodiguer en tout temps. À son âge, c'est un chagrin qui s'efface bien difficilement, sinon jamais, chez un cœur aussi sensible que le sien.

Chère nièce, courage! Tout en se laissant aller à un juste chagrin, il faut penser au père, à ton bon frère¹⁸⁶ qui, lui aussi, aimait bien sa bonne mère. Son cœur est bon et sensible, il pourra t'aider et te consoler dans ta triste épreuve.

Quant à moi, je crains fort d'en avoir une bien pénible à supporter avant longtemps. Comme par le passé, unissons nos prières pour celle qui nous a laissés et pour ceux que nous aimons et auxquels nous nous devons avant tout et par-dessus tout.

Je te prie d'excuser mon incapacité à t'exprimer les sentiments que j'éprouve pour vous tous, mais je te fais l'interprète de mon cœur que tu as toujours su comprendre. Embrasse bien ton bon papa et Ben pour moi. Je te prie de recevoir pour toi-même mes meilleures amitiés, et crois toujours à l'affection sincère de ta tante.

Aurélie



Aurélie à son fils Auguste

s.d. Montréal, 18 juin [1881]

Mon cher Auguste,

Je profite de la lettre à G. pour te dire quelques mots. J'ai appris par Eugène que vous auriez un pèlerinage au 17 juillet et que Gabrielle descendait jusqu'à Trois-Pistoles pour se reposer.

Je serais bien contente de faire le voyage jusqu'à Sainte-Anne, en sa bonne compagnie. Puis cela me ferait changer d'air tout en priant. Lors de mes grandes peines de l'hiver, j'avais demandé à la bonne sainte Anne la guérison morale de mes deux aînés, et lui promis un pèlerinage si elle me l'accordait. Je crois avoir réussi.

Comme chaque année tu me faisais un cadeau à l'anniversaire de ma naissance et qu'elle arrivera bientôt, je te tiendrai quitte pour un billet de passage de Montréal et Sainte-Anne et retour¹⁸⁷. Si tu peux m'accorder une place de cabine, cela me ferait bien plaisir. Sinon, je verrai ailleurs. Tu pourrais t'arranger pour cela avec M. le curé (c'est M. Forget) qui en est l'organisateur. Et y aura-t-il autant de monde que l'an dernier? Je pourrais avoir une place avec Gabrielle. Vous pourrez vous en parler. Il est tard, la boîte se visite à trois heures. Je veux une réponse au plus vite. Je t'embrasse de tout cœur.

Ta mère

J'écirai de nouveau prochainement. Sam pense aller au bureau demain. Il est un peu souffrant encore et prend toujours ses remèdes, espérant en la Providence. Je t'embrasse de tout cœur.

Ta mère



Aurélie à Honorine

Papineauville, 10 novembre 1881

Ma chère sœur,

Nous avons appris avec peine que tu avais été plus fortement indisposée quelque temps après ton retour de La Malbaie. J'espère que tu as repris du mieux; cependant j'aimerais à avoir de tes nouvelles et des détails précis, autant que tu pourrais me les donner, sans trop te fatiguer pour le faire.

Nous avons aussi [appris] par une carte du juge, que le plus jeune des petits enfants de Fanny était bien malade, mais sans savoir quelle maladie il avait, ni s'il avait du mieux depuis lors. Nous n'avons que rarement de vos nouvelles, surtout quand tu ne peux écrire, soit par maladie ou trop d'occupation. Je ne dis pas ceci par reproches, car nous ne te donnons pas plus souvent de nos nouvelles.

Sam continue à prendre des forces; son appétit est tout à fait revenu comme par le passé, et son sommeil aussi. Il travaille bien, il aurait besoin de plus de repos qu'il n'en peut prendre, il a toujours bien de l'ouvrage, ce qui ranime son courage qui avait été bien ébranlé par les épreuves qu'il a eu à subir depuis quelques années à cause de sa maladie. Je suis convaincue que sainte Anne est le seul médecin qui a su contrôler la maladie. Et nous lui devons une grande reconnaissance! Il avait été condamné par quatre médecins.

Sammy n'est pas retourné au collège, il n'était pas assez bien lors de la rentrée des classes. Il a commencé sa philosophie avec notre curé, et retournera au collège vers le printemps. Il aide à son père, car ce dernier ne pourrait pas suffire seul. Le frère Ben a eu de longues absences tout l'été. Il a repris l'ouvrage depuis une semaine. J'espère qu'il va continuer. Auguste nous écrit hier qu'il est entré en société avec un monsieur Vanasse, il est membre d'un parlement, a peu de pratique encore, mais l'oncle Auguste dit qu'il vaut mieux qu'il soit avec un autre que seul. Ils viendront peut-être à faire plus. Inutile de te dire que je ne suis pas sans inquiétude sur son avenir et sous bien des rapports. Tu sais ce qui en est par toi-même.

Eugène se plaît bien à son collège cette année; j'espère qu'il continuera à bien travailler et à se bien porter. D'après les nouvelles que l'on reçoit de Madame Casimir Papineau, je crains qu'elle ne passe pas l'hiver. Voilà bien longtemps qu'elle souffre : neuf ans de maladie, c'est bien long. Cependant, elle a toujours été bien patiente et résignée, ne se plaignant jamais. Quelle épreuve!

Nos familles ici sont bien. Camille P. est rendu au village depuis à peu près trois semaines. Il a loué la maison vis-à-vis chez dame H. Hillman. Elle est au comble du bonheur d'être rendue au village.

Tu voudras bien présenter mes saluts affectueux au Dr St-Germain et à toute sa famille. Mes meilleures amitiés à Fanny, son mari et à tous les chers enfants, grands et petits. J'aimerais bien à aller vous voir tous. Il y a longtemps que je n'y suis pas allée. Je t'embrasse de tout cœur, ainsi que mon Sam qui se joint à moi, avec l'amitié la plus sincère de ta sœur.

Aurélie

Te priant d'excuser mon griffonnage. Il y a si longtemps que je n'ai écrit que je le fais de plus en plus mal. Je vois que je vieillis.

A.



Aurélie à Honorine

Papineauville, 2 décembre 1881

Bien chère sœur,

Je remets d'un jour à l'autre à répondre à ta bonne lettre qui me donnait les détails que je désirais avoir sur ta maladie. Comme tu le dis, tu ne parais pas bien forte. L'humidité et les mauvais temps de l'automne ne sont pas très favorables aux malades, surtout à ceux qui toussent comme toi depuis si longtemps. J'espère que le temps sec venant, tu recouvreras ta vigueur habituelle. Malgré tout ce que nous pouvons faire, l'âge nous fait perdre nos forces. Tout en étant bien plus jeune que toi, je me sens moins de forces et de courage que je n'en avais l'année dernière, et pense moins travailler qu'alors.

Tu me disais m'avoir attendue et qu'on t'avait annoncé mon voyage à Montréal. En effet, je me suis proposée de faire le voyage, mais alors je n'avais pas fixé le temps, et le ferais quand possible. Je ne manquerai pas d'aller te voir, sois-en certaine, puisqu'il

te ferait plaisir de me voir, et à moi aussi, et peut-être le père Sam sera de la partie : le voyage lui fait toujours du bien. J'espère que ses occupations lui permettront de prendre un petit congé, avant les affaires de Cour. J'allais dire au mois de janvier, mais nos termes sont changés et retardent au mois de février. Alors nous aurons le temps des Fêtes à nous, si nous voulons en profiter. Quant à moi, j'aimerais autant faire mon voyage aussitôt que possible, afin de passer les jours courts qui me font vieillir de six mois dans deux. J'aimerais à voir Madame Casimir, que M. N. Bourassa, venu ici mercredi et l'ayant vue dimanche dernier, nous dit l'avoir trouvée bien changée sous tous rapports, et pensant bien qu'elle ne peut durer bien longtemps. Il y a si longtemps qu'elle souffre qu'enfin elle est épuisée.

Chez St-Julien sont bien et travaillant tous de même, toujours à la tâche. Je crois bien qu'il en est ainsi chez un grand nombre d'entre nous. Moins nous avons de forces, plus nous avons à faire. Chez John sont aussi bien portants.

Si tu peux nous donner de tes nouvelles de temps à autre, mais sans te fatiguer, cela me serait bien agréable. Fais mieux que cela : prends Alice pour ton secrétaire. Je ne demande pas de longues lettres, quelques lignes seulement de nouvelles. Tu lui imposeras cette petite pénitence dans l'Avent.

Il est tard. Mille amitiés à vous, en attendant le plaisir de vous voir. Adieu. Je t'embrasse de tout cœur. Ta sœur bien affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



Aurélie à Honorine

Papineauville, 16 janvier 1882

Bien chère sœur,

Mille excuses pour avoir tardé si longtemps à répondre à ton aimable lettre, et à te présenter mes vœux et souhaits de la nouvelle année, espérant qu'elle apportera une grande amélioration à l'état de ta santé. J'avais cru pouvoir aller te voir avant ce jour, ce qui explique pourquoi je n'écrivais pas. Les affaires que Sam a eues et a encore à faire retardent notre voyage. Il pense devoir aller à Aylmer et Ottawa vendredi de cette semaine. Je ne sais si après cela nous aurons le temps de faire le voyage avant la Cour de circuit qui siégera ici le 3 février. Je vais essayer de me préparer. Je t'assure que j'ai bien hâte de te voir ainsi que toute la famille. Le jeune Sam devant retourner au collège au mois de février, il faut bien, nous, hâter notre visite. C'est Sam qui aide son père au bureau et le remplace en son absence. Le frère Ben n'a pu y travailler beaucoup depuis un certain temps, c'est toujours à l'ordinaire.

Sam père, Joe et moi sommes allés coucher chez Mme Gareau, à Curran, hier, et sommes revenus ce soir; tous étaient bien et vous saluent de même. C'est la première fois que nous [y] sommes allés cet hiver, car nous n'avons de la neige que depuis huit jours. Cela me rappelle l'année de mon mariage : bonne glace et pas de neige. Nous avons eu peine à conserver nos viandes fraîches.

Chez St-Julien sont bien. Éléonore se prépare à aller passer un mois chez Joseph St-Julien, au Portage-du-Fort, et emmènera le petit Eugène avec elle. Son père voudrait bien l'avoir chez lui et veut l'habituer, chez lui, voilà pourquoi elle montera.

Madame Gordon-Benjamin Papineau retournera probablement chez elle cette semaine, elle avait toujours attendu son B., mais il ne peut laisser à cause de ses affaires. Cela a un peu désapointé madame.

Nous avons appris une bien triste nouvelle d'Ottawa. Samedi, vers 11 heures du matin, un télégramme de M. Têtu nous dit : «Horace Lapierre died last night.» Nous n'avons pas encore eu de détails de cette mort, si elle fut subite ou s'il était malade depuis

longtemps, ou quelques jours. Sa veuve, bien connue de ta bru, reste avec deux enfants : l'aîné, garçon de huit ans, la petite fille, de sept. Je crois que ses affaires n'étaient pas en très bon ordre. Sam, qui était bien intime avec lui, en éprouve un grand chagrin et voulait monter samedi soir; mais je m'y suis opposée, craignant que cela l'impressionnerait trop, vu sa faiblesse et sa sensibilité. J'ai fait la même chose lors de la mort de notre bonne sœur, dame C.F.P., qu'il aimait beaucoup et à la perte de laquelle il est bien sensible! J'avais toujours conservé l'espoir d'aller la voir avant sa mort, mais l'homme propose et Dieu dispose!

J'ai été peinée d'apprendre la sérieuse maladie de Madame St-Jacques. J'espère qu'elle est tout à fait rétablie maintenant. Merci à Fanny et les petites pour les jolies cartes et souhaits de la nouvelle année; en même temps je les embrasse tous de tout cœur. Ne sois pas trop inquiète du temps de mon voyage, je t'en écrirai de nouveau, car, réflexion faite, je ne crois pas pouvoir descendre avant la Cour, car il faut que le greffier soit à son bureau les derniers jours précédant la Cour.

Mille amitiés à tous les parents et amis, prends-en la meilleure part pour toi que j'embrasse de tout cœur, en attendant le plaisir de le faire réellement. Le frère Ben t'écrira plus tard et t'embrasse en te remerciant de ta bonne lettre. Adieu. Crois à l'affection sincère de ta petite sœur.

Aurélie



Aurélie à Honorine

Papineauville, 5 mars 1882

Ma chère sœur,

Nous avons fait un joli et heureux voyage, sauf la bordée de neige du Mardi gras, qui nous a donné de mauvais chemins

entre Sainte-Thérèse et Saint-Eustache. Nous l'avons étrenné le Mercredi des cendres, dans l'après-midi, étant forcés de revenir à la maison ce jour-là. Cependant nous n'avons pas souffert plus d'une heure de retard des chars!

Dlle Adeline Mackay, dame Heywood et sa famille se sont tous bien informés de toi et de Fanny, et désirent ton prompt rétablissement. Nous avons été un peu fatigués après le voyage; l'on éprouve toutes les fatigues auxquelles on ne faisait point attention en le faisant. Tout notre monde était bien; et bien content de notre retour. En arrivant, je me suis mise à travailler à préparer et réparer les hardes de mon Eugène, qui est parti lundi pour Montréal. Il suivra un cours préparatoire à l'examen devant se faire en mai, pour les aspirants à l'étude de la médecine. Il a commencé sa classe jeudi, j'espère qu'il réussira, c'est mon grand désir.

Sam partira cette semaine pour son collège. Notre maison se vide petit à petit. Il me faudra aider le père du mieux qu'il me sera possible de le faire, vu qu'il n'est pas très fort. Son voyage lui a fait du bien. Puis, à son arrivée, l'ouvrage l'attendait, ce qui est toujours bienvenu, lorsque tout ne va que par la plume.

Louise avait eu un gros rhume qui l'avait retenue à la maison pendant plusieurs semaines. Elle a pu aller à la messe hier, puis après Vêpres, elle est venue avec moi voir Madame Camille Papineau, qui a eu le malheur de se disloquer l'épaule droite, jeudi dernier dans l'après-midi. Elle s'en allait faire visite à Madame O'Brian, c'était bien glissant par le dégel. En entrant dans la barrière, le pied lui glissa, elle tomba sur le côté droit, sur l'épaule. Elle ne put se relever seule, madame O'Brian la vit et courut à elle. Elle envoya chercher son mari, qui la ramena chez elle. Camille envoya chercher Paschal Beaudry, qui remit l'épaule. Elle souffre beaucoup lorsqu'elle veut remuer un peu, mais elle se trouve mieux. Elle est bien inquiète de savoir quand elle pourra coudre. Son moral est toujours plus affecté que le physique, ou contribue à l'affecter davantage. C'est toujours bien pénible de la voir tant se troubler pour des choses de rien. Le plus souvent, elle est toujours nerveuse et faible.

Lorsque tu pourras me faire donner de tes nouvelles, cela me ferait grand plaisir. Je t'assure que je pense bien souvent à vous tous, mais surtout à toi, pauvre sœur malade, puis ces chers petits

enfants, le beau et fin Henry : parle-lui souvent de *Tata*. Nos familles parents sont bien. Lorsque tu verras la famille St-Germain, fais-leur mes amitiés. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Adieu. Crois à l'affection sincère de ta sœur affectionnée.

S.J.A.P. Mackay



Aurélié à Honorine

Papineauville, 18 avril 1882

Ma chère sœur,

J'ai été bien contente de recevoir ta bonne et longue lettre, remplie de bonnes nouvelles, après les mauvaises. Les enfants ayant tous été malades, puis rétablis.

Vous avez eu le juge pendant plusieurs jours, ce qui a dû te causer un peu de distraction, ce dont nous avons tous besoin. Les malades encore plus.

Voilà les beaux temps qui vont nous revenir, j'espère qu'avec eux tu reprendras les forces perdues durant cet hiver malsain et maladif que nous avons eu et qui a tant influé sur les personnes faibles.

Camille Papineau part ce matin avec sa femme pour Saint-Hyacinthe. Madame va consulter et faire examiner son épaule qui la fait toujours souffrir, puis se faire faire un dentier, extraire quelques dents, si elle est assez forte pour supporter tout cela. Elle passera un mois là-bas, avec Caroline, pour l'habiller et la soigner. Camille remontera cette semaine. Comme il te ferait plaisir de m'envoyer quelques boutures de rosiers et toutes plantes et graines que tu aurais à m'envoyer. Mais sans te donner la moindre fatigue, mais pour t'amuser tout en me faisant plaisir à moi. Camille se chargera volontiers du tout et me les apportera.

Notre curé descend avec eux, voir et examiner l'orgue fait par M. Casavant, pour je ne me souviens plus quelle église, mais il doit être essayé jeudi.

Chez St-Julien sont bien, font un peu de sirop. C'est Dlle Julienne et Élisabeth qui font le tout, ramasser et bouillir l'eau.

Je vais semer mes couches chaudes aujourd'hui, je ne suis pas bien avancée. J'ai toujours eu le rhume depuis mon voyage. Je ne me sens pas aussi forte que l'année précédente à pareille époque. Nous vieillissons. J'aurais dû écrire avant aujourd'hui, je ne suis pas bien disposée, veuillez bien m'excuser. Je me reprendrai.

Mille amitiés à tous, un bon bec pour toi, de ta bien-aimée sœur.

Aurélie



Aurélie à Honorine

Papineauville, 15 mai 1882

Ma chère sœur,

Nous avons été heureux d'apprendre que tu avais été assez bien pour pouvoir permettre à Fanny de venir à Montréal. Espérons que le beau temps te sera favorable. Nous voilà de nouveau grand-tantes, Mercédès ayant fait cadeau à son époux d'un gros et joli garçon. Nous voilà tirés d'inquiétudes, car la mère et l'enfant étaient bien pour le temps, nous disait Eugène. Nous ne connaissons pas les parrain et marraine, ni les noms de l'héritier; cela nous parviendra cette semaine, je pense.

Nous avons la Cour de circuit aujourd'hui, demain et après-demain peut-être. Auguste est monté samedi soir, ainsi qu'Adolphe. Ils sont ici. Eugène a subi ses examens, et a été admis à l'étude de la médecine. La grande question maintenant est de savoir dans quelle institution le placer. Ton Joe lui conseille le McGill, et c'est le goût d'Eugène; je ne sais s'il sait assez d'anglais. Pour cela, mon Auguste préfère le Laval à Québec, vu que la

pension y est moins dispendieuse et les cours aussi bons. Nous devons prendre des informations et nous verrons. Sam père part demain soir pour Québec, pour la Chambre des notaires. Il devra aller à l'Université : ils siègent là, il pourra voir des professeurs et nous saurons à quoi nous en tenir.

M. Dessaulles m'ayant promis de belles patates de semences, et sachant qu'il vient à Montréal tous les mercredis, j'espère qu'il me fera le plaisir de m'en apporter quelques-unes et les laisser chez le juge, de sorte que Sam les prendra en revenant.

Très à la hâte. J'ai été dérangée et l'heure est arrivée. Mille amitiés à tous. À une autre fois. Ta sœur bien affectionnée.

A.P.M.



Aurélie à son fils Sam

s.d. [ca1885]

Mon cher Sammy,

Merci mille fois de tout ce que tu fais pour ta pauvre mère. Je crains que tu ne te fatigues en voulant finir ta classe en février, puis si tu n'apprends que certaines matières, sans voir d'autres bien importantes, ne crains-tu pas que l'on ne te fasse des questions sur ce que tu n'aurais pas vu, et alors tu courrais risque d'être bloqué! Ce qui te retarderait bien plus. Il vaut peut-être mieux ne pas trop se fatiguer, prendre son temps puis être sûr de son coup. Je ne sais ce que ton père t'écrit, mais il était un peu *échappé*, de mauvaise humeur en arrivant d'en haut. Je ne sais qui pourrait régler les affaires comme tu le donnes à entendre, et ce qui tombe bien dans mes vues. Mais ce pauvre père a toujours laissé faire et voudrait que mes frères, qui n'ont pas le temps de régler leurs propres affaires, fassent les siennes! Il aime autant voir vendre que de s'en occuper, et faire régler par la Cour, avec une augmentation considérable de frais. Ne nous en occupons

plus, laissons faire comme il l'a toujours fait lui-même. Je mets tout entre les mains de la divine Providence!

Je n'ai toujours travaillé que pour vous et votre bien-être, je n'ai que peu de temps à vivre. Peu important toutes les humiliations. J'en ai déjà subi un grand nombre, la fin du temps est proche pour moi! Encore une fois, ne te fatigue pas. Peut-être ai-je eu tort de t'écrire et te faire part de toutes mes craintes et inquiétudes, ce qui te cause de la peine et de l'ennui, et même de la préoccupation, et t'engage à faire plus que tes forces ne te le permettent peut-être.

Si tu as le rhume, prends quelque chose et des fortifiants, ne te laisse pas affaiblir en travaillant, dans le but de ménager, prends ce qu'il te faut, puis si tu as besoin de manger hors des repas, fais-le, quand tu devrais payer extra. Tu es plus libre, ayant ta chambre. Je t'inclus l'argent pour les messes demandées. En voici assez pour te fatiguer bien longtemps.

Marie-Louise a écrit des détails de la Sainte-Catherine. Emma est malade depuis deux jours : fièvre et frissons; elle est presque au lit.

Amitiés et respects à qui de droit. Ta mère qui t'aime et t'embrasse de tout cœur.



Aurélie à son fils Sam

s.d. Papineauville, 25 novembre 18[85?]

Mon cher Sam,

J'ai trouvé tous tes [] et m'empresse de te les expédier, p[eut-être] par bateau, nous allons nous en infor[mer] ce matin. Sinon, attendons Adolphe.

Je t'envoie les mitaines brunes qu'avait eues Eugène, puis celles de Joe en laine. La clef des patins est dans un soulier. Je ne t'envoie aucun nanan, ne sachant comment tu recevras l'utile.

Nous avons reçu ta lettre et nous prions à ton intention, tel que demandé, afin que tu obtiennes le succès désiré. Je te demanderai en échange de prier et faire prier pour le succès de nos affaires, car Camille a donné ordre à David de procéder immédiatement, nous écrit Auguste. Le cher cousin convoite la maison [depuis] bien longtemps et a toujours travaillé contre nous, dans l'ombre. Dernièrement, le procès-verbal pour les fossés des emplacements a été homologué. Il leur en avait donné tous les plans et suggestions. Nous le trouvons [] et partout pour nous ruiner et nous voir [forcés à] vendre.

Prions et espérons que Dieu sera plus fort que le diable, comme toujours en tout et partout. Je te conseillerais de faire faire ou dire une neuvaine de messes. Tu les as à 25 ¢ là-bas. Je fais des chemins de croix le plus souvent possible et mets les pauvres âmes souffrantes dans nos intérêts. J'ai écrit au Précieux-Sang au sujet d'une affaire très importante, qui m'ont promis leur aide en tout et pour tout. Puis à Sœur Saint-Paul. Je n'oublie pas sainte Anne qui nous a toujours si bien protégés. J'ai tout mis entre les mains de la divine Providence, qui ne nous a jamais fait défaut...

[] a presque envie de faire mon ouvrage, sans []. Ce sera autant de ménagé. Je suis à finir mon grand ménage et je verrai.

Tou[] écrit au juge pour cette affaire, mais ne [] ce qu'il lui a dit, n'ai pas le temps de le [].

Prions, prions que C. n'entre jamais [] jardin!

La Sainte-Catherine s'est [fêtée] hier soir. Chez M. Dugal¹⁸⁸, il [] de la compagnie, des billets pour [aller-] retour pour 80 cents, pourvu qu'il y en eut pas moins de dix. Alph., Lia¹⁸⁹, []bert avec sa belle Fortier, Françoise et E[], les Dlls Rochon, Gabrielle et peut-être Antoine. Je ne connais pas les autres. Elles sont montées par le train de 7 []46 et doivent revenir ce matin. Je te ferai écrire tous les détails par Emma.

Ton papa a eu un gros mal de gorge toute la semaine dernière et une partie de celle-ci. Je lui frottai la gorge plusieurs fois avec de la térébenthine, puis le lundi on m'enseigna de lui faire prendre de l'huile à brûler, ce que je fis. Ce n'est pas si mauvais qu'on le pense, ce qui le fit beaucoup cracher, et le lendemain il était mieux. Mais il n'avait pas dormi de quatre nuits. Puis tu sais comme il se décourage. J'étais en purgation aussi, moi, ce qui me donna pas grand forces. Nous sommes encore une fois bien, [Dieu] merci!

Il est tombé un peu de neige jeudi soir, mais pas assez encore [pour] traîner. Notre vache neuve nous donne autant de lait que [la] vieille, et plus gras. Je fais du bon beurre.

Adieu, je t'embrasse de tout cœur. Respects à tes prof., amitiés à chez [] et au Béd à tous.

Ta mère



Aurélie à sa nièce Eugénie

Montréal, 3 février 1895

Ma chère Eugénie,

J'espère pouvoir aller passer quelques jours avec vous, dans quelque temps, non pas pour vous consoler de votre très légitime douleur, mais pleurer avec vous, car tu connais mon cœur de mère qui a pleuré bien des fois la perte de jeunes enfants à la vérité; mais la séparation est toujours pénible et le devient de plus en plus amère avec l'âge et le jugement plus développé de ceux qui nous étaient d'une aussi agréable compagnie par leur gentillesse et leurs espiègleries, qui se dénotaient si bien dans ce cher petit que nous pleurons tous avec toi, sois-en convaincue. Nous en parlons souvent, et combien tu en ressens l'absence! Toi, si sincèrement amicale pour tous, et surtout pour les enfants, même des autres. Inutile de te peindre la surprise et le chagrin de tous les cousins et cousines en apprenant la mort si soudaine de ce cher enfant, que nous avions tous vu en bonne santé peu de jours avant.

Courage, chers neveu et nièce, et bénissez la divine Providence. Vous n'avez aucune inquiétude sur son avenir! Il est mort comme un petit ange et il est heureux avec eux. L'épreuve est grande; beaucoup en ont éprouvé de plus grandes encore! J'espère et prie que le Bon Dieu vous en préserve encore bien longtemps.

Lia est assez bien pour le temps. Sa date est le 4. Elle se prépare et attend avec impatience. Maintenant elle a hâte d'en finir¹⁹⁰. Les enfants sont bien et Henriette a repris ses classes vendredi, 1^{er} février, et est très contente de pouvoir sortir pour cela. Lorsque Lia sera rétablie, je tâcherai d'aller passer quelques jours avec vous, si c'est possible alors. Chez Jos sont bien, son bébé est bon, c'est le plus joli, dit Palmyre (par le téléphone hier). Lia lui en demandant des nouvelles, elle remenait le petit Léon chez Jos, car il était chez M. Cusson depuis à peu près Noël.

Je ne suis pas allée chez Jos. Voilà quinze jours que les rougeurs sont disparues sur le corps de Francis, qui fut le dernier malade. Je pense que je pourrai aller faire une petite visite chez Joe ces jours-ci. Je ne suis pas encore allée chez le juge non plus. J'ai été voir Euchariste jeudi soir. Quoiqu'elle mange de toute espèce de choses comme étant en santé, et que sa digestion se fasse bien et sans douleurs, elle ne prend pas de forces. Elle avait été mieux sous ce rapport; je crois qu'elle s'est fatiguée en restant toute la journée debout, et qu'elle a pris du froid, car elle toussait plus aussi. Elle restait assise près de son lit, les pieds sur un gros oreiller, mais la porte s'ouvrant souvent, l'air venait jusqu'à elle. Sa mère et [sa] sœur sont bien inquiètes : elles sont à chercher une autre maison, celle-là étant trop humide. Elles veulent un second étage et près des églises. Elles espèrent en avoir un peu plus haut sur la même rue. Elles n'ont plus de servante depuis une quinzaine; Louise fait tout elle-même. Heureusement, sa santé est bonne.

Tous les parents de Papineauville sont en bonne santé. Eugène a passé trois jours [à] Ottawa, la semaine du carnaval. Auguste était redevenu bien portant. Prie pour eux et pour moi, tu le fais si bien, cela leur aidera, j'espère.

Je vous embrasse tous de tout cœur. Et crois à l'affection sincère de ta tante.

Aurélie



Aurélie à son fils Auguste

s.d. Montréal, 27 mars [après 1902]

Mon cher Auguste,

Le printemps, tu me disais d'attendre l'index, pour le volume XXX, avant de l'envoyer relier comme les autres. Mais en y regardant de nouveau, je vois que l'index de chaque volume est à l'intérieur de l'enveloppe, papier jaune, 1^{re} partie du volume, et à l'intérieur, même couverture jaune, et à la fin, index pour la 2^e partie. De même pour chaque volume ou six volumes. Tu me diras ce qu'il faut faire, ou attendre que tu viennes à Pâques, j'espère. Et tu sauras mieux ce qu'il y aura à faire.

Je ne suis allée chez Marie¹⁹¹ que mercredi, à cause du mauvais temps mardi. En effet elle ne me parle pas de ta commission, mais bien de tes visites qui lui firent plaisir, avec ta bonne humeur habituelle, dit-elle. Le juge était bien hier. Lui et moi sommes allés faire visite à madame André : elle était sortie, étant allée voir sa nièce malade, sœur de celle qui demeure avec elle. Mais M. André était content de nous recevoir. Il est toujours très aimable.

Voici la date des réabonnements. Tu voudras bien payer à Marie-L. *Annales de la bonne sainte Anne*; à Gabrielle, *Annales Notre-Dame du Sacré-Cœur*. Alphonsine vous donnera toutes les nouvelles, mieux que [je] puis le faire, de tous les parents et amis. Les rues deviennent passables; souvent c'était très glissant à cause des pluies et gelées. Je sortirai plus avec de beaux chemins, ce qui fera du bien aux muscles et articulations.

Excuse papier, encre et plumes. Sam travaille à la maison ses matinées, étant prêt pour dîner en même temps que la famille, car il jeûne, de sorte [que] j'ai mis de l'eau dans l'encre.

Mes amitiés chez Eugène. Un bon bec à notre belle filleule Eugénie¹⁹². Je vous embrasse tous de tout cœur.

Ta mère



Aurélie à son fils Auguste

Montréal, 23 septembre 1903

Mon cher Auguste,

Merci de ta bonne lettre et des nouvelles. Lia a bien ri et ne désire pas continuer, elle espère toujours que c'est le dernier et en est de plus convaincue, vu que Madame André, venue hier faire visite, lui dit que lorsque le frère et la sœur étaient parrain et marraine, c'était le dernier à naître! Ce fut Henriette et Francis¹⁹³ qui furent dans les honneurs, à leur grande joie, va sans dire. Une demi-heure après l'arrivée de la nouvelle venue, Sam téléphona à la sœur de lui envoyer Henriette pour la cérémonie, sans lui dire que ce fut pour cela. Mais Henriette s'en douta, dit-elle. Elle arrivait une demi-heure après le téléphone expédié. Ce fut toute une affaire de famille : grand-mère portant l'enfant, les deux aînés dans les honneurs, le père et Maurice, Ida et Hector y assistant, de sorte qu'il y avait six enfants, et le cocher nous monta jusqu'à la rue Mont-Royal, et revenir. Les petits étaient contents de leur tour de voiture.

La petite¹⁹⁴ est très bonne, dormant presque toujours, et engraisse, quoique petite, elle ne pesait certainement pas plus ou tout au plus sept livres, mais bien éveillée et forte, bonne chevelure. Elle est plus jolie que tous les autres étaient. Lia a beaucoup souffert de la chaleur que nous avons eue. Il fait plus frais aujourd'hui. Hier matin, dixième journée après, Lia a fait son lit et ceux des enfants, puis est descendue déjeuner avec nous; est remontée, a dîné dans sa chambre, mais est revenue souper en famille. Elle est en bas et bébé aussi, y passera la journée, quoique moins forte que les autres années, elle est bien contente d'avoir fini pour un certain temps encore!

Chez le juge sont arrivés le mercredi, à leur grand contentement. Vu qu'il faisait si mauvais le lendemain, je suis allée les voir ce jour-là. Vers 4 h, ils ont eu la visite de leur grand ami M. Brooks, qui venait d'une excursion au lac des Sables et à la montagne Tremblante, avec un ami, M. Pearmain. Ils ont pris Casimir Dessaulles pour compagnon de voyage, qu'ils ont trouvé un très gentil garçon et un homme d'avenir. Ils sont allés avec

l'intention d'acheter un lot et se bâtir une résidence d'été, mais il n'y a ni pêche ni chasse là, et c'est ce qu'ils désirent, quoiqu'ils trouvent le site magnifique. L'an prochain, ils iront visiter le Nomingue avant de commencer leur établissement. Ils sont repartis le même soir pour New York.

J'ai [vu] l'oncle Auguste et tante Louisa, aussi bien qu'au printemps, même mieux, ce que je voulais dire. Tante Louisa était très fatiguée lorsqu'elle est descendue de voiture.

Françoise est venue mardi, puis est allée le soir coucher à Valois¹⁹⁵; Gustave ne reviendra de T. que samedi. Ben, son fils Papi, Eugène, sont chez Émilie; [elle] est bien mais encore un peu faible. Il ne retournera à Saint-Hyacinthe qu'après le départ de son père dans dix jours.

24 [septembre]. Marie-Louise est arrivée à 1 p.m. En bonne santé, nous venions d'ôter la table.

Merci Eugène pour sa bonne lettre, fais-leur mes amitiés. J'écrirai plus tard. Amitiés à tous, dis à Gabrielle que j'ai dit à Mercédès pour ses rosiers, elle lui écrira sous peu. Je vous embrasse tous.

Ta mère



Aurélie à son fils Auguste

Montréal, 29 novembre 1903

Mon cher Auguste,

Je suis allée chez Émilie vendredi, et Charlotte m'a remis les photos, le bas, et surtout l'argent que j'utiliserai selon ton désir. Je sortirai demain pour la laine et me mettrai à l'œuvre de suite. Je te remercie pour les photos, que ceux qui les ont vues jusqu'à présent trouvent bien, et l'église jolie.

Sam a eu ta carte, il ne sait s'il devra aller à Montebello.

M. Rogers et le jeune Louis P¹⁹⁶, puis Sam et Gustave P. se

sont rendus chez le juge, après que le corps fut déposé au four crématoire¹⁹⁷, afin d'avoir des renseignements pour trouver le testament du seigneur. La clef de la boîte, qui leur avait été remise par la jeune femme, ouvrait une boîte qui ne contenait pas le testament, mais quelques papiers, dit Sam, et l'on ne savait pas où prendre les clefs d'autres boîtes, contenues dans la voûte qu'il louait près de la Place d'Armes. Sam n'en a pas encore eu d'autres nouvelles, je crois.

J'ai passé la journée chez le juge mardi. Il était malade de son rhume de cerveau, puis n'avait pas dormi de la nuit, à cause de l'émotion produite sur lui à la triste nouvelle d'une mort aussi subite, et surtout en pensant à la condition de son âme, à ce moment, pour paraître devant son juge tout-puissant! Espérons toujours en la miséricorde de celui qui a tant souffert pour tous les pécheurs! Puis il aimait bien ce pauvre cousin, malgré ses bizarreries, puis dans un âge avancé et malade, l'on pense que notre tour arrive et à grands pas. Pauvre juge, il a beaucoup de fatigue à transporter sa malade d'une place à l'autre et d'un instant à l'autre. Charlotte a pu vous en dire quelque chose, elle en est souvent témoin. Charlotte s'était appliqué de la moutarde sur la poitrine, car elle toussait. Elle est bien contente de son voyage et me dit que le chant avait bien réussi, surtout pour le peu de temps d'exercices qu'elles avaient pris ensemble.

Honorine Leman, dame Matice¹⁹⁸, était à Shawinigan, chez son frère et sa mère, et son dernier enfant, âgé d'environ 14 ou 15 mois, très malade et ne digérant rien, voulait le faire soigner par Dr Cormier, mais il ne pouvait le soigner à cette distance et sans le voir. Marie lui écrivit de venir passer quelques jours chez elle et voir le [malade], ce qu'elle fit de suite. Je la crois arrivée de jeudi midi. Matice est en route, au moment d'arriver en ville, venant de Belgique!

Tante Euchariste et Louise étaient à la messe de 8 h, elles y ont communiqué avant, ce qui prouve qu'elle est encore assez bien pour sortir. Je ne la trouve pas beaucoup changée pour son âge. Tante John est toujours de mieux en mieux, disait Françoise venue chez Gustave la semaine dernière, plutôt fêter les noces de cristal de Dumont Laviolette¹⁹⁹. Tu as dû voir le compte rendu du bazar de Saint-Jérôme sur *La Presse*.

J'écris quelques mots à Eugène. Quant aux petites nouvelles, tu les donneras, je ne les répète pas. J'aime toujours à avoir celles de là-haut.

Mille amitiés aux parents et amis. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Ta mère qui n'oublie pas tous les siens de partout, et plus particulièrement ceux qui ne sont plus et que plusieurs oublient peut-être.



Aurélie à son fils Auguste

Papineauville, 4 avril 1904

Mon cher Auguste,

Merci de toutes les bonnes nouvelles que tu me donnes. Cela me fait grand plaisir, et que Sam a enfin conclu son achat, puisque le tout leur sourit. Gabrielle a remis tes papiers au notaire.

Je suis montée à Ottawa jeudi matin, puis revenue le soir avec Marie T. que j'étais allée chercher. Je trouvai Jos à table avec sa famille. Il avait congé cette après-midi-là, puis le vendredi grande fut la surprise, étant à la porte de la salle, sans qu'ils eussent entendu entrer, et paraissant bien contents de me voir. Tous sont bien, mais leur jeune servante redevenue malade, Thaïs²⁰⁰ l'a congédiée pour toujours. Celui qui voulait louer sa maison, rue Laurier, voulait un bail pour 5 ans, mais Jos ne le voulut pas, crainte de perdre sa situation s'il y avait changement de gouvernement avant cela. Il cherche ailleurs, même jusqu'à Saint-Jean-Baptiste, c'est bien loin de tous parents. Thaïs avait été voir son oncle G. la veille, afin qu'il travaille pour eux. Il répondit qu'il s'en occupait sérieusement et qu'il pensait bien que les Libéraux en auraient encore pour un autre terme.

Marie L., étant montée pour les saintes huiles, est descendue à Hull puis, après dîner, est allée avec Emma à l'évêché faire

sa commission, et sont venues me l'apporter chez Jos, de sorte qu'elle n'est revenue que samedi matin. Dame Richer était mieux. Emma l'a soignée de suite. Ici, madame est toujours sur le pont et mieux que la semaine dernière. Elle en a pour plusieurs jours peut-être, elle est toujours très inquiète, et [a] peur de mourir. Je lui [dis] qu'il faut vouloir ce que Dieu veut, et suis persuadée qu'elle ne mourra pas plus que les autres, qu'elle a mal compté.

Eugène a la cheville du pied gauche enflée par le rhumatisme, dont il souffrait depuis quelque temps. En se déchaussant, vendredi soir, il vit son enflure et, samedi matin, il a gardé le lit et fit monter ses patients. Et dans la même nuit il se frotta avec l'iode et prit du salicylate de soude. Il est moins souffrant, mais encore enflé. Hier soir, chez Hudon sont tous bien, et ailleurs aussi.

Je vous embrasse tous de tout cœur. Amitiés aux autres parents.

Ta mère



Aurélié à son fils Auguste

Montréal, 3 mars 1905

Mon cher Auguste,

J'ai reçu ta carte avec grand plaisir, sachant que tu t'étais bien rendu et en bonne santé. J'espère que tu as continué à te reposer et que tu es parfaitement rétabli de ton indisposition, passagère, je l'espère, et prie de tout mon vieux cœur pour ta guérison radicale!

Nous voilà au beau mois de saint Joseph. Prions ensemble qu'il nous obtienne la plus nécessaire des grâces, celle de notre salut, car ceci est pour chacun de nous, et nous y travaillons nous-mêmes et sans cesse, prions et toujours de plus en plus!

Croyant qu'il faisait très beau hier, je suis allée voir la sœur de Thaïs, religieuse à l'Académie Cherrier, puis ensuite voir Louise à l'hospice. Elle était sortie, de sorte que je voulus voir Madame

Filteau, mais ne connaissant pas le numéro de sa maison, je montai au deuxième logement du magasin Trahan²⁰¹, et une dame vint me répondre. Je lui demandai si c'était là chez M. Filteau. Elle me dit : Vous êtes Mme Mackay? Je réponds oui, vous me connaissez? Je ne me rappelle pas de vous.

– Je vous ai vue souvent chez M. Dansereau, et je suis Gélice, veuve Desrosiers. Puis elle m'offrit d'entrer, ce que j'acceptai et passai quelques instants avec elle. Elle ne me trouva pas beaucoup changée, quoiqu'elle ne m'eût pas vue depuis plus de quinze ans. Elle s'était mariée vers ce temps-là. Elle reste seule le jour, mais elle a une jeune fille qui est commis dans un magasin et demeure chez elle, de sorte qu'elle couche là. Elle s'est bien informée de toi, et qu'il y avait bien longtemps qu'elle ne t'a vu. Elle a le cheveu bien gris, elle est de même âge qu'était Fanny Dansereau, je pense, ou peut-être Euchariste.

Enfin, je suis allée chez Minouche, porte voisine. Elle était chez elle, son cher mari aussi. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance, tous deux m'invitent à souper, me disant que je verrais Louise, qui venait aussi souper. Du moins elle la garderait à souper avec moi. Je me fis prier un peu mais y consentis. Ils ont été très aimables tous trois. Louise s'ennuie toujours dans sa petite chambre, quoiqu'elle sorte presque tous les jours afin de passer le temps!

Je suis allée chez le juge dimanche. Ils sont à l'ordinaire. Il aura 77 dévolus demain. Mercredi, je suis allée chez Mercédès. Ils sont tous bien. Je voulais aussi aller chez Émilie, mais on me dit qu'elle était à la couture pour la Saint-Vincent-de-Paul. C'est tous les mercredis. Je le saurai pour plus tard. Elles sont bien aussi.

Dame Denis, qui a passé la semaine dernière au lit, par inflammation de vessie, puis douleurs violentes d'estomac. En mon absence, hier, Emma est venue et dit que Denis est toujours dans le même état. Il est là pour se soigner et fortifier, et pourra enseigner le chant lorsqu'il sera bien. Il n'est pas probable qu'il en revienne jamais : c'est bien triste!

Lia continue à se mieux porter, quoique ses jambes soient toujours faibles. Elle ne sait encore quand elle pourra sortir. Les petits n'engraissent pas, ce qui la peine un peu, puis [elle] ne pourra pas les nourrir longtemps, n'ayant que très peu de lait. Ils prennent toujours de l'eau, du lait et peptonine. Elle va essayer de

la poudre Christie. Elle en a fait usage pour les autres, ce qui leur allait bien. Ils ont deux mois demain et s'éveillent plusieurs fois la nuit pour boire. Alors Sam se lève et chauffe le breuvage.

Nous avons encore quelques visites de temps à autre. Je n'ai pas beaucoup sorti, ayant toujours des douleurs dans la hanche droite, puis il fait toujours si froid que j'aime mieux rester chaudement à la maison, qui est bien chaude. Teles est toujours chez ses sœurs. Je ne crois pas qu'il aille demeurer à Québec non plus. Il est toujours le même, paraît-il.

Louise a su que la veuve Stephen devait aller demeurer chez son fils Wilfrid Turgeon, met tous ses enfants pensionnaires, les garçons à l'École Normale où ils allaient à la classe, puis la petite fille dans un couvent. Il resterait avec sa fille et une des Mackay. Tout ceci n'est pas encore tout à fait réglé, ce sera probablement sous peu. Antoinette doit venir pour régler le tout.

Je suppose que tu n'as pas besoin de ton muffler et pas nécessaire de te le renvoyer, excepté si Gabrielle venait reconduire Mme Rioux, ce que nous espérons bien! La petite Louise tousse beaucoup moins, même la nuit. Sam est allé à Ottawa mardi soir et revenu mercredi soir. Il a vu Jos à son bureau seulement, et toute sa famille était bien.

Nos meilleures amitiés chez Eugène, Marie L., M. et dame Hudon et aux amis. Je vous embrasse tous de tout cœur. Ton affectionnée mère. Écris-moi toutes les nouvelles.



Aurélié à son fils Auguste

Vaudreuil, 28 juin 1905

Mon cher Auguste,

Quoique un peu paresseuse pour écrire, je ne puis passer ce 46^e anniversaire de ta naissance sans t'offrir tous les meilleurs souhaits qu'une bonne mère, forcément éloignée des objets

incessants de sa tendresse, ne pense plus particulièrement à eux, dans les circonstances semblables, qui lui rappellent les joies et le bonheur d'autrefois, mais qui n'est plus et pas même la plus légère ombre ne se reverra jamais! Mais les tristesses passeront aussi bientôt pour moi en ce bas monde, car [je] tire vers la fin!

Voilà plus d'un mois que tu m'as écrit, contre ta bonne habitude de me donner quelques lignes de temps à autre, ce qui fait grand plaisir, tu en es convaincu, je le sais. Je t'ai supposé malade, tout en espérant que ce n'était pas dû à de mauvaises fredaines! comme cela est arrivé si souvent. Vu que le mois de Marie, dont tu as dû suivre les pieux exercices, et juin dédié au Sacré-Cœur, tu as dû te préparer pieusement à ton anniversaire de naissance. Ton cher père communiait toujours ce jour-là, afin de commencer une nouvelle année avec plus de grâces possibles et de forces spirituelles pour supporter durant celle commençant.

Samedi après-midi, Lia était en ville, et chez le juge, vit cette pauvre tante Louisa se faire transporter dans sa chaise roulante par quatre hommes : Gustave, son fils, Victor, Jos B. et son infirmier, la monter dans l'ambulance, afin de la conduire chez les incurables. Elle ne parle presque plus, ne mange que très peu, le plus souvent ne peut le faire seule. C'est bien pénible, je t'assure. Gustave et l'infirmier l'accompagnaient; puis, dans une autre voiture, l'oncle et Victor et les valises, je pense, s'y rendaient aussi. L'oncle y restera tant que cette pauvre malade y sera en vie, je pense. C'est une bien pénible épreuve pour lui, à son âge! La croix était bien lourde, mais il l'a bien portée, tant que ses forces le lui ont permis! Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis, mais je ne pense pas qu'elle vive bien longtemps : elle n'a plus conscience de ce qui se passe autour d'elle. Cela me fait bien de la peine, car nous nous aimions bien. Marie était là et paraissait bien affectée, et avec raison. Elle attend la maladie au mois d'août et est souvent indisposée et manque de sommeil. Dame Beaudry et Joséphine y étaient aussi. Jos B. a demandé à Emma d'aller passer quelques jours avec son oncle, afin d'initier les sœurs aux soins à donner à l'oncle et surtout à la pauvre malade, car ce sont des soins tout particuliers qu'il lui faut!

Sam est parti pour Boston et Portland avec le 65, en excursion, puis a emmené Francis, qui devra écrire les rapports des actes de chaque jour. Ils revenaient tous mardi matin et descendaient

de suite à Trois-Rivières pour jusqu'au 10 juillet, Francis aussi. Les petits enfants sont bien et s'amuse bien moins, lundi qu'il a plu toute la belle journée. Le site est beau. Nous sommes bien tranquilles, le soir. Nous voyons yachts et chaloupes bien remplis, prenant l'air frais, jouissant bien de la campagne. La chapelle est plus grande que celle de Valois [Pointe-Claire]. Sam a acheté un banc de six places, ce qui coûtera moins cher que 10¢ par tête chaque dimanche. Et plus sûr de sa place! Il [a] aussi acheté une petite chaloupe pour les enfants, du colonel Labelle, à très bas prix, vu que celle-ci était trop petite pour son gros beau-père juge, Sicotte, quoique celle-ci soit assez grande et sûre pour plusieurs. F. et Maurice l'aiment bien. Sam l'a essayée le premier dimanche et en est content. Nous n'avons pas de journaux depuis mercredi, Sam n'étant pas revenu, étant à faire un inventaire!

Je me propose d'aller chez M. Béique dimanche.

Mes amitiés à tous les parents et amis. Je t'embrasse de tout cœur.

Ta mère qui pense bien souvent à toi.



Aurélie à son fils Eugène

Québec, 24 juin 1908

Mon cher Eugène,

Il est temps que je vous donne des nouvelles. Sur téléphone de madame Mackay avant son départ de la gare. Je me suis bien rendue avec un charretier, au N° 33, avenue Sainte-Geneviève, chez Mackay, sur le cap. Toute la famille était à la procession et sont arrivés à 1½ h, bien fatigués, ayant marché tout le temps. La servante me donna une tasse de thé et gâteau, en attendant le monde.

Grande fut ma surprise en voyant Henriette et sa cousine Ida Hillman, de Chicago, rendue à Vaudreuil depuis quelques jours.

Elles sont arrivées à 6 h a.m., dimanche. Elles ont été enchantées de toutes les cérémonies et de leur réception ici. Tous sont bien portants. Je suis sortie hier matin avec madame George, et nous avons pu assister à la messe au pied du monument Laval, et entendu le discours de Mgr Roy, qui fut bien entendu de la foule. Les journaux vous donnent un compte rendu mieux que moi. Lundi soir, nous avons fait le tour des illuminations qui étaient magnifiques.

Hier après-midi, Mackay nous fit faire un tour en bateau jusqu'à Saint-Romuald, et revenir en char électrique jusqu'à Lévis, et prenant le bateau traversier, arrivant assez tôt sur le quai pour voir Henriette et cousine prenant le *Montréal*, remontant à la ville, bien contente de retourner.

Lundi après-midi, Mac... me conduisit chez dame Rinfret, 15 Sainte-Ursule, qui me garda à souper. Elle est grosse et grasse et souffre de rhumatisme, a peine à marcher. Elle est bien plus grosse et pesante que n'était sa mère, mais moins alerte. Marie, l'aînée, est toujours à la tête de la maison et [a] soin des enfants de Gustave, 4 filles et 2 garçons, le bébé [de] 6 ou 7 mois : c'est une forte tâche pour elle. Hier, j'ai vu Marie-Louise et Dlle Aglaure sur la plateforme. Elles étaient bien. Je ne [sais] si elle remonte ces jours-ci.

Il pleut, et aussi durant la nuit; cela va faire du bien. S'il fait beau demain, j'irai avec Joséphine voir dame Benoît, que Jos connaît bien et sait où elle demeure. Pour la dernière fois probablement, je veux voir ce que je n'ai pas vu avant de retourner. Venant du bateau, je demandai à voir la petite église Notre-Dame des Victoires, et monter par l'ascenseur, maison où ma mère est née!

Hier était l'anniversaire de naissance de Mac., 56 ans.

Je remercie beaucoup madame Mackay pour tout le trouble que je lui ai donné tout le temps de son voyage. J'espère qu'elle s'est bien rendue avec sa petite famille et qu'Eugénie et son père sont en bonne santé. Je les embrasse tous de tout cœur, aussi Auguste, tante John, chez Hudon, etc. Croyez à l'affection de votre mère.



Aurélie à son fils Auguste

Montréal, 5 février 1912

Cher Auguste,

Merci de toutes tes bonnes nouvelles. Cela me fait toujours grand plaisir d'en avoir, surtout de tes heureux voyages. J'espère que tu réussiras où tu as réussi avec tes causes, car mon grand bonheur est celui des miens. Aussi, mes prières, si elles ont un peu de valeur auprès du Tout-Puissant, elles sont pour ma famille tant sur la terre que là-haut!

Je croyais que tu avais pris ton billet du mois du S.C.J. En les comptant, j'ai vu le contraire. Aussi je te l'inclus. De plus, ayant vu sur les journaux que l'on veut à tout prix opérer le barrage du Saint-Laurent. Je t'inclus le portrait du grand E[] et le conseil qu'il donnait aux Canadiens en 1907. Vois l'autre côté de son portrait. Je pense bien qu'ils en viendront à bout, et bientôt le Canada ne sera plus aux *Canayens*, mais américain, ce qui ne sera pas un bien, à mon avis. Heureusement, je n'y serai plus, mais me chauffant [un] peu plus fort que je ne le voudrais là-bas!

Tu as dû voir sur les journaux la mort de dame Adolphe Mackay²⁰². Elle [a] souffert longtemps avant sa fin, ce qui doit abrégé celles qu'elle aurait eues là-haut.

Hier, comme il ne faisait trop froid, sur invitation de dame Couture, par téléphone la veille, je suis allée dîner chez elle. Guy²⁰³ et sa femme y vont ainsi chaque dimanche. Tous sont en bonne santé. Mais M. Couture²⁰⁴ est maigre à faire pitié. Sans être malade, [il] n'est pas fort. En revenant vers 3 p.m., il y avait forte poudrerie de neige fine. Heureusement qu'Armand, bien complaisant, m'accompagna jusqu'ici. Jeudi soir, fête de Sam. Charlotte, Émilie et Eugène P. sont venus faire une petite veillée et quelques parties de cartes! Eugène est au *Devoir* depuis une quinzaine : il corrige les épreuves. Eugène, venu lundi après-midi, me disait devoir aller à P.N. samedi soir, et qu'il viendrait ici avant son départ. Il n'est pas venu. Tu as dû le voir.

Nous avons eu un peu de doux temps, mais le froid est repris, dit-on. Je n'ai pas [vu] le juge depuis samedi, huit jours. Il était très bien, sauf sa vue qui affaiblit un peu. Mais je ne crois qu'il

veuille faire opérer un œil. Il pense finir sa vie sans cela, je le pense, quoique le médecin lui ait dit qu'ils opéraient cela jusqu'à l'âge de 86, et avec succès!

Ici, comme ailleurs, c'est toujours la même routine, rien de neuf! Je suis contente de te savoir mieux, et il ne faut pas se décourager, et avec patience la guérison vient, cependant c'est ennuyeux. Je n'ai pas vu les nièces Louise, Caroline et Emma depuis que je te l'ai dit.

Bonsoir. Des amitiés aux parents et amis, ainsi que de la famille. Crois à l'affection de ta vieille mère.



Aurélië à son fils Auguste

Ottawa, 1^{er} mai 1914

Mon cher Auguste,

Thaïs vient de recevoir une boîte d'œufs et pense bien que c'est un nouvel envoi de ta part, et pour lequel et son mari et moi aussi t'offrons les meilleurs remerciements, toujours à celui ou ceux qui pensent souvent à nous!

Je vais te surprendre en t'annonçant que je pars lundi matin, par le C.P.R., pour passer quelques jours à Montréal, avant le départ de Sam pour Fancheul²⁰⁵, ayant besoin de certains effets, plutôt que de les acheter, vu que j'en ai là à ne rien faire. Jos viendra me mettre dans le char, et j'ai écrit à Lia d'envoyer Francis, ou sa sœur Henriette, me rencontrer à la station au Windsor. Ainsi, prie bien le Bon Dieu et la sainte Vierge que je fasse un bon voyage.

J'avais promis deux messes basses pour nos chers parents défunts, afin d'obtenir une grande grâce, que j'ai obtenue. Tu voudras bien les payer à messire Rochon qui voudra bien les dire. Il [est] très bien connu [de] nos parents. Présente-lui mes plus profonds respects.

Je t'inclus les billets du S.C.J. pour toi et pour Eugène, à ton choix. Fais-leur à tous mes meilleures amitiés, et ceux de la

famille, ainsi qu'aux autres parents. Je t'embrasse de tout cœur, et au plaisir de te voir. Thaïs dit : Tout en te remerciant, tu pourras venir manger des œufs quand il te plaira! Jos n'en sait encore rien, étant encore au bureau. L'on se met à table. Je t'embrasse de tout cœur. Je te donnerai de mes nouvelles, rendue à Montréal.

Ta vieille mère.

S.J.A.P. Mackay



Aurélié à son fils Auguste

Ottawa, 1^{er} décembre 1914

Mon cher Auguste,

J'ai reçu ta lettre avec grand plaisir, quoique contenant de tristes nouvelles pour la pauvre dame Olivine, si cruellement affligée par la mort de son jeune fils! Les épreuves se succèdent pour tous. Nous ne sommes sur la terre que pour souffrir plus ou moins, selon les volontés divines; avec l'âge, elles font plus d'impression!

En même temps que je recevais ta lettre, il y en avait une de ton bon oncle voulant me donner des nouvelles de cette pauvre Fanny, mais ne la nommant pas, l'oubliant, ou croyant l'avoir fait. Tout de même je compris, en ayant eu des nouvelles par dame Gauthier, comme je te l'ai dit. Je t'inclus sa lettre. J'ai vu qu'il l'avait adressée lui-même après s'être reposé, je pense, car c'est bien son écriture. Je t'assure que j'éprouvai bien de la peine et pensais à celle qu'il éprouve lui-même, lui qui aimait tant à correspondre avec ses parents, et surtout avec sa jeune sœur, comme il aimait à m'appeler. Tu la feras lire à Eugène, Gabrielle, etc., et me la conserveras. Ces jours, j'y réponds.

J'inclus aussi les billets S.C.J., ton nom est sur le tien, celui d'Eugène contient un scapulaire. Je les ai reçus en renouvelant mon abonnement pour l'année.

Mme Coursolles et dame Émond sont venues nous voir dimanche après-midi. Elles te rendent tes amitiés bien sincères. Jos et T. sont allés faire une petite veillée chez dame Roy; elle avait sa migraine mais les reçut avec plaisir. Les jeunes demoiselles y étaient aussi, Paul Smith, Ernest aussi, la grand-mère bien aussi.

Il a plu toute la nuit et fort brouillard ce matin, à ne pouvoir voir l'autre côté de la rue. J'étais contente d'être allée à la messe hier matin et dimanche. La jeunesse en bonne santé, ainsi que les parents, font à tous les parents leurs meilleures amitiés. J'en fais autant à tous!

Je vois que Sam Lauzon aime la compagnie de la femme puisqu'il en épousa la troisième. Je l'approuve de tout cœur!

Je t'embrasse de tout cœur. Crois à l'affection sincère de ta pauvre vieille mère.

S.J.A. M.



NOTES

1 «La chère Honorine est entrée à la Congrégation : elle a du courage et de la santé. J'espère qu'elle n'aura pas de misère.» Louis-Joseph Papineau à son frère Denis-Benjamin, 29 avril 1829, dans *LSF*.

2 *Ibid.*, à Angelle Cornud, 30 juillet 1829.

3 Amédée Papineau, *JFL*, 2^e éd., p. 66.

4 Angelle Cornud dans une lettre de Denis-Benjamin à son frère Louis-Joseph à Paris, 28 avril 1841. Voir *Papineau en exil à Paris*, tome II, lettres reçues.

5 Lactance Papineau dans une lettre conjointe d'Amédée et Lactance Papineau à leur père Louis-Joseph à Paris, 26 septembre 1844. Voir Amédée Papineau, *Correspondance*, I, p. 288.

6 L.-J. Papineau, *Lettres à Julie*, 8 novembre 1859.

7 Amédée Papineau, 20 janvier 1853, dans *JFL*, 2^e éd., p. 887.

8 L.-J. Papineau, *Lettres à Julie*, 8 novembre 1859.

9 Le mot maladie est récurrent dans cette correspondance où il est employé à 81 reprises.

10 Les archives ont conservé un petit cahier qui pourrait être de la main d'Angelle Cornud, donnant des recettes de remèdes pour combattre ou soulager certaines maladies. On y trouve comment fabriquer de la «tisane pour le rhume de poitrine; remèdes pour la gravelle et la pierre; pour les vers, la pleurésie; des préventifs contre la goutte et le rhumatisme; pour le flux et la dysenterie; pour le scorbut, le mal d'oreille et le mal de tête; un baume du Canada. Pour blessures; pour la migraine et mal de tête. Onguent de Mme St-Onge. Remède pour la toux invétérée; autre remède pour le rhume et fortifier l'estomac. Pour la rage, pour les hystéries; pour détourner les panaris.» BAnQ-O,P71,S6/8.

11 Honorine à Angelle Cornud, 8 juillet 1849.

12 L.-J. Papineau, *Lettres à Julie*, 8 novembre 1859.

13 Clotilde T.-L. Painchaud et Louis Painchaud, *Émery et Charlotte, lettres d'amour échangées en 1854 entre Denis-Émery Papineau et Charlotte Gordon*, 2009. Ce livre contient plusieurs tableaux généalogiques fort utiles.

14 Tous ces détails proviennent d'une lettre de 16 pages d'Augustin-Cyrille Papineau à Angelle-Cornud sa mère, écrite de Saint-Hyacinthe en janvier 1869. BANQ-O,P71,S1,D24.

15 BAC, MG24, B2, vol. 42, pièce 52.

16 Testament olographe d'Agathe-Honorine Papineau, septembre 1882. AMcC, P10/B09, 15.

17 Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895), cousin germain d'Honorine et son prétendant.

18 Dennis Sheppard Leman, venu d'Angleterre, médecin, épousera Honorine Papineau.

19 Le Dr Bloomfield, originaire de Bury St Edmunds, comté de Suffolk (Angleterre), est décédé à Hull (Québec) le 2 juin 1841. *The Bytown Gazette*.

20 Hiram Dunning (1812-1881), né à Cumberland, Haut-Canada, épousera Mary Ann Acheson (Ottawa, Carleton, 12 janvier 1866) née en Irlande. Les noms de Hiram Dunning et de Joseph Dunning sont mentionnés à l'inventaire de D.S. Leman. FSM, 18 février 1846, minute 95.

21 Madsem : surnom de Marie-Clémence Marchessault (1808-1876), née à Saint-Antoine-sur-Richelieu, employée dans la maison de Denis-Benjamin Papineau. Elle vient d'épouser Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, frère d'Honorine et aîné de la famille.

22 *Advocate*, journal publié à Bytown, fondé en 1841 par Dawson Kerr (1818-1898), originaire d'Irlande. Aucune copie de ce journal ne semble avoir été conservée.

23 Godfroy Papineau, né en 1845, fils de JBN Papineau et de Madsem.

24 Épouse de John Lough. Ce nom apparaît à l'inventaire des biens de défunt D.S. Leman. FSM, 18 février 1846, minute 95.

25 Godfroy Papineau, fils aîné de JBN Papineau et de Marie-Clémence Marchessault [Madsem]. On écrivait à peu près invariablement «Godefroy» dans la correspondance de cette époque. Nous adoptons cependant la graphie Godfroy, qu'utilisera lui-même Godfroy Papineau dans sa signature.

26 Frances Louisa [Fanny] Leman, née le 15 août 1844, fille d'Agathe-Honorine Papineau et de Dennis S. Leman, médecin. Elle a été baptisée par John Brady à Buckingham le 29 août 1844; parrain, JBN Papineau, oncle; marraine, Marie-Angélique-Rosalie Papineau-Morison, tante. Le père et la mère ont aussi signé le registre.

27 Peut-être s'agit-il de Mélissa Hillman, qui épousera John Mackay, marchand, frère du notaire François-Samuel Mackay.

28 Chapeau que portaient les fumeurs fortunés au milieu du XIX^e siècle, pour éviter que leurs cheveux retiennent les odeurs du tabac.

29 William Lyman, apothicaire à Montréal, époux de Caroline Williams (Montreal Congregational United Free, 31 août 1836).

30 Soc : échinée de cochon. *GPFC*.

31 Rosalie Robitaille, fille de Charles Robitaille et d'Adélaïde Morin-Valcourt, épousera Pierre Charron (Montebello, 3 octobre 1848). Présence d'Augustin-Cyrille Papineau.

32 Hortense-Adélaïde Pageau, née à Québec en 1815, avait épousé Charles-Édouard Gagnon (Québec, 3 mai 1831), commis. C.-É. Gagnon était venu s'établir comme marchand en Outaouais, associé à Lewis Alexander Clifford. Charles-Édouard Gagnon est décédé à Montebello où sa sépulture est enregistrée le 6 février 1840, en présence de Toussaint-Victor et de Denis-Benjamin Papineau.

33 Croiser : écrire à la verticale sur une lettre où on a déjà écrit normalement à l'horizontale.

34 Épouse de James Busby, un des évaluateurs des biens inventoriés du Dr Leman en 1846.

35 Ce Jalinette est Jean-Baptiste-Olivier St-Julien, parrain au baptême de Rose-Angelle-Honorine St-Julien (L'Original, 10 avril 1847).

36 Nancy, baptisée Marguerite-Anne Morison (Saint-Hyacinthe, 16 novembre 1835), fille de Donald George Morison et de Rosalie Papineau, est la première petite-fille d'Angelle Cornud.

37 Nanette est Marguerite-Anne Chamard, fille de Jean-Olivier Chamard, marchand, et de Marguerite-Anne Morison. Elle est inhumée dans l'église de Saint-Denis-sur-Richelieu le 20 août 1847, âgée de 25 ans.

38 Adélaïde (Adeline) Marchessault, sœur de Marie-Clémence Marchessault [Madsem], a épousé Flavien Picard-Destroismaisons (Saint-Hyacinthe, 3 novembre 1830).

39 Marie-Malvina Marchessault, âgée de deux mois, fille de Clément Marchessault, forgeron, et de Rosalie Gravel, est inhumée à Saint-Hyacinthe le 28 août 1847. Clément Marchessault est frère de Marie-Clémence [Madsem].

40 Marie-Marguerite Richer, épouse de Benjamin-Hyacinthe-Martin Cherrier, arpenteur et député, de Saint-Denis-sur-Richelieu. Grand-tante d'Honorine Papineau.

41 Édouard Benoît, marchand à Saint-Hyacinthe, natif de Saint-Damase, a épousé Lucie Destroismaisons (Saint-Damase, 27 novembre 1826), originaire de Québec.

42 George Allan Morison (1839-1922), fils de Donald George Morison et de Rosalie Papineau.

43 Fille : servante.

44 Zoé Plante, fille de défunts Jean-Baptiste Plante et Joseph Béland, épouse Michel Rocque (Saint-Hyacinthe, 9 novembre 1847),

maçon, fils mineur de Michel Rocque, boulanger, et d'Angélique St-Laurent.

45 La Toussaint, fête patronale du curé de Saint-Marc-sur-Richelieu, Toussaint-Victor Papineau.

46 À Saint-Hyacinthe, Marie-Anne Raymond, née et baptisée le 18 octobre 1847, fille de Rémi Raymond et d'Éloïse Boutillier. Le parrain est Flavien Boutillier; la marraine, Louise Cartier, épouse de Joseph Raymond, marchand, grand-mère de l'enfant. Le baptême a été conféré par Joseph-Sabin Raymond, prêtre du Séminaire, oncle de l'enfant.

47 Thérèse-Elmire Marchessault, fille de Christophe Marchessault et de Julie Dorion, vient d'épouser Joseph Germain (Saint-Antoine-sur-Richelieu, 25 mai 1847).

48 Quatre frères Marchessault, dont Côme et Damien, fils de Christophe Marchessault et de Julie Dorion, de Saint-Antoine-sur-Richelieu, émigrent à la Nouvelle-Orléans. Côme y épousera Amélie-Ernestine Payant, Acadienne. En 1850, Damien Marchessault (1818-1868) quittera la Louisiane pour Los Angeles où il sera élu maire; torturé par des problèmes d'alcool et de jeu, criblé de dettes, il mit fin à ses jours en laissant une note à Mary Clark, sa femme.

49 Marie-Hippolyte Boucher de la Broquerie, fille de Joseph Boucher de la Broquerie et de Sophie Boucher de Montizambert-Niverville, a épousé le Dr Pierre-Claude Boucher de la Bruère (Boucherville, 3 octobre 1836). Le Dr de la Bruère, patriote actif, est établi à Saint-Hyacinthe.

50 Hermine Lamothe, épouse d'Adolphe Malhiot, médecin, fait baptiser Josèphe-Rosalie-Hermine Malhiot (Verchères, 22 février 1848). Le parrain est Alexis Laframboise; la marraine, Rosalie Bruneau, épouse de F.-X. Malhiot et sœur de Julie Bruneau-Papineau.

51 Augustin-Séraphin-Camille Papineau (1826-1911), fils aîné d'André-Augustin Papineau, notaire à Saint-Hyacinthe, et de Sophie Lebrodeur.

52 Rifle, ou rife : eczéma. Mot de vieux français originaire de Normandie. *GPFC*.

53 Louise Plamondon, épouse de François Cadoret, marchand, avait été inhumée à Saint-Hyacinthe le 22 mai 1847, âgée de 28 ans.

54 Le 26 août 1848, est inhumé à Saint-Hyacinthe, Augustin Marchessault, âgé de 69 ans, époux de défunte Madeleine Roy.

55 La fête de Saint-Antoine, en l'honneur d'Antoine Girouard (1762-1832), prêtre, fondateur du collège de Saint-Hyacinthe en 1811.

56 Josèphe-Anne-Louise Chamard, née et baptisée le 26 juin 1848 à Saint-Denis-sur-Richelieu, fille de Jean-Olivier Chamard, marchand, et de Louise-Marguerite Morison.

57 Louis-Jean-Dessaulles Morison, âgé de 4 ans, est inhumé à Saint-Hyacinthe le 28 mai 1849. Fils de Donald George Morison et de Rosalie Papineau.

58 L'idée de se soumettre à la Providence est un lieu commun au XIX^e siècle, autant ici qu'en France : «Sans l'intarissable amour de la Providence qui nous atteint jusqu'au fond de nos désespoirs, nous deviendrions peut-être méchants, ce qui serait le pire de tous les malheurs.» Lettre de Marceline Desbordes-Valmore à Jean-Baptiste Gergerès, 12 février 1839, dans *Lettres inédites, recueillies et annotées par son fils Hippolyte Valmore*, Paris, Société des Éditions Louis-Michaud, [1911].

59 Gustave Papineau (1829-1851), fils cadet de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau. Cousin d'Honorine.

60 Amable Brais (1792-1866), fils d'Antoine Brais-Labonté et de Françoise Létourneau, curé à Saint-Pie de 1830 à 1834; avait succédé à Toussaint-Victor Papineau à la cure de Saint-Luc-sur-Richelieu en 1844; souffrait d'une maladie au cerveau. DC.

61 Nanette : Anne Papineau (1848-1912), née à Plaisance le 10 octobre 1848, fille de JBN Papineau et de Madsem.

62 Antoine Chalifoux, cultivateur, fils de Jean-Baptiste Chalifoux et de défunte Josèphe Laporte-St-Georges, épousera Adeline Methoum (Montebello, 7 janvier 1852), fille mineure d'Ann Methoum, épouse de Joseph Ashby, cuisinier, du township de Buckingham, «du consentement de JBN Papineau, ami de l'épouse.» Présence d'Adeline Hillman, aussi amie de l'épouse.

63 Anne-Angélique Locke, décédée le 27 mars 1853, à l'âge de 51 ans «environ», est inhumée à Montréal le 30 mars. Veuve de François Truteau, elle habitait angle des rues Craig et Saint-Denis.

64 Le décès de Marie-Esther-Angélique Truteau, sœur de messire Alexis-Frédéric Truteau, grand vicaire du diocèse de Montréal, et fille de François Truteau et d'Angélique Locke, est annoncé dans *La Minerve* du 24 mars 1853.

65 Louisa [Marie-Louise] Truteau est aussi fille de François Truteau et d'Angélique Locke. Elle épousera l'année suivante Augustin-Cyrille Papineau, frère d'Honorine.

66 Étienne [Stephen] Mackay (1779-1859), notaire à Saint-Eustache, époux de Marie-Françoise Globensky. Beau-père d'Aurélié.

67 Abel Waters (1824-1888), comptable (*book-keeper*), du canton de Lochaber. Il est né à L'Orignal (Haut-Canada), épousa Angelina Cooke en 1851 et mourut à Papineauville le 18 août 1888.

68 Huit contrats de vente de terrains par André Galipeau, hôtelier à Lochaber, et sa femme, Elmiere Homier, à différentes personnes, dont Abel Waters, seront signés par le notaire Mackay les

25 et 26 août 1854. FSM, minutes 1142 à 1150.

69 Le lieutenant-colonel William M. Dole (appelé McDole), de la paroisse de Sainte-Angélique, procureur de John Fraser, de Saint-Marc, seigneurie de Contrecœur et de Cournoyer, vend aussi plusieurs terrains le 13 septembre 1854. Voir FSM, minutes 1162 à 1168.

70 Peut-être George W. Eaton, de Buckingham.

71 Édouard St-Julien, époux de Marie-Louise Papineau, sœur d'Aurélie.

72 S'agit-il d'Aurélie Payette-St-Amour, épouse de Joseph Bertrand? Contrat de mariage : FSM, 5 septembre 1851, minute 711. Ou encore d'Antoine Bertrand fils d'Antoine *alias* Toiniche Bertrand. Voir en ce cas : FSM, Rétrocession par Antoine Bertrand fils à D.-B. Papineau, 22 juillet 1853, minute 988.

73 Aurélie est alors enceinte de cinq mois; elle accouchera d'une fille, Marie-Julie-Charlotte Mackay, à la fin de décembre 1854.

74 Hère : hargneux, indisposé, facile à irriter. *GPFC*.

75 John Hubert Mackay, marchand, beau-frère d'Aurélie.

76 Joseph Sterkendries (1804-1867), né en Belgique et ordonné prêtre en 1837. Il fut vicaire à Montréal de 1837 à 1840, curé à Montebello, de 1841 à 1851, à Saint-André-Avellin, de 1851 à 1855. Retiré à Ottawa où il est décédé. *DC*.

77 Joseph-Clément Séguin (1827-1891), né à Rigaud, ordonné prêtre en 1851, avait été vicaire à Vaudreuil; il est maintenant curé à Saint-Louis-de-Gonzague. *DC*.

78 Charles-Arthur Mignault (1831-1876), né à Saint-Denis-sur-Richelieu, ordonné prêtre en janvier 1854. Il vient d'être nommé curé à Montebello avec desserte à Papineauville. *DC*.

79 Le minutier de François-Samuel Mackay contient en effet presque exclusivement des contrats de concession entre le 4 et le 22 décembre 1854 : minutes 1208 à 1347. Plusieurs de ces contrats portent l'écriture d'Augustin-Cyrille Papineau.

80 Ce médecin décédera peu de temps après. On lit dans le journal *Le Pays*, 4 juillet 1855, p. 703 : «Décès à Lancaster, Haut-Canada, le 10 juin, à l'âge de 29 ans, 7 mois et 12 jours, du Dr Charles-J.-F. Robinson, de Papineauville, Petite-Nation; le décès est survenu à la résidence de son père. Il était fils unique de William Robinson, écrivain, collecteur des Douanes. Il laisse un père, une mère et deux sœurs. Sa dépouille mortelle fut transportée au Coteau-du-Lac, le 12 juin, y fut inhumée le 13 dans l'église de cette paroisse. Service funèbre chanté par Rév. McDonough, de Williamston, Glengarry. Le Dr Robinson est mort de consommation, maladie contractée dans l'étude de sa profession dans l'hiver de 1853, à Montréal, au Collège McGill. Il était arrivé chez son père depuis trois semaines seulement.»

81 Rosalie Papineau (1816-1854), épouse de Donald George Morison, vient de mourir à Saint-Hyacinthe le 21 décembre 1854. Sœur d'Honorine et d'Aurélie. Elle laisse trois enfants : Marguerite-Anne (1835), George Allan (1839) et Lewis Francis (1842).

82 Charlotte Gordon, épouse de Denis-Émery Papineau, notaire. Elle a eu une fille baptisée à Montréal le 4 février 1854 : Louise-Charlotte Papineau. Parrain, Casimir-Fidèle Papineau; marraine, Louisa Macdonald, future épouse de Casimir-Fidèle.

83 Marie-Alexina Beaudry, fille de Joseph Beaudry, marchand, absent, et d'Émilienne Trudeau, est baptisée à Montréal le 18 février 1855. Émilienne Trudeau est sœur de Louisa qui a épousé Augustin-Cyrille Papineau (Montréal, 4 juillet 1854).

84 Mélissa Hillman, épouse de John Hubert Mackay, marchand (Montebello, 2 août 1853).

85 En 1856, Louis-Joseph Papineau et sa femme passent l'hiver à Montréal et à Saint-Hyacinthe.

86 En 1856, la Semaine Sainte, qui précède le jour de Pâques, va justement du 16 au 23 mars (jour de Pâques).

87 Louis-Gustave Papineau, fils d'Augustin-Cyrille et de Marie-Louise [Louisa] Trudeau, né à Saint-Hyacinthe le 4 juillet 1855.

88 Lewis Francis Morison, fils de Donald George Morison et de Rosalie Papineau, né à Saint-Hyacinthe le 30 janvier 1842.

89 George Allan Morison, fils de Donald George Morison et de Rosalie Papineau, né à Saint-Hyacinthe le 4 octobre 1839.

90 Prosper Lévêque (1817-1888), prêtre, professeur au séminaire de Saint-Hyacinthe. *DC*.

91 Louis-Alphonse Casgrain, né en 1830 à Rivière-Ouelle, fils de Pierre-Thomas Casgrain, seigneur, et d'Émilie Lacombe; ordonné prêtre à Québec en 1854, vicaire à Chicoutimi puis curé à Notre-Dame du Grand-Brûlé au Saguenay en 1855. Cyprien Tanguay, *Répertoire général du clergé canadien*, Québec, 1868.

92 Médard Caisse (1827-1888), ordonné prêtre en 1854, sera vicaire à Saint-Barthélemy de 1855 à 1859. Une profonde amitié naîtra entre lui et son curé Toussaint-Victor Papineau, qui lui rendra visite très souvent lorsque Caisse occupera différentes cures. C'est à la Pointe-aux-Trembles de Montréal, chez le curé Médard Caisse que décédera Toussaint-Victor Papineau en décembre 1869.

93 Timothée-Prime-Paul Filiatrault (1812-1858), curé à l'Île-Dupas depuis 1848. *DC*.

94 «Horrible catastrophe à bord du traversier du Grand Tronc», rapporte *La Minerve* du 12 juin 1856, recensant plus de 28 morts à la suite de l'explosion de la chaudière du navire qui faisait la traverse

entre Montréal et Longueuil. La catastrophe est survenue le 10 juin 1856.

95 Georges-Casimir Dessaulles épousera en premières noces Émilie-Emma Mondelet (Trois-Rivières, 20 janvier 1857), fille de Dominique Mondelet, juge, et de Henriette Munroe.

96 Probablement son cadeau d'anniversaire pour ses 27 ans. Aurélie étant née en juillet 1830, cela permet de dater la présente lettre.

97 Marie-Françoise-Émilie Mackay, née le 27 décembre 1856. Cette indication permet aussi de dater approximativement la lettre d'Aurélié.

98 Voir L.-J. Papineau à FSM, 13 octobre 1857, lettre éditée dans *LSF*.

99 Eugène-Urgel Piché (1824-1894), député du comté de Berthier de 1855 à 1858. Rouge. *DPQ*.

100 Denis-Émery Papineau sera député du comté d'Ottawa de 1858 à 1861. *DPQ*.

101 Denis Papineau (1846-1905), fils de JBN Papineau et de Madsem.

102 Nanette (Anne) et Emma Papineau, deux plus jeunes filles de JBN Papineau et de Madsem.

103 Marie-Rosalie-Angélique St-Julien, baptisée en janvier 1858 à Papineauville, avait eu pour parrain et marraine Denis-Émery Papineau et Sophie St-Julien. Elle vient d'être inhumée dans le cimetière de la même paroisse le 18 décembre 1858.

104 La date de naissance d'Auguste Mackay, fils d'Aurélié, en mai 1859, permet de situer vers 1860 l'écriture de cette lettre non datée.

105 Joachim Primeau (1830-1901), vicaire à Berthier de 1857 à 1860, puis à Saint-Barthélemy de 1860 à 1862. *DC*.

106 Pierre-Benjamin St-Julien, fils d'Édouard St-Julien et de Louise Papineau, est baptisé à Papineauville le 27 février 1860. Le parrain a été Antoine Longpré, médecin; la marraine, Aurélie Papineau, épouse du notaire Mackay.

107 Antoine Longpré, né à Saint-Léonard-de-Port-Maurice, étudia la médecine à Montréal et à New York, reçu dans la profession en 1857, épousa Nancy Emeline Hillman (Papineauville, 5 avril 1858) et pratiqua la médecine toute sa vie à Papineauville où il est décédé.

108 Auguste-Stephen Mackay (1859-1915), fils de François-Samuel Mackay et d'Aurélié Papineau, sera avocat. Aurélie parlera abondamment de ses deux fils Auguste et Samuel.

109 On écrit ellébore ou hellébore. N'aurait rien à voir avec la plante de chez nous, à floraison printanière, appelée ellébore et qui est le vérâtre vert (*veratrum viride*), désigné vulgairement comme le tabac du diable. De tout temps, on se servait de l'ellébore noir, ou

rose de Noël, pour fabriquer un médicament antihypocondriaque, purgatif et vomitif. La légende attribuait aussi à l'ellébore noir la propriété de guérir la folie. *TLF*. «Il n'est pas permis de devenir un sage si l'on n'a pas bu trois fois de suite de l'ellébore»; on rapporte également que Chrysippe en avait bu trois fois «pour se guérir de la folie humaine.» Lucien, *Portraits de philosophes*, Les Belles Lettres, classiques en poche, 2008, p. 193 et p. 459. Enfin, Théophraste, autorité en matière botanique, déclare que l'hellébore noir est utilisé contre les maléfices : «Certains appellent l'hellébore noir *melampodion* du nom du premier qui l'a découvert et coupé. On en purifie les maisons et les bestiaux en chantant une incantation.» *Recherches sur les plantes [Historia plantarum]*, IX, 10, 4.

110 À la fin d'une lettre d'Augustin-Cyrille Papineau à sa mère.

111 Le pharmacien français Hippolyte Blancard avait mis sur le marché une pilule à base d'iodure ferreux, approuvée par l'Académie de médecine en 1850. Ce remède traitait les maladies scrofuleuses.

112 À Papineauville, le 19 novembre 1862, est inhumé André Hurtubise, 8 ans, fils de Laurent Hurtubise, cultivateur, et de Julienne Bertrand.

113 Gustave (1855) et Victor (1862) Papineau, nés à Saint-Hyacinthe, fils d'Augustin-Cyrille Papineau, avocat, et de Louise Trudeau.

114 Eugène Mackay, né en 1863, fils d'Aurélie Papineau.

115 Stanfold, canton (*township*) du district d'Arthabaska, appelé aujourd'hui Princeville, où habitaient Nancy Morison et son mari Joseph-Henri St-Germain, médecin du lieu.

116 Cette enfant est Émilie St-Germain, première née de Nancy Morison et du Dr St-Germain.

117 Ida Papineau (1859-1885), baptisée Ida-Angéline à Montréal le 22 août 1859, fille de Casimir-Fidèle Papineau et de Louisa Macdonald.

118 JBN Papineau, qui avait quelques difficultés avec l'alcool, décida de changer de vie, quitta inopinément son domicile et partit pour les États-Unis. La première nouvelle de sa disparition est mentionnée dans une lettre de Casimir-Fidèle Papineau à F.-S. Mackay, le 27 novembre 1864 (BAnQ-O,P71, S1,D22). Une autre lettre, écrite par Casimir et Denis-Émery à F.-S. Mackay, relate les premières nouvelles reçues du disparu : «Enfin, nous avons des nouvelles positives, certaines, de Benjamin! Il vit, c'est le principal. Il est engagé dans l'armée américaine!... Je vous envoie la lettre qu'il écrit à L.-A. Dessaulles, de Buffalo, en date du 6 décembre 1864, et que ce dernier vient de recevoir et me remettre.» Et, plus loin : «Bon Dieu, que de troubles, de peines et d'embarras le verre ne cause-t-il pas!» BAnQ-O,P71,S1,D22. Voir aussi, de Georges Aubin, «Les hauts et les

bas de certains Papineau» dans *Montréal en tête*, revue de la Société historique de Montréal, n° 65, automne 2014.

119 Le 1^{er} septembre 1865, est inhumée Marie-Anne Kipps, épouse de Louis-Gustave de Lorimier, protonotaire à la Cour supérieure du district de Saint-Hyacinthe. Louis-Gustave de Lorimier est cousin du patriote François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier.

120 L'épouse de William Footner (1799-1872), architecte, tenait avec sa fille un magasin de laine au 359 rue Notre-Dame à Montréal, où elles vendaient de la laine de Berlin et des articles de fantaisie (*fancy goods*). *LMD*.

121 L'éllixir parégorique, ancien médicament antidiarrhéique, à base d'opium.

122 Mary Ann Lawry (1828-1911) a épousé Augustin-Séraphin-Camille Papineau (Saint-Hyacinthe, 13 mai 1850).

123 Potsdam, comté de St. Lawrence, État de N.Y.

124 Marie-Angélique-Rosalie Laframboise, fille de Maurice Laframboise, avocat, et de Marie-Rosalie-Eugénie Dessaulles, épousera Louis-Onésime Loranger (Montréal, 3 octobre 1867), avocat, fils de Joseph Loranger et de Marie-Louise Dugal. *DPQ*.

125 Cette adresse du Dr Joseph Leman à Montréal sera abandonnée prochainement. «La chère Honorine et [Joseph Leman] doivent terminer ce matin l'arrangement par lequel il prendra logement et pension coin des rues de Bleury et La Gauchetière, à raison de 70 £ par an», écrit L.-J. Papineau à FSM le 13 décembre 1868. Voir *LSF*.

126 Joseph Leman (1842-1885), médecin, fils d'Honorine Papineau, époux de Polyxène Beaudry (1842-1917). Leur mariage a eu lieu à Montréal le 7 mai 1867.

127 Honorine-Aurélie Mackay, baptisée à Papineauville le 27 août 1867, a eu pour parrain Denis-Émery Papineau, son oncle, et pour marraine Agathe-Honorine Papineau, sa tante. Honorine-Aurélie Mackay décédera en mai 1868.

128 Isaac-Stanislas Desaulniers (1811-1868), né à Yamachiche, ordonné prêtre en 1837; professeur de philosophie et supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, où il est décédé le 5 avril 1868. *DC*.

129 Charbon blanc : maladie de la peau, apparentée à la lèpre.

130 Est baptisé Louis-Henri St-Germain (Princeville, 16 avril 1869), fils de Joseph-Henri St-Germain, médecin, et de Marguerite-Anne [Nancy] Morison. Les parrain et marraine ont été Louis Richard et Hermine Prince, son épouse.

131 Azélie Papineau aurait été atteinte d'épilepsie depuis longtemps. Voici un témoignage écrit de Saint-Hyacinthe en 1859 : «J'ai vu Mme Bourassa et Beline. J'ai été chez M. Laframboise les voir.

Je suis peinée de voir que cette pauvre fille soit attaquée d'épilepsie. Elle a tombé deux fois depuis qu'elle est là. C'est pour cette raison qu'elle retourne à la Petite-Nation. Je suis inquiète sur son sort. Je dis d'épilepsie, je n'en suis pas certaine, mais M. Auguste pense que c'est cela.» Séraphine Picard à Angelle Cornud, 27 avril 1859. BANQ-O,P71,S1,D20. Le décès d'Azélie en 1869 survint à la suite d'une crise aiguë de démence. Une lettre de Louis-Antoine Dessaulles, adressée de Montréal le 28 mars 1869 au curé Médard Bourassa, ne laisse aucun doute sur les «tristes circonstances» de la mort de l'épouse de Napoléon Bourassa. BANQ-M, Archives privées, Centre Lionel-Groulx, fonds F-B. Voir aussi, de Micheline Lachance, «Le destin tragique d'Azélie Papineau» dans *Montréal en tête*, revue de la Société historique de Montréal, n° 65, automne 2014.

132 Louis-Joseph Mackay, baptisé à Papineauville le 11 septembre 1869.

133 François Bourassa, mort le 18 septembre 1869; son corps est inhumé temporairement le 21 septembre dans le caveau de la chapelle de la famille Papineau, près du manoir de Louis-Joseph. Cette sépulture qui fait partie du registre de Montebello est alors signée par Thomas Caron, curé de Ripon.

134 Au presbytère de l'église Saint-Enfant-Jésus de la Pointe-aux-Trembles, où Toussaint-Victor Papineau est hébergé par son ami Médard Caisse, ex-vicaire à Saint-Barthélemy, maintenant curé à Pointe-aux-Trembles.

135 Adrien Delacroix (1833-1881), né dans le diocèse de Besançon, où il est ordonné prêtre en 1858; curé à la cathédrale de Saint-Hyacinthe de 1864 à 1869. Il retourne ensuite au diocèse de Besançon comme curé à Chapelle-des-Bois où il décéda. DC.

136 Louis-Zéphirin Moreau (1824-1901) succéda au curé Delacroix à Saint-Hyacinthe et devint ensuite évêque du diocèse. DC.

137 Cette lettre contient à l'en-tête l'adresse imprimée de «F. Samuel Mackay, notaire, greffier de la Cour de Circuit, etc., etc., Place Lamartine, Papineauville, Province de Québec».

138 Angelle Cornud (1785-1870), inhumée à Papineauville le 28 juillet 1870.

139 Fanny-Rosalie Dessaulles, née le 14 novembre 1869, fille de Georges-Casimir Dessaulles, maire de Saint-Hyacinthe, et de Fanny Leman. Le parrain avait été Joseph Leman, médecin, et la marraine, Honorine Papineau, grand-mère de l'enfant.

140 Rosalie et Emma Dessaulles, deux filles de Georges-Casimir Dessaulles et de Fanny Leman, sa deuxième épouse. Alice Dessaulles

(1862-1934) fille de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet, sa première épouse.

141 Henriette Dessaulles (1860-1946), fille de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet, sa première épouse. Henriette sera journaliste et auteure d'un journal d'une très grande qualité littéraire. Voir Henriette Dessaulles, *Journal, 1874-1881*, 2 vol., texte établi, annoté et présenté par Jean-Louis Major, Montréal, BQ, 1999-2001.

142 Auguste (1859), Eugène (1863), François-Samuel [Sam, Sammy] (1865), Louis-Joseph (1869) Mackay.

143 JBN Papineau qui avait subrepticement quitté le pays en 1864, était revenu puisqu'il signait le registre de décès de sa mère en juillet 1870, mais il a déserté de nouveau.

144 Le sirop de Fellows, utilisé depuis la décennie de 1860, est réputé pour «aiguiser les jeunes appétits», et contient des hypophosphites contre la phtisie.

145 Angelle Guertin a épousé François Langelier (Saint-Barnabé, 5 octobre 1847), marchand à Saint-Hyacinthe. Voir *Insurrection, examens volontaires*, tome II.

146 Mercédès Papineau (1856-1950), fille aînée de Casimir-Fidèle Papineau et de Marie-Louisa Macdonald. Cette nièce d'Honorine Papineau épousera Guillaume Couture (Montréal, 17 mai 1881), organiste et compositeur, veuf de Malvina Hazen.

147 Emma Dessaulles (née le 27 octobre 1871) et Fanny Dessaulles (née le 17 février 1873), deux filles de Georges-Casimir Dessaulles et de Fanny Leman.

148 *Godey's Lady's Book*, magazine populaire fondé par Louis-Antoine Godey (1804-1878), publié à grand tirage à Philadelphie.

149 Alitré : échauffé, irrité, gercé. *GPFC*.

150 Évelina Papineau (1852-1930), fille de Camille Papineau et de Mary Ann Lawrie, de Saint-Hyacinthe.

151 Donald George Morison, notaire, inhumé dans le caveau de la cathédrale de Saint-Hyacinthe le 21 janvier 1875. Présence de Francis Morison, avocat, son fils.

152 Angelle Mackay, dernière enfant d'Aurélien Papineau, baptisée à Papineauville le 21 mars 1874. Elle a eu pour parrain Augustin-Cyrille Papineau, son oncle, et pour marraine Eugénie Mackay.

153 Odile St-Germain, sœur du Dr St-Germain, a épousé Évariste Barsalou [Barcelo] (Blandford, 16 juin 1863).

154 Charles Larocque (1809-1875), troisième évêque de Saint-Hyacinthe, décédé le 15 juillet 1875. *DBC*.

155 Fronde : furoncle, clou. *GPFC*.

156 Esquille : éclat d'os. Le mot est féminin selon le *TLF*.

157 Louis-Antoine Dessaulles, criblé de dettes et craignant les

poursuites judiciaires, a quitté le pays. Il ne reviendra pas et mourra à Paris. *DBC*.

158 Cette phrase permet de dater la lettre d'Aurélie de l'automne 1875 ou du printemps 1876. Madsem décédera le 9 novembre 1876 et sera inhumée le 11 à Papineauville en présence de son époux JBN Papineau et autres parents.

159 Emma Beaudry (1847-1922), fille d'Hercule-Jean-Baptiste Beaudry, marchand, et d'Aimée Dumont, vient d'épouser (Montréal, Saint-Jacques-le-Mineur, 10 juillet 1876) Louis Fréchette, député de Lévis, poète et homme de lettres.

160 Le manuscrit porte la date du 31 *septembre* (qui n'existe pas).

161 Mathilde Leblanc, fille de Charles Leblanc, avocat, et de Julie Dumont, épousera (Montréal, Saint-Jacques-le-Majeur, 5 septembre 1876) Oscar Dunn, journaliste, écrivain. Oscar Dunn, dont l'ancêtre est écossais, est auteur, entre autres ouvrages, d'un *Glossaire franco-canadien*, publié à Québec en 1880, avec une introduction de Louis Fréchette.

162 Marie-Louise-Antoinette-Augustine Mackay, baptisée le 25 mai 1866 à Saint-André-Avellin, fille de Jules-Adolphe-Napoléon Mackay et d'Adelina Papineau.

163 Damien Richer, marchand à Ottawa, a épousé Adeline Hillman (Papineauville, 3 juillet 1866).

164 François Lombard, né à Oneilles (Hautes-Alpes) le 18 juin 1840, ordonné prêtre à Ottawa par Mgr Guigues en 1866. Curé à Papineauville de 1866 à 1880, ensuite à Curran puis à Alfred. *DC*, vol. 2.

165 John A. Finn (1851-1894), pharmacien, instituteur, époux de Charlotte Papineau (Montréal, 27 septembre 1875), fille aînée de Denis-Émery Papineau et de Charlotte Gordon.

166 Angelle Mackay, dernière fille d'Aurélie, âgée de 2 ans, a été inhumée à Papineauville le 24 mars 1876.

167 Nous donnons ici les prénoms et les années de naissance de ces six enfants d'Aurélie morts en bas âge. Elle perdit cinq filles et un garçon : Denis-Benjamin-Étienne (1849), Marie-Françoise-Aurélie (1851), Julie-Charlotte (1854), Françoise-Émilie (1856), Honorine-Aurélie (1867), Marie-Agnès-Angelle (1874).

168 Joseph-Léon-Napoléon Campeau, né à Rigaud en 1848, ordonné prêtre à Montréal en 1871; professeur au Collège de Rigaud de 1871 à 1873, et procureur à l'archevêché d'Ottawa. *DC*, vol. 2.

169 Magloire Blanchette, sellier à Saint-Hyacinthe, reconnu coupable d'incendiat. Le feu du 3 septembre 1876 avait endommagé ou détruit 600 résidences et causé des dégâts d'un million et demi de dollars.

170 Aurélie veut parler ici des comptes de la succession de Louis-Joseph Papineau. Voir DEP, du 1^{er} septembre 1877 au 5 septembre 1878, minutes 5354-5355 et 5383A-B-C.

171 Cette petite Fanny-Rosalie Dessaulles, âgée de 7 ans, est inhumée un mois plus tard dans le caveau de la cathédrale (Saint-Hyacinthe, 21 mai 1877).

172 La testatrice, qui habite alors dans la maison de son frère Édouard St-Julien, donne ses biens meubles à Clotilde, Éléonore, Alexina, Élisabeth et Gabrielle St-Julien, toutes nièces de Sophie St-Julien et filles d'Édouard St-Julien et de Louise Papineau. FSM, 15 octobre 1877, minute 5412.

173 Pierre Bélanger (1824-1884), curé à Rigaud de 1855 à 1883. DC.

174 Louis-Édouard Desjardins (1837-1919), né à Terrebonne, un des pionniers de l'ophtalmologie à Montréal. DBC.

175 Book Post : tarif réduit, comme pour l'envoi d'un livre.

176 Augustin-Cyrille Papineau, juge depuis 1876. Oncle de Godfroy Papineau.

177 Les Archives ont conservé au moins deux lettres de Godfroy Papineau écrites de «l'Asile Saint-Jean-de-Dieu» de Montréal : une à Laurent-Olivier David, 28 septembre 1879 (BAnQ-Q,P417/3; 8.2); l'autre à Amédée Papineau, 27 mai 1881 (BAnQ-Q,P417/7; 3.1.1).

178 Billet écrit au verso d'une carte postale imprimée, contenant un timbre d'un cent, aussi imprimé, de la British American Bank Note Co., Montreal.

179 Qu'Honorine appelle plus loin : sachet Hallman.

180 Julie Buckley, âgée de 65 ans, fille de John Buckley et de Julia Clancy, est inhumée à Saint-Hyacinthe le 7 janvier 1880. Présence de Romuald St-Jacques et de Honoré Mercier.

181 Louis-Michel-Tancrède Plamondon, décédé le 31 décembre 1879, est inhumé à Saint-Hyacinthe Le Confesseur le 2 janvier 1880, âgé de près de 40 ans, époux de Marie-Alphonsine-Élisabeth Poitevin.

182 Joseph-Adolphe Defoy (1830-1922), avocat à Québec, rue Sainte-Ursule.

183 «Ma fille», c'est-à-dire ma servante. Il s'agit d'une sœur d'Ema Matthew, fille de Damase Matthew et de Celina Marlin. Celle-ci épouse Joseph Proulx (Montebello, 19 avril 1880), journalier.

184 Émilie Papineau (1859-1931), fille de Denis-Émery Papineau et de Charlotte Gordon.

185 Charlotte Gordon (1830-1881), née à Kingston, décédée à Montréal le 3 avril 1881, épouse du notaire Denis-Émery Papineau. Le registre de sépulture, 6 avril 1881, contient un grand nombre de signatures, dont celles d'Antoine-Aimé Dorion, juge en chef, de Louis-Amable Jetté, juge à la Cour supérieure, et Rodolphe Laflamme.

186 Gordon-Benjamin Papineau (1856-1939), pharmacien et fonctionnaire, fils de Denis-Émery Papineau et de Charlotte Gordon.

187 Aurélie en rapporta un livre sans doute acheté sur place, *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*, par un père rédemptoriste, édité à Tournai en 1880, dans lequel elle a écrit : «Madame F.S. Mackay, Souvenir du pèlerinage du 1^{er} août 1881 à Ste-Anne de Beaupré.» BANQ-O,P71, bte 2.

188 Georges-Alphonse Dugal, agent de station à Buckingham, a épousé Maria-Adeline Hillman (Papineauville, 19 septembre 1882), fille de défunt Henry Hillman et de Marie-Virginie Couillard.

189 Lia Hillman (1863-1942), qui épousera François-Samuel Mackay fils (Papineauville, 20 septembre 1887).

190 Cet enfant naîtra à Montréal le 15 février 1895 et sera baptisé Maurice, fils de François-Samuel Mackay fils, notaire, et de Lia Hillman.

191 Marie Papineau (1864-1943), fille d'Augustin-Cyrille Papineau et de Marie-Louise Trudeau.

192 Eugénie Mackay, baptisée Marie-Agnès-Eugénie à Papineauville le 14 avril 1902, fille du Dr Eugène Mackay et de Marie-Agnès Perrier.

193 Henriette Mackay (1888-1972) et Francis Mackay (1890-1944), sœur et frère, nés à Montréal de François-Samuel Mackay fils, notaire, et de Lia Hillman.

194 Cette enfant qui vient de naître est Louise Mackay (1903-1939), fille de François-Samuel Mackay fils, notaire, et de Lia Hillman. Elle n'est pas la dernière enfant de la famille, qui en comptera 12.

195 Valois, c'est-à-dire Pointe-Claire, en référence à la baie de Valois et à la gare Valois, ainsi nommées d'après la nombreuse et éminente famille des Valois de cette municipalité.

196 Louis-Joseph Papineau (1856-1904), fils d'Amédée Papineau et de Marie Westcott.

197 Incinération d'Amédée Papineau (1819-1903), cousin d'Aurélie.

198 Polyxène-Honorine Leman, fille du Dr Joseph Leman et de Polyxène Beaudry, a épousé François-Benoît Mathys (Montréal, cathédrale Saint-Jacques, 7 juin 1898), vice-consul de Belgique à Montréal.

199 Noces de cristal : 15 ans. Il s'agit du mariage de Pierre-Maximilien Dumont-Lavolette, négociant, demeurant à Saint-Jacques de Montréal, fils de Godfroy Dumont-Lavolette et d'Octavie Globensky, de Saint-Jérôme, avec Marie-Anna McDonald, fille mineure d'Alexandre-Rodrigue McDonald, surintendant de l'Intercolonial à Rivière-du-Loup, et de défunte Marie-Anne Blondeau. Ce mariage a été célébré à Rivière-du-Loup, paroisse de Saint-Patrice, le 4 juillet

1888, en présence d'Edmond Langevin, protonotaire apostolique et vicaire général de l'évêché de Rimouski.

200 Thaïs Cusson (1872-1954), épouse de Louis-Joseph Mackay (Montréal, 3 février 1891), fils de François-Samuel Mackay, notaire, et d'Aurélié Papineau.

201 Au 314, rue Ontario, logement de Trefflé Trahan, épiciier qui tenait son magasin en bas au 316. *LMD*.

202 Zoé Desjardins, veuve de Jules-Adolphe-Napoléon Mackay, avocat et Conseil de la Reine, est morte à l'hôpital des Incurables à Montréal, à l'âge de 66 ans, le 2 février 1912; elle a été inhumée à Saint-André d'Argenteuil le 5 février.

203 Guy Papineau-Couture, fils de Guillaume Couture et de Mercédès Papineau, a épousé Blanche-Berthe Lareau (Montréal, 31 octobre 1910).

204 Guillaume Couture (1851-1915), époux de Mercédès Papineau, décédera à Montréal le 15 janvier 1915.

205 Sans doute Funchal, chef-lieu de l'archipel de Madère.

SOURCES DES 145 LETTRES

[1837]

8 juillet – Honorine à Denis-Benjamin Papineau
AMcC,P10/B04,02

1841

4 mai – Honorine à Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-O,P71,S1,D8

1844

15 octobre – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D8

1845

24 avril – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D9

30 mai – Aurélie à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D9

13 juin – Aurélie à Angelle Cornud
AMcC,P10/B05,02

14 novembre – Aurélie à Angelle Cornud
AMcC,P10/B05,02

1846

2 mars – Aurélie à Angelle Cornud
AMcC,P10/B05,02

8 août – JBN Papineau à Denis-Émery Papineau et Honorine à Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-Q,P417/2;7.11

18 novembre – Aurélie à Denis-Benjamin Papineau
AMcC,P10/B04,03

1^{er} décembre – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D9

1847

16 février – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D10

11 avril – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D10

9 mai – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D10

24 août – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D10

13 octobre – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D10

5 novembre – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D10

6 décembre – Honorine à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D10

1848

26 février – Honorine à Angelle Cornud
AMcC,P10/B05,02

19 mars – Honorine à Angelle
Cornud

AMcC,P10/B05,02

20 avril – Honorine à Denis-
Benjamin Papineau

AMcC,P10/B04,02

17 mai – Honorine à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D11

23 mai – Honorine à JBN
Papineau

BAC,MG24,B2; Mic.C-15791,
p.4393-4396

4 juillet – Honorine et Rosalie à
Angelle Cornud

AMcC,P10/B05,02

29 août – Honorine à Denis-
Benjamin Papineau

et Clémence Marchessault
BAnQ-O,P17,ch.2

6 septembre – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D1

4 octobre – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

6 novembre – Honorine à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D11

1849

8 juillet – Honorine à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D11

[1850]

[30 avril] – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D2

1851

10 septembre – Honorine à
François-Samuel Mackay
BAnQ-O,P17,ch.1

27 novembre – Honorine à
Angelle Cornud
BAnQ-O,P17,ch.2

1853

16 avril – Honorine à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D14

1854

16 août – Aurélie à François-
Samuel Mackay

BAnQ-O,P17,S1,D3

19 décembre – Aurélie à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D15

27 décembre – Honorine à
Angelle Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D15

1855

18 février – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D3

16 novembre – Aurélie à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D16

1856

8 janvier – Honorine à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D17

3 février – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

[fin mars] – Honorine à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D1

24 mars – Honorine à Denis-
Émery Papineau

BAnQ-O,P17,ch.2

17 juin – Honorine à Angelle
Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D17

2 septembre – Honorine à
Angelle Cornud

BAnQ-O,P71,S1,D17

1857

6 janvier – Fanny Leman et
Honorine à Rosalie Papineau-
Dessaulles

AMcC,P10/A04,09

[août] – Aurélie et Auguste
Papineau à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D1

14 octobre – Aurélie à François-
Samuel Mackay
BAC,MG24,B161

1858

6 janvier – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D19

7 octobre – Aurélie à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D19

12 octobre – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D19

28 décembre – Honorine à
Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D19

1859

1^{er} mars – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D20

1860

s.d. – Aurélie à ses belles-sœurs
BAnQ-O,P17,S1,SS3

9 janvier – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D21

4 mars – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D21

31 mai – Aurélie et Auguste
Papineau à Honorine
AMcC,P10/B09,06

27 août – Aurélie à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D21

1862

17 juin – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D21

19 juin – Aurélie à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D21

12 octobre – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D21

10 novembre – Aurélie à
Honorine
AMcC,P10/B09,06

31 décembre – Honorine et Fanny
Leman à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D21

1863

2 janvier – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D4

2 mai – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D22

30 décembre – Honorine à
Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D4

1864

11 juillet – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D22

10 novembre – Honorine à
Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D22

1865

18 mars – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D23

13 juin – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D23

4 août – Honorine et Fanny
Leman à Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D23

22 octobre – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D23

31 décembre – Honorine à
Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D23

1866

2 mai – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D23

1867

29 juillet – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

15 septembre – Honorine à
Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D24

31 décembre – Honorine à
Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D24

1868

3 mai – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D24

2 août – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D24

26 octobre – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D24

1869

19 avril – Honorine à Angelle
Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D24

24 septembre – Honorine à
Angelle Cornud
BAnQ-O,P71,S1,D24

29 novembre – Aurélie à
Honorine
AMcC,P10/B09,06

1870

6 septembre – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

1871

15 janvier – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

2 juillet – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

1872

24 décembre – Aurélie à
Honorine
AMcC,P10/B09,06

1873

1^{er} janvier – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D4

23 février – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

10 septembre – Aurélie à
Honorine
AMcC,P10/B09,06

1874

17 octobre – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

20 décembre – Aurélie à
Honorine
AMcC,P10/B09,06

1875

9 janvier – Honorine à Mercédès
Papineau
BAC,MG24,B2,Vol.42; pièce 77

4 février – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

2 juillet – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

14 juillet – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D4

22 août – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

30 août – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,SS3

6 septembre – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

1876

s.d. – Aurélie à son fils Eugène
BAnQ-O,P17,S1,SS3

18 juillet – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

31 [août] – Honorine à Emma
Beaudry-Fréchette
AMcC,P10/B09,14

8 octobre – Aurélie à son fils
Eugène
BAnQ-O,P17,S1,D5

1877

8 janvier – Aurélie à ses enfants
BAnQ-O,P17,S1,D6

11 janvier – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

22 janvier – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D6

30 janvier – Aurélie à son fils Sam
BAnQ-O,P17,S1,D6

16 mars – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

23 avril – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D6

16 octobre – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

30 décembre – Aurélie à
Honorine
AMcC,P10/B09,06

1878

16 janvier – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

12 mai – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

1^{er} juin – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

11 août – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

1879

9 janvier – Aurélie à Honorine

AMcC,P10/B09,06

27 avril – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

19 mai – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D17

18 septembre – Honorine à
Aurélié
BAnQ-O,P17,S1,D7

1880

3 janvier – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

3 février – Honorine à Aurélie
BAnQ-O,P17,S1,D17

22 février – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

19 mars – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

29 mars – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

18 avril – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

1881

5 avril – Aurélie à sa nièce Émilie
Papineau
BAnQ-O,P17,ch.16

18 juin – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,SS3

10 novembre – Aurélie à
Honorine
AMcC,P10/B09,06

2 décembre – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

1882

16 janvier – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

5 mars – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

18 avril – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

15 mai – Aurélie à Honorine
AMcC,P10/B09,06

[1885]

s.d. – Aurélie à son fils Sam
BAnQ-O,P17,S1,SS3

25 novembre – Aurélie à son fils
Sam
BAnQ-O,P17,S1,SS3

1895

3 février – Aurélie à sa nièce
Eugénie
BAnQ-O,P17,ch.13

[après 1902]

27 mars – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,SS3

1903

23 septembre – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

29 novembre – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

1904

4 avril – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

1905

3 mars – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

28 juin – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

1908

24 juin – Aurélie à son fils
Eugène
BAnQ-O,P17,S1,D9

1912

5 février – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

1914

1^{er} mai – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

1^{er} décembre – Aurélie à son fils
Auguste
BAnQ-O,P17,S1,D9

INDEX

- Adeline, 34, 36, 38, 40, 43, 46,
51, 52, 70, 79, 83, 90, 93, 106,
107, 110, 115, 119, 128, 130,
143, 144, 148, 150
- Adhémar, Mlle, 129
- Adolphe, 88
- Aglaure, Mlle, 259
- Agnès, 229
- Alphonsine, 249
- André, 249
- André, Mme, 250
- Antoine, 246
- Antoine, oncle, 203
- Antoinette, 256
- Archange, 104
- Armand, 260
- Balzac, Honoré de, 7
- Bamban, 77
- Barns, 86
- Barsalou, Mme, 184
- Basinet, 125
- Bazeleigh, Mlle, 56
- Beaton, Mme, 216
- Beaudry, Emma, 13, 185, 193
- Beaudry, Joseph, 116, 117, 123, 257
- Beaudry, Mlle, 195
- Beaudry, Mme, 93, 130, 133, 154,
158, 257
- Beaudry, Mme J.B., 158, 159
- Beaudry, Paschal, 241
- Beaudry, Polyxène, 153, 193
- Beaudry-Fréchette, Emma, 193
- Beauregard, 225
- Beauvais, Étienne, 40, 111
- Béique, François-Frédéric-
Liguori, 258
- Bélanger, Pierre, 209
- Bellefeuille, de, 191
- Benoît, Mme, 45, 49, 157, 259
- Berquin, 212
- Bertrand, 88
- Bigelow, Levi, 9, 34, 78
- Bigelow, Mme, 43
- Bijou, 111, 117
- Blancard, Hippolyte, 132
- Blanchet[te], Magloire, 201
- Bloomfield, 16
- Boivin, Julienne, 56
- Boivin, Mme, 56
- Boucher de la Bruère, Mme, 51
- Boucher de la Bruère,
Pierre-Claude, 60
- Bourassa, Adine, 202
- Bourassa, François, 162
- Bourassa, Henriette, 202
- Bourassa, Mme, 156
- Bourassa, Napoléon, 111, 162, 238
- Bourgeois, 90
- Bourgeois, Jean-Baptiste, 198, 199
- Bouthillier, Thomas, 50
- Brais, Amable, 83
- Brooks, 250
- Brownson, 31
- Bruneau, Pierre, 10
- Bruneau-Papineau, Julie, 9, 20, 93
- Brunelle, Mlle, 182, 183, 188, 190,
220, 221
- Buckley, Julie, 225

Busby, Mme, 34
 Busby, William, 34
 Cadoret, François, 66, 139, 162, 182, 186, 188, 190, 216
 Cadoret, Mme, 62
 Caisse, Médard, 116, 118, 122, 123, 156
 Campeau, Joseph-Léon-Napoléon, 198
 Cartier, Mme, 62
 Casavant, 243
 Casgrain, Mme, 101
 Casgrain, Pierre-Thomas, 100
 Cauvin, Mme, 130
 Chalifoux, Jean-Baptiste, 25
 Chamard, 100
 Chamard, Jean-Olivier (John), 66, 81
 Chamard, Josèphe-Anne-Louise (Jessy), 66
 Chamard, Nanette, 42
 Charron, Pierre, 72
 Chesser, John, 8, 25
 Cherrier, 162
 Cherrier, tante Benjamin, 45, 59, 63, 69
 Cherrier, tante Séraphin, 42, 52, 64
 Chiniquy, Charles, 75
 Church, Mme, 184
 Cook, James, 12
 Cooke, Alanson, 35
 Cooke, Asa, 31, 36, 40, 52
 Cooke, Mme, 35
 Cormier, 252
 Cornud, Angelle, 7, 10, 11, 13, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 29, 33, 37, 39, 41, 44, 47, 50, 53, 54, 60, 63, 73, 76, 81, 84, 89, 91, 94, 95, 99, 104, 106, 109, 113, 115, 116, 117, 119, 121, 123, 127, 129, 130, 131, 133, 136, 138, 140, 141, 143, 145, 146, 147, 149, 152, 154, 156, 157, 158, 160, 162
 Côté, 31
 Coursolles, Mme, 263
 Couture, Guillaume, 260
 Couture, Guy, 260
 Crémont, 78
 Cummings, 25
 Cusson, Narcisse, 248
 Cusson, Thaïs, 253, 254, 261, 262
 Dansereau, 255
 Dansereau, Fanny, 255
 David, 246
 Debartzch, Mme, 74
 Debartzch, Pierre-Dominique, 75
 Defoy, Joseph-Adolphe, 231
 Delisle, Mme, 178
 Desaulniers, 46
 Desaulniers, Isaac-Stanislas, 156
 Desbordes-Valmore, Marceline, 7
 Desjardins, Louis-Édouard, 212
 Desmarais, Mme, 184
 Desmarteau, Mme, 155
 Desrosiers, veuve, 255
 Dessaulles, 164
 Dessaulles, Alice, 13, 170, 202, 238
 Dessaulles, Arthur, 142, 164
 Dessaulles, Caroline, 188, 242, 261
 Dessaulles, Casimir fils, 216, 217, 250
 Dessaulles, Emma, 170, 172, 178, 219, 224
 Dessaulles, Fanny-Rosalie, 166, 168, 170, 172, 177, 178, 206, 211, 225, 227, 228, 230
 Dessaulles, Georges-Casimir, 9, 12, 14, 41, 42, 74, 75, 109, 134, 141, 142, 143, 155, 158, 167, 168, 169, 173, 183, 184, 188, 200, 214, 215, 219, 220, 221, 224, 244
 Dessaulles, Henriette, 13, 14, 158, 170, 202, 224
 Dessaulles, Henry, 242

Dessaulles, Louis-Antoine, 8, 13, 15, 20, 42, 45, 47, 48, 58, 70, 71, 72, 75, 86, 90, 99, 126
 Dessaulles, Mme, 165, 173, 200, 204, 214
 Dessaulles, Rosalie, 26
 Dole, William M., 87
 Dorion, Pierre-Nérée, 31
 Dugal, Georges-Alphonse, 246
 Dumont-Laviolette, Pierre-Maximilien, 252
 Dunning, Hiram, 16
 Dupuis, Antoine, 144
 Duvernay, Ludger, 26
 Eaton, George W., 87
 Élise, servante, 31, 32
 Émond, Mme, 263
 Ernest, 263
 Esther, 102
 Euchariste, 248, 252, 255
 Eugène, 239
 Eugénie, 203, 209, 215, 247, 259
 Euphrosine, 98
 Fanchette, 89
 Farrel, John, 112
 Ferland, Adolphe, 197, 198
 Filiatrault, Timothée-Prime-Paul, 105
 Filteau, Mme, 255
 Finn, John A., 192, 195
 Fleming, Mme, 62
 Footner, Mme, 146
 Forget, 235
 Fortier, 246
 Fortin, Hippolyte, 30, 35, 40
 Fréchette, Louis, 13, 14, 193, 194
 Gabrielle, 246, 249, 251, 253, 256, 262
 Gagnon, Jean-François-Régis, 118
 Gagnon, Mme, 31, 32, 36, 38, 44, 78
 Galipeau, André, 87
 Gareau, 203
 Gareau, Mme, 90, 173, 203, 229, 239
 Gauthier, Mme, 88, 262
 Gélice, 255
 George, Mme, 259
 Germain, Mme, 50, 64
 Germain, Thérèse, 21, 43, 45, 52, 55, 57, 76
 Gignac, 203
 Gladu, Mme, 186
 Globensky, Coralie, 125
 Globensky, Léon, 125
 Godey, 178
 Godin, Mme, 184
 Gordon, Charlotte, 87, 93, 103, 104, 106, 116, 117, 129, 179, 234
 Gordon, Mme, 103, 115, 129
 Grant, 26
 Grant, James Alexander, 169
 Grondin, 198
 Hall, John, 16
 Hatt, 40
 Hayward, Mme, 229, 241
 Hélène, 197
 Henriette, 248, 258, 259
 Hillman, 25, 181
 Hillman, Adeline, 17, 20, 33
 Hillman, Arthur, 203
 Hillman, Charles, 30
 Hillman, H., Mme, 236
 Hillman, Henri, 26
 Hillman, Ida, 258
 Hillman, Lia, 246, 248, 250, 255, 257, 261
 Hillman, Mélissa, 20, 87, 94, 110, 125, 130
 Honorine, servante, 31, 80, 81
 Hudon, 254, 256, 259
 Hugues, Mlle, 16
 Hurtubise, Laurent, 87, 132
 Isa, 50
 Jacques, 85

Jamieson, 62
 Jeannette, 111
 Joly, 86
 Joséphine, 60, 259
 Julienne, 199, 205, 208, 243
 Kierzkowski, Alexandre-Édouard, 48
 Labelle, 258
 Lacombe, 100
 Laflamme, 87
 Laframboise, Alexis, 42, 56, 74
 Laframboise, Alexis-Maurice, 24, 42, 47, 51, 57, 58, 63, 74, 99, 145
 Laframboise, Marie-Angélique-Rosalie, 154
 Laframboise, Mme, 24, 36, 42, 45, 47, 48, 52, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 66, 69, 86, 99, 129, 131, 141, 143, 147, 155, 184, 201, 219
 Laframboise, Rosalie, 148
 Lami, Mlle, 118
 Lamothe, 68
 Lamothe, Mme, 51
 Landriau, 46
 Langelier, Mme, 175
 Lapierre, Alphonsine, 215
 Lapierre, Horace, 239
 Laramée, 90
 Larocque, 42
 Laroque, 42
 Lartigue, Jean-Jacques, 8
 Lauzon, Sam, 263
 Lebel, 216
 Lebel, 197
 Leblanc, Mathilde, 193
 Legris, Théophile, 72
 Leman, Dennis Sheppard, 8, 9, 12
 Leman, Frances (Fanny), 12, 13, 19, 34, 35, 41, 43, 44, 46, 52, 53, 56, 58, 60, 78, 80, 81, 83, 85, 86, 92, 93, 95, 98, 99, 101, 104, 105, 106, 108, 113, 114, 116, 118, 120, 122, 123, 129, 133, 134, 135, 136, 141, 142, 143, 145, 146, 147, 148, 149, 154, 155, 156, 158, 160, 163, 167, 168, 169, 172, 175, 177, 178, 181, 183, 189, 192, 193, 194, 201, 208, 210, 213, 215, 216, 217, 219, 221, 223, 224, 226, 236, 237, 240, 241, 243, 262
 Leman, Joseph (Joe, Jos), 12, 13, 18, 23, 30, 32, 36, 39, 43, 44, 49, 53, 56, 58, 62, 68, 69, 71, 75, 78, 83, 85, 86, 100, 106, 107, 113, 119, 122, 123, 131, 132, 134, 136, 137, 139, 141, 142, 144, 146, 148, 149, 154, 155, 158, 159, 161, 165, 184, 202, 216, 243
 Leman, Polyxène-Honorine, 252
 Lemé, Mme, 56
 Léon, 248
 Lepeyre, Frédéric, 7
 Letourneux, Louis-Octave, 26
 Lévêque, Prosper, 100
 Lizzy, 197
 Lombard, François, 195, 196, 199, 209, 228
 Longpré, Antoine, 124, 179, 187, 199
 Longpré, Emma, 195
 Lorimier, Mme de, 145
 Lough, Mme, 19
 Lyman, William, 27
 MacAlister, Mlle, 35
 MacDonald, Donald, 62
 Macdonell, Mme, 115
 Macdonnell, Robert Lea, 101
 Mackay, Adelphine, 229, 241
 Mackay, Adolphe, 204, 243, 245, 260

- Mackay, Angelle, 11, 181, 182, 183, 185, 186, 188, 190, 195, 196
- Mackay, Auguste, 121, 125, 128, 132, 133, 134, 135, 136, 138, 162, 164, 165, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 177, 180, 182, 185, 186, 190, 191, 192, 196, 201, 206, 207, 210, 211, 212, 214, 215, 216, 218, 220, 223, 229, 230, 234, 236, 243, 246, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 256, 259, 260, 262
- Mackay, Augustine, 194
- Mackay, Étienne, 40, 86, 90, 213
- Mackay, Eugène, 11, 138, 154, 163, 165, 170, 174, 175, 177, 179, 180, 182, 183, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 194, 196, 201, 204, 207, 212, 214, 223, 227, 228, 231, 234, 236, 241, 243, 245, 248, 249, 251, 253, 254, 256, 258, 261, 262
- Mackay, Eugénie, 249
- Mackay, Francis, 248, 250, 257, 258, 261
- Mackay, François-Samuel fils (Sam, Sammy), 12, 152, 154, 163, 165, 170, 182, 187, 190, 191, 192, 195, 196, 201, 202, 207, 212, 213, 214, 227, 228, 231, 232, 236, 239, 241, 244, 245, 249, 250, 251, 252, 253, 256, 257, 258, 260, 261
- Mackay, François-Samuel père (Sam), 10, 11, 33, 53, 56, 59, 70, 71, 72, 78, 80, 84, 86, 89, 90, 91, 93, 94, 95, 97, 105, 107, 110, 112, 114, 121, 124, 125, 127, 130, 131, 132, 135, 136, 138, 140, 141, 143, 144, 148, 149, 150, 152, 153, 155, 157, 159, 161, 162, 163, 166, 167, 168, 169, 171, 174, 180, 185, 186, 189, 196, 198, 199, 200, 202, 204, 205, 208, 209, 210, 213, 218, 219, 221, 222, 226, 227, 229, 231, 233, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 244
- Mackay, Françoise, 199, 246, 251, 252
- Mackay, Hector, 250
- Mackay, Henriette, 250, 261
- Mackay, Honorine-Aurélié, 11
- Mackay, Ida, 250
- Mackay, John Hubert (John), 88, 93, 94, 97, 110, 130, 146, 195, 197, 210, 215, 216, 229, 238, 252, 259
- Mackay, Julie-Charlotte, 11, 111, 115
- Mackay, Louis-Joseph (Jos), 12, 166, 168, 170, 174, 197, 200, 203, 204, 213, 216, 226, 227, 232, 239, 245, 248, 253, 254, 256, 263
- Mackay, Marie-Françoise-Émilie, 110
- Mackay, Maurice, 250, 258
- Mackay, Mme, 56, 79, 87, 255, 258
- Mackay, Stéphanie, 89, 204, 215
- Madsem (Marie-Clémence Marchessault), 17, 18, 20, 21, 28, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 40, 42, 43, 49, 50, 53, 55, 62, 67, 69, 71, 72, 73, 74, 77, 78, 79, 84, 87, 90, 97, 107, 110, 111, 128, 130, 135, 143, 144, 148, 150, 173, 177, 181, 182, 185, 188, 191, 192, 194
- Major, Charles, 79
- Major, David, 197, 198
- Malhiot, Mme, 54
- Man, 86
- Manseau, Antoine, 118
- Marchessault, Augustin, 64, 69
- Marchessault, Christophe, 50, 62, 69

Marchessault, Clémence, 67
 Marchessault, Clément, 42
 Marchessault, Côme, 51, 64
 Marchessault, Mme, 42, 46, 50, 62, 64, 73
 Maria, 65
 Marianne (Marianna), 52, 63, 69
 Marie-Louise, 210, 245, 249, 251
 Masson, Henry, 125
 Mathilde, 114
 Matice (Mathys), François-Benoît, 252
 McDonell, 186
 McGrath, 197
 Methoum, Adeline, 84
 Michel, 112
 Mignault, Charles-Arthur, 88
 Minouche, 255
 Moïse, 22
 Monk, 48
 Morin, 26
 Morison, Donald George, 38, 42, 46, 47, 48, 51, 54, 55, 58, 59, 68, 75, 84, 86, 91, 92, 100, 135, 136, 139, 161, 178, 180
 Morison, Francis, 62, 68, 75, 78, 100, 159, 184, 216, 221
 Morison, George Allan, 47, 68, 78, 100
 Morison, Louis-Jean-Dessaulles, 49, 52, 53, 58, 60
 Morison, Mme, 42, 51, 56, 74, 80
 Morison, Nancy, 41, 52, 68, 71, 74, 85, 86, 90, 91, 92, 100, 124, 126, 135, 136, 137, 139, 140, 144, 148, 150, 151, 157, 159, 160, 161, 164, 167, 173, 178
 Murray, Angus, 38, 46, 53, 94, 97
 Newman, John, 26, 31
 O'Brian, 31
 O'Brian, Mme, 241
 Odile, 209
 Olivine, 262
 Ollman (Hallman), 222, 225
 Olympe, 126
 Palmyre, 248
 Papineau, Amédée, 8, 10, 133
 Papineau, André-Augustin, 45, 47, 52, 56, 59, 63, 69, 135, 147, 150, 155, 156, 159
 Papineau, André-Benjamin, 181
 Papineau, Augustin-Cyrille (Auguste), 13, 14, 20, 21, 25, 26, 37, 39, 41, 43, 45, 46, 47, 48, 58, 63, 66, 71, 73, 74, 75, 81, 82, 87, 89, 90, 98, 99, 102, 109, 110, 111, 112, 115, 119, 123, 124, 125, 126, 127, 130, 132, 136, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 147, 149, 155, 156, 158, 159, 161, 162, 165, 167, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 182, 188, 189, 191, 193, 195, 197, 204, 207, 213, 219, 222, 228, 236, 251
 Papineau, Augustin-Séraphin-Camille, 47, 56, 147, 150, 155, 179, 236, 241, 242, 246
 Papineau, Aurélie, 9, 10, 11, 12, 14, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 33, 38, 41, 45, 47, 48, 51, 52, 55, 56, 59, 63, 66, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 79, 80, 81, 85, 86, 89, 91, 93, 94, 95, 97, 98, 102, 105, 107, 109, 111, 112, 115, 121, 124, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 143, 144, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 157, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 179, 181, 182, 183, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 194, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 217,

- 218, 220, 222, 224, 226, 228, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 245, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 256, 258, 260, 261, 262, 263
- Papineau, Azélie, 26, 97, 107, 111, 161
- Papineau, Casimir-Fidèle, 13, 14, 20, 22, 24, 25, 26, 27, 30, 31, 40, 45, 47, 74, 75, 82, 101, 103, 104, 106, 117, 123, 128, 140, 142, 145, 147, 184, 197, 203, 207, 224, 236, 238, 240
- Papineau, Charlotte, 110, 203, 251, 252, 260
- Papineau, Denis, 28, 32, 35, 46, 49, 53, 83, 115, 139, 148, 214, 219, 229, 255
- Papineau, Denis-Benjamin, 7, 10, 15, 16, 25, 28, 57, 67, 140
- Papineau, Denis-Émery, 20, 21, 22, 24, 25, 38, 47, 54, 68, 71, 74, 75, 82, 87, 103, 111, 113, 117, 128, 129, 200, 202, 203, 205, 207, 208, 210, 212, 216, 220
- Papineau, Émilie, 205, 208, 227, 233, 251, 255, 260
- Papineau, Emma, 115, 130, 148, 159, 177, 185, 199, 202, 205, 209, 215, 216, 218, 221, 224, 245, 246, 253, 254, 255, 257, 261
- Papineau, Ernest, 209
- Papineau, Eugène, 260
- Papineau, Évelina, 179
- Papineau, Ézilda, 20, 26, 97, 102
- Papineau, Godfroy, 19, 28, 35, 36, 43, 46, 53, 78, 83, 106, 134, 141, 142, 148, 170, 171, 177, 184, 214, 216, 217, 219
- Papineau, Gordon-Benjamin, 239
- Papineau, Gustave (fils de Louis-Joseph), 26, 81
- Papineau, Honorine, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 23, 25, 27, 29, 33, 37, 39, 41, 43, 44, 46, 47, 49, 50, 53, 54, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 79, 80, 81, 84, 86, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 113, 114, 116, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 126, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 154, 156, 157, 158, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 167, 168, 171, 172, 174, 176, 178, 179, 181, 182, 183, 185, 186, 188, 189, 191, 193, 194, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 209, 211, 213, 214, 215, 217, 218, 220, 221, 222, 224, 226, 228, 230, 232, 235, 237, 239, 240, 242, 243
- Papineau, Ida, 142, 216, 232
- Papineau, Joseph-Benjamin
Nicolas (Ben, Papineau), 20, 25, 27, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 40, 46, 48, 49, 52, 53, 59, 61, 64, 65, 67, 70, 73, 76, 78, 84, 87, 98, 105, 107, 110, 111, 114, 124, 126, 128, 130, 131, 140, 148, 152, 155, 157, 161, 163, 177, 181, 182, 185, 187, 189, 190, 195, 199, 202, 208, 209, 210, 217, 219, 221, 222, 224, 226, 227, 229, 234, 236, 239, 240
- Papineau, Lactance, 26, 33, 72, 81
- Papineau, Louis-Gustave, 111, 112, 126, 133, 136, 140, 142, 148, 162, 251, 252, 257

Papineau, Louis-Joseph, 8, 9, 10,
 11, 12, 13, 24, 26, 30, 33, 35,
 38, 40, 72, 90, 112, 114, 120,
 142, 144, 155, 161
 Papineau, Louis-Joseph (fils
 d'Amédée), 251
 Papineau, Louise, 13, 26, 28, 32,
 34, 35, 37, 38, 39, 67, 71, 72,
 76, 78, 107, 110, 114, 117, 118,
 119, 123, 124, 127, 128, 130,
 135, 136, 137, 139, 144, 146,
 148, 149, 150, 155, 159, 166,
 169, 171, 173, 177, 179, 181,
 182, 185, 192, 199, 200, 201,
 205, 208, 212, 221, 241
 Papineau, Marie, 160, 179, 202,
 225, 230, 249, 252, 257
 Papineau, Mercédès, 178, 216,
 232, 243, 251, 255
 Papineau, Nanette (Anne), 82,
 115, 148, 150, 185, 199, 202,
 203, 205, 210, 213, 225
 Papineau, Rosalie, 21, 38, 41, 42,
 43, 44, 45, 47, 48, 49, 51, 53,
 55, 56, 58, 59, 60, 62, 63, 64,
 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 75,
 76, 78, 83, 85, 86, 89, 90, 91
 Papineau, Talbot Mercer Rogers,
 251
 Papineau, Toussaint-Victor, 9, 12,
 22, 25, 26, 29, 42, 62, 67, 70,
 74, 75, 77, 93, 131, 135, 156,
 159, 162
 Papineau, Victor, 132, 133, 136,
 138, 140, 191, 192, 230, 233,
 257
 Papineau-Dessaulles, Rosalie,
 20, 21, 24, 25, 26, 30, 35, 45,
 48, 52, 54, 55, 56, 57, 64, 67,
 74, 75, 76, 81, 82, 86, 92, 100,
 108, 135
 Parent, 118
 Parker, 79
 Pearmain, 250
 Pellant, 103
 Picard, Mme, 42, 46, 50, 51, 53,
 62, 64, 69, 73
 Piché, Eugène-Urgel, 113
 Pierre, 89
 Plamondon, A., Mlle, 221
 Plamondon, Marguerite, 45
 Plamondon, Mme, 150, 155
 Plamondon, Tancrede, 226
 Plante, Zoé, servante, 47
 Primeau, Joachim, 122
 Prince, Jean-Charles, 184
 Quesnel, Mme, 155
 Racine, 87
 Racine, Jean, 103
 Ranger, Mme, 187
 Raymond, Joseph-Sabin, 41, 68
 Raymond, Mme, 45, 49
 Raymond, Rémi, 14
 Rice, Mme, 85
 Richer, 195
 Richer, Adeline, 223
 Richer, Mme, 254
 Rinfret, Tancrede, 259
 Rioux, Mme, 256
 Robinson, Charles-J.-F., 90
 Robitaille, Ball, 25
 Robitaille, Rosalie, 31, 72
 Rochon, 198, 261
 Rochon, Dlle, 246
 Roupe, Jean-Baptiste, 7
 Roy, Mme, 263
 Roy, Paul-Eugène, 259
 Saint-Paul, Sœur, 246
 Sansom, 197
 Séguin, Joseph-Clément, 88
 Shakespeare, William, 12
 Sicotte, 258
 Sicotte, Adeline, 87
 Sicotte, Louis-Victor, 14
 Smith, Paul, 263
 Sophie, 52

Stephen, 203
 Stephen, veuve, 256
 Sterkendries, Joseph, 88
 Sterling, Dr, 31
 St-Amant, 111
 St-Amant, Marguerite, 110
 St-Denis, Mme, 56
 St-Denis, Rachel, 35
 St-Germain, 27, 152
 St-Germain, Caroline, 183
 St-Germain, Émilie, 202
 St-Germain, Joseph-Henri, 14, 183, 202, 216, 217, 221, 237, 242
 St-Germain, Louis-Henri (Henri-Louis-Joseph), 160
 St-Germain, Marie-Honorine-Émilie, 139, 184
 St-Germain, Mme, 184
 St-Germain, Rosalie, 184
 St-Jacques, Eugène, 14
 St-Jacques, Maurice, 14
 St-Jacques, Mme, 240
 St-Jacques, Romuald, 14
 St-Jean, Mme, 130
 St-Julien, 197, 198, 209
 St-Julien, Alexina, 132, 187, 189, 190, 192, 199
 St-Julien, Antoine, 39
 St-Julien, Clotilde, 129, 131, 134, 136, 141, 142, 144, 155, 161, 163, 167, 177, 189, 190, 192, 198, 200, 202, 203, 204, 205, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 218, 221
 St-Julien, Édouard, 13, 34, 38, 96, 98, 105, 107, 114, 123, 124, 125, 128, 135, 143, 152, 157, 161, 163, 181, 185, 189, 192, 208, 210, 211, 217, 219, 224, 229, 231, 238, 239, 243
 St-Julien, Éléonore, 153, 212, 239
 St-Julien, Élisabeth, 217, 224, 225, 243
 St-Julien, Gabrielle, 195, 205, 224, 234, 235
 St-Julien, Jean-Baptiste-Olivier *alias* Jalinette, 38
 St-Julien, Joseph, 223, 229, 239
 St-Julien, Louise, 226
 St-Julien, Rose-Angelle-Honorine, 38
 St-Julien, Sophie, 181, 208
 St-Marc, Sœur, 192
 St-Pierre, Joseph, 25
 Swarth, 27
 Taschereau, Joseph-André, 41
 Taylor, Mlle, 36
 Teles, 256
 Téléphore, 229
 Têtu, 239
 Thomas-Tranchemontagne, Joseph, 86
 Thompson, Célanière, 27
 Thompson, 106
 Thompson, Mme, 38, 66
 Thompson, Mme T., 225
 Thompson, Zéphirine, 51, 52, 55, 59, 74, 86, 126, 127
 Tite-Live, 12
 Trahan, Trefflé, 255
 Treadwell, 144
 Tremblay, Casimir, 27
 Tremblay, Sœur, 191
 Trudeau, 38
 Trudeau, Mme, 84
 Truteau, Louisa [Marie-Louise], 85, 87, 90, 91, 93, 98, 100, 111, 125, 129, 134, 136, 139, 140, 141, 145, 147, 148, 153, 154, 155, 156, 158, 160, 162, 164, 170, 173, 175, 179, 184, 188, 207, 208, 209, 214, 218, 219, 220, 221, 225, 251, 257
 Truteau, Marie-Esther-Angélique, 84

Truteau, Séraphine, 7
Tunstall, Dr, 197, 199, 210
Tunstall, Jimmy, 197
Turcot, J.-E., 14
Turgeon, Wilfrid, 256
Vanasse, Fabien, 236
Vickers, Mme, 31
Vitaline, 110
Waters, Abel, 87
Whitecomb, 52

AUTRES OUVRAGES DE GEORGES AUBIN ET RENÉE BLANCHET

1992

BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote (1837 et 1838)*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Montréal, Guérin Littérature, 1992, 174 pages. *Épuisé*.

1996

MARCHESSEAU, Siméon, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 7, 1996, 124 pages.

BLANCHET, Augustin-Magloire, *Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN. Dans «Les débuts de l'Église catholique en Orégon». Rimouski (Québec), Association des familles Blanchet, 1996, p. 147-263.

LEPAILLEUR, François-Maurice, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*. Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1996, 411 pages.

AUBIN, Georges et Réal AUBIN, *Les Lambert-Champagne-Aubin, 800 actes notariés, 1663 - 1799*. Joliette, Éditions Aubin-Lambert, 1996, 787 pages. *Épuisé*.

1997

PAPINEAU, Julie, *Une femme patriote. Correspondance, 1823-1862*. Texte établi avec introduction et notes par Renée BLANCHET. Sillery, Septentrion, 1997, 518 pages.

1998

PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 10, 1998, 134 pages.

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*. Édition préparée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 177 pages. *Épuisé; voir l'année 2012*.

NELSON, Robert, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*. Édition établie et annotée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 90 pages.

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1998, 957 pages. *Épuisé; voir l'année 2010*.

1999

BLANCHET, Renée, *Marguerite Pasquier, fille du Roy. Chronique de la Neufve-France*. Montréal, Les Éditions Varia, 1999, 231 pages.

AUBIN, Georges, *La rivière Bayonne et ses moulins*. En collaboration avec Denyse COUTU et Louis TRUDEAU. Saint-Cléophas-de-Brandon, Les Éditions de la Bayonne, 1999, 24 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Journal de voyage en Europe, 1837-1838*. Texte présenté et annoté par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 14, 1999, 153 pages.

PERRAULT, Louis, *Lettres d'un patriote réfugié au Vermont (1837-1839)*. Textes présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection «Mémoire québécoise», n° 3, 1999, 198 pages.

2000

AUBIN, Georges, *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*. Montréal, Marseille, Agone et Comeau & Nadeau, 2000, 457 pages.

PAPINEAU, Lactance, *Correspondance, 1831-1857*. Texte établi avec introduction et notes par Renée BLANCHET. Montréal, Comeau & Nadeau, 2000, 249 pages.

DESRIVIÈRES, Adélard-Isidore et Charles RAPIN, *Mémoires de 1837-1838*, suivis de *La Quête de l'or en Californie*. Présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection «Mémoire québécoise», n° 7, 2000, 195 pages.

BLANCHET, Renée, *La Chouayenne. Récits de 1837-1838*. Montréal, Les Éditions Varia, 2000, 185 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à Julie*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 2000, 812 pages.

2001

PAPINEAU-DESSAULLES, Rosalie, *Correspondance 1805-1854*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2001, 305 pages.

BLANCHET, Renée, *Les Montréalistes*. Roman. Montréal, Les Éditions Varia, 2001, 370 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Présentation, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, collection «Mémoire des Amériques», 2001, 82 pages.

2002

PAPINEAU, Amédée, *Lettres d'un voyageur. D'Édimbourg à Naples en 1870-1871*. Texte établi, annoté et présenté par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

BLANCHET, Renée, *Les Filles de la Grande-Anse. Histoire de conquête*. Montréal, Les Éditions Varia, 2002, 326 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte et Robert BALDWIN, *Les Ficelles du pouvoir. Correspondance entre Louis-Hippolyte LA FONTAINE et Robert BALDWIN, 1840-1854*. Tome I de l'édition critique intégrale de la Correspondance de Louis-Hippolyte LA FONTAINE. Traduite de l'anglais par Nicole PANET-RAYMOND ROY et Suzanne MANSEAU DE GRANDMONT; révisée et annotée par Georges AUBIN; présentation d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2002, 227 pages.

FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria, 1810-1814*. Introduction, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2002, 205 pages.

2003

PAPINEAU, Lactance, *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2003, 609 pages.

BLANCHET, Renée et al., *De Lanaudière en poésie*. Édité par Réjean OLIVIER. Joliette, Les Éditions ArtDoise, 2003, 160 pages.

BLANCHET, Renée et al., *Lettres d'outre-mer pour en finir avec la guerre*. Texte rassemblés par Andrée PARENT. Montréal, Lanctôt éditeur, 2003, 148 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Cette fatale Union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848)*. Introduction et notes de Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2003, 223 pages.

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, *De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846*, suivi de *Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Au nom de la loi. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1829-1847)*. Tome II, correspondance générale. Avant-propos et annotation de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2003, 466 pages.

2004

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *De Québec à Mexico (1866-1867)*. Édition préparée par Mario BRASSARD et Marilène GILL, avec la collaboration de Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection La Saberdache, n° 5, 2004, 489 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome I: 1825-1854. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2004, 655 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome II : 1855-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2004, 753 pages.

BLANCHET, Renée, *Vol chez Philippeaux et autres friponneries. Nouvelles historiques*. Montréal, Les Éditions Varia, 2004, 212 pages.

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome I : 1837-1838*. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2004, 318 pages.

DESSAULLES, Louis-Antoine, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, suivi de *Le Clergé français au bordel, par un auteur anonyme*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 169 pages.

2005

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Mon cher Amable. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1848-1864)*. Tome III, correspondance générale. Annotations de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER; postface d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2005, 490 pages.

AUBIN, Georges, *Les Blanchet de la vallée du Richelieu*, suivi de *Lettre d'A.-M. Blanchet à Lord Gosford*. Préface de Louis BLANCHETTE. Publié par l'Association des familles Blanchet et Blanchette d'Amérique. Québec, 2005, 48 pages.

2006

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome I : 1810-1845. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2006, 588 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome II : 1846-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2006, 425 pages.

OUIMET, André, *Journal de prison d'un Fils de la Liberté, 1837-1838*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN. Montréal, Typo, 2006, 155 pages.

SÉGUIN, Robert-Lionel, *Le Dernier des Capots-Gris* (roman) suivi de *Souviens-toi, Méditations sur 1837*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 211 pages.

RHEAULT, Marcel et Georges AUBIN, *Médecins et patriotes, 1837-1838*. Québec, Septentrion, 2006, 350 pages.

2007

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome II : 1838-1839*. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2007, 550 pages.

BLANCHET, Renée, *Thomas Walker, Rébellions au Portage de L'Assomption, 1775*. Montréal, Éditions Maxime, 2007, 70 pages.

BLANCHET, Renée, *La Malencontre. Nouvelles Historiques, 1720-1759*. Montréal, Éditions Maxime, 2007, 135 pages.

BLANCHET, Renée, *Pierre du Calvet, 1735-1786*. Montréal, Éditions Maxime, 2007, 193 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome I, *Dictionnaire*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 304 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome II, *Lettres reçues, 1839-1845*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 599 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome III, *Drame rue de Provence*, suivi de *Correspondance de Mme Dowling*, traduite en français par Corinne DURIN, annotée par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 218 pages.

2009

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1831-1841*, tome I. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2009, 543 pages.

BLANCHET, Renée et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Québec, Septentrion, 2009, 286 pages.

BLANCHET, Renée et Léo BEAUDOIN, *Jacques Viger, une biographie*. Montréal, vlb éditeur, 2009, 270 pages.

2010

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec index. Québec, Septentrion, 2010, 1050 pages.

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1842-1846*, tome II. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2010, 471 pages.

BLANCHET, Renée, *Louise de Xaintes. Une vie en Nouvelle-France*. L'Assomption, Éditions Point du jour, 2010, 175 pages.

2011

JOLY, Pierre-Gustave, *Voyage en Orient (1839-1840), Journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*, présentation et mise en contexte par Jacques DESAUTELS; texte du journal établi par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, avec la collaboration de Jacques DESAUTELS. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2011, 427 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à sa famille, 1803-1871*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, introduction par Yvan LAMONDE. Québec, Septentrion, 2011, 846 pages.

2012

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*, nouvelle édition revue et corrigée. Texte établi et présenté par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, 2012, 192 pages.

BLANCHET, Renée, *Honoré Beaugrand et l'aventure mexicaine*, roman. Montréal, Éditions Point de Fuite, 146 pages.

2013

MERCIER, Honoré, *Dis-moi que tu m'aimes. Lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013, 302 pages.

2014

AUBIN, Georges et Yvan LAMONDE, *Gustave Papineau, Une tête forte méconnue*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2014, 297 pages.

BLANCHET, Renée, *Les Dambourgès. De Salies en Béarn à Saint-Thomas de Montmagny*. L'Assomption, Éditions Point du jour, 2014, 195 pages.

JOYER, prêtre, *Lettres d'amour à Mademoiselle de Lavaltrie, 1809-1822*. Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du jour, 2014, 235 pages.

2015

AUBIN, Georges et Jonathan LEMIRE, *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*. Montréal, vlb éditeur, 2015, 302 pages.

AUBIN, Georges et Raymond OSTIGUY, *Louis-Joseph Papineau Les Débuts 1808-1815*, Les Éditions Histoire Québec, Collection Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, 2015, 251 pages.

BLANCHET, Renée, *La double vie du curé Lefebvre*. Roman historique. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 107 pages.

BLANCHET, Renée, *La Roulois*. Roman historique. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 108 pages.

AUBIN, Georges, *Joseph Papineau à travers les actes notariés*, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 237 pages.

2016

AUBIN, Georges, *Courir le monde – premiers départs*, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 322 pages.

BLANCHET, Renée, *Élisabeth Campeau*. Roman historique. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 108 pages.

PAPINEAU, Denis-Benjamin, *De l'Île à Roussin à Papineauville, Correspondance 1809-1853*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 657 pages.

BLANCHET, François-Norbert, *De Richibouctou à La Willamette, Lettres et journal, 1821-1839*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 271 pages.

TABLE DES MATIÈRES

Sigles	5
Introduction	7
Correspondance	15
Notes	265
Sources des 145 lettres	281
Index	287
Autres ouvrages de Georges Aubin et Renée Blanchet	297

Achévé d'imprimer
par Deschamps Impression
Juin 2016

